

L'ÉCHO  
DU  
TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE  
D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU  
DES DIVERS SUJETS  
CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE

Celui qui rend témoignage de  
ces choses, dit : Oui, je viens  
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur  
Jésus.

Avec. xxv, 20.

---

---

TOME VIII<sup>e</sup>

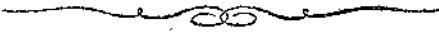
---

---

PARIS  
ADRIEN BOISSIER, 8, RUE MIROMÉNIL

1868

# L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE



## LE FILS DE DIEU

N° V

« Tu as assujéti toutes choses sous ses pieds. »  
(Héb. II, 8).

En lisant le commencement de l'évangile de saint Luc, on est frappé de l'expression vraie et profonde d'un rapprochement intime entre le ciel et la terre. C'est la faiblesse, le dénûment de l'homme qui ouvre la porte céleste; mais une fois cette porte ouverte, elle l'est à double battant.

Zacharie et Elisabeth étaient tous deux justes devant Dieu, et marchaient saintement selon les commandements du Seigneur. Ils appartenaient à la famille sacerdotale de la semence d'Aaron; toutefois, ce ne fut pas leur justice qui leur ouvrit le ciel, mais leurs misères et leurs infirmités. Ce fut à la femme stérile, au mari sans enfants, que l'ange Gabriel apporta une

promesse du ciel. Tout est joie et activité chez les anges : qu'il s'agisse du temple de la Sainte-Cité, ou d'un village lointain, situé dans la province méprisée de Galilée, Gabriel met le même empressement à s'y rendre. Et non-seulement des milliers d'anges apparaissent aux bergers, mais la gloire de Dieu inonde les plaines de Bethléem. Le Saint-Esprit dans sa lumière et dans sa puissance divine, remplit ses vases d'élection, et le Fils est manifesté en chair. Il y a donc rapprochement entre les cieux et la terre, puisque la joie que ressent « l'armée céleste » trouve un écho ici-bas. Les bergers, les femmes privilégiées, Siméon, Anne, prennent part à ce saint enthousiasme.

La transition fut accomplie dans quelques courts instants (*Luc. I, II*). C'est par la bouche des messagers célestes que la terre apprend que la porte du ciel lui est ouverte, et la grâce établit ainsi une intimité tendre et profonde. L'ange appelle Zacharie et Marie par leurs noms ; il leur parle aussi d'Elisabeth par son propre nom, et le cœur interprète sans peine ce langage.

Nous saurions rendre grâce au Seigneur de toutes ces choses, si nous marchions avec un sentiment plus constant de la réelle proximité du ciel.

Ce fut ainsi que dans leur « jour, » Jacob et Etienne virent le ciel s'ouvrir, et comprirent

qu'il s'ouvrait pour eux. Une échelle fut établie sous les yeux de Jacob, et tandis qu'une des extrémités de cette échelle disparaissait dans les cieux, l'autre touchait la terre où il était couché. Sa présence dans ce lieu misérable, solitaire, témoignait à la fois de son péché aussi bien que de son malheur. A mesure que l'échelle se dressait, la voix du Seigneur qui planait dans sa gloire au-dessus du chétif coin de terre où s'était réfugié le coupable exilé, lui parle de bénédiction, de sécurité, de direction et de l'héritage qu'il lui réservait.

Etienne, lui aussi, vit le ciel s'ouvrir et en contempla la gloire; mais alors le Fils de l'homme se tenait debout à la droite de Dieu, et ce spectacle révélait au martyr ce que l'échelle avait appris au patriarche, que le ciel n'était pas indifférent aux circonstances où il se trouvait sur la terre.

L'intervalle des temps n'y change rien, et la foi contemplant maintenant ces mêmes cieux ouverts, comprend qu'ils sont aussi à nous.

Elle voit aux degrés de l'échelle, qui se dresse et qui conduit aux « cieux ouverts, » l'Homme Christ Jésus, le « Médiateur de la nouvelle alliance, » le « Souverain Sacrificateur, » notre « Avocat auprès du Père, » Celui qui sympathise avec nous et qui est aussi notre précurseur dans les régions de la gloire.

Jésus est monté au ciel, et la foi reconnaît que

l'œuvre qu'il y fait, il la fait pour nous ; nos douleurs et nos besoins sont toujours présents à sa pensée. Les souffrances de Jacob étaient celles d'un homme coupable et repentant ; celles d'Étienne, d'un martyr ; mais le ciel s'ouvrit pour Jacob comme pour Étienne.

La foi s'incline aussi devant un autre mystère. Elle sait que si le Seigneur, dans les voies de sa grâce envers nous, a pris place dans les cieux, il y est comme Celui que les hommes ont méprisé, et que le monde a rejeté.

Le Seigneur Jésus mourut sous la main de Dieu. Son âme fut mise en oblation pour le péché, « l'Éternel l'a voulu frapper, » et la résurrection de Celui qui mourut ainsi témoigna que son sacrifice avait été accepté. Il monta au ciel pour y continuer cette même œuvre de grâce que Dieu avait en vue dans cette mort et dans cette résurrection.

Mais le Seigneur Jésus mourut aussi sous la main des hommes ; c'est-à-dire, que la main des méchants eut part à cette mort, aussi bien et aussi réellement que la grâce infinie de Dieu. Il fut rejeté « par les vigneron, » haï par le monde, repoussé, crucifié. C'est là un autre aspect de la mort de Jésus, car sa résurrection et son ascension étaient aussi des incidents dans l'histoire de Celui que le monde avait rejeté. En effet, sa résurrection est le gage du jugement de ce monde (*Act. xvii, 31*) ; et son as-

ension le place dans l'attente de ce jour où ses ennemis deviendront son marchepied (*Heb. x, 13*).

L'Évangile proclame le premier de ces mystères, c'est-à-dire la mort que le Seigneur Jésus a subie pour nous sous la main de Dieu, et montre sa résurrection et son ascension comme étant en parfaite harmonie avec une telle mort. Réjouissons-nous dans cet Évangile du salut (1) ; mais ne négligeons pas le second mystère, la mort du Seigneur par la main des hommes : car s'il est oublié sur la terre, il ne l'est pas dans les cieux.

Ce mystère n'est pas, il est vrai, le mobile de l'action immédiate qui se passe maintenant dans le ciel, car cela repose sur la mort de la victime et sur les intercessions du sacrificateur en vertu de cette mort. Mais bientôt ce sera la mort du *divin Martyr*, la mort du Fils de Dieu par la main des hommes, qui donnera son caractère spécial à l'action dans le ciel.

Ces distinctions sont très-clairement formulées dans l'Écriture. Le ciel tel qu'il est dépeint en *Apoc. iv*, n'est pas celui qui nous est décrit dans l'Épître aux Hébreux. Il y a la même diffé-

---

(1) Quand on annonce l'Évangile, le péché de l'homme d'avoir mis à mort le Seigneur de gloire est toujours mis en évidence ; mais c'est la mort du Seigneur comme Agneau de Dieu qui est le fond de la grâce publiée par l'Évangile.

rence que celle qui existe entre la mort du Seigneur Jésus considérée comme l'acte criminel que l'homme a commis, ou regardée comme venant de la main de Dieu, comme un sacrifice accompli pour nous. Nous avons les mêmes objets, mais nous les considérons sous un aspect tout différent. Ainsi, l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse mentionnent également un temple et un trône, mais le contraste entre eux est constamment maintenu. Dans l'Épître aux Hébreux le trône est un trône de grâce, et nous y obtenons tout ce dont nous avons besoin en traversant ce désert. Dans l'Apocalypse le trône est un trône de jugement, et il est environné des agents et des instruments de la vengeance. Dans les Hébreux, le sanctuaire ou le temple est occupé par le Souverain Sacrificateur, le Médiateur de la nouvelle alliance qui y sert en vertu de son précieux sang répandu. Dans l'Apocalypse, le temple résonne de terribles préparatifs pour le jugement, tels que des voix, des éclairs, des tremblements de terre. Il ressemble au temple que vit le prophète, temple rempli de fumée et dont les colonnes étaient ébranlées à cause de la présence de Dieu qui s'y manifestait dans sa gloire (*Esaïe vi*). N'est-ce pas là le ciel sous un nouvel aspect ? Et le contraste qu'il nous présente mérite toute notre attention. Ce n'est pas là le ciel tel que la foi le comprend maintenant, un sanctuaire de paix

rempli des provisions et des témoignages de la grâce ; mais un ciel qui nous enseigne une vérité ; le jugement est pour Dieu une œuvre étrange, inusitée ; toutefois, il l'accomplira en temps convenable. Car le ciel dans ses diverses phases, est le lieu de la *grâce*, du *jugement* et de la *gloire*. C'est maintenant le ciel de la grâce, il deviendra au temps décrit Apoc. iv, le ciel du jugement et continuera ainsi pendant toute l'action du livre, jusqu'aux chapitres XXI, XXII, qui nous mettent en présence du ciel de la gloire.

Il faut que l'âme s'habitue à cette pensée solennelle, que le jugement précède la gloire ; il s'agit bien entendu de l'histoire du monde, car le croyant a passé de la mort à la vie... Pour lui il n'y a point de condamnation. Il ne ressuscite pas pour le jugement, mais pour la vie éternelle. Cependant il est utile qu'il sache que la verge de fer sera manifestée dans le royaume avant le sceptre.

Quand le Fils prend tout d'abord pour son héritage les nations, Il les brise avec « un sceptre de fer » et « les met en pièces comme un vase de potier. » L'Ancien des jours est assis sur un trône environné de « flammes de feu », avant que le Fils de l'homme ne vienne dans les nuées des cieux, pour recevoir « la seigneurie, l'honneur et le règne. »

Le chapitre iv de l'Apocalypse nous montre



la pensée du ciel occupée d'un objet tout nouveau et dirigée vers Christ comme le « *rejeté des hommes,* » et non pas vers Christ *accepté de Dieu pour le rachat des pécheurs.* C'est pourquoi il s'y fait des préparatifs pour venger les torts que le monde a eus envers le Seigneur Jésus, et pour établir ses droits sur la terre. En d'autres termes, c'est le ciel qui commence ce plan d'action qui doit livrer à Jésus son royaume, après le jugement de ses ennemis.

Ce sont là des phases diverses du même mystère, et c'est toujours le même Jésus que nous sommes appelés à contempler. Il était sur notre terre comme Celui qui manifestait parfaitement la grâce de Dieu envers les pécheurs et qui endura aussi, dans toute sa violence, l'inimitié du monde. C'est sous ce double aspect qu'il nous apparaît maintenant dans les cieux. Mais il semblerait qu'avant d'entrer dans le ciel de l'Apocalypse, le Seigneur Jésus hésite. Il diffère l'heure du jugement et s'attarde dans le lieu de la grâce. Comme jadis Il s'avance à pas ralentis vers Jérusalem, et avant de prendre place sur le mont des Oliviers pour annoncer le jugement et la désolation de Sion, Il s'écrie : « Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! » Comme il est écrit 2 Pierre III : « Le Seigneur est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais

« que tous viennent à la repentance (1). »

Tel qu'était Jésus sur la terre, Il est maintenant dans le ciel, malgré les changements de condition et de circonstances. « La grâce qui se manifestait en Lui sur la terre, est la même qui demeure en Lui dans le ciel, » et la foi le reconnaît là-haut comme Celui qui a vécu sur la terre le ministre et le Témoin de la grâce de Dieu envers les pécheurs, et qui a enduré toutes les conséquences de l'inimitié de l'homme contre Dieu. Et cependant c'est à regret que le Seigneur Jésus devient un Dieu de jugement.

Quand le Seigneur Jésus-Christ vivait ici-bas, Il attendait son Royaume. Il se présenta à la fille de Sion comme son Roi, le Fils de David. Il se manifesta comme Celui que les Prophètes avaient annoncé en entrant à Jérusalem monté sur un âne. Déjà son Etoile, l'Etoile du royal Bethléhémite avait apparu dans l'Orient appelant les Gentils vers le Fils de David dans la cité de David. Mais ce qu'Il cherchait alors, Il ne le trouva pas : « les siens ne l'ont pas reçu. » Toutefois, Il emporta avec Lui dans le Ciel cette même pensée, ce même désir de posséder son royaume. « Un  
« homme noble s'en alla dans un pays éloigné,

---

(1) L'expression « Fils de l'homme » est caractéristique de sa Personne lorsqu'Il nous est présenté sous l'aspect de sa gloire judiciaire, comme aussi lorsqu'il s'agit de sa domination sur la terre (Ps. VIII. Jean v, 27. Matt. xx, 28).

« pour recevoir un royaume et revenir. » Jésus était bien réellement Roi d'Israël ici-bas, mais le royaume qu'il désira de posséder, et qui lui fut refusé par ses concitoyens, Il l'a obtenu dans les cieux. Et en temps convenable, Il reviendra dans la plénitude de la joie pour l'administrer dans les lieux mêmes où Il l'avait vainement cherché tout d'abord. « Je regardais dans les « visions de la nuit, et je vis comme le Fils de « l'homme qui venait dans les nuées des cieux, « et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit « approcher de lui. Et il lui donna la seigneurie, « et l'honneur, et le règne, et tous les peuples, « et les nations de toutes langues le servirent; « sa domination est une domination éternelle « qui ne passera point, et son règne ne sera « point détruit. »

Il y a plus encore. Lorsque Jésus était sur la terre, Il désirait être connu tout entier de ses disciples. Il voulait que leur regard percât le voile qui cachait sa gloire. Il se plaisait aussi à communiquer les trésors de sa grâce à la foi qui ne posait aucune limite aux demandes qu'elle Lui adressait, qui avait recours à Lui en toute occasion, et qui savait même triompher par sa ténacité d'une apparente froideur. Le pécheur qui s'attachait à Jésus malgré les mépris du monde, qui s'adressait avec une parfaite confiance à Lui seul, sans avoir recours à des intermédiaires, était toujours le bien-venu. Celui qui

recherchait sa présence, la communion intime avec Lui, assis à ses pieds ou penché sur son sein, pouvait obtenir de Lui tout ce qu'il demandait.

Il cherchait aussi la sympathie dans ses douleurs et dans ses joies, et quand Il ne la rencontrait pas chez les siens, son cœur en souffrait. Il ne voulait pas être seul. Il désirait une union complète et durable avec ses élus, car Il voulait partager avec eux l'amour du Père et la gloire de l'héritage, comme ils étaient appelés à partager avec Lui ici-bas ses afflictions et son opprobre.

Et tous ses désirs doivent être un jour exaucés. L'Eglise est destinée à combler les vœux du Seigneur Jésus en toutes ces choses, dès à présent par le Saint-Esprit, et plus tard dans le Royaume qui doit être établi. Elle est appelée maintenant à entrer dans les pensées du Seigneur Jésus, à prendre part à ses affections, à ses joies, et ensuite à resplendir dans sa gloire et à prendre place sur son trône.

Quel mystère ! L'Eglise dès aujourd'hui remplie du Saint-Esprit, est destinée à partager la gloire de Christ, en réponse à l'ardent désir qu'Il ressentit pendant les jours de sa chair. Il vint réclamer un royaume qui Lui appartenait de droit, et Il voulut aussi posséder la sympathie des siens ici-bas ; mais son peuple n'était pas disposé à reconnaître sa Royauté, et ses Saints n'étaient pas capables d'entrer en commu-

nion de pensées avec Lui. Toutefois, Il reçoit maintenant dans le ciel les prémices de ce Royaume qu'Il viendra administrer ici-bas; et grâce à la présence de l'Esprit dans les cœurs des élus, Il commence à trouver cette communion dont Il jouira dans toute sa plénitude, au jour de leur perfectionnement. Le Royaume sera sa gloire et sa joie, la « joie du Seigneur », car il sera dit à ceux qui le partageront avec Lui : « Entre dans la joie de ton Seigneur. » Mais sa communion étroite et intime avec l'Eglise sera pour le cœur de Jésus plus précieuse que la possession du Royaume. Dès le principe elle était l'objet de ses désirs, et elle sera bientôt une source de joie ineffable et éternelle.

Avons-nous, bien-aimés, assez de spiritualité pour nous réjouir de la certitude que le cœur de Jésus sera ainsi pleinement satisfait?

Le Royaume appartiendra à Christ à plus d'un titre. Il l'obtiendra par l'Alliance, dans les conseils de Dieu dès la fondation du monde. Il l'obtiendra par son droit personnel, car le Fils de l'homme ne perdit jamais « l'image » de Dieu, et la conservant dans toute son intégrité, la domination lui appartient de droit d'après le décret de Dieu lui-même lors de la création de l'homme : « Faisons l'homme à notre image, selon notre « ressemblance, et qu'il domine sur les poissons « de la mer, sur les oiseaux des cieux, sur les « animaux domestiques, et sur toute la terre, et « sur tout reptile qui rampe sur la terre. »

Jésus prendra aussi le Royaume à cause de son obéissance : « Etant trouvé en figure comme un  
« homme, il s'est abaissé Lui-même, étant de-  
« venu obéissant jusqu'à la mort, la mort même  
« de la Croix. C'est pourquoi aussi, Dieu l'a sou-  
« verainement élevé, et Lui a donné un nom au-  
« dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus  
« se ploie tout genou. » Il prendra cette place  
d'honneur en raison de sa mort, car nous lisons :  
« Et se réconcilier toutes choses par Lui, tant  
« celles qui sont dans les cieus que celles qui  
« sont sur la terre, ayant fait la paix par le sang  
« de sa croix. » Et sur la croix qui fut l'instru-  
ment de sa mort étaient écrits, dans les principales  
langues de la terre, ces mots dont chaque lettre  
a été indélébilement conservée par la main de  
Dieu : « Celui-ci est Jésus le Roi des Juifs. »

Ainsi, la domination sur toutes choses appar-  
tient de droit au Fils de l'homme en vertu de  
son titre personnel, de son obéissance, de sa  
mort, et je puis ajouter aussi par conquête, car  
les jugements qui doivent Lui ouvrir le chemin  
du trône, et retrancher du royaume tout ce qui  
en fait le scandale, seront exécutés par sa main  
elle-même : « Portes, élevez vos têtes; portes  
« éternelles haussez-vous, et le Roi de gloire en-  
« trera; qui est ce Roi de gloire ? C'est l'Éternel  
« fort et puissant *dans les combats.* »

Quelles puissantes fondations sont ainsi posées  
pour la domination du Fils de l'homme ! Comme

nous voyons clairement chacun de ses titres contribuer à la gloire de son nom en Apoc v! Nul être créé, qu'il fût dans les cieux ou sur la terre, ne put ouvrir le Livre, sinon l'Agneau immolé, qui était aussi le Lion de la tribu de Juda. Et Celui qui était assis sur le trône le Lui confia sans aucune hésitation. Alors l'Eglise glorifiée, les Anges, et chaque créature dans toutes les parties du royaume, triomphent dans les droits de l'Agneau. Tous les desseins de Dieu dans le gouvernement universel sont rétablis en Christ le Fils de Dieu, Seigneur du ciel aussi bien que Fils de l'homme. Nous pouvons dire que si les promesses de Dieu sont en Lui « oui et amen », toutes les destinées de l'homme sous le gouvernement de Dieu sont aussi « en Lui oui et amen. »

En Christ toutes les gloires sont réunies. La restitution de toutes choses se fera par Lui. Il portera « plusieurs diadèmes » et sera revêtu de plusieurs titres, dont chacun exprimera une gloire spéciale. Par exemple, l'appellation de Seigneur qui lui est donnée au psaume viii, n'a pas la même signification que celle de Roi au psaume xxii. Les couronnes sont différentes, mais l'une et l'autre lui appartiennent. Il est aussi le « Père d'Eternité » (Esaïe ix) — Roi et cependant Père, le Salomon et l'Abraham de Dieu. En Lui tous seront bénis, et devant Lui tout genou fléchira. L'épée, la verge de fer sont entre ses mains aussi bien que la verge de la justice. Il

jugera comme le fit David, et le règne Lui appartiendra comme à Salomon. Comme Fils de David Il prend la puissance afin de l'exercer dans une sphère de gloire limitée; comme Fils de l'homme Il agit dans une sphère plus vaste. Il vient dans sa propre gloire, dans la gloire du Père, et dans la gloire des saints Anges. Il prend aussi la puissance comme l'Homme ressuscité (1 Cor. xv, 23 — 27). Et ce caractère s'exerce dans une sphère spéciale. Il foule aux pieds la mort, ce dernier adversaire, et c'est de toute justice que ce soit le Ressuscité qui abolisse la mort.

Le Royaume sera rempli des gloires de Christ, gloires variées mais s'harmonisant ensemble.

La croix a déjà présenté un exemple de cette œuvre parfaite : la miséricorde et la paix s'y réunissant, Dieu s'y montrant juste et cependant Celui qui justifie. Il en sera dans les jours de puissance qui vont venir comme dans les jours de faiblesse qui sont passés. Autrefois, la miséricorde et la vérité, la justice et la paix se sont embrassées, et bientôt l'autorité et l'obéissance, la bénédiction et le gouvernement, un nom de toute majesté et de toute puissance, et qui cependant tombera « comme une pluie même sur l'herbe », seront connus et appréciés simultanément. Il y aura la domination universelle de l'homme sur toute l'étendue de la création de Dieu, les honneurs du Royaume dans le gouvernement des nations, ainsi que la présence du



« Père d'Éternité » pour répandre la bénédiction.

Tout tend à réaliser cette glorieuse suprématie du Fils de Dieu, bien que pour y arriver plusieurs devront traverser des océans de tribulation, et le jugement de ce « siècle mauvais. » Dieu conduit à ce dénouement, et l'homme ne peut s'y soustraire quoiqu'il essaie de consolider les fondements de la terre, ne voulant pas s'avouer qu'ils sont ébranlés et que Christ seul en soutient les colonnes. Le « faisceau de la vie », comme dit la femme qui a su deviner la gloire de David au temps de son abaissement, est solide et ferme parce que le Seigneur l'a formé. Tout chancelle, et les temps approchent où ceux qui ne veulent pas admettre ce fait dans un esprit de vigilance et de prière seront contraints à le reconnaître quand il sera devenu un fait historique et positif. Le « soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, » « les puissances des cieux seront ébranlées, » « la lune tremblera » au jour de la colère de l'Éternel; alors le Seigneur Jésus « foulera la cuve du vin de l'indignation et de la colère du Dieu tout-puissant. » Les choses élevées de la terre, les principautés qui gouvernent les ténèbres de ce monde, la bête et le faux prophète, les rois, les riches, les capitaines aussi bien que le « grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et satan » seront parmi les adversaires qui en sentiront la redoutable puissance.

L'épée de l'Éternel est seule dans une telle gloire. L'épée de Josué ou celle de David pouvaient-elles opérer de semblables effets? Les principautés des ténèbres ont-elles reconnu leur puissance? La mort et l'enfer s'y sont-ils soumis? « Enlèveras-tu le léviathan avec l'hameçon? » Mais « Celui qui l'a fait peut lui appliquer son épée. »

Dans quelles mains faut-il donc que cette épée soit placée pour subjuguier de si formidables armées? Son terrible emploi dans ce jour de vengeance, comme toute l'œuvre du Seigneur, qu'elle soit faite dans la faiblesse ou dans la force, nous montre assez quel est ce vainqueur. Quel que soit son mode d'action, ou même le degré de son abaissement, il rayonne en Lui et autour de Lui une divine lumière qui nous éclaire et nous convainc. Les victoires qu'a remportées le Seigneur des armées ont toujours eu le même caractère de grandeur. Elles révélaient la gloire de sa Personne comme il est écrit : « L'Éternel est un vaillant guerrier; son nom est l'Éternel. » C'est-à-dire que sa méthode de faire la guerre manifeste son Nom, sa Personne, sa Souveraineté. Les faux dieux d'Égypte, des Philistins, et de Babylone sentirent sa main s'appesantir sur eux. Dagon tomba « le visage contre terre devant l'arche de l'Éternel »; « Bel s'est incliné sur ses genoux, Nébo est renversé. »

Et la même supériorité se trouve dans le sceptre du Seigneur. Celui de Salomon n'en était qu'une figure, et la domination d'Adam aussi bien que le gouvernement de Noé s'éclipsent s'ils lui sont comparés. L'univers tout entier sera assujéti à sa puissance. « Chantez à l'Eternel un nouveau  
« cantique, vous, toute la terre, chantez à l'Eter-  
« nel. Chantez à l'Eternel, bénissez son Nom,  
« annoncez de jour en jour sa délivrance. Ra-  
« contez sa gloire parmi les nations, et ses mer-  
« veilles parmi tous les peuples. » A l'ombre de ce sceptre, et dans l'éclat de ce trône glorieux, les nations soumises et justes demeureront en paix. Il y aura alliance entre les hommes et les bêtes des champs. « Le désert se réjouira, » « le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet chantera. » Le soleil ne se couchera plus, et la lune ne se retirera plus, car l'Eternel sera pour lumière perpétuelle. On ne nûira point et on ne fera aucun dommage dans la montagne de sa sainteté, car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel.

Israël vivra; les ossements desséchés seront vivifiés; la cité sera appelée : « Le Seigneur est là. » Il sera dit : « cette terre-ci qui était désolée  
« est devenue comme le jardin d'Héden. » Et elle recevra une salutation qui rendra hommage à ses saintes dignités « L'Eternel te bénisse, ô  
« demeure de la justice, montagne de sainteté! »

Les Gentils rentreront en eux-mêmes; la raison

leur reviendra. Le monde insensé que le Seigneur avait créé ne le connut point. Les rois de la terre se liguèrent contre l'Oint de l'Éternel. Ils « regimbèrent contre les aiguillons, » trahissant ainsi l'excès de leur folie. Mais ils recouvreront la raison, et ce qui arriva à Nébucadnetsar paraîtra alors à la fois comme un mystère et comme une histoire. Après avoir subi judiciairement pendant un temps la sentence de folie, celui qui était symbolisé par la « tête d'or », et qui était le chef de la puissance païenne, retrouva sa raison, pour confesser la souveraineté divine. De même bientôt aussi la terre, au lieu de renier son Créateur, le confessa et l'adorera, car « les rois fermeront la bouche sur toi. » « Le cœur de bête » leur sera enlevé, et un « cœur d'homme » leur sera donné. Ils ne mériteront plus le reproche d'être au-dessous du « bœuf qui connaît son possesseur », ou de la « cigogne, la tourterelle, et l'hirondelle qui ont pris garde au temps qu'elles doivent venir, » mais ils voleront « comme des pigeons à leur colombier. » « Voici, ceux-ci viendront de loin; et « voici, ceux-là viendront de l'Aquilon, et ceux-là de la mer, et les autres du pays des Siniens. »

La création tout entière aussi bien qu'Israël et les Gentils se réjouira sous ce sceptre divin : « Le loup et l'agneau paîtront ensemble, » « le « léopard gîtera avec le chevreau. » Le sol lui-même connaîtra de nouveau les bienfaits de « la

« pluie de la première et de la dernière saison » et le travail du divin laboureur. « Tu visites la terre, tu l'enrichis amplement : le ruisseau de Dieu est plein d'eau, tu prépares leurs blés, après que tu l'as ainsi disposée. »

Quel sceptre que celui-là ! Tout ce qu'Adam a perdu lors de la chute, ce qu'Abraham a perdu dans sa race rejetée et dispersée, ce qu'Israël a perdu dans la terre de la promesse, ce que la maison de David a perdu dans le Trône, ce que la création a perdu à cause de celui qui l'a assujettie « à la servitude de la corruption, » tout cela sera réuni de nouveau, et manifesté dans les jours du Fils de l'homme.

Le Fils seul pouvait gouverner un pareil royaume. Nous l'avons déjà vu dans le cours de ces méditations ; l'efficacité du sacrifice qu'Il a accompli se pose sur la Personne de la victime ; le sanctuaire où nous avons un libre accès n'est rendu agréable aussi que par la Personne du Sacrificateur et du Médiateur qui le remplit et y exerce ses fonctions, et le royaume qui doit être établi ne pourra être administré, ni sa majesté manifestée que par la même glorieuse Personne. Le Fils de l'homme agit dans la condition la plus humble et la plus élevée, dans la pauvreté et dans l'abondance, dans l'opprobre et dans la dignité, comme le Nazaréen et le Bethléhémite sur la terre et dans le ciel ; et Il agira aussi pendant le millennium, ce temps de gloires terrestres et

célestes. Mais quelles que soient les phases qu'il a traversées, chaque degré ou modification dans le grand mystère qui le concerne déclare ce qu'il est. Le Christ de Dieu seul pouvait être ce qu'il a été à la croix, ce qu'il est maintenant assis à la droite du Père; et pourvu que la foi ait toujours sous les yeux cet objet béni, il lui importe peu de le suivre ici ou là.

Mais dans ce royaume à venir, il est encore d'autres gloires qu'il nous faut considérer.

« Le second homme est le Seigneur venu du ciel, » et son apparition doit être accompagnée d'une gloire que le trône de Salomon n'a jamais connue. « La lune rougira et le soleil sera hon-  
« teux quand l'Eternel des armées régnera en  
« la montagne de Sion et à Jérusalem ; et ce ne  
« sera que gloire en la présence de ses anciens. » Dans ce royaume il y aura des choses célestes, et le renouvellement des choses terrestres. Adam possédait le jardin d'Eden avec toute son éclatante beauté; mais bien plus encore, l'Eternel Dieu se promenait avec lui. Noé, Abraham, et tant d'autres dans les temps des patriarches avaient des troupeaux et du bétail, et Dieu avait donné à Noé la suprématie sur la terre. Mais ils avaient des privilèges autrement précieux que leurs possessions matérielles. Non-seulement des Anges leur apparaissaient, mais ils jouissaient d'entretiens avec le Seigneur des anges Lui-même qui descendait pour les visiter. La terre

de Canaan était riche et belle, un pays découlant de lait, de miel ; mais plus que ces bénédictions purement terrestres, la gloire y resplendissait, et le témoignage de la présence divine brillait entre les Chérubins.

Il en sera de même lors de la manifestation du Fils de Dieu en puissance. Le ciel éclairera cette grande scène d'une gloire toute nouvelle, aussi certainement que l'Eternel Dieu marcha dans le jardin d'Eden, ou que les Anges apparurent aux Patriarches, ou que la Présence divine se manifesta dans le sanctuaire à Jérusalem.

Et non-seulement ces visites célestes à la terre et ces manifestations visibles de la gloire auront lieu, mais toutes ces choses revêtiront un caractère nouveau et merveilleux. La terre recevra le témoignage de ce mystère ineffable ; à savoir, que du milieu même de sa poussière et de son asservissement elle a donné une famille aux cieux, une famille qui toute resplendissante de gloire reviendra la visiter ici-bas, bienvenue plus que les anges, et destinée à exercer sur elle une autorité bénie. « Car ce n'est point aux anges qu'Il  
« a assujetti le monde à venir dont nous par-  
« lons. Mais quelqu'un a rendu ce témoignage,  
« disant : Qu'est-ce que l'homme que tu te sou-  
« viennes de lui ? »

Dans la scène qui a eu lieu sur la montagne de la Transfiguration (Math xvii), et, au moment de l'entrée triomphale du Roi dans la ville sainte

(Math XXI), cet avènement de la puissance du Fils de Dieu est entrevu en figure dans les lieux célestes et terrestres. La gloire céleste resplendit sur la montagne. Jésus est transfiguré; son visage « luit comme le soleil » ; ses vêtements sont blancs comme la lumière, et Moïse et Elie apparaissent avec Lui dans la gloire. De même à l'occasion de son entrée royale dans la Cité sainte, l'humble Jésus de Nazareth se montre à la fois le Seigneur de la terre et de sa plénitude, et le fils de David triomphant. On Le voit pendant un court moment sur la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, revêtu de ses gloires et de ses dignités terrestres, comme dans une autre occasion Il était apparu sur la haute montagne dans sa gloire personnelle et céleste.

Chacun de ces incidents solennels était une transfiguration, bien qu'autre soit la gloire céleste et autre la gloire terrestre. Mais dans ces deux circonstances si différentes, Jésus fut glorifié, et soustrait pendant quelques instants à sa position de Fils de Dieu abaissé, brisé, rejeté.

Et bientôt le Chef de la famille ressuscité, soleil de la gloire céleste, sera manifesté comme Seigneur de la terre et de sa plénitude, et comme Roi d'Israël et des nations.

Oui, Celui qui de toute éternité était dans le sein du Père, Celui qui, comme Dieu manifesté en chair, traversa les âpres sentiers de ce monde aboutissant à la mort sur la croix, se lèvera



comme le soleil de justice sur cette terre, revêtu de tous ses droits, de toute son autorité, dans son ineffable majesté et dans sa gloire.

Mais avant que cette ère de bénédiction et de joie puisse être inaugurée, il faut qu'un autre événement s'accomplisse. Il faut que l'Eglise soit rattachée aux cieux comme son Seigneur. Le sentier de l'Eglise à travers le monde est celui que pourrait parcourir un étranger, auquel personne ne ferait attention. Et de même que la marche de l'Eglise sur la terre n'excite aucun intérêt, de même aussi son départ de la terre restera inaperçu. Et de même que le monde ne connaît pas la voie de l'Eglise, et ne verra point sa transmutation, de même elle ignore le moment fixé pour son enlèvement. Nous savons néanmoins que ce lien entre nous et les cieux sera formé avant que le royaume ou « monde à venir » soit manifesté. Car les Saints prendront part aux actes d'autorité du Roi, lorsqu'il s'armera de l'épée du jugement, avant d'inaugurer le règne de la justice. « Celui qui aura vaincu, et « qui aura gardé mes œuvres jusqu'à la fin, je « lui donnerai puissance sur les nations, et il « les gouvernera avec une verge de fer. »

« Je lui donnerai l'étoile du matin. »

Le soleil est le luminaire qui a le rapport le plus direct avec la terre, et qui exerce le plus d'influence sur les intérêts et le bien-être des enfants des hommes. « Le soleil pour dominer

« sur le jour ; la lune et les étoiles pour avoir  
 « domination sur la nuit. » Mais dans ce système  
 l'étoile du matin n'a pas sa place. « Il a fait la  
 « lune pour les saisons, et le soleil connaît son  
 « coucher. Il amène les ténèbres et la nuit vient,  
 « durant laquelle toutes les bêtes de la forêt  
 » rôdent. Les lionceaux rugissent après la proie,  
 « et demandent au Dieu fort leur pâture. Le  
 « soleil se lève-t-il, ils se retirent, et demeurent  
 « gisants en leurs tanières, alors l'homme sort  
 « à son ouvrage et à son travail jusqu'au soir. »  
 Dans tous ces arrangements l'étoile du matin  
 n'est pas nommée. Elle est belle, mais elle luit  
 solitairement à son heure, et les enfants des  
 hommes qui goûtent les bienfaits d'un sommeil  
 réparateur ne la contempnent pas.

Le soleil est le compagnon, l'ami de l'homme,  
 mais l'étoile matinière ne l'appelle pas à son  
 labour quotidien. Elle apparaît à l'instant qui lui  
 est propre, et qui n'est ni le jour ni la nuit. L'en-  
 fant qui se réveille avant l'aube du jour, l'homme  
 qui se lève avant le soleil, le veilleur de nuit la  
 voient, et nul autre.

Le soleil, dans le langage des Ecritures, luit  
 pour le royaume : « Le juste dominateur des  
 « hommes, le dominateur en la crainte de Dieu,  
 « est comme la lumière du matin quand le soleil  
 « se lève » (2 Sam. xxiii, 3. 4. Voyez aussi Matt.  
 xiii, 43. xvii, 4, 5.)

- Ne devons-nous donc pas nous attendre à une

lumière qui paraisse avant l'établissement du royaume ? N'y a-t-il pas des signes dans les cieux qui annoncent les temps et les saisons ? N'y a-t-il pas des voix dans ces sphères ? Dans l'apparition de l'étoile du matin à son heure solitaire n'est-il pas un mystère, aussi bien que dans le lever du soleil sur l'horizon ? N'est-ce pas là un « signe dans les cieux » de la venue de Celui dont la manifestation n'est pas d'abord pour le monde, mais pour un peuple qui attend un Seigneur céleste ? Israël, le peuple terrestre, salue « le soleil levant » (Luc. i. 78.) ; mais l'Eglise attend « l'Etoile du matin. Je suis la racine et la postérité de David, « l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'Es-pouse disent : Viens. » (Apoc. xxii. 16. 17.) Tout doit être à nous ; l'étoile matinière pour notre transfiguration à l'image de Jésus, et le soleil levant pour le jour de notre puissance avec Jésus.

Et lorsque l'Etoile du matin aura brillé pour un peu de temps, le soleil se lèvera à son heure : « Alors les justes reluiront comme le soleil dans « le royaume de leur Père. » « Et ce sera un « matin sans nuages ; comme l'herbe qui sort de « la terre après la lumière du soleil, quand il « paraît après la pluie. » « Que les cieux se ré- « jouissent, et que la terre s'égaie ; que la mer et « ce qu'elle contient retentisse. Que les champs « soient dans les transports, et tout ce qui est « en eux ; que tous les arbres de la forêt chan-

« tent de joie au-devant de l'Éternel, parce qu'il  
« vient pour juger la terre. »

La foi a un monde qui lui est propre, et ce monde sera à nous selon le degré de ferveur et de simplicité auquel notre foi atteindra. David et Abigaïl marchèrent dans ce monde de la foi lorsqu'ils se rencontrèrent au désert de Paran ; selon les apparences, David n'était alors que le jouet des méchants, errant de caverne en caverne ; il consentait à se faire le débiteur d'un homme riche pour obtenir du pain, mais la foi sut découvrir autre chose en David. Le fugitif persécuté, poursuivi, dénué de tout, était à ses propres yeux et aux yeux d'Abigaïl, le Seigneur du Royaume à venir, et l'Oint du Dieu d'Israël. Abigaïl se prosterna devant lui comme devant son roi, et ce fut avec la grâce d'un roi qu'il accepta son offrande. Les provisions qu'elle apportait, le pain et le vin, les grappes de raisin et les figues n'étaient pas une aumône accordée à David fugitif et pauvre, mais le tribut d'un sujet offert à David souverain. Elle se croyait trop honorée qu'il daignât lui permettre de venir en aide à ses serviteurs. Ce monde nouveau où entra Abigaïl par la foi, avait pour son cœur une importance bien autrement grande que toutes les possessions de Nabal ; et le désert avait pour elle plus d'attrait que les champs fertiles et les nombreux troupeaux du Mont Carmel.

Pour nous c'est une situation bénie que de

pouvoir entrer et demeurer dans le monde qui est à nous. Noé le possédait quand il construisit l'arche immense qui semblait faite pour la terre et non pour l'eau. Ce fut en vue de ce monde-là qu'Abraham abandonna sa parenté, son pays, et la maison de son père. Paul n'avait-il pas ce même monde présent à la pensée quand il put dire : « Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où  
« aussi nous attendons le Sauveur, le Seigneur  
« Jésus-Christ qui transformera notre corps vil  
« afin qu'il soit conforme à son corps glorieux? »  
Et ne possédons-nous pas déjà ce monde quand, par la foi, nos âmes ont l'accès de cette grâce où nous demeurons? Cette grâce est la demeure paisible et heureuse de la conscience lavée, purifiée, ainsi que l'habitation illuminée par l'espérance qui attend la gloire de Dieu. Nous ne connaissons que très-imparfaitement ces choses, mais elles nous appartiennent néanmoins.

En terminant cette méditation dans laquelle nous avons contemplé selon nos faibles moyens le monde à venir, ajoutons que, si le Seigneur Jésus est glorieux comme Il le sera dans ce monde à venir, Il n'en est pas moins rejeté dans ce présent siècle mauvais.

De nos jours où les progrès moraux, sociaux et intellectuels cachent un Christ qui n'est pas de ce monde, cette vérité n'est que trop facilement oubliée. Mais la foi sait contempler un Christ rejeté et un monde jugé. La foi reconnaît

que la maison, bien qu'elle ait été « vidée, balayée, ornée, » n'a cependant pas changé de propriétaire, et qu'elle n'est que mieux adaptée aux projets de son maître.

C'est une grande erreur, bien-aimés, que de songer à cultiver et à orner ce triste monde pour le Fils de Dieu. Ceux qui essayent d'unir le nom du Seigneur Jésus au monde tel qu'il est maintenant, ou aux royaumes qui en font partie, exposent leur ignorance de la gloire du Seigneur dans sa lumineuse pureté. Le Fils de Dieu est toujours un Étranger sur la terre. Il ne la recherche pas, mais Il veut en retirer un peuple qui, au milieu des pièges et des tentations, l'habite en étranger comme Lui, et qui doit y demeurer encore un peu de temps.

« Vous êtes ceux qui ont persévéré avec moi  
« dans mes tentations. Et moi, je vous confère  
« un royaume, comme mon Père m'en a con-  
« féré un. »

## VI

« Alors le Fils aussi lui-même sera  
assujéti à Celui qui lui a assujéti toutes  
choses. (I Cor. xv. 28.)

Il est bon de nous rappeler sans cesse que c'est le même Jésus ayant vécu sur la terre, qui est maintenant dans le ciel et que nous connaissons

pendant l'éternité. A l'époque de son séjour parmi les hommes, dans sa vie tout était réel et personnel. Lorsqu'il guérissait une maladie physique ou une douleur morale, Il s'y associait par la sympathie : « Il a pris nos langueurs, et a porté « nos maladies. » Non-seulement ses joies, ses souffrances et ses mécomptes étaient réels, mais Il entraînait dans les détails de chaque incident. Il comprenait le langage muet de cette femme affligée qui le touchait dans la foule, et Il sentait cette silencieuse pression. Ce fut avec une grande joie qu'Il vit la foi du centenaire gentil percer le voile épais de son abaissement pour découvrir la gloire divine qu'il cachait aux regards de la chair. De même à Naïn, la foi énergique de la pauvre pécheresse, qui malgré sa souillure et sa honte, s'empara de la grâce qui seule pouvait la guérir, réjouit le cœur de Jésus. Il comprit l'empressement de Zachée à monter sur l'arbre, et les méditations de Nathanaël assis sous le figuier. Il entendit les discussions des Disciples sur la route de Jérusalem, et avant même que la querelle n'éclatât, Il s'était aperçu des convoitises et des ambitions charnelles qui en furent la cause cachée. C'est ainsi qu'Il apprécia l'amour de Pierre qui, aussi bien que sa présomption, l'attira de la barque sur l'eau à la rencontre de son maître.

Quand nous lisons le merveilleux récit de la vie de Jésus, c'est donc à nous de l'y chercher Lui-même partout et toujours. Alors chacun de

ses actes, ses moindres paroles produiraient sur nous une impression toute nouvelle, et nous ferions de sensibles progrès en présence d'un Jésus vivant et personnel. Il y a de nos jours une certaine tendance à perdre de vue sa Personne pour s'occuper plus exclusivement de son œuvre. Les régions de la doctrine peuvent être minutieusement analysées, au lieu d'être contemplées avec adoration, comme la manifestation de la gloire du Fils de Dieu. Cependant, c'est ce culte de louanges et d'actions de grâces que le Seigneur Jésus nous demande avant toute chose. De même que nous sommes chacun personnellement les objets de sa préoccupation, Il veut être aussi l'objet constant de nos pensées.

N'est-ce pas là en effet le point culminant ? L'élection, le pardon, l'adoption, la gloire et le royaume, ne trouvent-ils pas leur couronnement dans le fait que nous sommes les objets des desirs et de la dilection de Christ ? Et c'est là le point le plus élevé auquel nous puissions atteindre. L'adoption, la gloire, une place dans le royaume à venir laisseraient encore un côté incomplet dans ce mystère d'amour, car il comprend toutes les œuvres et tous les desseins dans l'histoire de la grâce, et par cette raison même il les dépasse tous.

L'Esprit se complait à parler de l'œuvre de Christ, et à convaincre les consciences et les cœurs de sa plénitude et de son efficacité. On ne



saurait rien substituer à cette œuvre, telle qu'elle a été accomplie selon les conseils de Dieu. Cependant si l'œuvre de Christ absorbait toute l'attention au détriment de sa Personne, l'âme éprouverait certainement une perte spirituelle.

Il nous arrive aussi, en considérant les voies les plus mystérieuses de notre Dieu, de nous sentir moralement écrasés sous la grandeur de cette contemplation et d'éprouver une sorte de soulagement en revenant à des vérités plus élémentaires. Mais si nous savions mieux pénétrer le sens de ces mystères, nous comprendrions que nous n'avons pas à nous y soustraire, puisqu'ils ne sont que l'expression plus développée de la même grâce et du même amour que nous avons appris à connaître dès le commencement. C'est un développement plus abondant dans le lit de la même rivière qui devient plus vaste en raison de l'éloignement progressif de son point de départ.

Loin de nuire à nos sentiments d'affection à l'égard de Christ, plus la gloire se développera à nos regards, plus les richesses de la grâce nous seront manifestées. L'aspect d'une rivière à sa source quand la vue embrasse sans effort, sans surprise, toute l'étendue du paysage, a bien son attrait. Mais quand cette rivière devient peu à peu un vaste fleuve avec ses courants rapides, ses bords variés, nous comprenons pourquoi elle a commencé à couler en nous rendant compte

des merveilleux effets de fécondité qu'elle a produits sur son passage. Cependant ce sont toujours les mêmes eaux, et nous pouvons parcourir ses rives dans tous les sens avec un intérêt toujours soutenu quoique varié. Il en est de même de la « rivière de Dieu. » Nous pouvons en suivre le cours à travers les siècles et les économies sans qu'il soit nécessaire de nous reposer en remontant à la source. Quand nous arrivons en esprit « aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre », nous sommes toujours en présence de la même Personne glorieuse, de la même ineffable grâce que nous avons connues dès le début.

« Jésus-Christ le même hier, le même aujourd'hui, le même éternellement, » voilà l'objet de notre contemplation. C'est ce qu'il est dans la gloire qui Lui est propre, et dans ses relations avec nous.

Dans d'autres époques, le Fils de Dieu apparaissait tantôt dans sa gloire voilée, tantôt en manifestant cette gloire. Pour Abraham devant sa tente, pour Jacob à Péniel, pour Josué sous les murs de Jéricho, pour Gédéon, pour Manoah, la majesté se trouvait voilée, et la foi était appelée à pénétrer le mystère. Mais à Esaïe, à Ezéchiel, à Daniel, le Fils de Dieu apparut dans la plénitude de sa gloire, et il fallut que la grâce rendit supportable le spectacle de cette gloire transcendante.

Mais avec ou sans voile, la Personne demeu-

rait la même. Dans les jours qui suivirent les temps dont nous avons parlé, lorsque Jésus participa à la chair et au sang, la gloire était voilée, et la foi était appelée à la découvrir comme au temps d'Abraham ou de Josué; et après que Christ fut monté au ciel, Il apparut à Jean revêtu d'une gloire tellement transcendante qu'Il dut agir avec lui comme avec Esaïe et avec Daniel pour que l'Apôtre pût en supporter la splendeur.

Il va sans dire que ce ne fut que lors de la « plénitude des temps » que le Fils « naquit d'une femme », participant bien réellement à la chair et au sang avec les enfants de Dieu. Mais les manifestations qui précédèrent l'Incarnation du Fils de Dieu étaient les arrhes des figures exactes de ce précieux mystère. Elles manifestaient sous des formes pleines de grâce et de beauté, les voies de Celui qui plus tard séjourna sur la terre dans l'amour humble, sympathique, dévoué, et qui est maintenant l'Homme glorifié dans le ciel.

Il est édifiant de considérer ces types, ces figures. Si nous voyons dans la grange d'Ophra une gloire voilée, il en est de même au puits de Sichar. Si nous contemplons la splendeur de la gloire manifestée sur les bords du fleuve Hiddekel, nous la retrouvons dans l'île de Patmos. Le Fils de Dieu s'offrit aux regards d'Abraham comme un voyageur fatigué, et c'est ainsi qu'Il se montre aux disciples d'Emmaüs au déclin du

jour. Et après sa résurrection Il revêtit des formes diverses, afin de pouvoir répondre dans sa divine grâce aux besoins du moment, comme jadis Il s'était fait voir sous les traits d'un voyageur ou d'un visiteur, apparaissant soit comme « un homme de Dieu » à Manoah et à sa femme dans les champs, soit comme un homme armé à Josué dans le camp de Jéricho.

Combien donc il est précieux de voir toujours le même Jésus dans les incidents racontés dans la Parole et de savoir que c'est un Christ vivant et vivant pour nous. Mais pour le voir ainsi, il faut que nos yeux soient purifiés et que nous soyons habitués à contempler le ciel où Jésus a sa demeure. Cette confiance simple qui le glorifie n'est pas le fruit de la chair. Elle ne peut être produite que par l'opération et le témoignage du Saint-Esprit. Quand Esaïe fut mis en présence de la gloire de Dieu, il ne put en supporter l'éclat. Il se souvint de ses souillures, de ses misères et se sentit perdu. La chair ne put découvrir l'autel qui aussi bien que sa gloire se présentait à la vue du prophète. Il ne discernait pas dans le trouble de sa conscience ce qui pouvait lui donner une tranquillité parfaite, une ferme assurance, en l'unissant, tout pécheur qu'il était, avec la présence de la gloire dans toute sa splendeur. Cet autel que l'homme naturel ne pouvait apercevoir, le messager de l'Eternel le manifesta, et le prophète resta en paix revêtu d'une sainteté qui lui

permet d'envisager la splendeur du trône de l'Éternel. La chair en nous craint de regarder en haut, l'Esprit nous y attire dans un sentiment de saint affranchissement. Lorsque Siméon conduit par l'Esprit se trouve en présence de la gloire; il s'avance plein de confiance et de joie. Il prend l'enfant Jésus dans ses bras. Il ne remercie personne du privilège dont il jouit d'embrasser « le salut de Dieu. » Par l'Esprit il a vu l'autel et par conséquent la gloire n'est pas un obstacle pour lui.

Et ces choses sont vraies maintenant comme au temps d'Esaië et de Siméon. L'Esprit conduit dans un chemin que la chair ne saurait jamais trouver, car souvent elle entravera les élans d'une foi pleinement assurée.

Nos méditations ont suivi le Seigneur depuis sa demeure de toute éternité dans le sein du Père jusqu'au temps à venir du royaume millénial. Nous avons contemplé son abaissement et son élévation pendant les économies intermédiaires, et observé les liens qui unissent les diverses parties de ce grand mystère. L'Écriture qui est notre unique guide, ne nous donne pas le droit de le suivre plus loin. Les psaumes et les prophètes ouvrent toute grande la porte du royaume à venir, mais ils n'en dépassent guère le seuil. Ils ne font qu'indiquer l'existence de régions plus lointaines sans nous les faire voir.

Ils dépeignent ce royaume à venir comme

étant éternel dans sa durée, car il ne sera jamais remplacé par un autre royaume. Il ne pourrait pas être transféré plus que ne le pourrait la sacrificature du même Christ, le Fils de Dieu.

Il aura la durée de la royauté elle-même, et elle continuera tant que Celui à qui toute puissance appartient aura encore quelque œuvre à opérer par le moyen de cette puissance. Mais après un certain laps de temps, quand tout ce qui concerne le royaume aura reçu son accomplissement, il prendra fin.

Nous avons dans le Psaume VIII une indication que ce royaume prendra fin. Ce psaume célèbre le jour de la puissance du Fils de l'homme et sa domination sur la création. Mais 1 Cor. xv, 27, 28, est un commentaire inspiré de ce psaume, et déclare que ce jour de puissance sera suivi d'un nouvel état de choses.

Le royaume à venir sera une Economie, et ce mot implique un état imparfait, incomplet. Nous ignorons à quel degré et dans quelles circonstances la puissance sera exercée, mais il est de toute évidence qu'elle existera, et qu'elle sera toute prête à se faire sentir. Les Prophètes, il est vrai, contemplent ce royaume dans sa force, dans son étendue, dans sa gloire, dans sa paisible béatitude; toutefois, la présence du mal et de la douleur est prévue quoiqu'il y ait l'autorité pour réprimer et pour secourir.

Dans la pensée de l'Esprit, l'idée du royaume

implique une responsabilité, un ministère dont il faudra rendre compte. On peut dire que tout est ministère dans l'œuvre de Jésus-Christ. Il est descendu ici-bas pour faire la volonté de Dieu, et l'a pleinement accomplie. La place qu'il occupe actuellement dans les cieux est aussi un ministère, car comme Souverain Sacrificateur, Jésus « est fidèle à Celui qui l'a établi, comme Moïse aussi était fidèle dans toute sa maison. » Il en sera de même de son royaume de puissance. Il s'agira, il est vrai, de quelque chose qui ne lui a pas encore été confié, de quelque chose de nouveau, d'excellent et de glorieux, mais ce sera toujours un ministère. Et comme tel, il viendra un temps où il faudra en rendre compte, et le remettre entre d'autres mains. Le mystère serait plein d'édification pour nos âmes si nous savions le comprendre ; car la gloire infinie de Christ donne à son assujettissement son incomparable valeur, et ainsi il glorifie Dieu bien plus que ne l'eût fait l'obéissance de toutes les créatures réunies.

Le Fils Lui-même trouve des délices à être le dispensateur ou le serviteur de Dieu pour faire sa volonté, que ce soit dans la grâce, dans la gloire, dans l'humiliation ou dans la puissance. Et quand nous contemplons dans un esprit d'adoration la Personne de Celui qui passe par ces diverses phases, nous comprenons que tous ces changements de circonstances et de conditions

ne sont rien en réalité. Dans un sens qu'est-ce qui pourrait élever Jésus? serait-ce la gloire, serait-ce un royaume? La foi n'a pas de peine à reconnaître en Jésus Celui qui doit venir, le Dispensateur de la puissance, de la domination et des honneurs royaux, comme elle L'a reconnu aussi dans la faiblesse et dans l'abaissement lorsqu'Il séjournait sur la terre. Dans un sens, ces contrastes ne sont rien lorsqu'il s'agit « du Fils. » Mais dans un autre sens ils ont une grande portée, car en temps convenable Il a pris part à la douleur, comme en temps convenable Il prendra part à la joie. Pour Lui tout a été, tout est, tout sera une réalité. « L'Homme de douleur prendra la coupe « des délivrances. » Tout genou fléchira devant le « méprisé des hommes, » toute langue confessera son nom. Cependant la Personne est toujours la même, le Christ homme et Dieu. C'est pourquoi la foi admet qu'ayant été pendant les jours de son abaissement le Dispensateur de la grâce du Père, Il sera également dans les jours de sa puissance, le Dispensateur du royaume du Père.

Christ reconnaît que le temps fixé pour l'investiture de ce royaume et la répartition des récompenses et des honneurs du royaume, n'est pas entre ses mains, mais qu'il appartient au Père. (Math. xx, 23. Marc. xiii, 22.) Dans ce jour toute langue confessera que Christ est le Seigneur, mais ce sera à la gloire de Dieu le Père.



Maintes et maintes fois Jésus en parle comme du royaume de son Père. Il sera oint pour l'administrer, comme Il l'a été pour accomplir sa mission sur la terre. (Esaïe XI, 1—3; LXI, 1, 2.)

Pour Christ tout est service et assujettissement; les jours terrestres du renoncement et de la douleur; les jours célestes du ministère sacerdotal; les jours royaux de la puissance à venir. De même que le Christ ne s'est pas glorifié Lui-même pour être Souverain Sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit : « Tu es mon fils, je t'ai aujourd'hui engendré, » Il ne s'est pas non plus exalté comme Roi.

Le Fils sera trouvé fidèle là où tout autre a été trouvé en défaut. Il est dit des hommes : « Dieu « assiste dans l'assemblée des forts : il juge au « milieu des juges. » Mais du Fils il est écrit : « Ton trône, ô Dieu, est à toujours et à perpé- « tuité; le sceptre de ton règne est un sceptre « d'équité. Tu as aimé la justice et tu as haï « l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a « oint d'une huile de joie par-dessus tes com- « pagnons. » Tout ceci démontre que c'est pour un temps seulement que le Seigneur Jésus administre le royaume. Mais qu'Il tienne entre ses mains l'épée ou le sceptre; qu'Il agisse comme David ou comme Salomon, Il sera également fidèle. Quand Il sortira pour exécuter le jugement ou pour se mettre à la tête des armées célestes, il sera dit de Lui : « Le Seigneur est à ta

« droite; Il froissera les rois au jour de sa  
« colère. » Et encore : « Venez, contemplez les  
« faits de l'Éternel, et voyez quels dégâts Il a  
« faits en la terre. »

Le royaume sera une chose parfaite dans son temps, mais quand tout ce qui le concerne aura été accompli, le sceptre sera déposé, comme il est écrit : « Il remettra le royaume à Dieu le  
« Père. Le Fils Lui-même sera assujetti à celui  
« qui Lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu  
« soit tout en tous. »

Dieu par le Fils a créé l'univers et les siècles. Et quand les mondes et les âges auront fourni leur carrière; quand les Dispensations auront manifesté les conseils, et les œuvres et les gloires qui leur étaient propres, le Fils en tant que Celui par qui toutes ces choses étaient fondées, ordonnées, maintenues, sera Lui-même assujetti au Père qui les avait placées sous sa domination.

C'est la subordination du ministère, la sujétion de Celui auquel tout était assujetti à Celui qui Lui avait assujetti toutes choses. Quant à la Personne elle est éternelle. Le Fils règne dans la gloire de la Divinité avec le Père et le Saint-Esprit, et comme en tant que Fils manifesté en chair, la Personne de Christ est un tabernacle qui ne sera jamais aboli.

La Personne que nous considérons est en elle-même le mystère des mystères. Car lorsque nous contemplons Christ tel qu'Il est, l'éclat du royau-

me à venir n'est qu'un voile qui cache sa gloire inhérente. La splendeur du trône peut-elle y ajouter? Les honneurs de Salomon et du monde entier ne voileraient-ils pas aussi réellement la gloire du Fils qu'ont pu le faire les outrages du prétoire ou les ignominies de Golgotha? La foi sait discerner le Serviteur dans ses jours d'exaltation comme dans ses jours d'abaissement. Christ sert comme Serviteur, Il sert comme Sacrificateur, Il sert comme Roi. Le service est la voie qu'Il s'est choisie, et son service est agréable à Dieu au suprême degré. Il l'a accompli et Il l'a ennobli dans toutes ses phases, dans la force et dans la faiblesse, dans l'honneur et dans l'opprobre, dans la joie et dans la douleur, dans la ville de Nazareth, dans le tabernacle qui est aux cieux, et sur le trône de la puissance millénaire.

Dans la foi à ce mystère toutes les distances et tous les intervalles disparaissent. Le ciel et la terre, Dieu et l'homme, Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, les plus élevés et les plus abaissés, se trouvent associés pour la gloire de Dieu et pour notre propre bénédiction.

Quels anneaux! quels mystères! quelles harmonies! quels conseils concernant les fins de la création dans les âges cachés de l'éternelle sagesse avant que le monde fût! Quelque vaste que soit l'étendue qu'a embrassée l'Écriture, elle se meut comme dans un cercle, et revient toujours au point d'où elle est partie. Le ciel qui avait dis-

paru au 3<sup>m</sup>e chapitre de la Genèse, reparaît dans les derniers chapitres de l'Apocalypse. L'arbre de vie est encore une fois près du fleuve d'eaux vives, et il n'y a plus d'anathème.

Il a été dit avec raison : « Les formes différentes sous lesquelles reparaît le Royaume céleste sont profondément significatives. » Elles démontrent non-seulement que tout a été reconquis, mais aussi sous une forme plus glorieuse, puisque cette restauration a été accomplie par le Fils de Dieu. Ce n'est plus le Paradis, mais la Jérusalem céleste. Ce n'est plus le jardin d'Eden dans sa fécondité naturelle et sans culture ; c'est la cité de Dieu plus magnifique et plus glorieuse, mais édifiée au prix de durs labeurs, de longues souffrances, et formée de pierres qui d'après le modèle de la « pierre de l'angle, » ont été taillées et préparées pour occuper la place qui leur a été destinée.

Nous voici arrivés à la restitution du royaume et aux confins des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Les cieux et la terre qui existent maintenant auront été le théâtre de la puissance du Fils, et le témoin de sa parfaite grâce, de sa gloire ineffable dans l'humilité et dans l'élévation, dans le ministère du Serviteur, du Sacrificateur et du Roi, dans la vie de la foi et dans la suprématie sur toutes choses. Lorsque le Fils aura été ainsi manifesté, dans la faiblesse comme dans la force, sur la terre comme dans les cieux,

de la Crèche jusqu'au Trône, comme Nazaréen et comme Bethléhémite, comme l'Agneau et l'Oint de Dieu, comme Seigneur au-dessus de toutes choses, alors ces cieux et cette terre auront accompli tout ce qu'ils avaient à faire. Ils passeront et alors cette parole du Prophète de Dieu se fera entendre : « Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés. »

Mais comme nous l'avons déjà observé, l'Écriture ne nous autorise pas à suivre le Seigneur Jésus bien loin au-delà du royaume. L'Esprit nous indique cependant quelques caractères des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Ésaïe nous dit que le premier ciel et la première terre seront effacés de notre souvenir, démontrant ainsi leur imperfection relativement à l'état de choses qui doit leur succéder. Il dit aussi que cette nouvelle organisation demeurera devant Dieu. St. Paul dit qu'après la restitution du royaume Dieu sera « tout en tous. » Ceci nous permet de penser qu'alors se termineront toute puissance déléguée, tout ministère même celui du Fils, comme ayant rempli leur but. St. Pierre parle des cieux nouveaux et de la terre nouvelle, comme étant l'habitation de la justice, et transporte ainsi notre pensée au-delà, à l'époque du sceptre de la justice.

Mais dans l'Apocalypse Jean en parle plus explicitement dans le passage que nous avons déjà

cité (xxi, 1). Et en décrivant ce « nouveau ciel et cette nouvelle terre, » il dit : « Voici : l'habitation de Dieu est avec les hommes, et Il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu Lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses sont passées. » Les larmes sont passées; la mort est passée; la douleur, les cris, et le deuil ne sont plus. Il ne reste aucune trace des suites désastreuses du péché. La terre millénaire ne répondra pas à cette description : « Les premières choses sont passées. » Ce n'est pas que nous devions perdre un côté de ce qui nous a été donné dans les conseils de grâce et de gloire, dans le ministère du Fils et dans l'œuvre de l'Esprit. Rien de ce que nous aurons reçu dans le cours des dispensations divines ne sera perdu pour nous, pas même les rafraîchissements de l'Esprit saint dont les mouvements de la chair troublent souvent le cours ici-bas. Tout cela restera en témoignage de ce qui est éternel par son essence même. Et c'est ainsi que toute la sagesse de Dieu qui nous est cachée maintenant en partie, sera savourée pleinement pendant l'éternité dans ses magnifiques effets. Ces manifestations de Dieu dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa grâce et dans sa gloire se sont montrées dans la marche des siècles. Elles ont

rencontré dans notre monde perdu, dégradé, la résistance et la lutte ; mais dans les nouveaux cieux et dans la nouvelle terre tout conflit aura disparu ; et elles seront connues par leurs complets et glorieux résultats.

En présence de Celui qui est assis sur « le cheval blanc, » l'apostasie des puissances de ce monde est frappée dans le plein développement de son audace et de son orgueil, et le Seigneur avec ses Saints règnent en justice sur la terre pendant l'Economie millénaire. Puis la terre et le ciel actuels disparaissent devant la face de Celui qui est assis sur le trône blanc ; et on ne les trouve plus. « Et Celui qui est assis sur le trône, » dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. »

Ce ne sera plus le sceptre, mais « l'habitation de la justice, » et par conséquent ce ne sera pas le trône du Fils, mais le tabernacle de Dieu avec les hommes. Ce ne sera plus cette terre souillée jadis par le sang de Christ, et qui a été le sépulcre de centaines de générations, mais une terre nouvelle ; ce ne seront plus les cieux qui ont été « vêtus de deuil, » dans lesquels le tonnerre, les tempêtes et le déluge ont opéré l'œuvre de jugement, et témoigné de l'indignation divine, mais ce sera « un ciel nouveau. »

Celui qui aura soif boira à la source d'eau vive ; celui qui vaincra héritera de toute chose. (Apoc. xxi, 6. 7.) Ce sont là des traits bénis dans les caractères des Saints, et puissions-nous, en

les méditant, connaître en quelque mesure ce que c'est que d'avoir soif du Dieu vivant et de remporter la victoire sur ce monde qui gît dans le mal.

Nous n'avons pas à nous appesantir sur ce sujet, car nous ne devons pas faire des suppositions là où nous ne pouvons donner des enseignements. Je m'arrête donc ici avec cette pensée qui m'a été en bénédiction. Si nous ne distinguons pas encore ces régions lointaines, nous pouvons du moins y croire et nous confier pleinement à Celui qui en est le Seigneur. Nous pouvons être assurés qu'elles seront tout ce que notre cœur-désire, tout ce qu'exigera notre condition nouvelle. Le ciel a toujours répondu aux besoins de la terre. Au commencement le soleil a été établi pour « dominer sur le jour » et « la lune et les étoiles pour dominer sur la nuit. » Mais il n'y avait pas d'arc-en-ciel parce que la terre n'avait pas besoin d'une garantie contre les jugements de Dieu. Le jugement était alors chose inconnue. Mais quand la conscience fut réveillée, et que le jugement fut compris et devint un sujet de crainte; quand Dieu fut connu dans sa justice par les actes qu'il avait accomplis, et que la terre éprouva le besoin de recevoir l'assurance que dans sa colère Il se souviendrait d'avoir compassion, le ciel revêtit le gage de cette miséricorde, et le passé est une garantie pour l'avenir, bien qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle



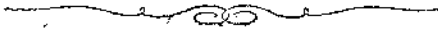
doivent être révélés. Et je puis ajouter que la terre millénaire éprouvera de même à son égard cette faveur du ciel. Car elle y verra l'habitation de la gloire comme la foi y contemple maintenant le sanctuaire de la paix. La Cité céleste de cette Economie à venir descendra telle qu'elle doit être pour satisfaire les désirs des rois et des nations. Le Dieu du ciel et de la terre dans son infatigable bonté, poursuivant toujours la même voie, s'occupera constamment du bonheur de ses créatures : « Tout ce qui nous est donné de bon, et tout don parfait, sont d'en haut, descendant du Père des lumières, en qui il n'y a pas de variation, ni d'ombre de changement. »

Et les cieux nouveaux et la terre nouvelle rendront à jamais le même témoignage à la bonté inépuisable de Dieu.

Je désire par la grâce du Seigneur ne pas perdre de vue le fait que ce pays céleste est très-rapproché de nous. Le ciel ne connaît ni distances, ni mesures comme celles de la terre. La science de l'homme nous parle d'étoiles auxquelles il faudrait des milliers d'années pour que leur lumière puisse parvenir jusqu'à nous. Qu'importe? Laissons-là de semblables spéculations; elles n'ont rien de commun avec la lumière que donne l'Écriture. Ce sont les Ecoles, et non le Saint-Esprit, qui enseignent ces choses. Car d'après les enseignements de la Parole, l'habitation de la gloire est si proche, que naguère une

échelle en mesurait, au regard de Jacob, la distance qui la séparait de la terre. Il en est de même aujourd'hui pour la foi; elle nous apprend que nous en sommes si près qu'un clin d'œil suffira pour accomplir le passage dans le temps voulu. Ce dont nous avons besoin, c'est de la foi qui fait de ces grands mystères une réalité pour l'intelligence.

Puissent ces méditations nous aider à reconnaître la proximité ainsi que la réalité des choses glorieusement bénies qui appartiennent à la foi.



Il nous est bon de considérer ce qui caractérise l'homme spirituel.

C'est, d'abord, un esprit de dépendance, quels que puissent être notre état de foi et les bénédictions que nous pouvons avoir réalisées;

Secondement, une confiance entière dans la bonté de Dieu, car Dieu est amour;

En troisième lieu, Christ, l'objet constant des affections du cœur (Phil. i, 21), car l'œuvre du Saint-Esprit dans le cœur a pour but de le remplir de la pensée de Christ.



# NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

## CHAPITRE I.

Il doit être évident, même pour le lecteur le plus indifférent de cette épître, que nous nous trouvons sur un terrain éminemment saint et élevé. Que personne ne suppose qu'en disant cela on porte atteinte à d'autres portions des Ecritures inspirées. Mais qui peut nier que Dieu, en révélant sa pensée, ait trouvé bon d'employer des instruments différents et de leur assigner des mesures différentes? Il aurait pu, s'il avait voulu, en employer un seul pour tout écrire. Il aurait pu se révéler par tous selon la plénitude de la hauteur de sa propre gloire, et rien de plus. Mais nous pouvons être tout à fait sûrs que les voies de Dieu sont aussi admirables dans les formes que prend sa révélation, que dans les autres choses qu'il a faites à sa louange. Ces manières diverses de développer sa nature et son caractère, ses conseils et ses voies, manifestent sa gloire sous un jour infiniment plus béni que s'il n'y avait eu qu'un seul jet uniforme de lumière. Et la même sagesse qui agit de la manière qui contribue le plus à sa majesté et à sa louan-

ge, est précisément ce qui est adapté aux besoins de ses enfants, et efficace pour leur bénédiction. Ai-je besoin de dire qu'une révélation, tandis qu'elle vient *de Dieu*, est *pour* son peuple? Sans doute elle le glorifie en effet; mais Dieu, quand Il parle, a un objet en vue, et Il pourvoit, dans sa bonté, aux besoins de ceux auxquels Il s'adresse. Ainsi donc les révélations de Dieu, tandis qu'elles découlent de Dieu et sont dignes de Dieu, présupposent nécessairement la condition de l'homme, et s'y adaptent. Or tout cela, loin de diminuer au moindre degré la gloire divine qui se manifeste dans les parties successives de la Parole de Dieu, la rehausse au contraire infiniment, et montre qu'elle est de Lui, n'en donnant point de plus grande preuve que la manière merveilleuse dont elle convient à de pauvres pécheurs, retirés de leur état de misère, en sa riche miséricorde, et adoptés en sa faveur par la foi dans le Christ Jésus.

Or de toutes les épîtres de St Paul, il n'en est aucune, que je sache, qui s'élève à la même hauteur que cette épître aux Ephésiens; et l'on ne saurait douter qu'il y eût harmonie entre la condition de ces saints eux-mêmes, et la manière ainsi que la mesure des communications que leur fait l'Esprit. Nous trouvons la même chose ailleurs. Lorsqu'Il s'adresse aux saints à Rome, Il ne les appelle pas une église; ils étaient même encore à l'état d'enfants. Il y avait là des saints

de Dieu bénis; mais l'assemblée n'avait pas été fondée par un apôtre. Des années s'écoulèrent, avant que jamais apôtre allât à Rome. Dieu voyait bien que cette cité même de Rome s'arrogerait des droits exorbitants d'un caractère spirituel. Il prit donc soin que des localités moins importantes, telles que Corinthe, etc., eussent un apôtre pour y fonder des églises et pour y travailler pendant un temps considérable; tandis que le grand centre de la gloire du monde demeura sans être visité par un apôtre, jusqu'à ce que plusieurs s'y trouvassent rassemblés, par le moyen de personnes qui s'y étaient rendues pour une cause ou pour une autre. Quand nous considérons les circonstances des saints de Rome, nous pouvons comprendre la convenance qu'il y avait qu'une épître leur fût adressée, qui ressemble beaucoup à une exposition complète et succincte de la doctrine chrétienne depuis l'alphabet même de la vérité. Et par conséquent la toute première chose que nous y trouvons démontrée, après l'introduction, c'est la ruine totale de l'homme, et de l'homme envisagé sous tous les points de vue, — de l'homme examiné, et pesé en la balance de Dieu, en commençant depuis le déluge. Après que l'homme eut possédé une connaissance de Dieu d'une nature extérieure, les hommes « ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu. » De fait, l'origine de l'idolâtrie nous y est montrée, et nous

avons aussi le temps après le déluge avant l'entrée de l'idolâtrie. Les versets dans Rom. I, auxquels j'ai fait allusion, portent sur le temps où il y avait simplement la race qui possédait la connaissance de Dieu. Mais l'homme s'en éloigna et se corrompit; et nous trouvons le terrible tableau de la dépravation humaine, tracé dans le premier chapitre. Puis nous avons l'homme philosophe; et ensuite l'homme sous la loi — l'homme sous tous les points de vue — avant que le sujet de la rédemption soit traité, ou qu'il soit fait aucune mention de la manière dont on peut être justifié. Voici la raison : l'apôtre n'ayant jamais été à Rome, les saints qui s'y trouvaient, étaient comparativement ignorants, et leur état exigeait qu'ils fussent instruits quant à la nature de la chute et ses conséquences fatales. Ils avaient besoin d'apprendre ce qu'était l'histoire de l'homme, comme Dieu la voit, et selon les pensées de Dieu. Nous avons par conséquent l'homme présenté comme ruiné en toute manière, sans qu'il y ait de secours pour lui, ni dans la créature, ni dans la loi, ni dans aucune autre chose. Le résultat est donc qu'« ils se sont tous détournés (du droit chemin); » « il n'y a point de juste, non pas même un seul. » En un mot, toute bouche est fermée, et le monde entier est devenu coupable devant Dieu. Alors, et non auparavant, nous trouvons la provision que Dieu a faite pour l'homme, en sa miséricorde et sa

justice, dans les chap. III et IV; et depuis le chap. V, des conséquences sont présentées et des difficultés levées, et tout se termine par la conclusion triomphante du chap. VIII.

Quel sommaire important de la doctrine chrétienne; commençant par l'état actuel de l'homme, Juif ou Gentil, et conduisant jusqu'à la ferme position que Dieu a donnée à celui qui croit en Christ — mort et ressuscité! Mais dans tout cela, quelle qu'en soit l'importance, vous n'avez que ce qui est individuel. Ce peut être l'homme perdu ou l'homme sauvé; mais vous n'avez rien touchant l'Eglise. C'est ce qui appartient à ceux qui sont membres de l'Eglise, mais rien n'apparaît comme l'assemblée de Dieu, envisagée comme telle. La ruine de l'homme et la rédemption, tel est le thème, avec les effets de la rédemption, et l'ordre des économies, et les devoirs pratiques qui découlent de tout cela. Mais dans l'épître aux Ephésiens, quelle différence totale! Ici, pour parler comparativement, l'homme disparaît, et Dieu est envisagé comme agissant de Lui-même.

Dès lors il n'y a point de préface, ni aucune preuve de ce qu'est l'état de l'homme. Cela n'était pas nécessaire, et ce n'est pas le point de départ de l'enseignement dans cette épître; il en est autrement dans celle aux Romains; et rien ne peut être plus simple. Mais dans Ephésiens, au lieu de montrer que nous avons été retirés de l'abîme de corruption dans lequel l'homme

demeure enseveli, la chose que l'apôtre fait tout premièrement, c'est de parler de Dieu dans le ciel. C'est Dieu, faisant pleuvoir des bénédictions sur l'homme, et non l'homme amené jusqu'à Dieu. C'est Dieu, manifesté dans les voies de sa grâce et dans les pensées de son cœur, avant même que le monde eût aucune existence, tout à fait en dehors de toute question de Juifs ou de Gentils. C'est Dieu, formant un plan de gloire et de béatitude, à sa propre louange; Dieu, trouvant sa pleine satisfaction dans la manifestation de sa bonté, et cela dans le dessein de répandre des bénédictions, et même la plus grande plénitude de bénédictions du caractère le plus élevé. Dès lors vous trouverez que ce n'est pas simplement Dieu, comme Dieu, agissant à l'égard de l'homme; mais il a Christ devant lui, et par conséquent il n'y a aucune limite à la bénédiction. Il voulait avoir quelque canal de grâce envers nous pour le plein contentement de son propre cœur. Or il n'y a aucun objet qui pût attirer et maintenir la pleine satisfaction de Dieu, aucun qui pût en soi-même être un objet propre à être contemplé avec délices, sauf un seul, savoir Christ. Quant aux Anges, Il trouve à blâmer en eux, et pourtant ils sont saints. S'il scrute ce qui est au-dessous des Anges, qu'y a-t-il sinon un monde perdu dans le péché? Ainsi il n'y a qu'un seul qui soit capable de satisfaire le cœur et les affections de Dieu; — c'est Christ Lui-même.



Cette grande vérité ayant donc été présentée — Dieu bénissant, et Christ l'objet devant Dieu, par le moyen duquel Dieu va bénir, selon tout ce qui est dans son cœur, nous trouvons aussi, que, comme Celui qui bénit, Dieu est nommé d'une double manière. « Béni soit le *Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ* qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. » Ces deux titres sont réellement la clef de l'Épître. Et qu'on me permette d'insister fortement sur l'importance qu'il y a à peser les paroles que nous trouvons dans l'Écriture. Quand nous avons affaire aux hommes, nous ne devons pas tenir une personne pour coupable à cause d'un mot. Mais Dieu n'a aucun besoin d'excuses pour sa Parole. Quelqu'indulgence que nous devions avoir pour les méprises les uns des autres, quand il s'agit de l'Écriture, l'occasion ne peut jamais se présenter. Quand nous nous approchons pour l'écouter, la seule attitude convenable, c'est de nous incliner et d'adorer. C'est pourquoi donc, dans cette épître, qui est une si pleine expression de son amour, l'apôtre commence ainsi : « Béni soit le Dieu et le Père », etc. Il ne pouvait écrire aux Ephésiens sans éclater en louanges et en adoration envers Dieu. Vous le voyez ailleurs bénir Dieu, mais quand il le fait, comme dans 2 Cor. II, 14, il y a des circonstances spéciales qui y donnent lieu. Mais ce n'est pas le cas ici. A Corinthe,

il y avait eu une intervention bénie de la grâce de Dieu, abaissant les cœurs orgueilleux des disciples revêches qui s'y trouvaient, et les rendant honteux d'eux-mêmes. Mais dans Ephésiens, tout est en dehors de circonstances passagères, sinon que l'apôtre les voyait dans une telle condition d'âme, qu'ils étaient capables d'aller en avant avec Dieu et d'entrer dans ses pensées et ses conseils. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ » : ce n'était pas à cause de quelque grâce ou consolation spéciale ; mais cela découle de ce que Dieu est toujours pour nous. Or c'est peut-être pour cela même que bien des chrétiens ne sauraient y entrer. Il en est qui sont disposés à être particulièrement frappés et touchés, de jour en jour, par des marques sensibles de la bonté de Dieu, et de temps à autre par des interventions extraordinaires de sa providence. Peut-être sont-ils dans une grande épreuve, et Dieu en fait résulter aussi pour eux une nouvelle bénédiction. Mais ici les Ephésiens étaient si simples, et si prêts à aller en avant avec Dieu, que l'apôtre, au lieu d'être retenu par leur état, ne pouvait que s'exprimer en louanges et en actions de grâce. C'est une chose bien bénie quand une si heureuse communion nous est donnée dans nos rapports l'un avec l'autre.

Il est vrai, encore, qu'avant d'entrer dans ce que je vais tâcher de développer, il s'introduit lui-même comme apôtre. Il ne dit pas ici « ser-

viteur » ou « esclave » ; il le fait en écrivant aux Romains : « Paul, esclave de Jésus-Christ. » Il était vraiment l'esclave de Christ. Pourquoi Paul leur écrivait-il ? Il était son esclave. N'appartenaient-ils pas à Jésus ? On ne sanctionnait dans ce temps-là aucune pensée comme « l'indépendance » moderne, — rien qui ressemblât à la coutume d'avoir de petits districts ou de petites assemblées appartenant à tel ou tel homme ; mais c'était partout l'Eglise — l'objet des affections des serviteurs du Seigneur. Celui-là est un vrai serviteur qui est capable de réaliser qu'il est l'esclave de Jésus-Christ ; et celui-là servira le mieux les âmes, qui réalise le plus ce que c'est que de servir le Seigneur. « Paul, esclave de Jésus-Christ, apôtre appelé. » Il était apôtre par l'appel de Dieu. Dans ce temps-là, il n'y avait pas une telle chose qu'une congrégation adressant un *appel ou vocation* à un candidat. Paul était un apôtre appelé de Dieu ; et ils étaient des saints appelés de Dieu, et ils le savaient. Il leur était bien doux de penser qu'ils avaient été ainsi appelés. Selon leur mesure, ils marchaient dans le sentier de Christ, et l'apôtre était son serviteur, et il était aussi apôtre. Son objet était de mettre en relief son apostolat. Mais ceux de Corinthe étaient en danger de commencer à douter de lui et de penser que c'était à Jérusalem qu'ils devaient regarder. Il reconnaît entièrement la position commune de frère ; mais si des person-

nes comme les Corinthiens levaient trop haut la tête, il dit simplement « apôtre, » sans ajouter « esclave. » S'il s'élevait une dispute sur ce point, il prouve la réalité de son appel. J'ai montré ailleurs quelle force particulière il y a dans la manière dont il s'introduit lui-même en s'adressant aux Galates : « Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, » etc. Ici vous trouvez tout d'abord de la controverse, mais d'un ton divin et d'une force divine. Il y avait de faux principes dans la Galatie, et, en conséquence, en écrivant aux saints, il emploie un langage énergique et pressant. Ils adoptaient des notions judaïques sur la succession terrestre. L'apôtre prend donc le terrain même le plus élevé, et montre que, tandis qu'il reconnaissait pleinement les douze à leur place, il ne voulait pas, pour ce qui touchait à la vérité de l'Évangile, céder « par soumission, non pas même un moment ; » en sorte que l'épître entière porte l'empreinte de cette assertion, renouvelée de la manière la plus absolue, de l'appel de la grâce et de son caractère céleste, fondés sur la mort et la résurrection de Christ.

Dans Ephésiens, il n'a aucun but qui ait le caractère de controverse, ni de poser les fondements de la vérité chrétienne, comme dans le cas des saints de Rome. Toutefois il met en avant sa fonction apostolique : « Paul, apôtre de Jésus-Christ. » Il montre pleinement quelle en était la

source, savoir, cette même « volonté de Dieu » de laquelle découlait leur propre bénédiction. Il va retracer d'abord la bénédiction individuelle, puis celle qui concerne le corps. C'est tout à fait une méprise que de supposer que la dernière est une chose plus profonde que la première. Au contraire, nos bénédictions les plus élevées se rattachent à ce que nous avons comme individus. Tout en reconnaissant pleinement le caractère béni de ce qui se rapporte au corps, ce que nous avons individuellement est plus élevé encore ; et c'est la manière de l'Esprit de Dieu de commencer par cela, avant d'entrer dans ce qui est commun à tous. C'est pour cela, je pense, qu'il s'adresse ici aux saints comme tels : « Aux saints et fidèles qui sont à Ephèse dans (le) Christ Jésus. » Ils étaient l'Eglise à Ephèse, non-seulement rassemblés d'une manière formelle, mais aussi d'une manière intelligente. Ils avaient eu l'apôtre Paul à Ephèse ; et il avait été l'instrument de Dieu dans cette œuvre. Il y avait douze hommes qui croyaient, avant que Paul y fût allé ; mais jusqu'à la visite de Paul, ils n'avaient jamais reçu le Saint-Esprit après la Pentecôte. C'est la présence personnelle du Saint-Esprit fondée sur notre foi en Christ mort et ressuscité, qui nous introduit dans le caractère propre à l'Eglise. Mais le Saint-Esprit, outre qu'il nous fait membres du corps de Christ, qui est l'Eglise, nous donne aussi la conscience de notre relation

comme fils avec son Dieu et Père. Il s'adresse « à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, » comme telle, lorsqu'il parle de points qui concernent l'ordre et la discipline. Ici il va envisager l'Eglise sous un point de vue beaucoup plus élevé; néanmoins il commence par ce qui est individuel : « Aux saints et fidèles qui sont à Ephèse dans (le) Christ Jésus, grâce et paix vous soient de la part de Dieu, notre Père, et de la part de notre Seigneur Jésus-Christ! » Puis il introduit le double titre de Dieu auquel j'ai déjà fait allusion — le même que notre Seigneur annonça après qu'il fût ressuscité d'entre les morts, et qu'il envoya par Marie de Magdala, le premier message donné à ses disciples : « Va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » — non pas vers « le Dieu Tout-Puissant, » ni vers « Jéhovah. »

Notre Seigneur se trouvait dans une double relation envers Dieu; Il était Fils de Dieu, non-seulement comme Personne divine, mais comme Homme dans le monde (Luc 1.), outre sa gloire personnelle la plus élevée, qui brille partout dans l'évangile de Jean, etc. « La sainte chose qui naîtra (de toi) sera appelée Fils de Dieu. » Ce dernier titre se réfère à Christ, envisagé dans son humanité en ce monde; et par conséquent il n'est présenté que dans l'évangile de Luc, qui est d'une manière prééminente, la biographie hu-

maine; si je puis le dire, de Christ. Mais on aurait pu ignorer, si Dieu ne nous l'avait dit, que dans sa résurrection il gardait cette même relation comme homme. Il nous enseigne que la mort et la résurrection lui donnèrent le droit, selon la justice de Dieu, de nous placer dans *sa* position. Ainsi donc Il put pour la première fois dire, dans la plénitude de signification que ces mots expriment : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Il est maintenant non-seulement « *mon* Père » et « *mon* Dieu, » mais « *votre* Père » et « *votre* Dieu. »

La mort de Christ a complètement effacé tout ce qui était contre les enfants de Dieu ; la résurrection de Christ, après que la rédemption fut effectuée, le mit à même de leur donner sa place devant Dieu en résurrection et dans la relation de fils. Et quelle merveilleuse place que cela ! Quand nous pensons que maintenant, même pendant que nous sommes dans ce monde, notre Seigneur veut que nous sachions que nous sommes fils, en Lui et par Lui, devant notre Dieu, et que nous sommes doués d'une vie de résurrection — « vivants à Dieu dans (le) Christ Jésus; » que nous sommes placés devant Dieu, sans une seule charge et sans aucune condamnation ; et cela parce qu'en grâce, il s'est placé dans « la même condamnation » avec les coupables sur la croix ! Il était « la sainte chose » — nous étions sans sainteté, entièrement ruinés. Mais

sur la croix il a été fait péché pour nous, et il est entré dans « la même condamnation » — la faisant sienne sur la croix ; et maintenant il n'y en a point pour moi. Je suis introduit dans la même place qu'Il prit comme l'homme ressuscité devant Dieu. Sans doute je ne parle pas maintenant de sa gloire divine. L'idée que la créature, à quelque degré qu'elle fût bénie, pourrait être dans une position autre que celle d'élever ses yeux à Dieu et de l'adorer, ne saurait entrer dans un esprit renouvelé. Le Seigneur Jésus était Fils dans sa nature divine de toute éternité ; mais comme homme aussi, Il était Fils ; et aussi comme ressuscité d'entre les morts. Et par sa mort et sa résurrection, Il nous introduit devant Dieu, devant son Père, ayant la même position que Lui-même, tellement que nous sommes fils, absolument sans péché dans notre nouvelle nature, et affranchis de toute condamnation devant Dieu, parce que la vieille nature est déjà jugée. La nouvelle nature n'a pas besoin de quelqu'un qui meure pour elle ; mais la vieille nature en avait besoin ; et tout est fait. En Christ crucifié, Dieu condamne le péché en la chair, et, pour la foi, tout le mal a disparu. La bénédiction qui est à Christ est maintenant devenue la nôtre, et nous pouvons regarder en haut et dire : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. »



Une grande atteinte portée à la puissance pratique du christianisme vient de ce qu'on a reculé la bénédiction que le Saint-Esprit nous attribue maintenant, jusqu'au moment de quitter le monde et d'entrer au ciel.

Supposez que vous disiez à la grande masse des enfants de Dieu sur la terre : Vous êtes « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ, » ils le regarderaient comme le plus haut degré de l'enthousiasme ou du mysticisme. Ils ne sont pas prêts pour recevoir de telles vérités, et il arrive, en général, ou bien qu'ils ne cherchent pas ce que le verset veut dire, ou bien qu'ils le réduisent à la simple expression de quelque sentiment d'émotion. Ils n'ont aucune idée que ce soit un fait actuel, vrai de tout chrétien. Quoique nous ne soyons pas encore manifestés dans cet état, ce n'est nullement une question de sentiment. Puisse-nous le croire ! Les sentiments peuvent me tromper, mais la foi ne le peut jamais. Si je vois une chose, c'est simplement mon œil qui voit. Si je crois une vérité, sur l'autorité de la Parole de Dieu, je la considère, en quelque mesure, pour ainsi dire, avec les yeux de Dieu. Le monde a une idée que la foi implique uniquement la confiance quant à une chose qui n'est pas sûre. Ce n'est pas le sens du mot « je crois, » dans les choses de Dieu. Ma propre vision n'a qu'une pauvre portée de vue ; mais que dirons-

nous de l'œil de Dieu ? Le croyant est placé sur le terrain le plus élevé ; il se repose sur la certitude de ce que Dieu dit. Le bonheur aussi en est le résultat ; car quand vous croyez, vous commencez bientôt à sentir. Si vous croyez que Dieu a effacé vos péchés, vous ne serez pas longtemps avant de commencer à en jouir, si même vous ne l'avez fait tout aussitôt. Si je me considère moi-même, je verrai toujours quelque chose de mal. Comment cela ? Mes péchés sont tous ôtés ; et pourtant, si je regarde au-dedans, je vois tant de ce qui est pénible, dégoûtant, humiliant. L'abolition du péché n'est pas une chose qui se passe dans mon cœur, mais une œuvre puissante que Dieu a opérée en la croix de son Fils bien-aimé, une œuvre sur laquelle Il m'appelle à me reposer, parce qu'Il s'y repose Lui-même. Cherché-je quelque signe ou quelque marque en moi-même ? S'il en est ainsi, je n'en aurai jamais une assurance établie sur le vrai fondement. Si je pense que mes péchés sont nécessairement pardonnés, parce que je suis une personne changée (comme les hommes disent), puis-je jamais avoir une heure de paix réelle ? Le résultat est nécessairement, que plus une personne se juge elle-même, moins elle sera heureuse. Ce que Dieu met devant ses enfants, c'est qu'ils devraient être entièrement heureux, dans la certitude que leurs péchés sont ôtés, par le moyen de l'effusion du sang de Christ, et pourtant qu'ils ne

doivent rien épargner de ce qu'ils trouvent au-dedans d'eux-mêmes — se jugeant eux-mêmes jour par jour, parce que Christ a été jugé pour eux, et que Dieu a effacé leurs péchés, et qu'ils ne peuvent supporter de traiter légèrement ce qui a coûté le sang de son Fils.

Ici pourtant, la première grande pensée, c'est que « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ... nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. » Ce n'est pas la rédemption, quoique cela soit nécessairement basé sur elle. Je suis ici sur la terre, et pourtant je sais que je suis béni là où est Christ à la droite de Dieu. Ce n'est pas seulement que j'y ai des bénédictions ; mais je suis béni de « toute bénédiction spirituelle. » La bénédiction la plus élevée que Dieu puisse conférer, est ce qu'Il donne à chacun de ses enfants dans les lieux célestes en Christ. Dans ces quelques mots nous contemplons la hauteur du merveilleux conseil de Dieu à notre égard et de son merveilleux amour pour nous. Il nous a ainsi bénis selon la plénitude de la valeur de Christ à ses yeux.

L'expression « les lieux célestes » est en contraste avec la portion des Juifs, qui étaient bénis dans les lieux terrestres. Si nous considérons Ezéchiel xxxvi, cela pourra faire ressortir plus distinctement le caractère de nos bénédictions par opposition aux leurs. « Et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés... »

Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. » Ainsi donc, il y a des grâces spirituelles mêlées à leurs bénédictions ; mais ils seront dans le pays de leurs pères, que Dieu fera posséder à la génération à venir. Ce sont surtout des hommes savants, mais sans spiritualité, qui font une confusion sur ces sujets. Si les lecteurs étaient seulement simples à l'égard de l'Écriture, ils ne tomberaient pas dans de telles méprises. Le prophète dit : « Vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères. » Rien ne saurait être plus clair que cela. Il va bénir Israël sur la terre — dans leur âme aussi, sans doute ; mais la sphère de *cette* bénédiction, c'est la terre sainte. Il s'agit de son peuple terrestre, et non de l'Église, comme nous le verrons plus bas. « Je multiplierai le fruit des arbres, et le revenu des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine entre les nations. » La bénédiction est évidemment dans les lieux terrestres. Je ne trouverais pas à redire si des hommes pieux essayaient de donner à ces passages une tournure spirituelle, et de s'en servir pour prêcher l'évangile, pourvu qu'ils n'en effaçassent point les espérances prochaines d'Israël. En principe, le peuple dont il y est question, c'est Israël ; et ils doivent être bénis de cette manière-là. Nous voyons la terre de Palestine maintenant désolée comme un désert ; mais « le désert se réjouira...

et fleurira comme une rose, » en ce jour-là. Il y a certaines bénédictions, il est vrai, qui s'appliquent au croyant maintenant. Dans Jean III, notre Seigneur fait ainsi allusion à « l'eau » et à « l'Esprit, » avec une portée merveilleusement plus étendue et plus profonde. Mais je m'oppose à cette conclusion, que Dieu a abandonné son peuple, et que cette prophétie touchant les lieux terrestres doit être confondue avec nos droits célestes. La terre et les bénédictions terrestres, voilà sur quoi l'Esprit de Dieu s'arrête ici. Pourquoi serions-nous jaloux, soit à l'égard des Juifs, soit à l'égard de la terre? Dieu nous a montré une faveur tellement surabondante et souverainement excellente, que nous pouvons bien nous réjouir et lui rendre grâces de ce que la terre est réservée pour son ancienne nation.

Maintenant si, après avoir considéré ces choses — les bénédictions prédites pour Israël sur la terre — nous tournons nos regards vers nos propres bénédictions dans Ephésiens, quelle différence totale il y a! « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. » C'est Dieu, se révélant de la manière la plus pleine que l'on puisse concevoir. Qui est-ce qui connaissait Dieu d'une manière prééminente, qui était l'objet de l'amour de Dieu comme nul ne l'avait jamais été auparavant? Si jamais il y en eut un qui sondât la pleine signi-

fication des mots : « Mon Père, » ce fut le Seigneur Jésus. Et quel autre que Lui mesura les profondeurs des mots : « Mon Dieu » ? Et pourtant maintenant cet Être béni, par la rédemption et par le don de l'Esprit, a rendu celui qui croit en Lui capable de jouir du même privilège que Lui-même. Et dans la proportion même que nous les recevrons avec simplicité et que nous jugerons la vieille nature (qui ne peut jamais y entrer, mais qui vient seulement, comme un épais nuage, couvrir notre bénédiction), nous entrerons dans la réalisation de nos bénédictions.

L'espérance d'Israël n'est pas intérieure seulement, mais extérieure; dans les lieux terrestres — de devenir le peuple élevé à la plus haute position ici-bas. Au contraire, la scène de nos bénédictions est dans les lieux célestes, et nous y sommes maintenant bénis en Christ. En un mot, le chrétien est une personne qui appartient à la famille du Souverain. Il peut y avoir des raisons d'état, qui rendent désirable que l'héritier de la Reine traverse, comme étranger, une terre étrangère, inconnu et sans être remarqué. Il en est ainsi du chrétien. Il n'est ni de ce monde, ni de ce siècle. Son corps est de la terre, mais ce qui fait qu'il est ce qu'il est, comme fils de Dieu, n'a rien à faire avec la scène ou les circonstances présentes. Il appartient entièrement à un Christ glorifié. Quand Dieu commence à agir à l'égard

d'Israël, ce sera tout autre chose. L'attention du monde entier sera dirigée sur eux. Il fut un temps où, même au milieu de tout leur péché, les enfants d'Israël exerçaient une influence énorme dans le monde, quoiqu'ils ne fussent qu'une petite nation, et qu'ils n'eussent pour habitation qu'une étroite langue de terre. Leurs sacrificateurs et leurs rois abandonnèrent le vrai Dieu, qui là-dessus fit d'Israël la triste évidence de ses jugements. Mais le jour approche rapidement où ceux qui frappèrent Christ reconnaîtront leur Messie rejeté, et alors brillera toute la splendeur à laquelle Israël est destiné par Dieu. Il le couronnera de toute sorte de bénédictions ici-bas. Toutes les nations de la terre se prosterneront devant Israël; les rois seront ses nourriciers, et les reines ses nourrices. La chrétienté, méprisée comme une machine politique orgueilleuse et usée, et dégénérant de plus en plus dans l'apostasie, sera mise de côté comme Vasti; Dieu bénira son peuple d'Israël, l'Esther du grand Roi, de toute bénédiction extérieure dans les lieux terrestres, non pas en se révélant comme le Dieu et Père du Seigneur Jésus-Christ, mais comme le Seigneur Dieu, Jéhovah, le Très-Haut, identifié enfin avec l'humble Jésus de Nazareth.

Est-ce là la manière dont il est parlé de nous ici? Nullement. « Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ... nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes *en*

*Christ.* » L'Ancien Testament ne donne nulle part à un Juif l'espérance d'être béni *en* leur Messie. Être cohéritiers *avec* Christ, non-seulement bénis *par* Christ, mais bénis *en* Christ, c'est une idée qui ne pourrait absolument pas entrer dans la pensée de l'Israélite le plus intelligent. En un mot, leur portion sera toujours *sous* leur Messie, d'être gouvernés par Lui comme un peuple terrestre. Mais notre portion, quant à nous qui croyons en Christ maintenant, sera d'avoir la même bénédiction que Dieu le Père confère à Christ ressuscité d'entre les morts. Qu'a-t-Il fait pour Christ? Il l'a ressuscité, « et Il a assujetti toutes choses sous ses pieds. » Cette gloire, Il ne la prendra pas seul. Il attend son épouse — ceux que Dieu appelle maintenant d'entre Juifs et Gentils pour les amener à la connaissance du nom de Christ. Ainsi notre Seigneur, tandis qu'Il est personnellement haut élevé, possède sa gloire comme dans l'expectative, parce qu'Il attend que ses compagnons la parlagent avec Lui — héritiers, par sa grâce, non des pères simplement, mais de Dieu, et cohéritiers avec Christ.

Rien ne saurait être plus étendu ni plus élevé que les bénédictions dont il est parlé ici. Christ aura ses célestes en haut, et ses terrestres ici-bas; chaque classe sera pleinement bénie, quoique dans des sphères différentes. Qu'il me soit permis de recommander la vérité présentée dans



Ephés. 1, à l'étude sérieuse des enfants de Dieu. Si d'un côté il nous convient d'écouter la Parole de Dieu, de l'autre elle demande de nous de la ferveur de dessein, et que nous la sondions, comme y cherchant des trésors cachés. Nous ne devons pas nous attendre à être réellement et pleinement bénis, par le moyen de la Parole, s'il n'y a pas de diligence d'âme.

Nous avons déjà vu le double titre d'après lequel Dieu bénit maintenant ses saints ; dans l'un et dans l'autre la forme de la bénédiction ne se trouvant qu'en Christ. Si Dieu s'était révélé seulement, par exemple, comme le Dieu d'Abraham ou d'Isaac, Il n'aurait pas assuré une bénédiction au-delà de celle promise aux pères. Mais Il le fait. Au lieu de voir simplement devant Lui les bénédictions Judaïques, c'est Christ qu'Il a en vue ; Christ qu'Il a ressuscité d'entre les morts et placé à sa propre main droite, où Il n'avait jamais mis, ni David, ni aucun autre. C'est une place qui Lui appartient, en vertu de sa gloire personnelle, et de ses souffrances jusqu'à la mort. Nous pourrons être assis avec Christ sur son trône, mais c'est là une chose bien différente de la position de Christ assis à la droite de Dieu. Et maintenant, c'est comme Dieu du Seigneur Jésus-Christ qu'Il bénit — c'est la pleine bénédiction qui sied à Christ Lui-même en tant que l'objet de la bénédiction. La grâce nous lie avec Christ comme de communs objets, afin d'être

bénis de Dieu, qui bénit de cette manière et dans cette mesure-là. Et ce n'est pas tout : Il est le Père du Seigneur Jésus, et comme tel aussi Il nous bénit. En sorte que ces deux caractères, les plus élevés dans lesquels il soit possible d'envisager Dieu, sont ceux selon lesquels nous sommes bénis. Les caractères de Dieu, et comme Dieu et comme Père, comme ils s'occupent de Christ, ont pour résultat une bénédiction, une bénédiction proportionnée, qu'Il nous donne. Ainsi il n'y a point de limites. Il « nous a bénis de toute bénédiction spirituelle; » et en outre aussi, comme nous l'avons vu, ce n'est pas sur la terre, comparativement la partie la plus basse de l'univers, mais dans la scène la plus élevée de la puissance de Dieu, « dans les lieux célestes, » et afin de tout couronner et compléter, c'est « en Christ; » tout est assuré en sa Personne.

Le verset 4 appartient particulièrement au premier de ces caractères dans lesquels Dieu s'est révélé, comme le verset 5 appartient plutôt au second. « Selon qu'Il nous a élus en Lui, » c'est-à-dire en Christ, « avant la fondation du monde, afin que nous soyons saints et irréprochables devant Lui en amour. » Or c'est comme le Dieu de Christ qu'Il nous bénit ainsi, non comme Père, mais comme Dieu. Dans le verset 5, c'est comme Père, parce que nous y lisons : « Nous ayant prédestinés pour nous adopter à Lui par Jésus-Christ. » Le mode et le caractère de la chose

répondent évidemment au caractère du Père. La relation spéciale avec Lui est introduite. « Nous ayant prédestinés pour nous adopter à Lui » — non-seulement élus, mais « prédestinés pour nous adopter à Lui par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté. » Or, ce langage n'est pas employé dans le verset 4. Il ne dit pas qu'Il nous a prédestinés pour être « saints et irréprochables devant Lui en amour. » Il ne dit pas non plus qu'Il nous a appelés à cette merveilleuse place « selon le bon plaisir de sa volonté. » Et la raison est des plus évidentes. Quand il nous est parlé du « bon plaisir de sa volonté, » nous avons un langage en rapport avec son amour souverain et spécial — ce qu'il déploie afin de manifester sa propre faveur. Mais quand il nous est parlé d'être « saints et irréprochables, » c'est Dieu qui nous a élus pour cela : il ne pouvait pas en être autrement. Si Dieu veut que quelques-uns soient amenés dans une position de proximité à son égard, et de proximité telle qu'ils soient dans sa présence dans le ciel, du moment qu'ils sont élus en Christ, il faut, d'une manière ou d'une autre, qu'ils soient « saints et irréprochables » devant Lui en amour. Et tout vient réellement de sa grâce.

L'une des bénédictions vient du caractère nécessaire de Dieu comme Dieu; l'autre découle de la relation spéciale dans laquelle Il entre envers nous par notre Seigneur Jésus. Nous élire

est un effet nécessaire, parce qu'il est évident qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse élire. C'était avant la fondation du monde, lorsque Dieu seul avait son être. L'homme n'avait ni voix, ni choix dans la chose. C'était uniquement Dieu agissant de Lui-même. C'était une affaire du propre choix de Dieu, qu'il voulût qu'il y en eût d'autres que Lui-même dans le ciel. Mais ils devaient être près de Lui et devant Lui; comment pourraient-ils y être avec le péché sur eux? Impossible. Comment Dieu pourrait-Il sanctionner des âmes, même dans la partie la plus éloignée de sa domination, avec le péché sur eux? Encore moins pourrait-il en être ainsi dans le ciel, le trône de sa majesté. Le jour vient où tout le mal devra être banni jusque dans l'étang de feu. Comment donc pourrait-Il tolérer le péché dans ceux qui doivent être introduits dans le cercle le plus intime de sa présence? C'est la nécessité positive de son caractère et de sa nature, que s'il veut en avoir avec Lui dans le ciel, il faut qu'ils y soient « saints et irréprochables devant Lui. » Mais c'est bien loin d'être tout : il faut que ce soit « *en amour* » ; parce que rien ne pourrait être plus misérable, que s'ils n'étaient pas capables d'entrer dans ses propres affections. Etre simplement dans la place la plus bénie pour des créatures, sans tache, sans aucune chose qui pût souiller la présence de Dieu, ce ne serait pas assez. L'homme fut créé pour avoir un cœur,

pour avoir des affections; et il ne pourrait y avoir de bonheur dans des créatures qui savent ce qu'est l'affection, s'il n'y avait pas la chose sur laquelle l'affection pût se fixer. Si Dieu veut que de tels êtres soient introduits en sa présence, et cela nécessairement sans péché, sous quelque forme que ce soit, il faut aussi que ce soit « en amour. » Il leur donnera une nature non-seulement capable d'être devant Lui sans reproche et sans crainte, mais aussi qui réponde à son propre amour. « Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. » En Christ seul cet amour est connu; mais la manière dont St Jean parle de Dieu et de Christ est telle, qu'il y a une grande difficulté à décider duquel il veut parler. Il emploie de cette manière le pronom « lui », non pas indistinctement, mais en passant insensiblement de l'un à l'autre. Cela vient de ce qu'ils sont *un* : « Moi et le Père, nous sommes un; » et c'est Jean seul qui rapporte cela.

Nous avons ici le choix que Dieu fait de nous personnellement. Car ce n'est pas seulement pour avoir un peuple, comme si c'était quelque chose de vague — un certain nombre de niches dans le ciel, destinées à être remplies par un pareil nombre d'âmes. Il n'y a pas une telle notion dans la Bible. Ce sont des *personnes* qu'il choisit. Il ne peut y avoir un tel amour sans avoir distinctement une personne devant soi. Et s'il est vrai même parmi les hommes, que

l'amour n'est pas un sentiment incertain — ce qui serait plutôt un caprice, — à combien plus forte raison la chose est-elle plus vraie quand il s'agit de Dieu. Il nous aime individuellement. Ainsi, Il nous a élus en Christ, avant la fondation du monde, pour montrer de quelle manière absolue c'est un choix indépendant de notre caractère et de nos voies; et s'il en est ainsi, il faut que ce qui vient de Dieu retourne à Dieu, d'une manière qui soit selon Lui. Et c'est en effet ce qui a lieu ici. S'il y a ce choix de Dieu en Christ avant la fondation du monde, Il veut avoir les saints devant Lui d'une manière qui n'est possible qu'à Dieu. Il ne veut jamais avoir ce qui est indigne de son amour et de sa présence. Ainsi donc il est dit : « afin que nous fussions saints et irréprochables devant Lui en amour. » Ce n'est pas seulement de la sainteté, ou un état sans reproche, ou l'amour; ce n'est ni l'une de ces choses, ni toutes ces choses, en partie. Dès lors cela n'a pas trait à ce que nous avons été. Si nous examinons quelqu'un, nous pouvons trouver en lui des défauts graves. Même comme chrétien, il est même bien loin d'être ce qui est dû à Dieu. Il a honte de lui-même; il gémit en pensant combien peu son cœur répond à la faveur que Dieu lui a montrée. Est-ce-là ce qui conviendrait en sa présence? Dieu sera-t-il satisfait de ce en quoi un chrétien même trouve à blâmer? Impossible. Le verset n'envisage pas ici

l'homme complexe, mais ce que Dieu nous fait être en Christ, en son Fils. Il y a maintenant dans les saints ce qui est bien contraire à leur caractère, ce qui ne ressemble pas à Dieu ni à son Fils bien-aimé : l'orgueil, la vanité, la sottise, toute espèce de mauvaises voies et de mauvaises pensées qui ne découlent jamais de Christ, et n'ont pas la moindre ressemblance avec Lui. Mais malgré tout cela, ne sont-ils pas des saints? Qu'ainsi n'advienne qu'ils ne le soient pas. Et pourtant c'est là la ferme pensée de Dieu. Il nous a élus en Christ, « afin que nous fussions saints et irréprochables devant Lui en amour. » Comment cela peut-il être? La réponse est, parce que Dieu nous envisage ici selon ce qu'Il nous donne en Christ, et rien de moins. Tout est comme ignoré dans ce verset, sauf la nouvelle nature qui découle de sa grâce pour les objets de son choix. Il nous a élus pour être tels, et Il veut nous avoir parfaitement tels, et rien d'autre, quand le moment viendra pour nous d'être en sa présence. Mais maintenant même cela est vrai quant à l'essence de la chose, en tant que nous sommes en Christ et que nous avons sa vie en nous. Puis-je trouver aucun défaut en Christ? Si Christ est irréprochable en amour, dans la propre nature de Dieu lui-même, Il est précisément la vie de tout chrétien, quel que soit le nom qu'un homme puisse porter parmi les hommes.

Mais ce n'est pas même tout. Quelque bénédiction qu'il y ait à répondre à la sainteté du caractère et de la nature de Dieu, — et c'est là ce que fera bientôt chaque saint dans la gloire, et ce que chaque saint possède réellement comme étant une nouvelle créature en Christ maintenant, — ce n'est pourtant pas assez. Nous pourrions être « saints et irréprochables devant Lui en amour, » et encore n'être simplement que serviteurs. Sa majesté la Reine peut s'entourer de serviteurs pour faire sa volonté ; elle peut introduire en sa présence une personne et une autre, et ils devraient se regarder comme bien honorés d'avoir été ainsi faits les instruments de ses désirs, bien qu'il n'existe naturellement entr'eux et elle aucune relation de famille. Mais rien au-dessous de cela ne peut suffire dans les choses célestes. Telle est la merveille de la grâce de Dieu. Dans le verset même qui suit nous trouvons ce fait, que Dieu n'agit pas seulement de Lui-même pour nous appeler et nous introduire en cette merveilleuse place — pour être la reproduction de sa propre nature morale et de son propre caractère. Dieu est saint et irréprochable, et Il est amour dans sa propre nature. Cela appartient à notre vie maintenant, et nous appartiendra entièrement quand nous serons introduits au ciel, bientôt, par la puissance et la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais ce n'est pas seulement comme serviteurs, mais comme fils que nous serons là



— dans la conscience d'être fils; n'y occupant pas même une position semblable à celle des anges, comme « ministres, faisant son bon plaisir, » mais comme ceux qui prennent intérêt à tout ce à quoi Il s'intéresse. Ce que nous sentirons ne sera pas simplement *pour* Lui, mais *avec* Lui. Nous aurons un commun intérêt avec Lui — le même genre de sentiment, si je puis me servir de la même illustration, que les membres de la famille royale ont en commun avec la couronne.

C'est là ce que le Saint-Esprit met devant nous dans le verset 5. Le chrétien est planté en Christ devant Dieu, et il a une nature sainte et aimante. Mais en outre, il y a une relation positive qui est formée; et cette relation, dans laquelle nous sommes introduits envers le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, n'est rien moins que celle de fils selon le patron du Fils de Dieu ressuscité. En tant qu'Il est le Fils éternel du Père, nul ne pourrait avoir une telle place avec Lui. Cette pensée même répugnerait à une âme renouvelée. Mais il a plu à Christ de nous appeler ses frères, après qu'Il fut ressuscité d'entre les morts, et non auparavant. Et c'est sur la terre, dans la terre où nous avons péché, où nous étions esclaves de Satan — c'est ici que, par la foi de Christ, nous laissons derrière nous tout ce que nous étions, et que nous entrons dans cette relation avec Dieu, si bénie, si glo-

rieuse et si intime. « Nous ayant prédestinés pour nous adopter à Lui. » Le mot « prédestinés » est une expression plus spéciale que le mot « élus », qui signifie que Dieu nous a choisis du monde. Il n'y a que l'incrédule qui puisse s'imaginer que tous doivent être dans une place comme celle-là, ou que des hommes qui ont vécu toute leur vie dans le blasphème contre Dieu, doivent être « saints et irréprochables » quand ils meurent. Dieu a un choix, et notre affaire c'est de bénir Dieu pour son grand amour — non de juger ses voies, ni de les blâmer. « Qui es-tu, toi, qui contestes contre Dieu ? » C'est là la réponse de Dieu à toutes les vaines pensées et à tous les vains raisonnements. Mais alors s'Il choisit selon sa nature et sa sainteté, Il nous a « prédestinés pour nous adopter à Lui par Jésus-Christ. » Ainsi donc, nous trouvons maintenant le privilège spécial et la glorieuse relation de fils devant Dieu en sa présence par Jésus-Christ. Il aurait pu ne pas le faire, mais c'était « selon le bon plaisir de sa volonté. »

Non-seulement Il voulait avoir des personnes, et par conséquent les choisir; mais voici une manifestation particulière de son bon plaisir, et en conséquence Il les met dans cette place bénie, « à (la) louange de (la) gloire de sa grâce dans laquelle Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé. » Le verset 6 nous montre ce qui répond aux deux versets qui le précèdent. La clause,

« à (la) louange de (la) gloire de sa grâce, » etc., comprend et le choix du verset 4, et la prédestination du verset 5 — le caractère du choix de Dieu, et la faveur spéciale de la prédestination du Père. « A (la) louange de (la) gloire de sa grâce dans laquelle Il nous a rendus *agréables* dans le Bien-aimé. » *Acceptés*, serait une expression un peu froide pour rendre le sens du verset. Ce n'est pas ce que les gens appellent, dans le langage de la doctrine, *l'acceptation*, ce qui est plutôt de la même nature que la réconciliation. Mais ici, il me semble, il y a la plénitude de la faveur divine, ce qui va bien au-delà de la simple acceptation. En un mot, Dieu fait de nous des objets de sa faveur selon tout ce qu'il y a dans son cœur; et, afin que cela soit plus pleinement présenté, Il dit : « dans le Bien-aimé, » et non simplement « en Christ. » Il y avait un seul objet dans lequel Dieu trouvait toute sa satisfaction, qui répondait à toutes les pensées et à tous les désirs de son cœur; et cet objet était Christ, Celui qui était *le* Bien-aimé, et cela, sans doute, dans un sens où nulle créature, en elle-même, ne pourrait l'être. Afin de nous bénir pleinement, Dieu nous a faits les objets de sa faveur dans ce Bien-aimé, et tout est « à (la) louange de (la) gloire de sa grâce. » Ceci comprend toutes les hauteurs et toutes les profondeurs de la grâce de Celui qui est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous

bénit en Christ. De fait, Il ne pouvait aller plus loin. Pouvait-Il montrer à qui que ce fût autant de faveur qu'à Christ? C'est précisément ainsi qu'Il nous aime et qu'Il nous bénit. Il ne pouvait faire plus, et Il ne veut pas faire moins. Il s'est élevé jusqu'au plus riche caractère d'amour et de bénédiction dans la grâce selon laquelle Il nous envisage dans le Bien-aimé.

Mais alors, quel était notre état antérieur? Le verset 7 dit : « En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce. » Il y est seulement fait allusion en passant; mais cela suppose que nous étions les misérables esclaves de Satan. En la même personne, en qui nous devenons les objets d'une telle faveur, nous avons la rédemption. Dieu n'oublie pas au moindre degré ce qu'était notre condition lorsqu'Il nous a ainsi bénis. Il sait bien qu'il fallait nous retirer de l'état entier dans lequel nous étions, car en vérité nous n'avions que nos péchés. S'il n'y avait eu que les versets précédents, on aurait pu concevoir l'idée que de telles bénédictions et une telle gloire n'auraient pu être mêlées avec ce que nous étions. Mais en Christ, nous est-il dit, nous avons la rédemption. Toutefois l'apôtre ne touche jamais à la rédemption ni à la rémission des péchés, jusqu'à ce qu'il nous ait introduits dans la hauteur et dans la profondeur de tous les privilèges qui découlent de Dieu Lui-même; ici

toute question quant à ce que l'homme est, est si entièrement écartée, que ce n'est pour ainsi dire qu'incidemment que nous trouvons la triste vérité de sa condition. On aurait pu ignorer, d'après les quelques versets qui commencent l'épître, que des personnes ainsi bénies eussent jamais été coupables d'un seul péché. Mais nous voyons ici qu'elles avaient besoin d'être rachetées, d'avoir leurs péchés pardonnés; et ce même Christ, en qui et par le moyen duquel nous avons toutes nos autres bénédictions, est Celui en qui nous avons aussi « la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce. »

Nous pouvons remarquer ici qu'il y a une différence entre « (la) gloire de sa grâce » et « les richesses de sa grâce. » La « gloire de sa grâce » comprend tous ces privilèges dont il a déjà été question. Le Saint-Esprit a présenté dans le verset 7 « les richesses de sa grâce » — les moyens et les ressources pour nous comme pauvres pécheurs. Mais cela ne suffit pas pour Dieu, s'il agit de manière à manifester non-seulement ses riches ressources dans ses voies à l'égard des individus les plus misérables, mais la gloire de sa grâce. Il veut manifester son propre caractère — ce qu'il est *Lui-même*, et ne peut se borner à pourvoir à ce que nous étions. La « louange de la gloire de sa grâce » découle de ce que Dieu sent et par conséquent fera, afin de se manifester pour nous.

Remarquez en outre, avant que nous quissions ce point, que plus loin nous trouvons une autre rédemption — celle « de la possession acquise; » ce qui est une chose bien différente. Nous avons la rédemption en tant qu'il s'agit de la rémission des péchés : nous attendons la rédemption quant à ce qui concerne l'héritage; ce qui dépend de la venue de Christ pour le prendre de fait sous son gouvernement. La possession acquise a rapport à l'héritage, et non simplement à ce qui affecte nos âmes. Quant à l'âme, nous avons maintenant la rédemption aussi complètement que nous pouvons jamais l'avoir; ce que nous ferons bien de ne pas perdre de vue. Le croyant ne peut être plus pardonné qu'il l'est maintenant; et Dieu ne saurait faire plus pour ôter le péché que ce qu'Il a déjà fait. Il a donné son Fils, et le sang de son Fils a été répandu, et il est impossible que Dieu Lui-même fit davantage pour effacer le péché de devant sa face. Quelle consolation pour nos âmes ! Si nous pensons à nos péchés, nous pouvons aussi entrer dans la consolante assurance que toute notre culpabilité est ôtée de devant Dieu. Nous pouvons tomber dans le péché, car il existe en effet; mais il reste comme une source du jugement de soi-même, à la place d'une attente terrible du jugement prochain.

Voilà précisément la différence réelle. Comme sujet du jugement divin, le péché est ôté en

Christ; comme sujet du jugement de soi-même, il doit toujours être confessé s'il nous arrive d'y tomber. Et le jugement de soi-même n'est jamais complet, jusqu'à ce que nous sachions que le jugement de Dieu à l'égard du péché est terminé pour nous à la croix. Sous l'Ancien Testament, il n'y avait pas un tel jugement de soi-même à cause du péché, qu'il doit y avoir sous le Nouveau. Nous trouvons en conséquence que (quoique Dieu n'ait jamais traité aucun péché avec indifférence, et ne pourrait jamais le faire), il est pourtant souvent laissé sans un seul mot de commentaire. Mais ce n'est pas traiter la chose légèrement : Dieu la laisse parler pour elle-même. Il exerce d'autant plus le cœur de ses enfants. S'ils sont dans un état d'opiniâtreté, ils peuvent se servir de la mention faite du péché pour traiter légèrement le mal de leurs propres voies; sinon, l'exercice de la conscience a lieu. Ce n'est qu'après que la vraie condition de l'homme fut pleinement mise en évidence en la croix de Christ, que nous voyons ce qu'est le jugement de Dieu à l'égard du péché. C'est depuis ce moment-là que nous commençons à entendre parler de « la chair », dans le sens où le Nouveau Testament en parle. Vous pouvez trouver l'expression dans l'Ancien Testament, mais elle ne revêt jamais le même caractère de méchanceté — aussi fort, aussi précis, aussi complet, que dans le Nouveau. La chair ne s'était

jamais mise en évidence; et Dieu attend toujours qu'une personne ou qu'une chose mette en évidence son caractère réel, avant de prononcer le jugement. Et nous devrions apprendre de Dieu à cet égard. La patience de Dieu en jugement est une des plus merveilleuses de ses voies; et nous devrions être à cet égard imitateurs de Dieu. Il attendit la croix de son Fils, avant que le vrai caractère de l'iniquité de l'homme fût pleinement présenté. Sous l'Ancien Testament nous voyons des choses supportées à cause de l'endurcissement des cœurs des hommes; mais dans le Nouveau Testament il y a une mesure différente, et nul mal n'est toléré pour un moment. La pensée de Dieu sur le mal est proclamée : « les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit maintenant. » Ni Dieu, ni l'homme ne restent cachés. Tout est mis à nu. L'homme est perdu. Dieu est connu non pas comme un législateur simplement, mais comme un Dieu-Sauveur; et si je ne le connais pas ainsi, je ne le connais pas du tout. « Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

De tout ceci nous apprenons que c'est maintenant seulement que le caractère final du mal a été manifesté. L'Ancien Testament commandait que le mal ne fût pas pratiqué; mais, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le résultat complet de l'épreuve est manifesté ici :



et quel est le verdict ? Que l'homme est mort — moralement, spirituellement — mort dans ses offenses et dans ses péchés. Dieu comprenait parfaitement auparavant le caractère de l'homme, mais Il veut que nous le comprenions. Nous avons besoin de la rédemption, et nous l'avons — de pardon, et nous l'avons. Mais nous attendons le moment où nous aurons « la rédemption de la possession acquise. » Ceci comprend toute la création de Dieu, y compris aussi, peut-être, nos corps, comme partie de la création de Dieu. Mais la rédemption du verset 7 est une chose plus intime, et nous sommes placés dans une position maintenant, où nous pouvons nous juger nous-mêmes entièrement, parce que nous savons que nous ne serons pas condamnés avec le monde. Dieu nous place ainsi dans une position où nous avons un même intérêt avec Lui-même ; Il nous met de son côté, pour prendre son parti contre nous-mêmes. Or c'est là ce que signifie la repentance, et à cause de cela elle est appelée « la repentance envers Dieu. »

Mais le verset suivant dévoile un autre sujet : « laquelle Il a fait abonder envers nous en toute sagesse et intelligence. » Il n'est pas dit : « fait abonder envers nous en nous pardonnant, » parce que le plein pardon est un besoin positif. Mais quand nous entendons parler de toute « sagesse et intelligence, » il est question des conseils de Dieu touchant son Fils, au-dessus de

toute pensée de besoins, et indépendamment d'une telle pensée. Il dit en quelque sorte : Vous êtes à même maintenant d'entrer dans mes pensées, et de les comprendre quand je parle. Vous êtes délivrés de toute anxiété au sujet de vos péchés, et vous êtes libres maintenant pour entrer dans mon dessein. « Nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel Il s'est proposé en Lui-même. » Et le secret de sa volonté est, « pour l'administration de la plénitude des temps..., de réunir en un, toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre en Lui, en qui nous aussi nous avons été faits héritiers » (vers. 9 à 11). Nous avons clairement ici, dans ces versets centraux, le fait que — la question du péché ayant été réglée dans nos âmes — nous sommes rendus capables d'entendre ce que Dieu a à nous dire sur toutes autres choses. Il n'a pas seulement à nous dire ce qu'Il va faire sur la terre, comme Il fit avec Abraham. La relation est plus élevée que celle qu'Il avait fait connaître aux patriarches. Au commencement, quand l'Eternel Dieu eut formé toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux, Il les fit venir vers Adam, le seigneur de la création, « afin qu'il vit comment il les nommerait, et afin que le nom qu'Adam donnerait à tout animal fût son nom. Et Adam donna les noms à tout le bétail et aux oiseaux des

cieux, et à toutes les bêtes des champs » (Gen. II. 19. 20). C'était là une sagesse conférée dans le domaine de la nature. Mais maintenant c'est une chose beaucoup plus profonde et étendue; car il est question de la suprématie du second Homme et du discernement qui suffit et qui convient par rapport à ses hauteurs et profondeurs sans bornes. Dès-lors, Dieu a fait abonder envers nous sa grâce en toute sorte de sagesse et d'intelligence. Tout ce qui manifeste son caractère et la gloire de Christ, Il nous le fait connaître. Il nous traite, non comme des serviteurs, mais comme des amis. Il a une chose plus près de Lui que toute autre chose — ce qu'Il va faire pour son Fils : et Il nous fait part des secrets qui sont le plus près de son cœur.

Si quelqu'un dit : Je n'ai pas besoin de comprendre des mystères, je réponds : Vous ne sentez pas le besoin de connaître ce que Dieu veut vous enseigner. L'incrédulité se montre toujours sous quelque caractère d'hostilité à Dieu. Dans sa parfaite bonté, Il nous donne, Lui, la consolation du salut; et ensuite Il nous découvre ces autres vérités. « Nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté. » Cela ne veut pas dire quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre, mais ce que vous ne pourriez pas connaître avant que Dieu vous l'eût dit. Ne vous détournez pas en disant : Tout ce que je désire savoir c'est que je suis sauvé. Nous devrions désirer

apprendre tout ce que Dieu daigne nous enseigner. Le mot « mystère » signifie ce qu'il a plu à Dieu de garder secret — quelque chose qu'Il n'avait pas encore révélé, mais qui est tout-à-fait intelligible quand il est dévoilé. Le mot « mystère », dans un sens populaire, est complètement différent de son emploi dans la Parole de Dieu. Il y a bien des choses très-merveilleuses dans les prophéties, mais elles ne sont pas appelées des mystères. Ce qui est maintenant présenté pour la première fois, c'est le mystère de sa volonté. Il y a bien des mystères expliqués dans le Nouveau Testament, comme ceux du royaume des cieux. Babylone aussi est appelée un mystère. Le mystère ici, c'est que Dieu veut réunir toutes choses dans les cieux et sur la terre sous Christ comme Chef. Il ne veut pas seulement avoir les cieux, comme ils sont maintenant, complètement séparés de la terre, mais avoir un système de gloire céleste et terrestre réunies, tout étant sous notre Seigneur — c'est là le mystère de sa volonté.

Mais il y a plus que cela. Il veut que nous participions à la gloire comme associés avec Christ. Ainsi, il y a deux grandes parties dans le mystère de sa volonté. La première, c'est Christ, et la seconde, c'est l'Eglise ; c'est pourquoi il est dit dans cette épître même : « Ce mystère est grand ; mais moi je le dis par rapport à Christ et à l'assemblée. » Ce n'est pas « l'assemblée », sans

doute, qui est le mystère, mais « Christ *et...* l'assemblée. » L'Eglise, quelque bénie qu'elle soit, n'en est qu'une partie subordonnée. Qu'elle fasse même partie du tout, cela vient uniquement de ce qu'elle appartient à Christ, le Chef céleste de toutes choses. Le dessein de Dieu est « pour l'administration de la plénitude des temps. » Alors ces heures de honte et de douleur qui s'écoulent maintenant, auront achevé leur cours — le temps pendant lequel la création est assujettie à la vanité, le temps pour Israël d'un aveuglement auquel le livre le jugement de Dieu, le temps pour les Gentils de gouverner comme si Dieu ne devait ni intervenir ni prendre connaissance des choses, le temps où l'Eglise de Dieu demeure dans la faiblesse et divisée, le temps de la liberté de Satan pour séduire et tourmenter les hommes. Ces choses continuent maintenant — l'homme, le chef, par le moyen du péché, assujetti à la maladie et à la mort, et toute la création gémissant. Mais Dieu Lui-même mettra fin à tout ce qui porte un tel caractère. Il veut lier Satan et délivrer l'homme de sa séduction. Il veut avoir Israël béni et réuni sous son Messie — les Gentils bénissant Dieu, qui sera sanctifié parmi eux — la terre elle-même n'étant plus la scène pauvre, misérable, et gémissante qu'elle est aujourd'hui, mais la malédiction ôtée, et le désert se réjouissant et fleurissant comme une rose. Dieu accomplira un jour toutes ces

choses; et quand les temps convenables selon Dieu seront complets (1), Il changera tout, introduisant Christ comme le Chef, le centre et le moyen de toute bénédiction. Christ est l'homme plus fort qui doit lier l'homme fort, Celui qui brisera la tête du serpent — le Seigneur du ciel et de la terre — le Messie d'Israël, et le Fils de l'homme, gouverneur suprême sur toutes les nations. Toutes ces choses seront un jour accomplies de la manière la plus simple et la plus efficace, mais ce ne sera pas par la puis-

---

(1) Comme ce verset renferme plusieurs mots et plusieurs clauses qui ne sont pas généralement compris, nous pouvons ajouter dans cette note que le mot « dispensation » ou « économie » (οικονομία) n'a aucun rapport à une époque particulière ou un âge — ou siècle — spécial (ce qui dans le Nouveau Testament est exprimé par αἰών). Mais le mot signifie « gestion d'un économiste », ou plutôt « administration », la forme particulière qui est présentée ici étant la réunion — la réunion en un — de toutes choses, célestes et terrestres, sous Christ, comme Tête (ἀνακεφαλαιώσις). Cela aura lieu dans le siècle à venir, quand Christ sera manifesté comme Chef sur toutes choses, et quand les saints glorifiés régneront avec Lui. Ce n'est pas le siècle présent, pendant lequel Dieu permet encore que Satan règne comme le Dieu de ce monde ou siècle, « le prince de l'autorité de l'air; » ce n'est pas non plus l'état éternel, lorsque le temps de tout gouvernement est passé et que Christ aura remis le royaume, « afin que Dieu soit tout en tous ». C'est le millénium, l'époque qui trouve sa place entre les deux dont nous venons de parler. Ce sera « la plénitude des temps, » les époques qui la précèdent ayant été comme sa préparation nécessaire pour son introduction. Dans l'intervalle, la rédemption par le sang de Christ ayant été effectuée, le Saint-Esprit scelle le croyant, et devient les arrhes de l'héritage.

sance de l'homme — pas même par la propagation de l'évangile. Christ Lui-même administrera et maintiendra la gloire de Dieu dans l'univers.

Si les hommes avaient un sentiment juste de l'état actuel de l'Eglise, ils se couvriraient de sac et de cendre, au lieu de sonner de la trompette. Ce que nous avons à faire, c'est de nous humilier devant Dieu, à cause de ce que nous sommes et de ce que nous voyons autour de nous, même chez les meilleurs. Il faut beaucoup de patience, non-seulement pour supporter les autres et pour que les autres nous supportent, mais pour continuer à marcher dans l'amour. Si nous avons réellement du cœur pour Dieu et pour ses enfants, nous sentirons profondément ces choses, et nous chercherons la bénédiction de ceux qui sont entraînés par cet état — et nous le ferons même entièrement et de tout notre cœur — nous rappelant que le jour béni est proche, où Christ sera haut élevé comme le Chef de toutes choses, célestes et terrestres. Tandis qu'il est convenable pour nous de nous juger nous-mêmes, nous n'avons pas besoin d'être découragés. Nous savons que notre espérance est une espérance « qui ne rend pas honteux. » Elle n'est pas fondée sur ce que va faire l'Eglise ou une société quelconque, car notre espérance c'est Christ. Nous savons que Dieu nous a fait connaître le secret de sa volonté. Lorsqu'il n'y a pas une conscience exercée, il se peut qu'on ne re-

jette pas cette vérité; mais elle n'est pas réalisée, ni appliquée, dans un tel état. Le remède béni que Dieu apporte au désordre qui règne dans le monde, c'est Christ, amené hors de sa position actuelle comme caché auprès de Dieu; et du moment qu'Il en sort, quel changement! Toutes choses, dans les cieux et sur la terre, seront réunies en Christ; et quand ce jour arrivera, nous entrerons visiblement dans notre héritage. Nous avons déjà le titre, mais nous ne sommes pas en possession d'une manière manifeste. « En qui nous aussi nous avons été faits héritiers, ayant été prédestinés selon le propos arrêté de Celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté; afin que nous soyons à (la) louange de sa gloire, nous qui avons préespéré dans le Christ. »

Nous avons, d'abord (vers. 5), notre prédestination comme enfants. « Et si (nous sommes) enfants, (nous sommes) aussi héritiers » — héritiers d'un glorieux héritage, Christ ayant été fait le Chef de l'univers (vers. 10, 11). L'interprétation généralement reçue c'est d'appliquer le verset 10 à la position de Christ maintenant. On s'imagine que « la plénitude des temps » ici signifie la même chose que nous trouvons dans Galates iv. Mais « la plénitude des temps » diffère grandement de « l'accomplissement » (ou plénitude) « du temps », cette dernière expression signifiant l'intervalle qui s'est terminé par l'in-



carnation de Christ, ou qui a été complété par elle. La naissance de Christ est une chose bien différente de l'exaltation de Christ, comme le chef de toutes choses. Il y a une erreur mortelle à l'œuvre, quand les hommes mettent l'incarnation du Fils à la place de la rédemption. On fait dépendre notre union avec Christ du simple fait de son incarnation, et non du fait qu'Il est ressuscité d'entre les morts, et qu'Il est entré ainsi dans sa position de Chef. Mais si notre union avec Christ est confondue avec le fait qu'Il était un homme, alors Il s'est uni avec la nature humaine, et il n'y a point d'union spéciale entre le chrétien et Christ, parce que l'humanité appartient à la race entière, c'est-à-dire à l'homme dans le péché. Ceci conduit naturellement plus loin — à l'hérésie qui fait prendre à Christ l'humanité dans sa condition déchue.

Il est dit encore : « Afin que nous soyons à (la) louange de sa gloire, nous qui avons préespéré dans le Christ. » La pensée est : espéré en Christ, avant que les Juifs (dont il est spécialement parlé) contemplent Christ dans le temps et de la manière qui sont déterminés. « Ils regarderont vers moi, qu'ils auront percé. » Or, dit-il, nous sommes ceux qui ont « préespéré dans le Christ. » Notre espérance est fondée sur Christ, avant que le reste de la nation le voie et croie en Lui. Le « nous » dans le verset 12, ne va pas au-delà des Juifs qui croyaient : « En qui vous aussi »

exprime une distinction. Le « nous » et le « vous » se rapportent, le premier à Paul et à ceux d'Israël qui, comme lui, avaient cru, le second aux croyants d'entre les Gentils, comme les Ephésiens. S'il en est ainsi, le sens est : « Afin que nous » — Juifs chrétiens — « soyons à (la) louange de sa gloire, nous qui avons préespéré dans le Christ. » Ceux qui composeront la nation d'Israël n'auront pas préespéré « à (la) louange de sa gloire. » Ils seront les objets de cette gloire. « Lève-toi, sois illuminée; car ta lumière est venue, et la gloire de l'Éternel s'est levée sur toi. » Sa gloire comprendra leur salut; mais ce qui est « à (la) louange de sa gloire, » c'est qu'il y en a, du milieu de cette nation incrédule, qui ont reçu Christ avant de le voir, et qui, par conséquent, seront « manifestés avec Lui en gloire. » Bienheureux ceux qui reçoivent Christ quand ils le voient; mais bienheureux encore plus ceux qui ne l'ont point vu, et qui pourtant ont cru ! (Jean xx. 29.)

Nous avons donc vu que l'apôtre, dans le verset 12, présente les Juifs croyants comme étant maintenant introduits dans toutes les bénédictions dont il est parlé dans la portion précédente du chapitre. Puis s'adressant aux Saints d'entre les Gentils à Ephèse, il dit : « En qui *vous* aussi (vous avez espéré), » ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse. »

Il peut être profitable ici d'entrer dans plus de développements quant à la présence et à l'action du Saint-Esprit. Les hommes ne furent pas longtemps sans s'éloigner beaucoup de la vérité de Dieu. Nous savons qu'avant les trois derniers siècles, d'épaisses ténèbres s'étaient étendues comme un nuage sur la Chrétienté. Mais même depuis la lumière qui brilla à l'époque de la Réformation, les Chrétiens ont toujours eu à lutter pour réaliser en leur propre âme la vérité qu'ils étaient nés de Dieu et justifiés en Christ. Nous devons pleinement admettre l'immense importance qu'une âme soit entièrement établie. Mais la régénération et la justification étaient-elles destinées à être la somme et la substance de la recherche du Chrétien, de ses efforts et de ses désirs? Au contraire, sont-elles autre chose que le seuil même, ou au plus, la fondation sur laquelle un Chrétien est appelé à bâtir? N'est-ce pas ici ce que Dieu attend de nous, savoir, qu'étant nés de nouveau, au lieu de nous occuper à chercher des marques et des signes qui montrent que nous le sommes, nous faisons vraiment des progrès en Christ? Être né de nouveau, c'est la première œuvre essentielle de l'Esprit de Dieu, sans laquelle il n'y a point de vie quant à Dieu, aucune possibilité d'avancer dans les choses de Dieu. C'est le besoin universel, la condition indispensable pour toute âme, afin d'avoir part aux bénédictions de Dieu, dans tous les temps, et sous toutes les économies.

Aussi, quand Nicodème vint à notre Seigneur, désirant à être enseigné par Lui, notre Seigneur commence aussitôt par-là. Le rabbin reconnaissait que Jésus était « un docteur venu de Dieu, » par lequel il désirait être enseigné. Mais notre Seigneur l'arrête d'une manière particulièrement solennelle : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème, étonné, demande comment une telle chose peut être. Notre Seigneur néanmoins répond à sa question inintelligente en renouvelant son assertion, mais en des termes encore plus forts : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Nous avons là une explication bien claire quant à ce que c'est que d'être né de nouveau. C'est être né d'eau et de l'Esprit. Nicodème exprime encore son étonnement à cet égard — savoir qu'un Juif, un Juif moral et religieux, un homme qui n'était pas païen, qui avait la foi, et qui semblait avoir été spécialement honoré de Dieu, eût besoin d'être né une seconde fois ; que lui, docteur d'Israël, dans un sens prééminent, reçût ainsi une réponse qui était réellement un reproche pour lui, qui insistait sur la nécessité d'un changement vital, changement qu'il avait été si loin de réaliser, qu'il ne le jugeait pas même nécessaire ! C'était là, en effet, un coup qui arrêtait Nicodème dès le premier pas. Néanmoins notre Seigneur montre qu'il aurait dû connaître

ces choses, c'est-à-dire les connaître naturellement par les prophètes. Remarquez bien cela, parce que c'est une réponse entièrement satisfaisante quant à ceux qui voudraient rattacher au baptême l'expression d'être né d'eau. Celui qui connaît bien les vues qui sont enseignées ici, ne peut raisonnablement penser qu'il y ait aucune dépréciation de cette institution de Christ. Car je maintiens que nul ne devrait être reconnu sur un terrain chrétien, jusqu'à ce qu'il ait été baptisé d'eau. Je ne veux pas dire qu'il ne puisse être un croyant; mais s'il ne s'est pas soumis au baptême au nom du Seigneur, il n'a pas ostensiblement quitté un terrain, Judaïque ou Païen. Et notre Seigneur a insisté ailleurs sur la nécessité d'être baptisé, aussi bien que de croire (Marc xvi).

Mais quelque important que soit le baptême, comme le signe institué de la mort et de la résurrection en Christ, notre Seigneur cependant ne fit point directement allusion à ce rite, en parlant avec Nicodème, car Il ne dit pas : Tu es disciple de Christ, mais : « Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses » ? C'est-à-dire que, comme Juif, il aurait dû connaître ces choses. Comment pouvait-il comme Juif connaître le baptême chrétien ? Pour un tel homme c'était-là une nouveauté; et même la chose n'existait pas à cette époque. Comment ce qui n'était pas encore introduit, pouvait-il être

connu ? Il aurait dû savoir ce que signifiait être né d'eau et de l'Esprit, et en sentir l'absolue nécessité. Que voulait donc dire le Seigneur ? Le voici : c'est que — peu importe le temps, ou le lieu, ou la personne — il fallait que tout homme fût né d'eau et de l'Esprit, pour pouvoir voir le royaume de Dieu ou y entrer, et qu'il reçût, par le Saint-Esprit, la communication d'une nouvelle vie. Et comment cette vie est-elle produite ? Par une cérémonie ? Non. Par une marche chrétienne ? Non. Par quel moyen donc ? Par la prière ? Plus que cela ; par la réception de la Parole de Dieu révélant Christ. C'est pourquoi il est écrit que nous sommes nés de nouveau « non par une semence corruptible, mais (par une semence) incorruptible, par la Parole de Dieu, vivante et permanente. » A ce témoignage de Pierre se joint aussi celui de Jacques : « Il nous a de sa propre volonté engendrés par la Parole de la vérité, pour que nous soyons comme une sorte de prémices de ses créatures. » L'instrument employé pour que nous soyons engendrés de Dieu, c'est « la Parole de la vérité. » Ainsi donc, il est clair que l'eau est employée, dans ce passage de Jean III, comme la figure de la Parole de Dieu appliquée par le Saint-Esprit. Les deux sont joints ensemble, afin qu'on ne puisse pas supposer que c'est simplement une ordonnance, ou uniquement la Parole, et pour montrer qu'au contraire il s'agit de l'Esprit appliquant la Parole.

de Dieu à l'âme avec une puissance vivifiante. C'est pourquoi, quand il est parlé de croire, il est dit : « Et comment croiront-ils en Celui dont ils n'ont point entendu (parler) » ? Il est nécessaire que la Parole soit prêchée. « Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la Parole de Dieu. » Comparez aussi 1. Cor. iv. 15. Il importe peu quel passage positif de la Parole vous prenez ; tous enseignent la même chose. Notre Seigneur insiste sur ceci, que tout homme qui entre dans le royaume, doit nécessairement entrer par cette porte-là. Que deviennent donc Abraham et Isaac et Jacob ? Il en est peut-être qui diront que la circoncision est l'équivalent ; mais ne croyez pas à ce rêve, même pour un instant : s'il en était ainsi, que deviendrait cette foule de personnes qui ont existé avant la circoncision ou le baptême, ou en dehors de l'un et de l'autre ? Toutes ces explications ne sont que des conjectures maladroitement quant à l'Écriture. Quand même il n'y aurait aucune différence réelle entre le baptême et la circoncision, lorsque notre Seigneur insiste sur la nouvelle naissance, Il ne fait allusion ni à l'un ni à l'autre. Il n'insiste pas sur un rite qui a de si nombreuses exceptions, mais sur une nécessité spirituelle — absolue et universelle. Il ne parle pas du baptême qui est un rite comparativement moderne — d'une chose qui, comme elle n'est entrée que tard dans le monde, n'y subsistera

pas toujours. Car il n'y a point de fondement, que je sache, pour supposer que pendant le millénium les personnes continueront à être baptisées d'eau. C'est un rite particulier au moins à l'époque entre les deux avènements du Seigneur — le baptême pour la mort de Christ.

Mais Jean III parle d'une chose par laquelle il faut que toute personne passe, sans distinction ou exception, si elle doit voir le royaume de Dieu et y entrer — une chose vraie du brigand sur la croix comme de Saul de Tarse. Tous les enfants de Dieu, passés, présents ou à venir, sont nés de nouveau; tous ont cette nouvelle vie qui leur est donnée. Ils reçoivent la communication de la vie divine. Mais pour ce qui regarde ceux qui entendent la Parole, il est clair que c'est par le moyen du Saint-Esprit qui se sert de la Parole, comme d'un moyen pour communiquer la vie. Elle est emphatiquement la représentation de Christ. Dans Jean IV, nous trouvons une autre opération du Saint-Esprit. « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive. » L'eau vive est évidemment le Saint-Esprit, que Jésus donne. Ce n'est pas ici l'opération vivifiante de l'Esprit, indispensable dans tous les temps et dans toutes les circonstances, s'il y a des âmes qui doivent appartenir à Dieu; mais c'est un privilège spécial que Christ confère personnellement. Et vous



trouverez dans le discours du Seigneur qui vient ensuite, et qui est lié avec ce qu'Il avait déjà dit à la femme de Samarie, que le Saint-Esprit est donné aux croyants maintenant comme le moyen pour adorer leur Dieu et Père « en esprit et en vérité. » Nous avons donc dans Jean IV une opération de l'Esprit totalement différente de celle sur laquelle le Seigneur insiste dans Jean III. Et à qui notre Seigneur découvre-t-il cela? A une pauvre femme abandonnée et misérable; pas même à une Juive, mais à une Samaritaine. Notre Seigneur montre là la grâce qui s'adresse aux plus vils. Maintenant Dieu ne mettait plus en avant la loi, comme auparavant. Il se révèle comme donnant. Sous la loi, Dieu est plutôt comme recevant; Il demande, Il requiert, Il insiste, pour que la créature Lui rende l'honneur dû à sa majesté. Dans l'évangile, Dieu se présente comme donnant son propre Fils. Au lieu d'exiger quelque chose de l'homme coupable et perdu, Il donne même ce qu'Il a de meilleur à celle qui au premier abord ne Lui demandait pas. « Si tu connaissais le don » (l'acte de donner gratuitement) « de Dieu » (quel nouveau son pour la Samaritaine!)... « tu Lui eusses demandé, et Il t'eût donné de l'eau vive. » C'est-là ce qu'Il fait — Il donne l'Esprit, la puissance de la vie éternelle. La conséquence de cette manifestation si précieuse de la vérité, c'est que nous savons que le Saint-Esprit est en nous comme la source de

la communion et la puissance du culte. Ce n'est pas tant l'Esprit comme employant la Parole de Dieu dans son action à notre égard dans notre souillure naturelle, et pour communiquer une nouvelle vie qui s'attache à Dieu et qui hait le péché, avec de nouveaux sentiments, de nouveaux désirs, de nouveaux besoins, qui ne trouvent une réponse qu'en Christ, et que toute âme régénérée a nécessairement, ne fût-ce qu'une pauvre religieuse ou un prêtre superstitieux qui dit la messe. Toutefois si un homme est né de Dieu, il est impossible qu'il ne soupire pas en quelque mesure après ce qu'il n'a pas, et qu'à la longue il ne trouve Christ comme l'objet qui attire son âme — Christ en contraste avec tout ce qu'on trouve sur la terre ou ailleurs — Christ le seul qui lui convienne, et aussi comme Celui dont c'était la gloire de le bénir ainsi. Qu'est-ce que cela prouverait? Qu'un tel homme est né de Dieu. Car il n'existe aucune preuve qui ne puisse se trouver être une illusion, excepté celle-ci — savoir que mes besoins me font regarder à Christ et trouver en Lui le seul qui puisse satisfaire l'âme.

Mais dans Jean iv, nous ne trouvons pas le cas d'un chef orgueilleux des Pharisiens qui est amené à sentir la nécessité de la régénération, mais une femme dépravée, perdue de réputation, à qui personne ne se serait soucié de parler, un seul excepté — chose merveilleuse à

dire! — le Fils de Dieu. C'est à elle que le Seigneur fait connaître cette grande vérité, le don de l'Esprit; non-seulement maintenant comme agissant moralement sur l'âme, ou vivifiant, mais l'Esprit lui-même habitant dans le cœur; le Saint-Esprit comme la puissance de la communion divine et du culte. Quelle joie! Le Saint-Esprit habitant dans les croyants, le Père cherchant « de tels qui l'adorent! » Connaissez-vous ces choses? Ou bien, êtes-vous encore entravés par les choses qui sont maintenant passées, par ce qui existait autrefois, et qui avait alors la sanction de Dieu? par les règles d'une économie qui est passée, données pour un peuple terrestre? par des rites qui n'ont plus la moindre valeur aux yeux de Celui qui se révèle comme Père? Le temps des formes et des cérémonies est entièrement passé. Que de fois on dit : Nous n'attachons aucune importance à de telles choses. La vérité est, qu'elles sont maintenant une chose très-mauvaise, et contraire à l'ordre actuel établi par Dieu. Ce n'est pas seulement que de beaux spectacles et des sons qui frappent ne devraient pas être un objet dans le culte, mais c'est un péché positif que de les rechercher ou de les admettre. C'est, en principe, un retour à l'idolâtrie et à un monde condamné. C'est pourquoi, dans Jean IV, notre Seigneur introduit cette vérité : « L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en

Esprit et en vérité. » Dans ces mots nous trouvons l'énonciation de la vérité quant au culte. A Jérusalem la splendeur des cérémonies avait été à son comble ; mais maintenant tout-cela est passé, et tous ceux qui combattent pour cela maintenant sont, sans le savoir, en rébellion contre Christ. Notre Seigneur montre que ce n'est plus sur cette montagne, ni à Jérusalem, que Dieu doit être adoré. Il y avait un nouvel état de choses qui était tout près de poindre. Et qu'est-ce qui a de la valeur aux yeux de Dieu maintenant ? Les vrais adorateurs adorant le Père en Esprit et en vérité. Quels sont-ils ? Ses enfants. « Le Père en cherche *de tels* qui l'adorent. » Il rassemble des enfants, les forme à sa propre louange, met le Saint-Esprit au-dedans d'eux pour donner la conscience de leur relation avec Lui-même, et afin que, réalisant cela, ils s'approchent de Lui comme de leur Dieu et Père.

Il est donc clair que de nos jours l'idée d'avoir un culte mélangé de la part de personnes dont les unes sont converties et les autres non, est une contradiction directe du christianisme. Avant la croix il ne pouvait en être autrement. C'était une chose qui n'existait pas alors en aucune façon, que Dieu séparât ses enfants d'avec ceux qui n'étaient pas ainsi en relation avec Lui. C'eût été un péché pour un Israélite croyant de dire à un incrédule : Je ne puis adorer avec vous, parce que vous n'êtes pas né de Dieu.

Mais maintenant le péché est de se réunir dans le culte de Dieu avec ceux qui ne sont pas ses enfants ; et cela par cette simple raison, que le Père cherche de vrais adorateurs, et de tels seulement, pour l'adorer. Je ne veux pas dire que ce soit un péché que ceux qui sont inconvertis se trouvent dans le même lieu comme spectateurs et auditeurs. Mais la tentative de réunir tout le monde dans le culte de Dieu, est une illusion fatale, déshonorant Dieu et destructrice pour l'âme de ceux qui ne sont pas des vrais adorateurs. Mais on n'a pas de foi pour demeurer séparés du monde. On aime à avoir l'appui des hommes ; et c'est, sans doute, une épreuve que d'avoir à agir avec décision. Nous sommes avertis de Dieu, que, si nous cherchions à complaire aux hommes, nous ne serions pas serviteurs de Christ. Nous devons courir le risque de leur faire de la peine, mais « les plaies faites par celui qui aime sont fidèles. » Il y en a qui confondent ces deux choses : entendre l'évangile ou d'autres vérités, et le culte. Mais elles sont totalement différentes. En adorant Dieu, les chrétiens offrent à Dieu un service de louanges et d'actions de grâce. Le culte, c'est ce qui part du croyant et remonte à Dieu ; tandis que dans l'évangile ou tout autre ministère, c'est un message qui descend de Dieu pour le bien des âmes, pour l'instruction des croyants, ou pour convaincre les incrédules et pour leur salut. Mais que

ce soit adressé aux uns ou aux autres, c'est toujours ce qui vient de Dieu pour eux, et non ce qui remonte à Dieu de leur part, de sorte que c'est un mal bien sérieux que de confondre ces deux choses. Chez plusieurs, ce qui les attache aux vieilles murailles et à la routine, ce n'est pas les prières, mais parce qu'ils espèrent entendre quelque chose de bon dans le sermon. Ils sortent ainsi entièrement de la condition d'adorateurs. Le culte est la vraie expression du cœur par le Saint-Esprit en louanges et en actions de grâce, que ce soit ou non de la part d'un homme illétré. Nous savons dans le cas des apôtres, qu'ils ne pouvaient pas parler correctement (Act. iv); mais, malgré cela, ils étaient les vases choisis d'une puissance de Dieu telle, que jamais une pareille puissance, auparavant ou depuis, n'a visité cette terre, dans des hommes sujets aux mêmes passions que nous. Et je crois qu'il en est encore ainsi, et qu'il en sera toujours ainsi. Dieu choisit « les choses faibles de ce monde pour couvrir de honte les choses fortes. » Quoiqu'il puisse y avoir un Paul introduit dans l'occasion, c'est-là l'exception, et Dieu ne veut jamais que les exceptions deviennent la règle.

Ainsi donc, outre la régénération, qui est la première opération de l'Esprit de Dieu, il y a de plus le don du Saint-Esprit. « En qui vous aussi..... ayant entendu la Parole de la vérité,

l'évangile de votre salut. » Ils étaient nés « d'eau et de l'Esprit. » Ils avaient « entendu la Parole de la vérité, » que nous trouvons présentée dans cette épître sous la figure de l'eau : — « Afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la Parole » (Chap. v. 26). Ce n'est pas seulement que l'Eglise est lavée par la Parole, mais le pauvre pécheur est engendré par la Parole quand il croit l'évangile — « né d'eau et de l'Esprit. » Mais était-ce uniquement qu'ils étaient nés « d'eau et de l'Esprit » ? « Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse. » C'est une chose qui en arrête plusieurs, de trouver qu'il y a une telle chose, après qu'ils sont nés de nouveau, que d'être scellés de l'Esprit. D'autres encore, voyant les deux faits, ont inventé la confirmation. Ils ont senti, d'après l'Écriture, qu'il y a quelque chose qui est au-delà du fait d'être né d'eau. C'est ainsi qu'une religion de formes a d'abord présenté le baptême pour régénérer tout le monde, puis la confirmation pour couronner la chose. Mais les formes ne valent pas mieux que l'idolâtrie : c'est mettre quelque chose à la place de Christ. Après le départ des apôtres, ce mal fit de grands pas. On substitua des cérémonies, accomplies par la main des hommes, à la puissance du Saint-Esprit agissant sur l'âme des hommes. Prouvant, d'après la Parole de Dieu, qu'il y avait ces deux choses, d'abord la régénération, puis le don subséquent

du Saint-Esprit, on adopta deux cérémonies différentes — dans un sens à juste titre, s'il doit y avoir en aucune manière une religion de formes. Mais c'est une erreur totale quant à la nature même du christianisme.

Néanmoins la vérité demeure, qu'il y avait deux opérations différentes du Saint-Esprit. La première, c'est quand un homme est amené à la conscience du péché. Qu'est-ce qui fait qu'un homme s'abhorre lui-même ? Il est né de Dieu. Il se peut qu'il ne soit nullement heureux, mais qu'il ait un sentiment réel de sa ruine ; et pourtant son âme s'attache à Dieu. Cet homme-là est né de Dieu — vraiment converti : il n'y a peut-être jusqu'à présent aucune consolation dans son âme, mais son cœur est ouvert pour écouter de plus en plus la Parole de la vérité, l'évangile du salut. Il la croit. Qu'en résulte-t-il ? Il est scellé du Saint-Esprit, comme ayant cru, non-seulement en Christ, mais à l'évangile de notre salut — à l'œuvre que Christ a accomplie. Car je ne crois pas que vous puissiez trouver une âme scellée du Saint-Esprit, à moins qu'elle n'entre dans ce qui concerne l'œuvre aussi bien que la personne de Christ. Cela explique le fait qu'il y a eu des personnes nées du Saint-Esprit, qui ne furent jamais scellées. Par exemple, les saints de l'Ancien Testament croyaient en Christ ; ils attendaient tous le Christ. Tous étaient nés de Dieu, mais pas un n'était scellé du Saint-



Esprit. Être né de l'Esprit, et être scellé de l'Esprit, sont deux choses bien différentes, qui peuvent ou non se trouver réunies dans la même personne. Il faut que tous soient nés de l'Esprit; mais il n'est jamais dit qu'il faut que tous soient scellés de l'Esprit pour entrer dans le royaume de Dieu. Partout où le Saint-Esprit parle d'être scellés de l'Esprit, cela prouve absolument le contraire. Quelle est la première personne mentionnée comme ayant été scellée de l'Esprit? Notre Seigneur béni Lui-même. Il avait ce sceau d'une manière particulière à Lui-même. Quand fut-Il scellé? Après que la rédemption fut accomplie et qu'Il monta au ciel? Non; mais pendant qu'Il marchait sur la terre. « C'est Lui que le Père, Dieu, a scellé. » C'est comme Fils de l'homme qu'Il fut scellé, et comme Fils de l'homme sur la terre avant la rédemption — sans effusion de sang, parce qu'Il ne connaissait pas le péché, et que dans sa bouche « il n'a pas été trouvé de fraude. » Il était absolument sans péché : Il pouvait avoir le Saint-Esprit demeurant sur Lui, abstraction faite entièrement du sang, parce qu'Il était le Saint — le Sauveur. Il n'avait besoin d'aucune œuvre — ni de sang — ni de rédemption; mais pourtant Il mourut, et il y eut effusion de sang, et la rédemption fut effectuée. Pourquoi cela? Afin que nous fussions scellés — afin que nous, qui n'avions aucun titre naturel pour être approchés de Dieu, afin que

nous, dis-je, en qui le Saint-Esprit n'aurait jamais pu établir sa demeure, nous pouvions recevoir le même Saint-Esprit qui habitait en Lui, pour habiter en nous.

C'est là ce que notre Seigneur fait ressortir par degrés. « Tu lui eusses demandé, et Il t'eût donné de l'eau vive. » C'est pour cela que le Seigneur enseignait à ses disciples à demander le Saint-Esprit, et cela après qu'ils avaient été régénérés. Et pourtant Il leur dit de demander au Père le Saint-Esprit (Luc XI). En est-il de même maintenant, vu qu'Il a donné l'Esprit? Dois-je demander le Saint-Esprit, quand je l'ai et qu'il habite en moi? C'eût été l'incrédulité la plus insigne, lorsque Christ était présent au milieu de ses disciples, s'ils avaient demandé à Dieu d'envoyer Christ. Et maintenant, lorsque le Saint-Esprit a été envoyé du ciel, et qu'il a été donné pour être en nous « une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle, » convient-il à ceux qui l'ont de prier instamment que le Saint-Esprit leur soit donné? Convient-il à des chrétiens de prier pour une effusion du Saint-Esprit? C'est de fait nier que le Saint-Esprit ait été envoyé du ciel, et qu'il habite en nous. Il est tout à fait convenable de prier que nous ne l'attristions pas, et que nous ne l'éteignons pas. Prier que nous soyons « fortifiés en puissance par son Esprit dans l'homme intérieur, » est selon la Parole de Dieu; mais nous ne devrions pas dire une seule

parole qui impliquât que le Saint-Esprit n'est pas ici, quand il y est en effet. Un nuage de ténèbres pèse d'une manière bien affligeante à ce sujet sur l'esprit de bien des enfants de Dieu. Ils ne croient pas à leurs privilèges; ils ne savent pas que le Saint-Esprit habite en eux. Est-ce que le Saint-Esprit n'est pas attristé par cela? Si vous aviez quelqu'un qui s'occupât de vous chaque jour, et qu'habituellement vous missiez en question votre relation avec lui, ou que vous doutassiez du soin qu'il prend de vous, cela montrerait que vous êtes dans un état morbide. Il y a un brouillard sur vos yeux, et vous demandez les faveurs mêmes qui ont déjà été données. Il n'y a là ni sagesse ni foi. Il est parfaitement vrai que nous pouvons demander à Dieu de bénir l'évangile pour les inconvertis et de les régénérer. Mais on prie pour une effusion de l'Esprit — chose bien différente de la conversion, et qui n'est mentionnée qu'en rapport avec le fait que le Saint-Esprit fut donné, d'abord aux Juifs, puis aux Samaritains, et en troisième lieu aux Gentils. Depuis ce temps-là jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas le moindre fondement pour demander à Dieu une effusion du Saint-Esprit. C'est une prière sans intelligence, fondée sur ce mal, que l'on ne croit pas la vérité que le Saint-Esprit est envoyé ici-bas. Dieu Lui-même ne pourrait ajouter à la bénédiction qui consiste dans le don qu'Il a déjà fait. Il y avait une grande différence

entre un Juif, un Gentil, et un Samaritain; et c'est pour cela que la chose est expressément mentionnée par rapport à ces trois classes de personnes. Le Saint-Esprit ne sera jamais répandu de nouveau sur l'Eglise. C'est ignorer les voies de Dieu que de s'y attendre. Il a été répandu pour l'Eglise, aussi réellement qu'il était possible pour Dieu de le donner. Mais après que les saints célestes auront été enlevés pour être avec Christ, lorsqu'il viendra, il y aura dans le temps convenable une effusion de son Esprit sur un nouveau peuple, lorsque les Juifs et les Gentils, d'une manière distincte comme tels, seront amenés à la connaissance de Jésus. Mais tant que l'Eglise est sur la terre, il n'y aura jamais — et il ne saurait jamais y avoir — une telle chose. Elle ne peut être répétée, — pas plus qu'il ne peut y avoir une nouvelle mission du Seigneur Jésus pour accomplir une nouvelle œuvre pour nous. Et ce n'est pas une pure affaire de spéculation. La chose se lie de la manière la plus intime possible à notre culte et même à notre paix.

Vous trouverez que la foi en la présence de l'Esprit de Dieu, ou l'incrédulité à cet égard, est ce qui met les saints à l'épreuve dans ce temps-ci. Il nous convient de bien examiner si nous entrons réellement dans la pensée de Dieu à ce sujet. Comprendons bien que ce qui nous constitue chrétiens, ce n'est pas seulement que nous croyons en

Christ, mais que nous sommes maintenant régénérés par le Saint-Esprit. Il régénère un incrédule par la foi en Christ; il ne scelle que les croyants. C'était la preuve décisive qu'un homme était chrétien. Pierre allègue ainsi le fait : « Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau, pour que ceux-ci ne soient pas baptisés, eux qui ont reçu comme nous l'Esprit Saint » ? Ce n'était pas simplement qu'ils avaient cru; mais Dieu leur avait donné le Saint-Esprit, et comment pourrait-on oser refuser des personnes dans lesquelles habitait cette Personne Divine, auxquelles Dieu avait conféré une grâce aussi marquée ? Tel est aussi le fondement de toute unité chrétienne — la présence du Saint-Esprit. La question n'est pas uniquement de savoir s'il y a la vie, mais si nous avons cru que le Saint-Esprit habite en nous ? Ce qui faisait le pivot de l'affaire, c'était la possession — non de la vie seulement, mais — du Saint-Esprit. Ce n'est qu'après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, que les Gentils furent reconnus comme faisant vraiment partie de l'Église de Dieu (Act. xi). L'Église n'est pas tenue seulement de s'assurer s'il y a la vie, et de croire qu'il y a la vie dans l'âme, mais elle est encore autorisée, d'après la Parole de Dieu, à attendre jusqu'à ce qu'il y en ait une telle manifestation, qu'il soit clairement manifeste que l'homme a le Saint-Esprit habitant en lui. Il n'y eut jamais une seule chose que de reconnaître une assemblée

elle, jusqu'à ce qu'on eût pleinement reconnu qu'elle était sur le même terrain que l'Eglise, par la réception du Saint-Esprit.

Tout cela rend bien évidente la manière dont on doit agir avec les saints maintenant. L'Eglise a le droit de demander cette manifestation de la puissance de l'Esprit. Ce n'est pas la vraie charité que de ne pas la chercher. « Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire. » Sans m'arrêter sur ce dernier verset, je désire faire de nouveau cette observation, que, comme le sceau de l'Esprit ne pouvait être jusqu'à ce que l'œuvre de Christ fut accomplie (le Fils seul ayant été scellé sur la terre, Lui qui n'avait besoin de la rédemption, mais qui vint, au contraire, nous racheter pour Dieu), et comme nous, maintenant, sur le fondement de la rédemption, nous recevons le Saint-Esprit pour habiter en nous, de même nous recevons les arrhes de l'héritage. Je crois que cette dernière vérité est aussi particulière à l'Eglise de Dieu, depuis la Pentecôte, que le sceau de l'Esprit. Comme les disciples n'étaient pas scellés de l'Esprit, de même ils n'avaient pas les arrhes de l'héritage, jusqu'à ce que le Saint-Esprit fut envoyé du ciel. Ces arrhes, c'est la puissance du Saint-Esprit donnant maintenant au croyant une joie actuelle, une anticipation

actuelle de la gloire vers laquelle il marche. Il se peut que dans le cœur de bien des croyants la chose soit empêchée par un manque de connaissance de la vérité, ou par l'activité de la chair, la mondanité, etc. Mais il n'en demeure pas moins vrai que, maintenant que le Saint-Esprit est donné, un croyant devrait regarder en haut et demander à Dieu que, s'il y a quelque chose qui l'empêche d'entrer dans la joie de son héritage béni, la chose soit découverte et mise de côté. Je suis tout à fait sûr que le fait, qu'on se contente de savoir que l'on est né de Dieu; a grandement agi au détriment des enfants de Dieu; cela les a arrêtés court, comme si leur seul objet était d'apprendre qu'ils étaient enfants de Dieu, et rien de plus. Mais notre affaire est, après avoir cru, d'aller en avant et d'apprendre d'autres vérités, et par-dessus tout, d'apprendre à connaître Christ Lui-même. C'est précisément pour cela que si le Saint-Esprit a régénéré une âme, elle ne doit pourtant pas demeurer absorbée par le fait qu'elle est régénérée; mais, étant nés de Dieu, nous avons à aller en avant, à entrer dans les vérités bénies que Dieu nous donne, vérités qui se groupent autour de notre rédemption et aussi autour de notre gloire future, et qui trouvent leur centre dans la personne et l'œuvre de Christ.

Comme le sceau, le Saint-Esprit est le témoin de la manière parfaite dont nous avons été net-

toyés de nos péchés — l'effet de l'œuvre de Christ. Cela signifie cette opération de l'Esprit qui suppose que l'œuvre est accomplie, et que nous sommes mis à part pour Dieu sur le fondement de la rédemption. Nous sommes scellés, parce que la rédemption est accomplie. Si je considère la gloire, elle n'est pas arrivée. C'est pourquoi la figure change quand il parle de notre héritage. « Sceller » ne serait pas en connexion avec l'héritage, parce qu'en fait nous ne le possédons pas; nous attendons le moment où nous serons mis en possession de tout ce que nous devons avoir et que nous aurons avec Christ. C'est ainsi qu'il est dit du Saint-Esprit qu'il « est les arrhes de notre héritage. » Le même Esprit qui nous scelle est le gage de notre brillant avenir; « jusqu'à la rédemption de la possession acquise. » D'abord, avant tout, nous avons les privilèges de la grâce divine qui nous a élus en Christ, qui nous a prédestinés à la place de fils; qui nous a faits les objets de la plénitude de sa faveur, sans qu'il reste une seule question, dans « le Bien-Aimé »; qui nous a déjà donné en Christ « la rédemption par son sang, la rémission des péchés. » Mais le Saint-Esprit ne nous a pas plus tôt établis dans la pleine connaissance de l'amour de Dieu pour nous, et l'effet actuel de cet amour en ôtant nos péchés, qu'il place devant nous l'héritage. En conséquence, la relation du Saint-Esprit quant à ces deux choses, est introduite.



Et, comme il y a deux grandes parties dans le choix que Dieu a fait de nous personnellement, ainsi le Saint-Esprit prend une double relation. Il est le sceau de la grâce et de la bénédiction que nous avons en Christ, et il est les arrhes de la gloire que nous allons avoir avec Christ. Telles sont les relations du Saint-Esprit avec le croyant individuellement. Tous les actes de l'Esprit, quant à l'Eglise comme corps, ont une place secondaire, si on les compare avec ses voies avec l'âme individuellement; quant à ces dernières, bien qu'elles soient susceptibles d'un bien plus grand développement, je m'y suis arrêté assez longuement en vue de l'objet que je me propose ici.

Nous voyons maintenant le Saint-Esprit conduisant l'apôtre à une prière remarquable, qui découle du sujet qui nous a déjà occupés, ou, du moins, d'une partie de ce sujet. On trouvera que tout est placé dans la connexion la plus régulière qu'il soit possible de concevoir, même quand les choses nous sont révélées; dans un ordre que nous n'aurions jamais pu concevoir, si Dieu ne l'eût fait connaître, mais qui, une fois communiqué, se recommande tout aussitôt au jugement spirituel. Car la bénédiction qui s'était exhalée du cœur transporté de l'apôtre dans les premiers versets de l'épître, découle, comme nous l'avons vu, de ce double caractère de Dieu : « Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ. »

En conséquence, dans cette épître, il y a deux prières qui répondent à ce double titre. La première prière est donnée dans la portion qui nous occupe maintenant, et se rattache au titre de Dieu comme *le Dieu* de notre Seigneur Jésus-Christ; tandis qu'au verset 14 du chap. III., nous avons une prière correspondante, qui répond au second titre : *le Père* de notre Seigneur Jésus-Christ. L'une et l'autre, il est clair, ont Christ pour leur fondement et leur centre; mais alors, c'est Christ considéré sous un point de vue totalement différent. Dans la première des deux, Christ est envisagé comme homme, et comme celui qui appelle Dieu son Dieu; dans la seconde, Christ est considéré dans sa relation plus intime encore de Fils, comme Celui qui, par conséquent, place devant nous le Père. Nous aussi, nous avons communion avec Dieu sous ces deux rapports; nous avons affaire à Lui comme Dieu et comme Père. Il est dit dans Jean IV : « L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en vérité. » Mais alors notre Seigneur ajoute : « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité. » Il y a une immense différence entre les deux choses. Comme le Père, Il cherche des adorateurs, communiquant la faveur ineffable d'être amenés par Lui à la connaissance de son amour. Il forme leurs cœurs selon la manifestation qu'Il a faite

de Lui-même en Christ; Il fait déborder leurs cœurs en actions de grâces et en louanges, et les constitue ainsi adorateurs en Esprit et en vérité. Mais alors, il est ajouté que « Dieu est Esprit », etc. Quelle que soit la forme sous laquelle Il a pu se manifester dans le Judaïsme, pour des raisons spéciales, — quelles que soient les manifestations de sa majesté en jugement, d'une manière tangible, tout en demeurant Lui-même, à proprement parler, caché, Il est Esprit, et par conséquent *il faut* qu'on Lui rende un culte spirituel. Ainsi il ne s'agit pas seulement de cet amour immense, qui cherche des adorateurs, qui les fait, et qui les met à part et les rassemble, mais bien du caractère nécessaire du seul culte qu'Il admet maintenant. Du moment qu'Il se révèle pleinement, Il ne peut rien reconnaître sinon un culte réel dans l'Esprit. Le temps des formes, des rites et des cérémonies est totalement passé. Dès lors, ce n'est pas seulement qu'Il ne les demande pas, mais Il les dédaigne; Il les traite comme une injure faite à sa nature, une insulte à son Fils, et comme ce que Satan substitue à la puissance du Saint-Esprit. « Il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité. » Je crois qu'il est important de faire ressortir la connexion qui se trouve dans la Parole bénie que Dieu a donnée, de manière à montrer que la distinction signalée n'est pas le fruit de l'imagination. Hélas ! que les hommes soient séduits

jusqu'à inventer, en présence des trésors ignorés de la Bible ! Tout ce que nous avons à faire, c'est de nous incliner devant ce qui nous est donné. Sans doute nous pouvons avoir à apprendre ; mais quand la vérité est connue, quelle miséricorde d'être entièrement délivré du vain désir de quelque invention ou du besoin d'une telle chose ! Il est naturel pour l'homme, quand il n'est pas satisfait, de chercher à trouver des nouveautés qui l'excitent. Mais Dieu est infiniment au-dessus de l'homme, et sa Parole est riche au-delà de toute pensée ; en sorte que tout ce que nous avons à faire, c'est de soumettre nos âmes à l'Écriture, étant bien assurés en même temps que la révélation de Dieu, tout ancienne qu'elle est, offre pratiquement ce qui est toujours nouveau pour le cœur.

Nous avons donc dans notre épître ces deux prières ; en introduisant ici la première, l'apôtre dit : « c'est pourquoi moi aussi, ayant entendu (parler) de la foi que vous avez au Seigneur Jésus, et de l'amour que vous avez pour tous les saints. » Or, par cela même que notre amour donnerait lieu à la pensée de quelque chose de la part de l'homme qui nous donnerait de l'importance, bien qu'il soit sur le point de parler de l'amour pour les saints, il introduit le sujet par « la foi », parce que cela nous reporte sur son amour pour nous plutôt que sur notre amour pour lui. « C'est pourquoi, » dit-il, « moi aussi,

ayant entendu (parler) de la foi que vous avez au Seigneur Jésus; » puis il en donne la conséquence : « et de l'amour que vous avez pour tous les saints. » C'est là une parole bien importante pour juger de notre amour. Nous sommes tous enclins à former un cercle même parmi les enfants de Dieu — à choisir ceux que nous préférons, ceux qui nous conviennent le mieux, dont les pensées, les sentiments et les habitudes sont plus ou moins les mêmes que les nôtres, ou ceux, au moins, qui ne nous éprouvent pas beaucoup. Mais alors, ce n'est pas là l'amour pour les saints. Il y a en cela plus d'amour pour nous-mêmes que d'amour manifesté envers eux. La chair aime ce qui est agréable à nous-mêmes, — ce qui ne nous cause pas de peine, ce qui est peut-être une satisfaction donnée aux qualités aimables de la nature. Tout cela peut bien se rencontrer où il n'y a réellement aucun exercice de la nouvelle nature, aucune énergie puissante de l'Esprit de Dieu agissant dans nos cœurs. Nous avons toujours à éprouver nos âmes, et à nous demander où nous en sommes à cet égard. Le Seigneur Jésus est-Il le motif prédominant et l'objet principal dans nos cœurs ? Est-ce avec Lui et pour Lui que nous pensons à tous les saints et que nous sentons à leur égard.

J'admets pleinement que l'amour envers les saints ne peut ni ne doit revêtir la même forme envers tous. Il faut que cela soit dans l'énergie

et le discernement de l'Esprit, d'une manière différente selon ce qui appelle l'exercice de l'amour. Il est vrai que vous devez aimer même une personne qui est sous la discipline, mais ce serait une grande méprise que de supposer que votre amour dût être montré de la même manière que si elle n'y était pas. Vous ne cessez pas de l'aimer; et même, s'il n'y a pas d'amour, vous n'êtes jamais dans une position ou un esprit convenable pour exercer la discipline avec le Seigneur, s'il n'y a pas une sainte haine du péché — de l'indignation peut-être — mais aussi une charité réelle envers la personne. Mieux vaudrait attendre en regardant à Dieu, s'il n'en est pas ainsi dans nos cœurs, jusqu'à ce que nous puissions nous occuper de la chose dans l'esprit de la grâce divine. Sans doute il faut agir en justice; mais, même en agissant à l'égard de son enfant, il ne devrait pas y avoir une telle chose que de le châtier dans la colère. Tout ce qui n'est que le résultat d'une impulsion soudaine, n'est pas un sentiment qui glorifie Dieu à l'égard du mal. Ainsi donc, dans les cas de discipline, il devrait y avoir le jugement de soi-même, et une grande patience aussi, à moins qu'il ne s'agisse d'une chose tellement grave, que l'hésitation à ce sujet serait une faiblesse coupable, ou un manque de décision et de jalousie pour Dieu; car il existe certains péchés qui sont tellement odieux à Dieu et aux hommes, qu'ils exi-

gent, si nous avons le sentiment de sa sainteté et si nous sommes obéissants, que nous agissions à leur égard avec une solennelle énergie et pour ainsi dire au moment même. Dieu veut que l'arène du péché devienne la scène du jugement de ce péché selon sa volonté.

Supposons que quelque chose ait été fait dans l'assemblée publiquement, que de fausses doctrines soient annoncées au milieu du peuple de Dieu, si la puissance de Dieu était là, et s'il y avait du cœur pour les droits de Dieu, ce qui serait dû à sa Majesté serait peut-être d'agir à cet égard sans délai. C'est ce qui résulte assez clairement de la Parole de Dieu, où nous trouvons, dans un cas d'hypocrisie positive et de mensonge contre Dieu, la prompte action du Saint-Esprit par le moyen de l'apôtre, en présence même de l'Eglise, pour le jugement immédiat de la fraude à laquelle on avait essayé d'associer Celui qui habitait dans l'Eglise. Je nie qu'il y eût en cela un manque d'amour : c'était plutôt ce qui devait nécessairement accompagner l'action de l'amour divin, par la puissance du Saint-Esprit, dans l'assemblée, ou du moins par le moyen de Pierre, comme l'instrument spécial de sa puissance au milieu d'elle. C'était sans doute un jugement sévère ; mais c'était le fruit d'un désir profond du bien des saints de Dieu, et d'un sentiment d'horreur dans la pensée qu'un tel péché pût trouver une place et un abri parmi

eux, et dans la pensée que le Saint-Esprit fût déshonoré d'une manière aussi vile, et contristé, ainsi que l'Eglise entière, si ce péché était toléré. Mais dans les cas ordinaires, ce même amour attendrait et permettrait qu'il fût donné du temps, afin que la faute fût avouée et qu'on s'en repentît. Dans neuf cas sur dix, les méprises viennent de la précipitation, parce que nous sommes enclins à être jaloux pour notre propre réputation. Oh ! combien peu nous avons réalisé que nous sommes crucifiés avec Christ et morts avec Lui ! Nous sentons qu'il y a du scandale et quelque chose qui affecte l'esprit de tous ; *ce n'est pas là* la puissance du Saint-Esprit, mais l'égoïsme intéressé qui est à l'œuvre dans nos cœurs. Nous n'aimons pas perdre notre réputation, ni partager la douleur et la honte de Christ dans ceux qui portent son nom. Ce n'est pas sans doute que l'on voudrait traiter légèrement ce qui est mal : c'est là une chose qui ne serait jamais convenable, qu'il s'agisse d'une affaire grave ou d'une affaire comparativement peu importante. Nous ne devrions jamais justifier le moindre mal, soit dans nous-mêmes, soit dans d'autres, mais exercer nos âmes à juger habituellement ce qui déshonore le nom du Seigneur, ne fût-ce qu'une parole dite avec précipitation. Si nous commençons par être insoucians au sujet de petites fautes, il n'y a rien qui puisse nous préserver de péchés graves, sinon



la pure miséricorde de Dieu. Si l'amour envers tous les saints agissait dans nos cœurs, il y aurait moins de précipitation.

Quelquefois nous interprétons mal les choses, et nous tâchons de donner, ce nous semble, une bien sombre impression, lorsque le mal n'existait qu'en apparence. Prenons garde de juger d'après ce qui donne une première impression, tandis qu'il sera peut-être prouvé que la réalité est tout autre : ce n'est pas là un jugement juste. Nous devrions chercher à juger les choses d'après un patron plus élevé et en la lumière de Dieu. Dans ces matières sérieuses, nous sommes tenus de nous assurer des choses, et de ne jamais céder à nos soupçons. Tout jugement, s'il est selon Dieu, doit résulter de ce qui est connu et certain, et non de ce qui est une conjecture — trop souvent l'effet de prétentions mal fondées à une spiritualité supérieure. Nous en trouvons constamment l'importance; et si nos âmes étaient plus simples à cet égard, on ferait moins de méprises.

Quand le cœur est vrai, Christ a la première place; puis « tous les saints » deviennent les objets de notre amour. Supposez le cas de deux personnes en faute, l'une objet d'une prédilection spéciale, et l'autre peu aimée; cette dernière, je n'ai guère besoin de le dire, est en grand danger d'être traitée avec défaveur. L'objet de mon aversion serait entouré d'un nuage qui

obscurcirait la vérité, quelque évidente d'ailleurs qu'elle pût être pour ceux qui sont sans passion; tandis qu'au contraire l'objet de prédilection trouverait de quoi contrebalancer les preuves de sa culpabilité par suite de la répugnance de la part de ses amis à reconnaître aucune faute en lui. Ces sentiments sont l'un et l'autre, dans de telles circonstances, entièrement opposés à la pensée de Dieu. Et même le favoritisme comme la prévention sont clairement condamnés par sa Parole bénie. « La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, et sans hypocrisie » (Jacq. III. 17).

L'amour « pour tous les saints » est enjoint parce qu'ils sont des saints. Les aimer, parce que Dieu les a mis à part et les a introduits dans une relation éternelle avec Lui-même, c'est là seulement le vrai amour — l'amour chrétien pour ceux qui sont tels. Notre grande difficulté est toujours de faire que nos pensées, nos sentiments et nos actions découlent de ce motif. Comprenez-moi bien. Je ne veux pas dire qu'il y ait du mal à avoir des amis. Notre Seigneur en avait. Il aimait Jean d'une manière dont Il n'aimait pas les autres; et il y avait un autre sens dans lequel Il les aimait tous pareillement; comme ses saints ils étaient tous précieux à ses yeux, d'une manière qui excluait toute comparaison. Il pouvait apprécier la fidélité de quel-

ques-uns de ses serviteurs ; il pouvait y avoir dans tous ceux qui l'entouraient, ce qu'il avait à encourager, à reprendre ou à corriger ; et nous devons laisser de la place pour toutes ces choses. Il y a la grande base de l'amour pour tous les saints ; mais il est clair que nous ne sommes pas tenus de communiquer à tous indistinctement des affaires d'une nature personnelle, par cela seul que ce sont des saints. Par exemple, les saints ne sont pas toujours les plus sages des hommes ; et, si d'un côté nous ne devons pas méconnaître leur position comme saints, nous ne sommes pas tenus de faire connaître nos difficultés à tous, ni de chercher un conseil dans ce qui peut demander un jugement spirituel et mûr, auprès de ceux qui ne peuvent être d'aucun secours quelconque dans l'affaire. Il faut qu'il y ait toujours de l'amour. Ceci conduit à la valeur de ce principe divin : « que... l'un estime l'autre supérieur à lui-même. » Je maintiens que cela est vrai de tous les saints. Il s'agit peut-être d'un homme qui n'a pas deux idées et qui pourtant a Christ devant son âme. Peut-être est-il bien ignorant et bien sot — d'un esprit prompt peut-être, ayant de forts préjugés, faible dans ses sympathies, et sans valeur comme conseiller ; mais s'il s'agit évidemment d'une âme qui demeure attachée à Christ et qui estime Christ par-dessus toutes choses, ne puis-je pas et ne dois-je pas l'estimer supérieur à moi-même ?

Ne vois-je pas qu'il y a ce qui reprend mon âme — ce qui me rafraichit, et m'édifie, bien plus que s'il s'agissait seulement de l'ami le plus fidèle et du plus sage conseiller ? Dans le moindre des saints de Dieu, il y a ce qui à la fois encourage et humilie le cœur. Je ne dois pas estimer une personne pour une qualité qu'elle ne possède peut-être pas : Dieu ne place pas devant nous un tel fantôme, et Il ne peut le faire. D'un autre côté, il est bon que nous nous rappelions combien sont précieux tous les saints comme tels. Montrez-moi le plus faible et le plus fatigant d'entr'eux tous... nous pouvons néanmoins et nous devons cultiver envers lui, comme enfant de Dieu, un respect réel et vrai. Ce n'est pas seulement que Dieu est pour lui, mais il y a ce qui est de Christ en lui ; et cela parle assez haut, au-dessus de toute autre considération, pour le recommander à celui qui attache du prix à la communion avec le Père et le Fils.

Au contraire, quand nous pensons à nous-mêmes, ne devrions-nous pas sentir que de choses il y a en nous qui ne sont pas selon Christ ? Puissions-nous toujours nous rappeler spécialement ce en quoi nous manquons et attristons l'Esprit de Dieu ! Cela aurait pour effet de diminuer et de rabaisser l'estime que nous avons de nous-mêmes. Pourrions-nous entretenir une si haute opinion de nous-mêmes, si nous sentions, comme nous le devrions, nos manquements,

hélas! si fréquents, en face de la riche et parfaite grâce de Dieu envers nos âmes? Tandis que, si nous avons devant nous dans les autres, non leurs manquements, mais l'amour de Christ pour eux et sa vie en eux, et la gloire à laquelle ils appartiennent, quel en serait l'effet? « L'amour... pour tous les saints. » Discerner Christ dans les saints, c'est la puissance de l'amour qu'Il veut que nous leur montrions. Dans certaines circonstances, s'il s'agit d'une personne à l'égard de laquelle vous espérez que Dieu pourra la manifester comme étant de ses saints — pour laquelle vous avez prié et dont vous avez cherché le bien d'une manière ou d'une autre, il se pourrait pourtant que dans un temps donné, il y aurait du péché à vous associer avec elle comme avec un chrétien. Je suppose quelqu'un qui, par quelque souillure de chair ou d'esprit, a amené du déshonneur sur le nom du Seigneur. Mais quoique nous puissions, pour le moment, nous abstenir de tout ce qui exprimerait des relations d'affection, néanmoins l'amour trouve toujours l'occasion de se montrer, bien que ce ne soit quelquefois qu'en la présence de Dieu, et non d'une manière manifeste aux yeux des hommes. Ainsi donc, quant à la manière de montrer de l'amour, nous devons sonder la Parole de Dieu. Mais le principe général ne peut être mis en question, savoir que Dieu veut placer tous les saints sur nos cœurs.

Il les porte tous sur son propre cœur, et Il veut que nous cultivions cette étendue de l'affection de famille.

D'après cela, Paul qui entrait dans ces choses dans une mesure que même les saints auxquels il s'adressait connaissaient peu d'une manière pratique, ajoute : « C'est pourquoi moi aussi..... je ne cesse pas de rendre grâces pour vous, faisant mention de vous dans mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire ; vous donne l'esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance. » Nous trouvons ici le titre dont il a été si souvent question — « le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ. » Il va parler des voies de Dieu avec l'homme et même avec Christ comme homme ; car nécessairement c'est uniquement dans ce sens qu'on peut parler ainsi. Mais s'Il agit avec nous sur ce pied-là, agissant en sa miséricorde par le moyen de l'homme ressuscité, et donnant de nouvelles bénédictions en accord avec ce caractère, toutefois Il est « le Père de gloire, » en ce qu'Il est le Chef et la grande Source de toute bénédiction céleste, Celui duquel tout découle pour la gloire de son propre nom et pour sa louange. Cela nous fait aussitôt entrer dans le secret de cette prière. La gloire est la pensée principale — non le seul trait, mais le trait saillant de la prière. Ainsi donc le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, se pro-

pose de nous donner, et agit pour nous donner, par Lui certaines bénédictions; et on trouvera que la base de la brillante colonne de bénédictions, est Christ ressuscité et glorifié à la droite de Dieu. Si vous regardez la prière du chapitre III, il n'y a pas un mot sur le fait qu'Il y a été haut élevé « au-dessous de toute principauté et autorité et puissance »; car le sujet de cette prière n'est nullement la gloire, ni ce que Dieu a fait; ce n'est pas quelque chose qui a été conféré à Christ, mais Christ Lui-même et son amour, la somme et la substance de ma bénédiction; ainsi qu'il y est dit: « de sorte que le Christ habité dans vos cœurs par la foi. » Ici, dans le chap. I, la prière est en toute manière le contraste de celle du chapitre III. Dans cette dernière, l'amour est l'idée mère, et non la gloire. Il est bon de nous rappeler toujours cette merveilleuse connexion entre l'amour et la gloire; parce que l'un ne peut aller sans l'autre. Et quoique la gloire soit l'effet et la brillante manifestation de l'amour, toutefois l'amour est encore plus profond et n'est jamais pleinement connu, sinon dans la présence immédiate de notre Père. Le royaume n'est pas, en notre cas, la preuve de l'amour de Dieu; la preuve de cet amour, quant à nous, c'est que nous devons être avec le Fils dans la maison du Père, et que nous serons manifestés avec Christ en gloire. Qui est-ce qui nous amène-là? Le monde ne sait rien de la mai-

son du Père. C'est une scène en-dehors de cette terre, dans laquelle nul œil d'homme ici-bas ne saurait absolument pénétrer. Mais Il nous manifestera aussi devant le monde.

D'après cela, vous verrez que dans Jean xvii. 22, quant à la gloire que le Père donne au Fils et que le Fils nous donne à cause de son amour infiniment parfait, — ce don est fait afin que le monde connaisse que le Père a envoyé le Fils, et qu'Il nous a aimés comme Il a aimé le Fils. Pour prouver cet amour, la gloire, là comme ici, est présentée d'une manière saillante. Comme nous avons la prière qui a rapport à la gloire dans Ephés. i, et la prière qui a rapport à l'amour dans Ephés. iii, ainsi la gloire qui est donnée, dans Jean xvii, a pour but de prouver ce qui sans cela n'aurait pas été si clairement donné à connaître au monde. Les hommes ici-bas peuvent voir la gloire, mais ils ne sauraient entrer dans la pensée de l'amour. Le monde pourra conclure du fait que nous sommes dans la gloire avec le Seigneur Jésus, que nous étions aimés du même amour dont le Seigneur Jésus était aimé. La gloire s'exprime extérieurement, mais l'amour pénètre plus profondément encore et nous introduit dans la scène où le Père se révèle en son Fils bien-aimé. C'est là ce que je puis appeler une scène d'intimité, une scène de famille en-dehors du monde, le repos et la demeure célestes. Ce n'est pas seulement l'éclat,



la gloire, la majesté ou la puissance. Toutes ces choses recevront leur pleine manifestation ; mais il y a quelque chose de plus profond que tout le reste, et qui est à la racine de tout. C'est l'amour, qui, quoiqu'il soit ce dont il est le moins question, n'en est pas moins ce qui était réellement avant toutes choses, et ce à quoi toutes choses se rapporteront. C'est ce qu'il y a de plus élevé, et il est éternel. Le royaume peut avoir son terme — l'amour jamais. La manifestation devant le monde aura un commencement et une fin. Mais de même que l'amour ne finira jamais, ainsi il a toujours été dans le sein de Dieu le Père.

Ainsi nous avons cette prière « que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance » ou plutôt dans *la pleine connaissance* de Lui. Il pourrait y avoir un peu de difficulté, si c'était seulement « sa connaissance. » La vraie signification du mot, c'est « *la pleine* connaissance de Lui. » Ils Le connaissaient déjà, mais Paul priait qu'ils Le connussent encore plus. Il désirait qu'ils devinssent des pères en Christ, et ce qui constitue un père, c'est une connaissance plus profonde et toujours croissante de Christ Lui-même. L'Esprit de Dieu pouvait seul leur en donner l'entrée ; mais c'était dans la pleine connaissance de Lui. « Afin que les yeux de votre cœur étant éclairés, vous

sachiez quelle est l'espérance de sa vocation, et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints; et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons. » Nous avons ici trois choses qui nous sont présentées, et qui demandent une considération spéciale.

Premièrement, il y a « l'espérance de sa vocation. » Or je comprends que là il fait allusion, dans une certaine mesure, à ce que nous avons déjà trouvé dans la première partie du chapitre. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ, selon qu'Il nous a élus en Lui, avant la fondation du monde, afin que nous fussions saints et irréprochables devant Lui en amour. » Dans tous les cas, je crois que le verset 4 est ici dans la pensée de Paul. Le verset 5 présente sa place comme Père. « L'espérance de sa vocation » est fondée sur la plénitude de bénédiction qui nous appartient selon ce dessein de Dieu qui est déjà nôtre en Christ — qui nous a été déjà donné à connaître et qui a été reçu dans nos cœurs — la vocation de Dieu « afin que nous fussions saints et irréprochables devant Lui en amour. » Mais alors si telle est « l'espérance de sa vocation » (car tout est présenté comme découlant de Dieu Lui-même), il ajoute : « et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les

saints » (vers. 12). Ici il fait clairement allusion à ce que nous avons trouvé dans le corps du chapitre : l'héritage, et non la vocation seulement. La vocation était l'œuvre efficace de la grâce de Dieu, et les richesses de l'héritage étaient plutôt la gloire qui convenait à une telle vocation. Mais, outre ce caractère de la gloire, il y a premièrement la portion cachée en harmonie avec le fait d'être élu « afin que nous fusions saints et irréprochables devant Lui en amour » — appelés à être le reflet de sa propre nature, sainte et pleine d'amour, que nous possédons en effet dans la vie de Christ, et que nous aurons, dans son plein développement, quand nous serons transformés en son image de gloire en gloire. Car sa vocation a l'espérance qui lui est propre, l'espérance de ce dont nous jouissons en sa présence.

Ainsi donc, il y a, en second lieu, l'héritage. Il désirait qu'ils connussent les richesses de la gloire de l'héritage, afin qu'ils connussent mieux l'héritage. Mais il emploie une expression remarquable — « les richesses de la gloire de son héritage *dans les saints*. » Vous devez vous prémunir soigneusement contre une erreur assez générale sur ce sujet, savoir, que les saints signifient l'héritage. Ce n'est nullement la force de l'expression : il y a plus, je n'ai aucune hésitation à dire que cela altérerait la bénédiction principale de la vocation de l'Eglise. Si nous

examinons l'Ancien Testament, nous trouvons qu'Israël était l'héritage de Dieu et le peuple de Dieu; et que Dieu, par le moyen d'Israël, prit possession de la terre. Lorsque le jour viendra, où Dieu doit être Roi, et plus que Roi, lorsqu'Il prendra sous son gouvernement l'univers entier, comment la chose s'accomplira-t-elle? Sera-ce par Israël? Non, mais par le moyen de ses saints célestes — de l'Eglise de Dieu. L'expression semble être large à dessein. Bien positivement, elle signifie les saints changés ou ressuscités, de manière à être en la ressemblance de Christ, dans une condition entièrement céleste. Telle sera la manière dont Dieu réclamera bientôt l'héritage et le prendra en ses propres mains. Quand Il prit Canaan, Il ne descendit pas pour en prendre possession par une puissance céleste, mais par le moyen de son peuple. Mais quand Dieu expulsera les méchants esprits de toute connexion avec les lieux célestes, quand Il abolira toute puissance sur la terre, — tout ce qui est en opposition à Lui-même, et qu'Il réduira l'univers entier à la soumission au nom de Christ, qui sont ceux qui sont destinés à le prendre en son nom, comme Israël entra dans la terre de Canaan? Les saints ressuscités. De là découle la signification de ces mots : « les richesses de la gloire de son héritage dans les saints. » L'idée commune que les saints constituent l'héritage, est antiscrituraire. Car dans tout le Nouveau

Testament, les saints sont toujours représentés avec le plus grand soin comme — non pas l'héritage, mais — les héritiers, « héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. » Ils ne sont désignés nulle part comme l'héritage, mais, au contraire, ce qui est révélé comme l'héritage signifie les choses dans les cieux et les choses sur la terre; et l'Eglise est toujours soigneusement séparée de ces choses. Je regarde ce point comme ne pouvant être laissé comme une question à discuter; le témoignage de la Parole est trop abondant et trop précis. Nous ne devrions jamais permettre que ce qui est clairement révélé dans l'Écriture devienne un sujet de débat ou une chose incertaine, parce que le doute a toujours un effet nuisible à l'âme, en même temps qu'il insulte Dieu et attriste son Esprit. La certitude qu'un autre possède ne peut nous suffire; mais nous n'avons pas besoin d'hésiter à parler clairement, quand nous n'avons aucun doute quant à la pensée de Dieu sur un sujet. Et si nous envisageons ce qui vient d'être dit sous ce point de vue, la chose s'accorde pleinement avec la structure du chapitre. Comme nous avons trouvé « l'espérance de sa vocation » dans la première clause, répondant à ce que nous avons vu dans les premiers versets, de même « la gloire de son héritage » répond aux versets qui forment le milieu du chapitre. Dieu se propose d'avoir l'univers entier béni et heureux sous Christ; non-seulement la

gloire qui Lui est donnée dans le ciel, ou un peuple qui Lui est soumis ici-bas. Nous avons ici une vue incomparablement plus vaste de ce qui est dans l'intention de Dieu. Christ aura la bénédiction et la gloire universelle, toutes les choses dans le ciel et sur la terre Lui étant assujetties; et nous avons en Lui obtenu cet héritage.

Le point qui reste, c'est : « l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force; qu'Il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre (les) morts (et Il l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux célestes » etc). Voyez versets 20, etc. Pourquoi ne pas appeler l'attention sur la puissance qui fut déployée quand Il créa le monde? Lorsque Dieu s'adresse à Israël, Il parle de Lui-même comme de Jéhovah-Dieu, qui fendit la mer Rouge et qui tira son peuple hors d'Égypte « à main forte, et avec un bras étendu. »

Mais qu'y a-t-il pour nous dans le passage de la mer Rouge? La résurrection de Christ; non pas l'incarnation de Christ, ni même sa croix, bien que nous ne puissions nous passer ni de l'une ni de l'autre. La croix, quoiqu'elle soit la chose la plus essentielle de toutes pour la gloire de Dieu et pour nos besoins, ne nous donne pas la puissance de Dieu. Elle nous montre ce que Dieu appelle sa faiblesse, et si je considère Christ à la croix, Il fut « crucifié en infirmité. » C'était Celu

qui se soumettait à tout, qui se mettait au pouvoir de ses créatures; qui passa sous le jugement de Dieu et succomba sous la chétive main de l'homme. Mais quand nous considérons la résurrection, toute trace d'infirmité a disparu pour toujours, et nous ne voyons plus que la puissance de Dieu la plus triomphante; une puissance bien au-delà de tout ce qui se lie soit avec la loi, soit avec la création. Il s'agissait de la descente au sépulcre, non d'un homme simplement, mais de cet homme-là qui avait porté en sa personne les péchés de toute âme qui croit en Lui. Et Dieu a été si complètement glorifié au sujet de ces péchés, qu'Il relève l'homme méprisé, rejeté, abandonné, de dessous ce fardeau inoui, et le place à sa droite dans les lieux célestes. Là nous avons le merveilleux contraste entre le sépulcre dans lequel Christ était couché, et la gloire dans laquelle il est maintenant haut élevé, toujours comme homme — l'homme glorifié — infiniment au-dessus de toute créature, quelque élevée et bénie qu'elle soit : au-dessus de créatures qui, dans un sens, étaient bien au-dessus de l'homme, et qui n'avaient jamais connu ni corruption ni chute : « au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, » les puissances en haut, les dignités dans le ciel; « et (au-dessus) de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir » (vers.

21). Il y aura alors le déploiement des armées angéliques, « quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les saints anges avec Lui. » Mais Il est maintenant élevé au-dessus d'eux tous. Il n'y aurait rien de nouveau qu'Il fût au-dessus d'eux comme Dieu ; Il l'est toujours. Mais Il a porté l'humanité au-dessus d'eux ; Il y est haut élevé en notre nature — ressuscité, sans doute, mais toujours dans la nature de l'homme. Il nous a donné une association actuelle avec le trône de Dieu. Car l'application de tout cela nous est donnée ici — « l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force ; qu'Il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre (les) morts. » Ce n'est pas seulement « l'excellente grandeur de sa puissance » envers Christ, mais envers nous en Christ. La puissance qui opéra en nous délivrant de Satan, qui nous donna notre place, comme saints, devant Dieu, est identiquement la même puissance qui ressuscita Christ d'entre les morts et qui le mit dans la place la plus glorieuse au ciel. Y a-t-il quelque chose qui soit trop difficile après ceci ? Si nous savions que nous avons à notre disposition la puissance qui appela le monde à l'existence, quel compte tiendrions-nous des impossibilités ?

Mais nous avons une énergie plus grande que celle qui fut déployée dans la création — rien moins que celle qui ressuscita Christ d'entre les



morts. La Parole de Dieu nous le dit positivement. Pourquoi donc sommes-nous si faibles? Parce que nous le croyons si faiblement. La grande masse des enfants de Dieu n'en ont jamais entendu un seul mot. Mais même ceux qui, par la miséricorde de Dieu, l'ont entendu, combien peu entrent-ils dans la chose! Une chose est de ne pas la nier comme doctrine; autre chose est de l'appliquer et d'y vivre, non-seulement quand il s'agit de grandes difficultés et de fortes épreuves, mais encore quant au train ordinaire des devoirs de chaque jour, de ce qui est convenable — pour nous comme saints — nous soumettant à la volonté de Dieu. Nous oublions, si nous sommes dans des circonstances difficiles, si nous sommes au milieu d'adversaires, si nous avons affaire à des ennemis invisibles, ce que c'est que l'apôtre demande pour nous : Que nous sachions « quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force; qu'Il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre (les) morts. » Si la puissance du Saint-Esprit opérait ainsi dans Paul, ce n'était que la réponse du serviteur au cœur du Maître, qui intercédait en haut, afin que nous connaissions la puissance qui est au-dessus de tous les obstacles. Nul saint n'aurait pu connaître cela avant que la résurrection fût accomplie. C'est « envers nous qui croyons, » c'est-à-dire, stric-

tement, envers les saints du Nouveau Testament, appelés et introduits après la mort et la résurrection du Seigneur.

Hélas ! « comment sont tombés les hommes forts » ! Combien peu ils réalisent maintenant leurs propres privilèges ! Ainsi, supposons qu'on attende un libérateur pour une chose quelconque ; il serait parfaitement convenable de demander instamment ce libérateur — de sentir qu'il tarde à venir. Mais après qu'il serait venu, croyez-vous qu'il serait bon et convenable de le presser de venir ? C'est la méprise que les gens font maintenant. Ils s'emparent du langage des Psaumes et l'appliquent à l'expérience chrétienne. Mais vous n'auriez pas pu avoir dans les Psaumes la révélation de ce que nous avons ici. Sans doute vous trouvez la miséricorde de Dieu avant la résurrection de Christ ; mais il n'y avait pas une telle chose que l'opération de cette puissance qui a ressuscité Christ d'entre les morts. C'est une profonde méprise, quand on pervertit l'Ancien Testament de manière à en faire le langage de notre expérience. Il y aurait du péché, si nous ne nous servions pas de l'Ancien Testament pour notre profit et pour notre bien ; mais ce dont nous parlons serait non en user, mais *en abuser*. Il y a de l'incrédulité à confondre aucune des choses d'autrefois avec la puissance céleste de la résurrection de Christ.

Voici donc la mesure de la puissance qui opère

envers nous — c'est la même puissance qui a opéré en Christ. Comment aucune de ces choses peut-elle être connue selon Dieu? « Dans *la pleine* connaissance de Lui. » Vous n'apprendrez jamais aucune vérité comme il faut, sinon dans la connaissance de plus en plus profonde de Christ. C'est dans le manque de cela que gît la cause de la faiblesse parmi nous : la doctrine toute nue n'est pas la connexion avec Christ. Quand la fleur est séparée de ce qui est sa source, son soutien, et son appui, elle est dès ce moment-là condamnée à dépérir et à mourir. Nous avons en Christ ce qui est excellent et plein de bénédiction; mais pour les connaître ces choses comme telles, pour en éprouver la vérité, pour en jouir toujours, il est nécessaire que nous nous en occupions dans leur connexion avec Christ. Si je considère Christ, je vois en Lui la vie même que Dieu m'a donnée, et l'espérance aussi qui est propre à cette vie, même en ce qui concerne l'héritage. Qui oserait dire qu'il serait présomptueux pour Christ de l'avoir? Bien au contraire, c'est ce qui Lui est dû. Tel est l'amour de Dieu pour Lui comme homme, et telles sont les délices que Dieu trouve en Lui, que Dieu ne pourrait priver Christ d'une seule des choses qu'Il a créées. Christ est héritier de tout; et nous, cachés en Christ, nous pouvons entrer dans la plénitude de sa vocation, et dans l'héritage, parce que nous sommes

introduits dans une union réelle avec Christ. Et comme vous ne pouvez connaître la vocation et l'héritage, sinon dans la pleine connaissance de Christ, il en est de même aussi de « l'excellente grandeur de sa puissance. »

La hauteur de cette puissance, c'est ce que Dieu a déployé quand Il a ressuscité Christ d'entre les morts, et qu'Il « l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, » etc. Il lui a donné la place suprême de gloire. Imaginez tout ce qu'on peut concevoir de l'ange le plus élevé, ou de l'archange; Christ a reçu une dignité plus élevée encore; et Il occupe cette place en nous associant avec Lui maintenant, pendant que nous sommes ici. Il est Celui qui non-seulement nous reconnaît et montre sa bonté envers nous, et emploie pour notre bien la grandeur de sa gloire, mais qui fait beaucoup plus encore. Celui qui est à la tête d'un vaste empire peut faire servir le trône au bien de ses sujets et à la gloire de ceux qu'il désire honorer; mais il n'y a pas d'association positive, immédiate, personnelle avec lui-même. *C'est là ce que le chrétien possède avec Christ.* Ce que nous avons ici, ce n'est rien moins que d'être un avec Lui.

C'est pourquoi il est ajouté que ce Sauveur béni, sous les pieds duquel Dieu a assujéti toutes choses, a été donné aussi pour être « Chef sur toutes choses à l'Eglise. » Il n'est pas dit : *Chef sur l'Eglise*, mais « *Chef sur toutes choses à*

*l'Eglise* » (vers. 22). L'Eglise partage sa place comme Chef sur toutes choses; mais elle le fait comme étant son corps, dans une union inséparable avec Lui. L'Homme glorifié est haut élevé pour avoir une suprématie universelle sur toutes les créatures de Dieu; et c'est là ce qu'Il partage avec nous, et ce qu'Il manifestera bientôt comme notre portion avec Lui. Le chrétien est maintenant un membre du corps de Christ — maintenant donc, par le Saint-Esprit, il est dans l'association la plus intime avec Christ, non-seulement comme ayant la vie en Lui, mais comme jouissant du privilège d'être un avec Celui qui est haut élevé comme Chef suprême sur toutes choses. Il est un membre de son corps; et quoique ce ne fût pas à Eve directement que Dieu donna la domination, toutefois par sa volonté elle y avait part. La domination fut donnée à Adam, mais par association Eve la possédait avec Adam. C'est ainsi que l'Eglise la possède comme l'Eve — dépendante et associée — de l'Homme céleste, du dernier Adam. Cela nous donne immédiatement une vue claire de ce qu'est notre vocation, et de la raison pour laquelle Dieu demande une séparation complète d'avec le monde. Au temps du Protecteur en Angleterre, il aurait été inconvenant pour ceux qui étaient attachés à la famille royale de rechercher ou même d'accepter un poste d'honneur. Il en est de même du chrétien maintenant. Nous

appartenons à Celui qui est caché loin de la terre — maintenant haut élevé dans cette place de suprématie universelle. Le monde que nous voyons n'est pas encore assujéti à Christ d'une manière pratique, quoique pour la foi toutes choses le soient ; mais nous savons qu'Il est haut élevé ; « Chef sur toutes choses à l'Eglise. »

Nous Lui appartenons, et Il voudrait que nos cœurs fussent élevés au-dessus de la scène présente. L'Eglise est « son corps, et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous » — (vers. 23). Elle est le complément, ou ce qui complète Christ — envisagé comme l'Homme ressuscité d'entre les morts. Comme Fils de Dieu, sans doute, Il ne demande rien pour compléter sa gloire ; mais comme Homme, Il le demande. Il ne serait pas complet dans sa gloire de résurrection sans l'Eglise, pas plus qu'Adam n'aurait été complet sans Eve. Et, Dieu, dans les conseils de sa gloire, l'a ainsi ordonné. De toute éternité, son intention était que, lorsque son Fils deviendrait cet Homme béni et glorifié, Il partageât — pour sa propre gloire et à sa louange — toute la gloire qu'Il aurait comme l'Homme ressuscité, avec ceux qui par leur nature étaient de pauvres pécheurs, entièrement morts, mais qui sont maintenant délivrés de leurs péchés, et qu'Il a faits *un avec Christ* en haut. Par l'Esprit qui est maintenant donné, Il leur en communique la

connaissance, pendant qu'ils sont dans le monde, afin que, dans leur esprit et dans leurs voies, ils soient entièrement au-dessus du monde.

---

## QUELQUES MOTS SUR LA TRINITÉ.

---

C'est absurde de songer à faire l'application des nombres à un être divin ou moral. Nous n'entendons pas la même chose par l'unité dans les chiffres et l'unité dans les âmes. Mais je nie que Dieu ait été ou pût jamais être pleinement *révélé* comme un. Il est un; mais Il ne fut jamais révélé comme un. Il fut révélé comme étant un, en contraste avec une multiplicité de dieux. Mais quand Il fut révélé comme étant un, Il n'était pas pleinement révélé. Il exista toujours en unité, en trinité — non que j'aie la prétention de sonder cela, mais je le sais parce que, quand Il fut pleinement révélé, Il fut ainsi révélé. Quand Il était révélé comme étant un, Il ne permettait pas qu'on L'approchât, et Il faisait voir cela soigneusement : Il demeurait (en tant qu'ainsi révélé) derrière la voile; en un mot, Il se servit de plusieurs figures sensibles pour montrer qu'Il n'était pas connu, que la vraie lumière ne luisait pas, et que le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté.

Mais lorsqu'Il se révèle, le Fils est sur la terre, toutefois dans le sein du Père. Il est l'image du Dieu invisible. Celui qui L'a vu, a vu le Père. La lumière de Dieu était dans le monde, mais le monde ne la voyait

ni ne la comprenait. Celui qui était révélé, le Père, était connu ou pouvait être connu dans sa bonté par le Fils. Quoique le Dieu invisible fût manifesté par Celui qui était son image, s'Il avait cessé d'être invisible, Christ aurait cessé d'être un révélateur spécial et une image spéciale; s'Il ne L'avait pas *parfaitement* montré et révélé comme réellement manifesté (c'est-à-dire, s'Il n'avait pas été *Dieu*), il n'y aurait eu ni amour, ni bonté, ni support, ni patience, ni pouvoir — il n'y aurait pas eu de révélation. S'Il n'avait pas été Fils, Il n'aurait pu nous révéler le Père comme tel.

Mais il y a encore autre chose. Les ténèbres ne comprirent point la lumière. Le Saint-Esprit (lorsque fut accomplie l'œuvre qui était nécessaire pour que nous fussions placés, selon la nature sainte et juste de Dieu, dans cette position sans laquelle Il n'eut pas été ainsi connu, c'est-à-dire, en vérité), le Saint-Esprit, dis-je, devint le pouvoir pour donner la capacité de comprendre, et pour révéler, non pas comme objet, mais comme donnant puissance, puisqu'Il nous avait vivifiés de manière à ce que nous eussions capacité pour saisir. Je ne dis pas ceci *à priori*, mais d'après la révélation de Dieu.

Sans la Trinité on ne connaissait pas l'amour, la sainteté, la justice, — la nature spirituelle de Dieu et la pureté comme telle. Cela veut dire qu'Il n'était jamais révélé tel qu'Il est qu'Il fut toujours. Toute la vraie nature de Dieu, c'est-à-dire, ce qu'Il est sans la Trinité, reste inconnue. Le Père veut, le Fils vivifie ceux qu'Il veut; mais parce que nous avons des volontés distinctes, pourquoi en serait-il nécessairement de même du Père et du Fils? L'Esprit distribue à ceux qu'Il veut; mais ceci n'est pas distinct de la volonté du



Père et du Fils. Ils n'ont pas le même conseil, mais un seul conseil, une seule pensée, un seul sentiment, un seul dessein; toutefois ils agissent d'une manière distincte dans la manifestation de ce conseil. Le Père envoie le Fils, et le Fils le Saint-Esprit. Mais quand le Fils vient, Il n'est point par là séparé du Père. « Le Père qui demeure en moi, est Celui qui fait les œuvres. » De même Il chasse les démons par l'Esprit de Dieu, mais c'est *Lui* qui les chasse. Il y a unité en tout ce qui constitue l'unité quand nous parlons spirituellement — non pas l'unité qui consiste à arriver aux mêmes choses, ou dans l'union, ou dans le fait d'être unis comme nous le sommes en ayant un seul et même Esprit qui demeure en tous, mais — l'unité qui résulte du fait qu'il y a unité dans l'être éternel; de sorte que tout le reste découle de cette volonté une, de ce conseil un, de telle sorte cependant que la distinction d'action dans cette volonté nous est révélée : non pas distinction de volonté, mais distinction de vouloir.

Je ne prétends pas le moins du monde sonder ce mystère divin où tous sont Dieu, tous un seul Dieu, Dieu tous trois; cependant le Père est révélé, le Fils révèle, le Saint-Esprit vivifie et manifeste. Le Fils qui révèle n'est pas différent du Père qu'Il révèle, ou Il ne Le révélerait pas. Par le Saint-Esprit qui vivifie et manifeste, nous sommes nés de Dieu et connaissons Dieu comme Celui qui demeure en nous. Il nous Le révèle par sa propre présence et Il est de toute manière la puissance de Dieu, agissant dans la créature.

La créature ne pouvait pas atteindre à Dieu; ou Dieu ne serait pas Dieu. C'est absolument impossible; car si le fini atteint à l'infini, il n'y a ni fini ni infini. Et le Dieu infini ne pouvait pas comme tel se révéler à une créa-

ture finie. Et cela n'est pas vrai seulement au point de vue mental ; car si Dieu dans sa gloire s'était ainsi révélé, la créature n'aurait pu exister devant Lui. De même s'Il s'était révélé moralement (c'est-à-dire simplement dans sa gloire comme saint et juste) l'homme n'aurait pu subsister devant Lui. Pas même l'amour n'y pouvait faire ; car qu'était-il pour l'homme tel qu'il était ? Pas de lien, pas de désir, et, si l'homme était pécheur, pas de convenance, d'à-propos dans sa manifestation.

Mais dans le Fils par le Saint-Esprit, par l'œuvre de Christ et l'opération du Saint-Esprit, Dieu est révélé et dans l'amour du Père, la justice et la sainteté sont maintenues et glorifiées, en même temps que la présence du Saint-Esprit confère capacité de communion dans la jouissance du Père et du Fils, et intelligence spirituelle de toutes ces voies.

Aussi lorsque Jean dit que Dieu a tellement aimé le monde, trouvons-nous partout où il parle de la grâce et de la puissance qui amènent l'homme dans la connaissance et la jouissance de Dieu, qu'il parle du Père et du Fils, ajoutant ensuite dans les paroles de Christ la présence et l'œuvre du Consolateur. Jean est celui qui traite spécialement de la révélation de Dieu, pas de la présentation de l'homme à Dieu, bien qu'il en parle aussi ; comme Paul aussi parle de la révélation de Dieu, quoiqu'il traite spécialement de la présentation de l'homme à Dieu.

Nous voyons donc qu'il ne pouvait y avoir de pleine révélation de Dieu, sinon par le moyen du Fils, par l'Esprit, et par là du Père. La pleine révélation du Dieu unique est seulement ainsi, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Cela, seulement cela, est *ce que* le Dieu unique

est, une identité de volonté et d'être, de sorte qu'ils sont essentiellement un et seulement un, toutefois distincts dans le vouloir et dans l'action (et nous pouvons les distinguer dans le vouloir et dans l'action. De là vient que nous parlons ordinairement de personnes), néanmoins ne voulant et n'agissant jamais que dans la volonté et l'unité de nature qu'ils ont en commun.

Je crains trop de paroles d'homme sur ce sujet : Mais j'affirme que la *seule* pleine révélation du seul vrai Dieu est sa révélation dans la Trinité. Nos prières montent en harmonie avec elle. Par Lui, (Christ, le Fils) nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit.

---

### OH! QUAND SERAI-JE AUX CIEUX ?

---

Oh ! quand serai-je aux cieux ! je n'ai plus rien à faire  
 O terre avec ta vanité !  
 Je me rends vers un monde où rien n'est éphémère,  
 Où tout est brillant de beauté.  
 Oh ! je voudrais déjà dans la paix immortelle,  
 Rejoindre les saints bienheureux !  
 Je voudrais, je voudrais chanter l'hymne éternelle,  
 Et briller de joie avec eux.  
 Je voudrais du Sauveur voir la face bénie  
 Et le contempler à toujours !...  
 Etre exempt du péché c'est ma plus chère envie,  
 Mon vœu constant de tous les jours.  
 Que ne suis-je déjà dans le séjour suprême  
 Toujours radieux, toujours beau,  
 Eprouvant ô mon Dieu ! ton étreinte elle-même  
 Dans ce tabernacle nouveau !  
 Oui, je voudrais, Seigneur, partager ta victoire  
 Et ton repos si glorieux.  
 Oui, mon plus vif désir, c'est posséder ta gloire.  
 Oh ! quand serai-je dans les cieux ?

C.-L. F.

(Traduit de l'Anglais).

# L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

---

## LA JUSTICE DIVINE

---

Le développement de la discussion sur la question de la Justice Divine et une rapide revue de ce que j'ai moi-même écrit, me présentent l'ensemble de la question sous un jour si sérieux, que je me sens amené à reprendre la plume. Je le fais d'autant plus que je vois que le nombre de ceux qui sont enveloppés dans la pernicieuse erreur contre laquelle je cherche à m'élever, est plus grand que je ne l'avais cru d'abord, et que l'erreur elle-même est plus grave que je ne l'avais pensé quand j'en rejetai la fausseté au commencement.

Dans le fait que le journal « British and Foreign Evangelical Review, » et, après lui, le « Irish Christian Examiner, » ont admis un article aussi anti-chrétien, sous le rapport de la doctrine, que celui qu'ils ont publié, il y a, de la part des conducteurs avoués de l'opinion re-

ligieuse, la preuve d'un tel aveuglement quant à ce qu'est la vérité et à ce qu'est l'erreur, que je sens plus que jamais le besoin d'avoir pleinement et clairement devant mon esprit la vérité sur le sujet de la Justice de Dieu. Je sais bien qu'on a soulevé de la clameur, qu'on a averti contre des erreurs dangereuses — ressource ordinaire de ceux qui ne peuvent répondre à ce qui a été dit et ne veulent par admettre la vérité qui a été produite. Je n'ignore pas non plus combien l'on a été facile à accepter une erreur quelconque, pourvu qu'elle condamnât la vérité divine sur laquelle j'insistais avec l'appui de l'Écriture. Tout cela n'a servi qu'à me montrer la source réelle de l'opposition et l'importance de la question soulevée. Si c'était seulement une question touchant ceux qu'on nomme « les frères, » je ne me sentirais point disposé à provoquer de l'excitation; mais cela n'est pas du tout le cas. Ce qu'est l'Église, son état actuel et la présence du Saint-Esprit, sont des vérités importantes, et, avec elles, la venue du Seigneur. Mais la question de ce qu'est la justice devant Dieu, et de ce qu'est la justice de Dieu, est d'une importance vitale pour l'Église de Dieu tout entière. Je suis heureux que, par rapport à cette question, un grand nombre d'âmes ne soient que mal dirigées, et qu'il leur suffise de la comprendre comme il faut pour être spirituellement délivrées. Bien des âmes simples n'ont pas, là-

dessus, de pensée distincte; elles se reposent simplement, en paix devant Dieu, sur l'œuvre de Christ; elles sont heureuses. Elles peuvent apprendre davantage sans doute; mais je ne puis que désirer qu'elles conservent leur simplicité et leur paix. Mais beaucoup d'autres sont retenues en arrière par un faux enseignement. Ce qui leur a été enseigné au-delà du simple sujet de la rédemption, et de l'expiation, n'a fait, j'ose bien le dire, qu'obscurcir la vérité pour elles. Je sais parfaitement que je vais avoir contre moi toute une armée de docteurs du parti soi-disant évangélique pour avertir et dénoncer. Si ce n'est pour l'amour d'eux, cela m'est bien indifférent quand j'ai l'Écriture avec moi et pour me guider, et je ne doute en aucune façon que je l'aie. L'opposition ne fait que démontrer le besoin d'être positif et de rendre la question claire par l'Écriture. Mes opposants ont pris une mauvaise voie, et les clameurs de ceux que je sais avoir tort ne sauraient m'émouvoir, excepté pour me rendre plus décidé encore. Quelques-uns pourront me blâmer de ce que j'ai la confiance de posséder la vérité et de ce qu'en apparence je brave les autres. Mais l'Écriture a une autorité sacrée et suffisante, et si l'école contre laquelle je m'élève fait fourvoyer les saints, il vaut la peine de dénoncer sa doctrine comme étant anti-scripturaire et constituant une erreur pernicieuse. Je serais blâmable si j'avais

quelque sentiment d'amertume ; mais je ne connais pas les personnes contre lesquelles je m'enrange, sauf une ou deux et seulement de nom. Je n'ai pas conscience d'un sentiment d'amertume ; mais je dénonce comme anti-scripturaire et renversant le système tout entier du Christianisme relativement à notre position devant Dieu, la doctrine qui attribue la justice du croyant au fait que Christ a gardé la loi pour nous. Paul, qui, comme on le sait, est celui qui a enseigné particulièrement la doctrine de la justification, Paul s'élève par une argumentation tout particulièrement soignée et serrée contre toute pensée de ce genre (1) ; et la doctrine qu'il enseigne est absolument mise de côté, si l'on reçoit une telle notion. C'est là ce qui me rend ardent sur le sujet. Ce système renverse la doctrine du

---

(1) Mes amis sont souvent plus effrayés que moi. Par une note insérée au « Bible Treasury », je suppose qu'un certain M. Furlong a découvert quelque merveilleuse racine de mal dans l'expression : « la doctrine de la justice selon Paul ». Ainsi que cela est établi au « Bible Treasury », l'expression n'a été qu'empruntée à la brochure à laquelle je répondais ; mais je demande la permission de dire à M. Furlong que, s'il est vrai qu'un seul et même divin Esprit a assurément dicté le tout, aucun autre apôtre, à l'exception de Jacques qui insiste sur la démonstration de la justice par les œuvres, ne traite la question ou ne parle du tout de la justification ; et il ne saurait y avoir une expression mieux appropriée ou plus convenable que celle de « la doctrine de la justice selon Paul ». C'est dans les écrits de Paul, et là seulement, qu'on trouve cette doctrine traitée à fond. Que toutes les autres Ecritures concordent avec elle, c'est ce dont je ne doute pas un instant.

Nouveau Testament quant à la véritable position du Chrétien devant Dieu. Mes adversaires insistent sur le fait que Christ a gardé la loi pour nous et que c'est ce qui constitue notre justice positive devant Dieu. Cela, je le nie; je ne nie pas que Christ ait gardé la loi, mais que ce soit là ce qui constitue notre justice. L'Écriture n'enseigne pas de doctrine semblable, mais elle enseigne le contraire. Ainsi, la question est nettement engagée. Je dénonce la doctrine comme anti-scripturaire et contraire à la vérité chrétienne. J'affirme que ceux qui l'enseignent sont, sous ce rapport, de faux docteurs. J'ai suffisamment répondu aux arguments de mes adversaires, à mesure qu'ils se sont présentés dans la controverse. Mon objet maintenant est différent, — c'est de traiter le sujet dans son ensemble, en le prenant à sa source comme système de doctrine.

Le point de départ de ces docteurs est la loi. La justice est mesurée par la loi. Il faut qu'il y ait une loi pour qu'il y ait la justice d'une part, ou le péché de l'autre. Le péché, c'est la transgression de la loi. « Il est donc évident, dit le Dr O' Brien, que dans la justification qui nous regarde — dans laquelle l'homme est partie et Dieu juge (1) — nous n'avons qu'à considérer la

---

(1) Remarquez ici qu'il s'agit d'une justification fournie à Dieu, de laquelle Il est juge, et non point de Son œuvre, à Lui, en justification. Mais même en ce sens, cela n'est pas vrai : les Gentils sont jugés sur un autre principe que les Juifs.



loi, vis-à-vis de laquelle l'homme est responsable, pour voir ce que signifie la justification.» Voilà la doctrine du parti tout entier. D'où il suit que tous doivent être placés sous la loi, et sous la même loi. Ainsi, Adam est placé sous cette loi; de là vient que M<sup>r</sup> Molyneux, qui ne fait que renvoyer à la doctrine commune, écrit : « Il fut dit à Adam : Fais ceci, et tu vivras. » Et l'on pousse la chose si loin que le journal « Marrow of Modern Divinity » va jusqu'à expliquer comment Adam transgressa chacun des commandements. Ainsi, les pays sont mis sous cette même loi, puis les Chrétiens aussi, — tandis que l'on invente des distinctions entre la loi absolue et une loi formelle particulière, pour s'opposer à la preuve bien claire que fournit l'Écriture contre ces idées.

Le système tout entier est faux dans toutes ses parties; et si, au lieu de dire : « nous n'avons qu'à considérer la loi, vis-à-vis de laquelle l'homme est responsable, » j'examine l'Écriture et la révélation, je trouve que l'apôtre y montre bien soigneusement que nous sommes établis sur un autre terrain, et point sur celui-là du tout; — sur le terrain de la justice de Dieu, qu'il met diligemment et soigneusement en contraste avec le premier. Il s'attache à montrer que nous ne devons pas faire ce que le D<sup>r</sup> O' Brien dit que nous devons faire, et que si nous le faisons nous sommes sous la malédiction. Ceci est

évidemment une question sérieuse. Ces docteurs de la loi nous disent de faire exactement ce que l'apôtre nous dit de ne pas faire, ce qu'il dénonce, ce qui, déclare-t-il, place l'homme sous la malédiction.

Mais pour procéder par ordre, je répondrai à chaque partie en détail, avant d'attaquer le système dans son ensemble.

C'est un système faux jusque dans ses moindres particularités. En premier lieu, car il convient de donner la première place à ce qu'on allègue être de l'Écriture, le péché n'est pas la transgression de la loi. C'est là une fausse traduction, produite, je n'en doute pas, par cette école. Le terme est employé *en contraste* avec le fait d'être sous la loi. Ailleurs, ces traducteurs le rendent différemment. Ceux qui ont « péché sans loi, périront aussi sans loi, et ceux qui ont péché sous (la) loi, seront jugés par (la) loi » (Rom. II. 12). Or, ce qui a été traduit par « transgression de la loi » (1 Jean III. 4) est la même chose (quant à la force du mot, seulement ici c'est comme adverbe) que ce qui est rendu par « sans loi » en Rom. II. 12 — en contraste avec le fait d'être sous la loi et jugé par elle. C'est-à-dire que ce qu'on a rendu par « transgression de la loi, » c'est ce que l'Apôtre met expressément en contraste avec la loi; c'est l'anomie. Ceci est une chose sérieuse. Cette doctrine relativement à la loi, a conduit à la falsification de la définition

scripturaire du péché. Je ne pense pas qu'un honnête homme quelconque prétende dire que *ανομια* signifie transgression de la loi, ou la même chose que *παράβασις νόμου*.

Le principe du système est qu'il fut dit à Adam : « Fais ceci et tu vivras. » Cela est également faux. Il ne fut point dit à Adam : « Fais ceci et tu vivras ; » et, contrairement à ce qu'établit le journal « Marrow of Modern Divinity, » cela n'est pas davantage impliqué dans la menace de mort faite pour le cas où il mangerait le fruit défendu. Adam n'avait rien à faire. Il ne fut pas appelé à obtenir la vie en faisant quelque chose ; il n'était pas encore tombé sous le pouvoir de la mort. Pour autant que la sécurité de la vie se rattachait à un acte quelconque, c'était à celui de manger de l'autre arbre. Mais il ne lui fut jamais dit de manger de celui-là pour vivre. C'est un fait frappant que la responsabilité d'une part, et d'autre part une source ou soutien de la vie, furent ainsi placés comme choses distinctes même dans le Paradis. Ce que les Païens et les Juifs, les savants et les théologiens ont été si fort embarrassés de concilier — la responsabilité et le libre don de la vie — s'élevait là et était représenté par ces deux arbres. La créature manqua à sa responsabilité, *fit*, et mourut. C'est à cela que les docteurs voudraient nous ramener, alors que Dieu révèle que « le don de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur. »

Mais Adam ne reçut jamais de promesse de vie à la condition de faire quelque chose; il ne fut jamais placé par Dieu sur ce pied-là. Il fut seulement averti qu'il mourrait, lui vivant, s'il désobéissait. Ce que disent les docteurs du parti évangélique sur ce sujet n'est qu'une allégation décevante, fatale et anti-scripturaire. Non-seulement on ne saurait le trouver dans l'Écriture, car ils ne produisent jamais l'Écriture à l'appui d'aucune de leurs allégations; mais l'Écriture place Adam sur un terrain entièrement différent. Il ne fut pas appelé à faire quoi que ce soit, ne reçut aucune promesse de vie sous la condition de faire. Il était vivant, et, comme tel, menacé de mort. Cette fausse doctrine renverse la vérité tout entière de la chute et de notre condition comme tombés. Adam tomba de ce *en quoi il était*, et ne perdit jamais de promesse, car aucune ne lui avait été faite. Tous les principes révélés des dispensations de Dieu sont faussés par ce système.

Nous avons vu l'homme placé sur le terrain de la responsabilité, et tombant; et l'arbre de vie — auquel, sans cela, il eût conservé libre accès sans condition ou obligation de faire — demeurant non touché. L'homme était maintenant tombé et pécheur, séparé de Dieu et pécheur dans sa nature. Je passe par-dessus le grand et solennel jugement exécuté sur la terre comme résultat de cet état, car-ce fut un acte judiciaire.

Ce que Dieu fait ensuite, c'est de donner une promesse, non de vie, mais la promesse de la *semence*, de Christ, — une promesse inconditionnelle que toutes les nations seraient bénies en Abraham, et ceci est subséquemment confirmé à la semence. Aucune promesse de vie ne fut faite à Adam, tombé ou non tombé. Dieu déclara dans le jugement prononcé sur Satan que la semence de la femme lui briserait la tête. Mais ce n'est pas le premier Adam qui était la semence de la femme, c'est le second. Cette semence est maintenant promise à Abraham sans condition par rapport au don. Jusqu'à ce moment, la seule loi qu'il y eût, loi qui dans sa nature (comme alliance donnée en termes exprès) en exclut toute autre comme fondement et mesure de responsabilité, consistait dans la prohibition de manger du fruit défendu. Le cœur et la nature de l'homme s'étaient éloignés de Dieu avant même qu'il eût extérieurement enfreint la prohibition ; mais ceci est autre chose — une chose que l'homme spirituel peut saisir, mais qui n'a rien à faire avec une loi ou les termes d'une alliance.

Après cette promesse, faite inconditionnellement à Abraham (promesse non de vie, mais d'une semence) vint la loi. Non pas que la loi pût annuler cette promesse ou l'alliance, cela était impossible, ainsi que l'Apôtre nous le montre aux Galates ; mais la loi fut ajoutée afin de faire ressortir le mal par la transgression jusqu'à

ce que vint la semence, à laquelle la promesse était faite. Jusqu'ici il n'y avait pas eu du tout de promesse de vie. Il y avait eu l'alliance légale faite avec Adam, alliance dont la transgression impliquait la mort; et la promesse de la semence, faite sans condition aucune — promesse, quant à son principe, tout à fait incondiionnelle. Tels sont incontestablement les faits fournis par l'Écriture sur ce sujet, et ce qu'établit de fait l'épître aux Galates. Lorsque la loi vint, il y eut une promesse de vie, une promesse conditionnelle. Le passage : « Celui qui aura pratiqué ces choses, vivra par elles » (Lévit. xviii), est cité par Paul en Rom. x. comme l'expression du principe de la loi quant au moyen d'obtenir la justice, bien qu'il demeure encore et infailliblement vrai que la vie et l'incorruptibilité *ont lui* par l'évangile. Il n'est pas dit qu'elles furent données pour la première fois, mais qu'elles ont lui par l'évangile.

Mais jusqu'ici nous avons vu que cette allégation qu'Adam aurait été placé sous la condition de « Fais ces choses et tu vivras, » n'est pas fondée sur l'Écriture. Nous avons vu, au contraire, qu'il a été placé dans une condition tout à fait différente et sur un autre pied. C'est renverser l'enseignement de l'Écriture que de le placer sous la loi, telle qu'elle fut donnée subsequmment. Il était sous une alliance, mais comme vivant, menacé de tomber sous la puis-

sance de la mort. Nous avons vu qu'Abraham — avec qui apparaît une nouvelle et remarquable économie, une nouvelle et remarquable révélation de Dieu — ne fut placé sous aucune loi comme fondement de justice, puisqu'il a été justifié par la foi; que la promesse lui fut faite sans condition quelconque, et que ce n'était pas la promesse de la vie, mais celle de la semence, qui est Christ. Des cas semblables montrent que mettre ainsi tout sous la loi, — depuis Adam jusqu'à nous, — c'est effacer l'enseignement clair, positif de l'Écriture, quant aux diverses positions dans lesquelles les hommes ont été placés. La notion que la loi était écrite dans le cœur d'Adam est tout aussi dépourvue de fondement. Il n'avait point encore acquis la connaissance du bien et du mal, nécessaire à l'application de la loi; cela est d'autant plus évident qu'il avait une autre loi formelle, destinée à mettre à l'épreuve son obéissance, et que certainement celle-ci n'était pas écrite dans son cœur.

Mais nous voici arrivés — avec la suite des dispensations de Dieu — au don de la loi. La question de la justice, que n'avait pas touchée la promesse inconditionnelle, est maintenant soulevée. La justice est requise de l'homme. Mais considérons ceci d'une façon un peu plus particulière.

Nous trouvons de nouveau les deux grands

principes du Paradis, la responsabilité et la vie, mais la vie dépendant du fait que l'homme devra satisfaire à sa responsabilité. « Fais ces choses et tu vivras. » Il n'y a pas de doute que cette parole littérale du Lévitique implique que les Israélites jouiraient, sous la bénédiction de Dieu, de la vie dans ce monde; néanmoins, le grand principe est posé, et une espérance au-delà de ce monde rayonne au travers des ténèbres par la soif, divinement donnée, du cœur des hommes et le témoignage prophétique de la Parole. Si un homme gardait les commandements, il vivrait. Mais, comme dit l'Apôtre, ce qui « était donné pour la vie, a été trouvé pour moi pour la mort. » S'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait sur le principe de la loi. Mais il n'y en avait pas de telle. La loi était un système particulier, introduit pour faire l'épreuve de l'homme et mettre à jour ce qu'il était au fond, alors qu'il était réellement pécheur et sous la mort, prétendant malgré cela à de la puissance et à une volonté libre. Mais elle s'est trouvée être un ministère de mort et de condamnation, la puissance du péché; rendant le péché excessivement pécheur, et provoquant, non par sa faute toutefois, l'action du péché. Mais elle fut seulement ajoutée jusqu'à ce que vint la semence à laquelle la promesse était faite. La loi est la règle exacte de ce que Dieu requérait de l'hom-



me ; mais l'homme était pécheur. Elle ne donnait pas la vie, ne conduisait pas à la justice devant Dieu. Si on la gardait, on trouverait la vie par elle ; mais c'est ce que jamais homme n'a fait, Christ excepté. La loi prohibait, cela nécessairement et justement, ce que l'homme faisait, était et sentait en lui-même ; et elle commandait ce qui était contraire à son état et à ses sentiments d'après la nature du vieil homme. C'était un procès, une dispensation avec l'homme, dont le caractère était du plus grand poids, parce que son contenu était la perfection de l'homme comme tel ; mais c'était un procès d'épreuve ; la loi ne donnait pas la vie ; par elle-même elle ne le pouvait pas, si même elle eût été gardée. Elle eut pour résultat de rendre le péché excessivement pécheur, et non point d'amener à la justice.

En Christ Dieu reprit la question des arbres du Paradis, non plus en requérant ou en défendant, mais en agissant. Il donne la vie, la vie en Christ, et Christ prend sur Lui toutes les conséquences de notre responsabilité, les ôte toutes, et ayant, dans cette position, parfaitement glorifié Dieu, place l'homme, selon la bonté souveraine, dans la gloire de Dieu. Naturellement je parle de l'efficace de Son œuvre pour les croyants. C'est ici seulement qu'on peut trouver la conciliation de la responsabilité avec la possession de la vie. Mais c'est la grâce, c'est l'acte

et l'œuvre de Dieu. Il a donné Son Fils unique afin que nous eussions la vie par Lui, et pour être la propiation pour nos péchés. Maintenant, comme Il est, tels nous sommes dans ce monde. C'est une solution bénie, donnée par Dieu en grâce souveraine, à ce qui n'aurait jamais pu être résolu d'une autre manière. La grâce règne par la justice en vie éternelle par Jésus-Christ, notre Seigneur. La loi n'a jamais été le moyen d'obtenir la justice ou de communiquer la vie, et elle n'a jamais été non plus donnée dans ce but. Une loi fut donnée à Adam d'une façon qui n'implique pas la connaissance du bien et du mal, mais qui mettait à l'épreuve l'obéissance de l'homme, sous peine de mort. En cas de chute, la semence de la femme était annoncée dans le jugement du serpent ; mais aucune promesse n'était faite à Adam. La promesse de bénir toutes les nations est faite à Abraham, et confirmée à la semence, qui est Christ. Alors est soulevée, dans le don de la loi et de la faveur divine moyennant l'obéissance, la question d'acquérir la justice devant Dieu (question déjà résolue, quoiqu'en principe seulement, en Abraham). Le résultat, et le résultat nécessaire, du côté d'une nature pécheresse, c'est que la loi produit la colère par la transgression. Nous pouvons ajouter que l'état de l'homme est alors pleinement mis à l'épreuve par la manifestation de Dieu en grâce sur la terre, et le jugement prononcé sur

le monde. « Maintenant est le jugement de ce monde. » Mais ainsi Dieu est parfaitement glorifié par l'œuvre du dernier Adam, et c'est Lui qui est l'auteur de la vie divine et du salut éternel.

Nous pouvons considérer la loi et Christ comme étant les deux grands principes de cette question de la vie et de la justice, l'ancienne alliance et le grand fondement de la nouvelle; ou bien — ce qui nous regarde davantage maintenant, car les deux alliances sont traitées directement avec Israël — comme étant les deux grands principes de la justice : la justice de la part de l'homme *envers* Dieu, sous la responsabilité, et la vie cherchée par ce moyen (et ici Dieu est simplement juge, comme le dit D' O' Brien); ou enfin la justice de la part de Dieu en faveur de l'homme et la vie éternelle donnée, nos péchés étant ôtés et Dieu parfaitement glorifié. Et ici c'est Dieu qui justifie. Mais cela nous conduit dans les lieux célestes, par la souveraine grâce qui nous est faite, selon la parfaite glorification *de Dieu* accomplie par Christ. Maintenant, la loi, ainsi que nous l'avons vu, ne fut jamais le moyen d'obtenir la vie, — ni la loi sur les tables de pierre, ni la loi sur le cœur, — jamais le moyen d'obtenir la justice, bien qu'elle eût pu le faire si elle avait pu *donner* la vie, c'est-à-dire qu'elle aurait été dans ce cas le moyen d'obtenir la justice de la loi — non pas la justice de Dieu, mais

celle de l'homme. Les voies diverses de Dieu avec l'homme prouvent que la notion d'une justice universelle par la loi, est fausse. Mais si nous rejetons l'idée d'une règle générale unique — la loi — par laquelle la justice aurait dû être obtenue, y avait-il donc diverses manières d'obtenir la vie et la justice devant Dieu, parce que les voies de Dieu étaient diverses? Nullement. Mais le moyen par lequel Dieu donne la vie prouve également la fausseté de leur système légal. C'étaient là des moyens de mettre l'homme à l'épreuve et de l'instruire par les dispensations et les voies de Dieu, afin qu'il se connût lui-même, en relation avec Dieu. La vie éternelle a toujours été le don de Dieu. Elle a été promise avant le commencement du monde et manifestée dans le temps convenable par le moyen de la prédication. Notre salut et notre appel nous ont été donnés dans le Christ Jésus avant la fondation du monde, et sont maintenant manifestés par l'apparition de notre Sauveur Jésus-Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile. Aucun homme ne peut se donner la vie naturelle, encore moins la vie divine. Celle-ci est de Christ et en Christ pour l'homme. La loi ne la donna pas, Paul nous le dit; nulle loi n'a été donnée qui le pût, et nulle loi meilleure que celle qui a été donnée n'était possible. Elle déclarait que celui qui ferait ces choses vivrait par elles, mais déclarait cela

à quelqu'un dont la nature n'était pas et ne pouvait pas être soumise à la loi de Dieu. Mais la justice et la vie ne peuvent pas être réellement séparées. Si nous vivons devant Dieu, ce doit être comme acceptés et justes à Ses yeux. S'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait sur le principe de la loi. Ainsi « Moïse décrit la justice qui (vient) de la loi : l'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles. » La justice de la foi n'est pas séparée de la vie, bien qu'elle ne soit pas par la vie. Christ est l'une et l'autre pour nous, l'une et l'autre pour tous ceux qui eurent jamais la vie ou jamais la justice. Sa mort a prouvé la justice de Dieu quand Il pardonnait les péchés des croyants avant Sa venue. Dieu l'a (Christ) présenté pour propitiatoire, par la foi en Son sang, afin de montrer Sa justice (celle de Dieu). Mais la vie éternelle était promise avant que le monde fût. La question de la justice a été soulevée par l'entrée du péché. Considérons-la maintenant.

Dans l'état d'innocence, la question de l'acceptation d'Adam ne fut jamais soulevée, non plus que celle de la justice. Adam était ce que Dieu l'avait fait. Parler de le justifier, c'eût été mettre en question l'œuvre de Son Créateur. Mais une fois que la conscience est formée, il y a de suite la question : Comment l'homme peut-il être juste devant Dieu ? Abraham ne fut pas justifié

par la loi ou par les œuvres, mais par la foi sans œuvres. « A celui qui fait des œuvres, le salaire n'est pas compté comme une grâce, mais comme une chose due. » Ceux qui étaient sous la loi, ne furent point justifiés par ses œuvres; cela est manifeste d'après l'Écriture. Tout le système de la loi comme moyen d'obtenir la justice était laissé derrière par le Juif converti, afin de l'obtenir d'une autre manière, à savoir, par la foi en Christ. (Gal. II. 15. 16). La loi se trouvait-elle donc abrogée pour ceux qui étaient sous elle? Point du tout. Mais ils mouraient à la loi par le corps de Christ pour être sur un autre pied et dans une vie tout autre; c'est-à-dire en Christ, leur vie et leur justice. Ils n'étaient plus dans la chair; ils n'étaient plus sous la loi; mais ils avaient dépouillé le vieil homme et revêtu l'homme nouveau. Ils étaient vivants à Dieu par Jésus, selon toute la valeur de ce qu'Il a fait pour eux; ils étaient purifiés du péché et acceptés dans le Bien-aimé. La loi est toujours une chose individuelle. « *Celui qui pratique ces choses vivra par elles.* » L'essence même de la loi, c'est que c'est l'homme qui l'accomplit, l'homme qui est obéissant; ce n'est pas l'homme désobéissant et un autre obéissant à sa place. L'homme qui pratique ces choses est justifié. Mais la loi avait soulevé la question de la justice. La connaissance du bien et du mal était là, le péché et la conscience existaient ensemble, et pour avoir la paix

et l'acceptation devant Dieu, il faut qu'il y ait la justice. La loi mettait la justice sur le terrain des œuvres par l'homme, comme vivant et responsable devant Dieu dans ce monde. La loi ne pouvait la mettre que sur ce terrain-là. Sans doute, la foi regardait au-delà; mais il fallait que l'homme sur la terre fût juste selon son état sur la terre. Or, sur le terrain de la responsabilité de l'homme, il n'y avait que ce moyen à employer; et comme Dieu, en en donnant la règle dans la loi (bien que ses exigences les plus élevées fussent pour ainsi dire cachées en elle), avait fourni une règle parfaite à l'homme comme Sa créature ici-bas, l'homme l'a appliquée à tous les temps, et comme étant éternelle, nécessaire et le seul fondement de justice, le seul pour tous les temps. Il en serait ainsi, si l'homme devait être revêtu de la justice qui est de lui. Mais cela est-il? Et si la vie éternelle, promise en grâce avant que le monde fût, doit être conférée, est-ce en la gagnant par la loi qu'on y parviendra? Ou bien, Dieu n'a-t-Il pas par-devers Lui quelque autre moyen, et l'homme n'a-t-il pas d'autre besoin? La conscience de l'homme lui dit qu'il lui faudrait être ce que la loi exige qu'il soit; son orgueil lui dit qu'il peut être tel; et les théologiens sentant que cela est impossible, cherchent à y suppléer par quelque autre moyen, tout en conservant la loi comme mesure. Voici donc la question : La loi étant la règle parfaite

de la conduite de l'homme comme créature, est-elle pour lui le moyen unique, permanent et toujours vrai d'obtenir la vie et la justice, ou bien Dieu en a-t-il un autre ? Ce qui fait qu'on a de la difficulté à sortir de cette idée que la loi tient éternellement cette place, c'est qu'elle est la mesure de la justice humaine, qu'elle en est la véritable et parfaite règle ; et la conscience de l'homme le reconnaît. Mes adversaires disent que la loi est l'unique et permanente voie à la justice, et que ce que Dieu a fait, c'est de l'accomplir pour l'homme, la maintenant non-seulement comme droit et comme règle de justice pour l'homme, mais comme ce par l'accomplissement de quoi la justice et la vie éternelle doivent être obtenues. J'affirme qu'elle est la parfaite règle de la justice de l'homme ou de la créature, mais qu'elle n'est pas, et qu'elle n'a jamais été le moyen d'obtenir la justice devant Dieu, le moyen d'obtenir la justice de Dieu. J'affirme que les voies de Dieu l'ont démontré et que, bien que la loi soit en elle-même une règle parfaite et par conséquent immuable de justice pour la créature, Dieu, qui n'entendait pas que nous eussions la justice de cette manière, n'a fait que l'introduire en attendant. Je vais plus loin, et je déclare que la loi n'a jamais été et n'a jamais pu avoir été donnée pour être ce par quoi la justice serait établie pour nous ; mais que Dieu a démontré la faiblesse de la créature



et son impossibilité d'atteindre, comme telle, à la justice, et a condamné et mis de côté la nature et l'état de choses tout entiers dans lesquels la loi a son opération, en vue de notre introduction dans les lieux célestes (1).

En premier lieu, notre salut et notre vocation nous ont été donnés non point selon des œuvres, mais dans le Christ Jésus avant que le monde fût. Il y avait la promesse de la vie éternelle; c'est le don souverain de Dieu. Le Fils vivifie qui Il veut. Il n'a été donné aucune loi qui pût communiquer la vie. Quant à la justice, la loi n'y pouvait rien faire. Adam dans l'innocence n'avait nullement besoin d'acquérir une justice quelconque. Ainsi que je l'ai dit, il était ce que Dieu l'avait fait; la loi, telle que Dieu l'a donnée, ne pouvait lui être applicable : le vol, la convoitise, l'amour de son prochain, sont des choses qu'il n'aurait pas comprises. En aucune façon le principe de la loi, comme requérant la justice, ne pourrait être appliqué à une personne innocente. Une règle imposée ne convient pas à une telle personne, non plus qu'une loi qui suppose le mal convient à celui qui ignore ce que c'est que le mal. Lorsqu'Adam fut tombé, il est bien clair que la loi ne pouvait pas le justifier ou

---

(1) La loi sera écrite dans le cœur des hommes lors de l'établissement du gouvernement et de la justice sur la terre, sous Christ. Mais cela même est fondé sur l'œuvre par laquelle la justice divine est établie.

lui communiquer la vie. Elle était applicable alors, mais elle ne pouvait que condamner. C'est par elle qu'a été donnée la connaissance du péché. Ni les conseils, ni les voies de Dieu ne communiquent la justice par une loi quelconque. La loi fut donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ. En Lui était la vie; et celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Source éternelle de la vie, Il a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile.

Pour en venir à une preuve directe, voici donc comment se pose la question : Dieu n'a-t-Il pas établi une justice d'un autre *genre* que celle de la loi, — une justice que, s'il en est ainsi, l'accomplissement de la loi ne pouvait pas produire, — une justice qui est, non pas l'accomplissement adéquat des obligations de l'homme (et la loi ne peut pas être davantage), mais la pleine glorification de la nature *de Dieu*, de sorte qu'Il est glorifié en bénissant selon tout ce qu'est cette nature? Ce n'est pas la mise de côté de l'autorité de la loi, car et l'autorité de Dieu et la réelle justice de la créature sont comprises en elle; mais c'est la loi magnifiée, et pourtant l'homme placé, quant à son acceptation, sur un autre terrain, qui est le fruit des pensées et de l'œuvre de Dieu, ratifiées par la séance de Christ à la droite de Dieu. C'est l'homme placé sur le terrain de la résurrection — par la gloire du Père

— et je puis ajouter : placé dans la gloire céleste. Et la loi est étrangère à la résurrection, car elle s'applique à un homme vivant dans ce monde. J'affirme que — d'après l'Écriture — il existe une telle justification et justice divine de ce nouveau genre. Elle a une double portée ou un double aspect. Elle rencontre l'homme dans ses manquements, comme placé sous la responsabilité du premier Adam, y compris la transgression de la loi; elle établit l'homme, accepté de Dieu, dans une position entièrement nouvelle, dans laquelle se trouve aussi, en puissance, la vie divine. Et Dieu demeure juste en faisant l'une et l'autre de ces choses. C'est une justice en conformité avec ce qu'*Il* est, et non avec ce que l'homme devrait être seulement, bien que l'expiation réponde à cela aussi. C'est une justice qui vient de Lui, qui est Son œuvre et qui est mise à effet par Lui en ce qu'*Il* justifie. C'est Lui qui, en elle, agit en grâce, de sorte qu'elle est Sa justice. Elle est en contraste avec celle de l'homme, fondée sur l'œuvre pour l'accomplissement de laquelle Christ s'est fait homme, mais dans laquelle Dieu Lui-même a été glorifié, et dans laquelle l'homme est introduit, de telle sorte que, dans cette œuvre, *Lui, Dieu*, est juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. Autrement, Dieu n'aurait pu être juste qu'en condamnant, car la justice n'avait rien à faire avec Adam non-tombé. Dans cet

état, Adam était, je le répète, ce que Dieu l'avait fait et aurait dû demeurer ainsi. Dieu ne peut point juger ou mettre en question Son propre ouvrage, de manière à y appliquer la justice.

Maintenant, dans l'Écriture, nous voyons que la justice de l'homme, ou justice légale, est toujours mise en contraste avec la justice de Dieu, en nature, en fait et en principe — cette dernière étant distinctement introduite par l'évangile après avoir été promise d'ancienneté. Dans l'intervalle, la loi a soulevé la question de la justice de l'homme et en a donné la véritable mesure, en sorte que Dieu l'a confirmée de Sa sanction divine. Ainsi « Moïse décrit la justice qui vient de la loi : L'homme qui aura pratiqué ces choses, vivra par elles. Mais la justice qui est sur le principe de la foi parle ainsi : Ne dis pas, etc... Que si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. » C'est là, comme dit l'apôtre, « la parole de la foi, laquelle nous prêchons. » Or, je vois ici, d'une manière expresse, que la justice qui est de la loi parle un langage, et la justice qui est de la foi, un autre langage. Cela est expressément déclaré; mais c'est, en outre; confirmé par le fait que lorsque le passage parle de Christ, il ne dit rien de Sa vie, ni de ce qu'il a gardé la loi, comme choses en rapport avec la justice de la foi,

mais il parle seulement de Sa mort et de Sa résurrection. Remarquez, de plus, que dans cette justice de la foi l'homme ne fait ou n'agit point : il croit, c'est Dieu qui agit, Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts. Je crois en ce que Dieu a fait. Paul n'a pas honte de l'évangile, car la justice de Dieu y est révélée sur le principe de la foi pour la foi. Bien que prophétisée anciennement, c'est une chose nouvelle quant à sa base et à la plénitude dans laquelle elle a été révélée. Ainsi, en Rom. iii, la justice de Dieu, en dehors de la loi, est manifestée. Le passage dit : « dans le temps présent » et « Sa justice, » — en sorte qu'Il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. Oui, alléguera-t-on peut-être ; mais cela est en ce que Christ a gardé la loi. Je réponds : Cela n'est pas ainsi. Le même passage dit : « Dieu l'a présenté pour propiatoire par la foi en Son sang, afin de montrer Sa justice dans le support des péchés précédents ». La justice de Dieu se montre en rémission par le moyen du sang répandu, — et cela, déclare emphatiquement l'apôtre, afin que Dieu soit juste et justifiant le croyant. Et remarquez qu'en parlant des péchés précédents des croyants, le passage ne suggère pas l'ombre de l'idée que la loi a été accomplie pour eux ; il ne parle que du sang de Christ. C'est ce sang qui, évidemment, a rendu juste Dieu concernant les saints de l'Ancien Testament. Assurément, si l'autre

idée était vraie, elle eût trouvé place ici à l'égard de ces saints. Mais non ; il est dit : « étant justifiés gratuitement par sa grâce ; par la rédemption. Or, l'accomplissement de la loi n'est pas la rédemption. » De même dans les Galates, il est dit que la loi a été notre conducteur jusqu'à Christ, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi ; mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur. Ce n'est pas la foi dans l'accomplissement de la loi par quelqu'un, mais la foi en contraste avec la loi, la foi dans la semence à laquelle la promesse avait été faite, conformément aux déclarations que nous avons déjà recueillies de l'Écriture. Et si l'héritage est sur le principe de la loi, il n'est plus sur le principe de la promesse. Il y a un soigneux contraste entre les deux principes. L'un est Agar, l'autre Sara. Mais Agar est chassée avec ses enfants. La loi ne peut pas avoir une place commune avec la promesse et la foi. « Et que par la loi personne ne soit justifié devant Dieu, cela est évident, parce que le juste vivra de la foi. » Mais la loi n'est pas de la foi ; c'est un principe différent, qui y fait contraste. La malédiction est venue par la loi. La loi est-elle donc mise de côté ? Non. Christ l'a magnifiée et nous a rachetés de sa malédiction, ayant été fait malédiction pour nous. La Parole ajoute-t-elle quelque chose qui montre qu'Il a gardé la loi pour nous, afin

que nous fussions justifiés? On ne trouve pas un mot de cela, on ne trouve que ce qui y fait contraste. La loi n'est pas de la foi. Je trouve donc l'introduction d'un principe opposé à la loi, principe par lequel nous sommes justifiés et qui est soigneusement mis en contraste avec la loi : *la justice de Dieu par la foi*, en contraste avec la justice de l'homme, avec notre justice, par la loi. L'observation de la loi par Christ en faveur des autres est une chose que la Parole ne suggère ni n'admet jamais comme possible. La justice de la loi est toujours considérée comme *la nôtre*, et rejetée. Ainsi, il est dit en Phil. III. 9 : « N'ayant pas ma justice, qui est de la loi, mais celle qui est par la foi, en Christ, la justice qui est *de Dieu*, moyennant la foi. » La loi gardée constituerait la justice de l'homme; celle que nous avons par la foi est la justice de Dieu.

Mais si la loi n'est pas, comme nous l'avons démontré, une règle de vie et un moyen de justice, et si l'obéissance de Christ jusqu'à la mort n'est pas ce qui nous rend justes, nous qui croyons en Lui, quel principe avons-nous donc pour nous garder contre le péché et l'impiété pratique? Ici s'introduit ce qui correspond à l'autre arbre du Paradis, l'arbre de la vie. Ce n'est pas par l'imposition d'une loi que nous sommes gardés dans l'obéissance (cela nous manquerait par la même raison, qu'il nous manqua pour obtenir la justice); c'est par la

communication d'une vie. Christ devient notre vie, et notre obéissance est, dans cette vie, à Dieu Lui-même; toujours en contraste avec la loi. (Rom. vi.) Mais ceci amène un autre point, qui s'applique également à la loi. La loi nous tue véritablement, comme vivants sans elle, par la conscience (Rom. vii. 9. 10); mais une telle vie ne pouvait aboutir qu'à la ruine et à la condamnation. Christ est mort en grâce pour nous, et Sa mort nous est appropriée par la foi en Lui, qui est ressuscité. Nous disons que nous sommes crucifiés avec Christ. Les fautes du vieil homme ne sont pas restaurées par l'accomplissement de la loi, mais le vieil homme lui-même est entièrement condamné et mis de côté. Dieu a condamné le péché dans la chair par la mort de Christ, et mis la chair de côté, car nous sommes morts. Celui-là seul qui est mort, est réellement justifié du péché. Les péchés ont été ôtés, car Christ a été crucifié pour nous; le péché dans la chair a été condamné par Sa mort; mais nous sommes crucifiés avec Lui et point dans la chair. Nous étions dans la chair; et alors les passions des péchés pouvaient être excitées par la loi. Ayant été baptisés pour la mort du Christ Jésus, nous faisons notre compte que nous sommes morts au péché et vivants à Dieu. Christ ressuscité est notre vie; ainsi nous marchons en nouveauté de vie. Mais c'est ici qu'est notre délivrance à l'égard de la loi, parce que Celui qui



a été sous la loi est mort après avoir satisfait à ses exigences, de dessous lesquelles Il est par conséquent sorti, la loi n'ayant d'autorité sur un homme qu'aussi longtemps qu'il vit. Et nous sommes morts, puis vivants d'après un nouveau genre de vie, en dehors de l'état et de la place où la loi nous atteignait. Nous sommes pleinement morts à cette position, aussi véritablement que Christ est mort, et ressuscités à une autre, à la véritable position dans laquelle Dieu a voulu l'homme en Christ. C'est une nouvelle création en nous, et une chose par laquelle nous sommes placés dans cette nouvelle création où les vieilles choses sont passées et toutes choses sont faites nouvelles. Ainsi, la vie est nouvelle, de même que la justice. C'est la vie divine aussi bien que la justice divine. C'est Christ, notre vie, et Christ, notre justice. Ni l'une ni l'autre ne sont obtenues par la loi; toutes deux sont en Christ et par Christ. La délivrance à l'égard de la loi n'a pas lieu par l'abrogation de son autorité; cela ne pouvait pas être, car la loi était de Dieu et la règle juste et nécessaire pour un homme vivant, en vie dans ce monde. Mais comment, l'homme était entièrement coupable, volontaire et condamné. Mais en Christ nous sommes morts à cet état auquel la loi s'appliquait. Nous ne sommes pas vivants dans le monde. Ainsi, le premier homme a subi l'épreuve de la loi comme règle et mesure de la justice de l'homme.

dans la chair, mais il était déjà auparavant pécheur et la foi regardant à la justice qui était dans les conseils de Dieu avant que le monde existât, mais qui a été manifestée en Christ et par l'évangile, la foi sait que si la loi était une parfaite règle pour l'homme dans la chair aussi longtemps qu'il était en vie, c'était, dans l'usage que Dieu en a fait, seulement une chose temporaire entre la promesse et la semence, alors que l'homme était déjà pécheur. — une chose utile pour convaincre, mais incapable de donner la vie ou la justice. La foi ayant vu la semence promise, morte et ressuscitée, sait que nos péchés sont ôtés, fait son compte que la chair est morte et que nous sommes vivants dans un *nouvel état*, (dans lequel Christ ressuscité, est notre vie, Christ ressuscité, notre justice), en dehors de la nature, de la scène de la vie, de la condition auxquelles seules la loi s'appliquait. De là vient que la Parole dit que comme Christ est maintenant (non pas comme il était), tels nous sommes, tandis que nous sommes appelés à marcher comme il a marché. Et ceci me conduit à la règle de pratique qui conjointement avec notre justification, est, en nature et en principe, au-dessus et en dehors de la loi, règle qui est divine et non humaine, bien que sous des formes et des circonstances humaines. La loi requérait que nous aimassions notre prochain comme nous-mêmes, règle parfaite là où tout est en bon état,

bénédiction commune et mutuelle, mais inappropriée et inadéquate quand il s'agit de répondre à un état de péché. Nous sommes appelés à aimer comme Christ a aimé, à nous donner nous-mêmes, à donner nos vies, si cela est nécessaire, pour les autres. L'une des deux règles reconnaît le *moi* comme mesure dans un état de choses heureux; l'autre consacre le sacrifice de nous-mêmes dans les cas de nécessité, de misère, de besoin de tout genre. Celle-ci demande la puissance de l'amour divin dans le sacrifice du *moi*, telle qu'elle a été manifestée en Christ; non pas la bonté mutuelle mesurée par le *moi*. Nous devons être imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants.

Voilà donc ce qu'est la position chrétienne. Elle prend la vie telle qu'elle était en Christ avant que les mondes fussent; mais qui a été manifestée en Lui dans la chair — la vie éternelle qui était avec le Père, laquelle nous possédons comme ayant le Fils. Elle est étrangère à la vie par la loi. Elle est le don de Dieu, par Jésus-Christ, notre Seigneur, le Fils vivifiant qui Il veut. C'est l'homme fait justice de Dieu en Christ, non point par la loi, quoique Christ l'ait gardée, mais en ce que Christ a parfaitement glorifié Dieu dans Sa mort, ayant été obéissant jusqu'à la mort même; en ce que Christ a entièrement ôté nos péchés, de sorte que nous en sommes complètement justifiés; en ce qu'il a

condamné absolument et mis de côté le vieil homme (de telle manière que nous ne sommes plus dans la chair); et en ce qu'il nous a amenés dans la présence de Dieu selon Sa gloire, selon la valeur de ce sacrifice dans lequel Dieu Lui-même a été parfaitement glorifié. La parfaite justice de l'homme se mesure par la loi; mais la loi a été donnée aux pécheurs comme chose requise pour obtenir cette justice et a servi à convaincre de péché. La loi n'a pas été donnée pour le juste, mais pour les pécheurs et les profanes; «*ad Kertal*», ne s'applique pas au juste. Ce moyen de justice n'est jamais rendu efficace du tout, et ce n'est jamais par lui que l'âme est établie devant Dieu; mais c'est un nouveau genre de justice qui est établi — la justice de Dieu par la foi. La loi est la justice de l'homme; ce n'est point par celle-ci que nous sommes justifiés: l'évangile révèle la justice de Dieu, celle dans laquelle Il est juste; non pas juste en reconnaissant si l'homme a ou n'a pas atteint à la mesure requise de lui (cela aura sa place, comme justice, en condamnation au jour du jugement); mais juste en acceptant et en glorifiant, parce que Lui, Dieu, a été parfaitement glorifié, et glorifié là où était le péché, de telle manière qu'il fût glorifié dans tout ce qu'il est, dans Son amour aussi bien que dans Sa justice. Il n'y aurait pas de difficulté à mesurer ou à définir la justice de l'homme, si même elle existait; (elle a existé en Christ); la loi

nous la donne parfaitement. Garder la loi aurait pour résultat la justice humaine et la vie humaine en bénédiction devant Dieu. La justice de Dieu est à Dieu et non pas à l'homme, et pourtant c'est en elle que l'homme, c'est-à-dire le croyant, se tient devant Dieu. Voilà ce qui fait qu'il est difficile de l'exprimer. C'est la justice de Dieu et pourtant l'homme est en elle, bien plus, il est elle-même, est-il écrit, devant Dieu. C'est pour quoi mes adversaires l'abaissent à la mesure de la première et la font être la justice de l'homme, en admettant seulement que c'est Christ qui l'a accomplie. Les réformateurs, lorsqu'ils s'élançèrent dans la lumière, allèrent beaucoup plus avant et déclarèrent que le Chrétien était bien au-delà et bien au-dessus de la loi. Cependant, pressés par ceux qui les accusaient de mettre de côté la loi, ils retombèrent en arrière dans un vague langage, ou soutinrent que Christ l'avait accomplie, alors que Luther supprimait l'expression dans sa traduction du Nouveau Testament. Depuis, cette doctrine a été érigée en système. Mais c'est un fait curieux que ce pourquoi l'apôtre dit qu'il n'avait pas honte de l'évangile, ne se trouve pas dans le Testament traduit par Luther.

La cause de cette confusion et de cette erreur, c'est que l'on n'a point vu que par l'évangile le vieil homme est totalement mis de côté, avec toute la vie et la position devant Dieu qui s'y

rattachent; que, vus en Christ, nous sommes entièrement morts à ce vieil homme; que nous ne sommes pas en vie dans le monde; et que nous sommes établis sur un pied tout nouveau; qui a pour base la mort et la résurrection en Christ. Christ est pour nous et nous sommes en Christ; savoir, en Christ ressuscité et devant Dieu; conformément à l'œuvre qu'Il a accomplie et dans la puissance d'une vie éternelle et sans fin; mais dans la résurrection, le péché étant ôté, la mort vaincue, et nous dans la place du second Adam, en vertu de Son œuvre (dans laquelle Il s'est offert Lui-même et a été fait péché). Nous ne sommes pas là en vertu de ce que le premier Adam a fait, ni, puis-je ajouter, en vertu de ce qu'il aurait dû faire. Ceci n'est plus en question pour nous, et nous sommes dans cet état nouveau en nous reconnaissant nous-mêmes comme entièrement morts dans nos fautes et dans nos péchés, coupables et ruinés dans le premier Adam, transgresseurs si nous sommes sous la loi, ennemis à l'égard de Dieu, mais maintenant sortis de cette condition primitive comme ressuscités ensemble avec Christ, en conséquence de l'œuvre bénie dans laquelle Il a glorifié Dieu. Or, comme le premier Adam a péché, qu'il a abandonné Dieu, qu'il a été chassé du Paradis terrestre et que, dans cet état, il est devenu le père d'une race ruinée, — de même le second a parfaitement glorifié Dieu, faisant la propiation.

pour nos péchés. Et après avoir parfaitement glorifié Dieu dans cette position sous le péché, lorsque cela était maintenant nécessaire, Il est entré dans un Paradis céleste, et nous, comme spirituellement, pour ainsi dire, nés de Lui, nous nous tenons dans la place même qu'Il occupe devant Dieu. Dans la place qu'Il a prise sous le péché, Il était Lui-même, sans contredit, exempt de péché; sinon, Il n'eût pas pu y glorifier Dieu; bien plus, je dirai que là Son impeccabilité même a été Sa perfection. Mais dans la position qu'Il occupe maintenant devant Dieu, Il y est entré non point comme ayant rempli la mesure de la justice de l'homme — quoiqu'Il ait assurément fait cela et bien plus encore lorsqu'Il était ici-bas — mais comme ayant glorifié Dieu, tout ce que Dieu est, dans la place qu'Il a prise sous le péché quand Il a été fait péché pour nous. Ainsi, nous sommes, non point sur le pied de la justice de l'homme, mesurée par le devoir de l'homme, mais sur le fondement de la justice de Dieu, mesurée par la gloire de Dieu — Christ ayant, par là, ôté nos péchés et toute la peine encourue dans notre état comme hommes.

Maintenant, j'admets pleinement qu'un grand nombre de bien-aimés enfants de Dieu ne connaissent que cette dernière vérité, à savoir, le juste et béni pardon des péchés, et de telles âmes sont sur un fondement assuré de grâce. Puissent-elles le retenir toujours ! Mais elles ne

connaissent pas toute la bénédiction de leur position. Elles vont jusqu'au verset 11<sup>e</sup> de Rom. V, — marche bénie pour le cœur aussi — mais elles ne traversent pas avec intelligence le sixième chapitre jusqu'au huitième. Si elles arrivent au septième, elles s'y arrêtent; c'est par inconsistance peut-être, mais elles le font.

Pourquoi donc cette justice est-elle la justice de Dieu et non celle de l'homme, bien que l'homme soit lui-même cette justice devant Dieu par grâce?

La justice de l'homme est simple. C'est l'accomplissement de son devoir envers Dieu, devoir dont la loi peut être considérée comme la parfaite mesure. C'est l'œuvre de l'homme, mesurée par le devoir de l'homme. L'autre justice est l'œuvre de Dieu, mesurée par la gloire de Dieu. Elle est entièrement de Son conseil, et non le devoir d'un homme envers autrui; elle est Son travail, comme fruit de Son propre amour; elle a été entreprise par le Fils dans Son amour béni, mais entreprise pour la gloire du Père, la gloire divine. C'est ainsi qu'il est écrit en Hébr. X : « Tu m'as formé un corps... Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté ». Assurément la loi de Dieu était dans le cœur de Christ; mais le devoir de l'homme a-t-il été la mesure de son œuvre? Est-ce en gardant cette loi qu'Il nous a sanctifiés? Est-ce là la volonté qu'Il a faite pour nous sanctifier et



nous rendre parfaits devant Dieu? Non. C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une fois pour toutes. Mais peut-être avons-nous besoin de l'autre justice pour être rendus parfaits devant Dieu? Non: « Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés ». Quoique ce fût là l'obéissance, ce n'était pas seulement celle d'une créature, qui tirait la mesure de Son devoir de la place dans laquelle elle se trouvait par nature; c'était de la part de Christ un divin abandon de Lui-même, Christ entreprenant de faire la volonté de Dieu, entreprenant dans un sens céleste, d'obéir à cette volonté quelle qu'elle pût être, mais dans une obéissance qui se complétait, non par ce qui constitue le devoir de l'homme, mais en souffrant, dans l'obéissance et dans l'amour, toute la colère de Dieu, comme s'offrant Lui-même. Lorsque le Seigneur béni se fit homme, Il était, je n'ai pas besoin de le dire, un homme parfait et par conséquent un homme obéissant; car telle était la place de l'homme. Mais l'obéissance était absolue. Tout était obéissance jusqu'à la mort, la mort sous la colère, qui a été la preuve de Sa perfection. Par l'Esprit éternel, Il s'est offert Lui-même à Dieu sans tache. A tout cela la loi était étrangère. Elle avait une mesure dûment prescrite, et elle était parfaite parce qu'elle avait cette mesure. Il s'est donné Lui-même en rançon.

pour plusieurs. Sans doute, en cela il a gardé la foi, car il a aimé Dieu de tout son cœur, mais il a fait aussi une œuvre divine. Mais il y a plus. L'amour de Dieu a été parfaitement glorieux, non en vue des êtres saints, mais dans sa propre suprématie, selon sa souveraine gloire en Christ et par Christ. Dieu a constaté son amour, à Lui, l'amour qui Lui est particulier en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous, et cette constatation s'est faite au prix du sacrifice volontaire et infini de Christ, de sorte que ça a été un motif pour son Père de l'aimer : « C'est pourquoi le Père m'aime. » La justice de Dieu contre le péché a été glorifiée, et glorifiée, remarquez-le bien, non seulement dans le sens du jugement contre le mal — c'est ce que fera le jour du jugement — mais glorifiée dans ce sens que Christ a bu pour les autres cette coupe de colère, dans l'amour pour les autres, dans l'amour pour ceux que son Père aimait ; — et pour glorifier l'amour de Dieu envers l'homme, de telle manière que Dieu serait glorifié en justifiant, non en justifiant les justes, mais les pécheurs : « Juste et justifiant ceux qui sont de la foi de Jésus » ; « Celui qui justifie l'impie » Voilà une glorieuse glorification de Dieu — non seulement l'accomplissement du devoir de l'homme, mais le déploiement de qualités souveraines et autrement inconnues et impossibles (expression bien faible, après tout), et

des souveraines excellences qui sont en Dieu, dont la manifestation n'était possible que par la mort. Combien la souveraine majesté de Dieu fut-elle mise en évidence? « Il était convenable pour lui (quelle parole!) que, amenant plusieurs enfants à la gloire, il consommât le Chef de leur salut par la souffrance. » Combien fut vérifiée ici cette vérité que les gages du péché, c'est la mort! Il mourut non-seulement comme celui qui succombe, bien qu'il mourût véritablement comme homme; mais Sa mort fut un témoignage divin à la signification de cette vérité. Mais je m'arrête, encore que je pourrais essayer d'en dire davantage, parce que je sens que la pensée et la plume de l'homme sont faibles quand on traite un semblable sujet. On peut suggérer, mais le Saint-Esprit peut seul donner des pensées divines sur un sujet aussi saint, et ici nous nous prosternons plutôt que nous ne nous expliquons. Cependant, nous avons la parole du Seigneur Lui-même, décrivant cette heure solennelle: « *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en lui.* » « Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent Il le glorifiera. » Voilà ce qui a amené l'homme à la gloire divine et céleste; ce n'est pas l'observation de la loi. Christ a toujours, comme homme obéissant, glorifié Son Dieu et Père; mais il y avait un « maintenant » où tout prit un caractère nouveau, tout en jetant le lustre de Sa perfec-

tion sur Son sentier depuis le commencement. Sa vie, quoiqu'il fût véritablement homme, fut toujours une vie divine; mais ici il y avait une œuvre divine pour l'accomplissement de laquelle Il était venu. Il s'est donné Lui-même. Comme c'était donc l'œuvre du conseil et de la volonté de Dieu, ainsi c'était une œuvre divine dans Sa nature (bien qu'Il ait été fait un peu inférieur aux anges à cause de la passion de la mort), et en elle Dieu fut glorifié, en ce qu'elle a été le déploiement de cette justice de Dieu qui pouvait justifier par la grâce, tandis que la justice ordinaire, en rapport avec l'homme responsable, ne le pouvait pas. Ce fut la rédemption dans la justice, la grâce régnant par la justice. Par la justice de l'homme? Non. Par la justice de Dieu, où *l'homme n'était que péché*, mais où le péché a été ôté, ôté par le sacrifice de Christ Lui-même. Si quelqu'un dit que Christ n'a pas glorifié Dieu au-delà d'une simple obéissance à la loi, ce quelqu'un ment à la vérité. Si vous soutenez que dans Son œuvre Christ a accompli la loi, je n'ai rien à redire. C'est ce que nous sommes appelés à faire, en marchant par l'Esprit. Mais Il s'est donné Lui-même. Il a été fait péché; Il a été obéissant jusqu'à la mort; Il a bu la coupe de la colère. Celui qui était le resplendissement de la gloire de Dieu, l'empreinte de Sa substance, Celui-là, après avoir fait par Lui-même la purification de nos péchés, s'est assis à la droite de la majesté

dans les hauts lieux. Ce n'est pas la justice d'un homme qui fait son devoir dans sa position d'homme; mais, c'est le fruit des conseils, des pensées, de l'œuvre, de l'amour de Dieu, alors que la question de la justice de l'homme était décidée et que le seul Juste fut fait pécheur afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. C'est une œuvre qui a été poursuivie par l'amour de Dieu, homme, entre Christ et Dieu, d'une œuvre à laquelle nous n'avons participé que par le péché, et dans laquelle Lui, quoiqu'il n'eût pas péché, a été fait pécheur et s'est présenté comme tel, et dans laquelle il n'a pas pu se trouver d'autre justice que celle de Dieu. C'est celle-ci qui a été déployée dans la résurrection de Christ et qui est manifestée dans notre justification en vertu de cette œuvre, et c'est elle que nous avons la gloire en Christ, d'après Son titre en rédemption. C'a été l'acte volontaire de Dieu, et cela en Christ; ce n'a pas été l'accomplissement du devoir du premier Adam, bien que Christ ait assurément accompli ce devoir alors que l'homme était dans un état de péché. C'est la justice de Dieu, parce qu'en elle Dieu a été manifesté, glorifié comme Il n'aurait pu l'être par aucune sorte d'innocence ou d'observation de loi, puisque c'est Sa pensée et son œuvre — une pensée qui aurait été un blasphème pour tout autre, mais qui pour Lui est Sa souveraine gloire — une œuvre que nulle créature, innocente ou coupable, n'aurait pu faire.

laquelle est nécessairement divine dans sa nature et dans son caractère et par laquelle Dieu est juste en justifiant des pécheurs, non par leur justice légale, mais par la sienne propre. L'homme devrait maintenant garder la loi, il le fait, en tant qu'il s'agit d'un être dans la nouvelle création; mais a-t-il pu faire cette œuvre-là (bien que Dieu soit bon et que ce soit un homme qui l'a faite)? (1) Eh, bien, ce n'est donc pas la justice de l'homme, ni en nature, ni en fait. Accomplie entre Dieu et Christ, le Fils de Dieu, c'est la justice pour l'homme, mais la justice de Dieu. Elle est manifestée dans la séance de Christ à la droite de Dieu et notre introduction dans la gloire divine; celle-ci étant due à ce que l'œuvre est de Christ et a été accomplie pour nous. L'observation de la loi nous donne-t-elle le droit d'être semblables à Christ dans la gloire? En faisant plus que cela même, nous ne pouvons que dire: Nous sommes des serviteurs inutiles; nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire. Mais ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés, prédestinés à être conformés à l'image de Son Fils, afin qu'il fût le premier-né entre beaucoup de frères. Encore un autre point à faire que quelques remarques.

(1) Le Chrétien est appelé à imiter Christ, pleinement, en esprit; mais il n'est pas besoin d'argument pour démontrer qu'il n'aurait jamais pu l'entreprendre comme une œuvre pour Dieu.

de détail. Je ne m'arrêterai pas sur les faussetés que mes opposants se sont pénuisées. J'ai pour objet la vérité positive et non la controverse. On a exprimé la notion que Dieu ne peut pas justifier sans que la personne soit juste de fait. Cela n'a pas de sens, si l'on veut dire qu'il faut que la somme de la justice d'un autre soit imputée; et autrement, c'est la négation de cette grâce qui justifie l'impie. Mais je voudrais faire observer ici que le point sur lequel j'insiste, c'est que la justice de Dieu est révélée, et non pas Dieu satisfait dans ce qu'Il a droit d'exiger de l'homme. (1) — de telle sorte qu'il ne s'agit pas d'une mesure humaine à laquelle l'homme atteigne par sa conduite, mais de l'œuvre que Dieu a accomplie conformément à *Sa propre gloire*, en contraste avec ce que l'homme aurait dû être pour Dieu. En vertu de Sa propre œuvre en faveur de l'homme, Dieu justifie; mais ce n'est pas en vertu de l'œuvre de l'homme envers Dieu, accomplie par qui que ce soit. Conséquemment, c'est la gloire avec Christ qui en est le fruit. Ce n'est donc pas la justice assise pour évaluer la dette (quoique, de ce côté, elle ait été satisfaite dans l'expiation); mais c'est la grâce *régnant* par la justice. Dans la question Dieu a agi pour Lui-

(1) Dans l'expiation Dieu a été ainsi satisfait; mais l'expiation est une œuvre divine; et nous parlons ici d'une justice positive.

même, selon Sa propre gloire, quoiqu'Il ait agi pour l'homme et que ce soit à lui qu'Il impute la justice. Mais tel qu'on le pose, le principe est faux; car la justice de Dieu se montre dans le support des péchés. (Rom. III: 25). C'est sur ce principe que Dieu justifie, et cela, par la foi au sang de Christ, — de sorte qu'il n'est pas vrai qu'il faille, pour que Dieu justifie, de la justice pratique dans la conduite. C'est Sa justice, à Lui, qui est révélée. Il est juste et justifie par le moyen du sang et de la foi en ce sang.

J'ai encore un mot à ajouter relativement à la difficulté sur laquelle on insiste avec quelque prétention et qui consiste à faire une différence entre les termes « la justice imputée » et « imputant la justice ». Les efforts faits pour confondre ces termes peuvent servir à égarer; et par leur moyen les âmes qui mettent leur confiance en des enseignements d'hommes, sans les examiner, pourraient se fourvoyer. Mais pour ce qui regarde ceux qui soulèvent la difficulté, elle est de leur part ou le fruit de la volonté propre ou une très-grande stupidité. Changez le mot exprimant la chose imputée; dites, par exemple: Il impute la bonté à tel homme dans tel cas; mais l'homme ne l'a pas mérité. Ici, il s'agit simplement de tenir cet homme pour bon, de le reconnaître tel dans le cas donné. Ou bien, avec l'autre proposition, dites: la bonté lui a été imputée, quoique ce soit par faveur, car c'est par



un acte de son père. Ici, il s'agit d'un acte de bonté du père, imputé à l'enfant, et celui-ci, par conséquent, traité comme la personne bonté.

Or, c'est dans le premier sens que l'Écriture emploie toujours le terme. Dieu impute la justice à l'homme sans les œuvres; c'est-à-dire qu'il tient l'homme pour juste, tout comme je tiendrais pour bon l'homme à qui j'imputerais la bonté dans un cas déterminé. Voilà tout ce que l'expression signifie, et rien de plus. Elle ne donne pas le pourquoi; seulement, dans notre cas, c'est à cause de la foi. Mais imputer la justice à quelqu'un, c'est-à-dire tenir ce quelqu'un pour juste, n'établit pas que c'est en vertu d'une somme de justice accomplie en dehors de lui que ce quelqu'un est ainsi tenu pour juste. Je discute maintenant la question de savoir pourquoi le croyant est compté pour juste, au delà de cette justice qui équivaut à la rémission. Mes adversaires disent que c'est en complétant la justice légale, dans l'atteinte de laquelle l'homme a failli. J'affirme, moi, que c'est en vertu de l'œuvre de Dieu accomplie en Christ, pour Sa gloire, à Lui, et notre bien, à nous (œuvre de justice démontrée par l'introduction de Christ dans cette gloire), — conformément à Sa gloire et non pas seulement d'après Son droit légal sur l'homme. Ainsi donc, c'est la justice de Dieu (ce que ne pouvait pas être la justice légale) et non celle de l'homme (et la justice légale ne sau-

rait être davantage). Il ne peut être question de justice par rapport à une chose exigée, si la justice va au-delà de l'exigence. Dans les deux cas, la justice est imputée en vertu d'une œuvre que l'homme n'a pas faite. Ici, nous sommes d'accord; mais tandis que j'affirme que c'est en vertu de cette œuvre glorieuse, à savoir, la glorification de Dieu par Christ, que Christ est maintenant assis à la droite de Dieu et que nous serons dans la gloire avec Lui, mes adversaires disent qu'il s'agit de Christ accomplissant la loi pour eux durant sa vie. Ainsi, ils rejettent le Chrétien en arrière sous la loi, comme si nous vivions dans la chair, et font de l'obéissance de Christ, durant Sa vie, la justice du croyant. Je dis que cela n'est pas. Sa vie, sans doute, a été bénie et parfaite, ou bien Il n'aurait pas pu être un agneau sans tache. Mais nous sommes unis à un Christ mort et ressuscité; conséquemment, nous ne sommes pas dans la chair, ni ne Le connaissons pas selon la chair. Dans la foi, nous ne vivons pas de la vie à laquelle la loi s'applique. Nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Nous appartenons à un autre monde, au ciel. Nous sommes morts, et notre vie est cachée avec le Christ en Dieu.

Le principe de la marche vient ensuite. Pour mes adversaires, c'est la loi. C'est là leur règle de vie. Je dis : cela ne doit pas être. Je suis mort et point sous la loi, mais obéissant à Dieu dans

une nouvelle nature; dans laquelle Sa sainteté et Son amour doivent se développer dans mon cœur. Je suis appelé à être imitateur de Dieu comme enfant bien-aimé. La mesure est donc différente. Ils disent, eux : l'accomplissement de la loi constitue notre justice, et c'est à la garder que nous devons viser dans la pratique. Moi, je dis : non ; Christ est ma justice, comme ayant glorifié Dieu et ainsi se trouvant dans la gloire de Dieu ; et Christ est le modèle de mon sentier. Sa gloire actuelle est le point auquel j'aspire, et transformé ici-bas de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur, je dois me purifier comme Il est pur, car je lui serai semblable quand Il apparaîtra.

Par la loi, ma mesure serait d'aimer mon prochain comme moi-même. Par la grâce, je suis appelé à me donner moi-même, comme Christ s'est donné en offrande et sacrifice à Dieu. Il a laissé Sa vie ; je suis appelé à mettre ma vie pour mes frères. Devenu lumière dans le Seigneur, je suis appelé à me relever d'entre les morts, et le Christ m'éclairera. Mais le principe du contraste est clair. La loi nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. L'Évangile demande du Chrétien qu'il agisse comme Christ et qu'il se donne pour les autres dans le sentier de l'amour. C'est là le genre d'amour nécessaire dans un monde de péché. Mais toutes ces choses ne sont que des conséquences. Le point principal,

c'est que je suis établi dans la justice de Dieu , selon l'œuvre efficace du Seigneur Jésus , pour la glorification de Dieu ; justice qui m'est imputée de telle manière que je serai avec Lui dans la gloire et qu'en attendant je connais l'amour que m'a communiqué le don inexprimable, l'amour répandu dans mon cœur par le Saint-Esprit qui m'a été donné.

Cela est la justice de Dieu , par la grâce et l'œuvre de Christ ; non pas la justice de l'homme par la loi , pour Dieu ; c'est ce que Dieu a fait pour l'homme, non ce que l'homme a fait pour Dieu. C'est la justice dont la gloire de Dieu, et non le devoir de l'homme, est la mesure — bien que, sans doute, les manquements de l'homme à ce devoir aient été expiés dans cette œuvre.

---

Lorsque une chose que Dieu avait faite pour la bénédiction s'est corrompue, Dieu la rejette ; ou bien Il la remplace par quelque chose de meilleur. Ceux qui veulent perpétuer ou continuer ce qui est gâté demeurent sous les effets d'un mal qu'ils estiment autorisé par la Parole de Dieu.

---

## NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

### CHAPITRE II

Nous entrons maintenant dans une nouvelle portion de notre épître; elle n'est pas d'un ton aussi élevé que celle sur laquelle nous avons jeté un coup-d'œil dans le chapitre I; mais elle est également importante dans sa place, et de la plus grande valeur pour nous. Mais alors, nous devons nous rappeler soigneusement que ce qui présente de l'intérêt pour nous n'est pas une mesure adéquate, quand nous considérons soit la Parole de Dieu, soit ses voies. Dieu n'agit jamais dans un but moindre que sa propre gloire. En conséquence, quoique nous trouvions bien des parties de la Parole de Dieu qui se rapportent à notre condition de la manière la plus étroite, à nos besoins, à nos bénédictions et à notre gloire, nous demeurons invariablement au-dessous de la vraie portée et de la vraie hauteur de la vérité de Dieu, si nous limitons nos pensées à son application à nous-mêmes. Nous n'atteignons jamais la pleine étendue d'une vé-

rité quelconque, dans sa portée à notre égard, à moins que nous ne tenions aussi compte de sa sphère infiniment plus élevée comme étant la révélation du déploiement de la gloire de Dieu, de son caractère et de ses desseins. Et voici ce qui en résulte : bien que nous trouvions dans l'Écriture la grâce qui nous a été déjà montrée, et la gloire à laquelle nous devons bientôt participer, néanmoins quelle bénédiction infinie quand nous ne l'envisageons plus comme une chose qui se rapporte directement à des créatures si limitées et si faibles que nous-mêmes ! Quand nous réalisons le fait que c'est la grâce et la gloire de Dieu, de quelle manière complète tout est changé ! Nous entendons alors et nous découvrons cette grande vérité. — Il parle en effet de nous dans des manières, dans des formes, des profondeurs et des hauteurs qui sont dignes de lui-même. Il entre dans nos plus petits besoins aussi bien que dans nos plus grands. Mais pourtant, même dans les plus petites choses, dont il s'occupe en nous, ce qui répond à ce besoin découle de Celui qui ne connaît pas de limites ; et si la chose est adaptée à notre capacité pour le moment actuel, il n'en sera pas toujours ainsi. Dieu ne s'arrêtera jamais dans son amour, jusqu'à ce qu'il ait accompli son dessein, non-seulement de nous donner par le Saint-Esprit, de goûter en une certaine mesure maintenant la douceur du déploiement de son propre carac-

rière, mais de nous en rendre dignes de toute manière. Il nous a appelés à être ses enfants. Le jour vient, où non-seulement son amour n'aura pas honte de nous appeler par ce nom, mais où il n'y aura aucune raison pour cela, lorsqu'au contraire, tout ce qui appartient à la famille de Dieu manifestera tout autant la saveur de ce que Dieu est, que maintenant, hélas! nos pauvres voies, misérables et mondaines, portent souvent la triste empreinte du moi et non de Dieu.

Dans ce chapitre donc, ce n'est pas le développement des conseils de Dieu et de ses desseins magnifiques, tels qu'ils découlent de sa propre pensée, remontant par conséquent même au commencement des temps, avant que la création eût, de fait, aucune place, lorsque tout n'était que Dieu lui-même dans l'éternité de sa propre existence. Même alors, comme nous l'avons appris au chap. I, avant que sa main eût opéré en quoi que ce soit, il y avait cette pensée bénie dans son cœur : il voulait avoir un peuple, bien plus, des fils, en dehors de la scène dont la création était encore à venir, rassemblés dans sa propre grâce souveraine, ayant été retirés du péché, pour avoir part à son amour et à sa sainteté, avec son Fils bien-aimé. C'était la son conseil. Le chap. I nous a montré cela, non-seulement ce qui était dans la pensée de Dieu de toute éternité, mais ce qui y reprend dans le jour de gloire à venir. Car deux grandes pensées nous

ont été présentées; d'abord, la vocation de Dieu; puis l'héritage qui doit encore être manifesté dans l'éclatant déploiement de gloire, quand Christ prendra possession de tout ce que Dieu a fait, et en sera le Chef reconnu et glorifié (toutes choses, soit dans les cieux, soit sur la terre, lui étant assujetties); et quand nous qui avons cru en lui, nous serons appelés à cette position d'avoir part à l'héritage avec lui notre Seigneur et notre Epoux. En troisième lieu, nous avons vu qu'il est ajouté un point de la plus haute importance — que la même puissance de Dieu qui a ressuscité Christ d'entre les morts, opère maintenant envers ceux qui croient. Il n'y avait qu'une allusion à cela, en passant, dans la prière de l'apôtre, à la fin du chap. I. Ce que nous avons ici en est, jusqu'à un certain point, une sorte de développement. Le chapitre II est principalement basé sur sa puissance en résurrection; bien plus, ce n'est pas seulement cela, mais, si je puis le dire, sa puissance en ascension. La puissance de sa force qui a ressuscité Christ et l'a placé à la droite de Dieu, est maintenant déployée en faveur de ceux qui croient et agit en eux. Nous en verrons les conséquences. Mais maintenant, pesons pour un instant ce que le Saint-Esprit présente ici. C'est l'application au croyant de cette puissance de la force de Dieu. Ce n'est donc pas simplement le dessein de la grâce, ni l'exécution de ce dessein en gloire bien-



lot, mais c'est l'exercice de sa puissance, selon le modèle de Christ, ressuscité et glorifié, et son application dès maintenant même au croyant.

Dès lors, nécessairement, nous trouvons d'abord présentée devant nous la condition de ceux en qui cette puissance opère, ce qu'ils étaient lorsqu'elle commença à agir en eux. D'après cela, c'est seulement dans le chapitre II que nous commençons à trouver un développement de la condition actuelle de ceux avec lesquels Dieu est si étroitement lié. Le chapitre I est principalement occupé de ce qui était, dans la pensée de Dieu, et de ce qu'il accomplira un jour. Maintenant nous voyons la question soulevée. Qui sont ces personnes, et quel était leur état, quand Dieu a pu ainsi agir à leur égard? — et la réponse à cette question. Et c'est la chose la plus merveilleuse, que, quand nous venons à entendre sa Parole, nous ne trouvons dans aucune autre épître une position quelconque qui nous donne un tableau si profond, si pénétrant, si humiliant de l'état désespéré et dégradé dans lequel étaient ceux que Dieu a destinés à être cohéritiers avec Christ. Nous trouvons dans l'épître aux Romains ce qui met à nu la corruption morale, prouvant pleinement ce qu'est l'homme, s'il veut se fonder sur quelque chose qui soit en lui-même. Qu'il s'agisse du Juif, favorisé de Dieu, sous la loi, ou du Gentil, quant à sa conscience, tout y est discuté à fond, et toute prétention de l'homme est

QUOIS 1900) AUX ÉPHÉSIENS, CHAP. II.

réduite en poussière. Mais dans l'épître aux Ephésiens, la preuve de la culpabilité est inutile. L'homme est envisagé comme étant si complètement mort, que ce n'est que l'enlèvement du drap qui recouvre le cadavre. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Il vous a vivifiés lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans vos péchés. Ce n'est pas seulement : Comment un pécheur peut-il être pardonné, justifié ? mais : Il vous a vivifiés lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans vos péchés ! Il est vrai que nous ajoutons ici en expliquant le passage, les mots : « Il vous a vivifiés ! » mais il est évident que c'est là nécessairement le sens, sans cela, pour un lecteur ordinaire, la phrase serait embrouillée. Ce n'est qu'aux versets 4 et 5 que nous avons ce qui complète la pensée. Il est clair que l'action de vivifier affecte ceux qui sont appelés « vous, » aussi bien que ceux qui sont désignés par le mot « nous. » J'espère montrer tout à l'heure ce que signifie cette distinction, mais j'y fais seulement allusion maintenant, afin de mettre le lecteur en garde contre l'idée qu'il n'y a pas de raison suffisante pour insérer dans l'explication l'expression : « Il vous a vivifiés, » tandis qu'elle se trouve impliquée dans le langage que le Saint-Esprit a employé, ou tout au moins dans le sens.

Le grand fait demeure. Il ne s'agit pas seulement d'un mal existant dans l'état moral de

l'homme, mais ils étaient « morts. » Quel coup porté à toutes les pensées de l'homme — à l'idée qu'il est dans un état de probation — qu'il est seulement dans un état d'âme malade, et que si seulement vous le soulagez, le consolez et l'instruisez, il ne se trouvera pas si mauvais après tout! Il y a des personnes qui pensent qu'il y a une différence entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas dans leur état d'incorversion : c'est ce que je nie. Quant à la pensée que parmi les hommes, les uns sont nés plus dignes de recevoir miséricorde que d'autres, elle est contraire à tous les passages de la Parole de Dieu qui traitent de ce sujet. Au contraire, la chose sur laquelle le Saint-Esprit insiste, c'est la mort réelle de tous et la ruine commune à tous également. Dans l'épître aux Romains, il est dit que nous étions « sans force, » mais ici, nous étions « morts. » La seule manière dont il soit parlé de la mort dans l'épître aux Romains, c'est comme un privilège, l'heureuse condition, dans laquelle la foi nous introduit, lorsque nous avons été baptisés pour la mort de Christ. Nous sommes ainsi envisagés comme « morts au péché, mais vivants à Dieu. »

Dans l'épître aux Ephésiens, au contraire, la mort était notre misère. C'est l'expression de la pensée de Dieu touchant l'extrême ruine dans laquelle nous étions plongés. Nous avons et les Juifs et les Gentils (ni les uns ni les autres, ne

sont maintenant les premiers ou les derniers) — l'homme comme tel — présentes comme étant moralement morts; en sorte qu'il s'agit en conséquence de ce que Dieu peut faire. Dieu la-haut et l'homme ici-bas, sont en présence l'un de l'autre; et si l'homme est mort, Dieu ressuscite les morts; et il peut vivifier les âmes et il le fait. Grâces lui en soient rendues! L'immortalité de l'âme est certaine. Néanmoins, ce que l'Écriture appelle « la vie » n'est pas sa simple existence, mais une nature spirituelle et bénie, qui est donnée à un homme qui par nature ne l'avait pas, et qui ne faisait que sentir et agir d'après une nature qui était sous le péché. Telle est la condition de toute personne, jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu ait accompli cette bonne œuvre en son âme.

Notre Seigneur reproche à Nicodème de ne pas comprendre ces choses. Même comme Juif, il aurait dû le faire; mais pour lui, « le docteur d'Israël, » n'était-ce pas une honte qu'il ne connût pas ces choses? Quand il entendit parler de la nécessité d'être « né de nouveau » — ou sur un principe tout entièrement nouveau, il s'imagina que le Sauveur parlait peut-être d'une certaine répétition de sa naissance naturelle, ce qui, si la chose eût été possible, n'aurait été que recommencer ce qui avait eu lieu auparavant. Mais le mot « de nouveau » (*anōthen*) est excessivement emphatique; et il en est de même

de cette présentation de la vérité. Écoutez bien ceci : ce qui est né de la chair, est chair; et ce qui est né de l'Esprit, est esprit. » La chair ne peut jamais devenir esprit. Il n'y a pas une telle chose que de rendre la vieille nature spirituelle; de la rendre nouvelle et sainte. Ce dont l'âme non régénérée a besoin, c'est une nouvelle nature, ou, comme le Seigneur l'explique, d'être « né de l'eau et de l'Esprit. » Ce que ce passage signifie, c'est la Parole de Dieu, présentée sous cette figure, et appliquée à l'âme, par la puissance du Saint-Esprit. Le baptême peut bien mettre en évidence la chose qui y est exprimée; mais c'est la figure d'une réalité. Notre Seigneur montre qu'il faut qu'il y ait la communication d'une nouvelle vie; et, comme il nous est dit ailleurs, « Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité. » Et ceci est présenté non seulement par Jacques, mais aussi par Pierre, lorsqu'il déclare que nous sommes « régénérés (non par une semence corruptible, mais (par une semence) incorruptible par la parole de Dieu) vivante et permanente. » Nous savons positivement par l'apôtre Paul, que ce lavage d'eau par la parole est l'explication que Dieu lui-même donne de la figure *noyau* de

De plus, que pouvait savoir Nicodème du baptême chrétien? Il n'était pas encore institué; et le baptême des disciples n'était qu'une sorte de modification du rite de Jean; c'est-à-dire la con-

215  
AUX HÉRÉTIENS, CHAP. II.

profession d'un Messie vivant, devant venir, ou  
 venir, sur la terre. Mais le baptême chrétien pro-  
 prement dit, est fondé sur la mort et la résur-  
 rection de notre Seigneur. Ne ignorez-vous que  
 nous tous qui avons été baptisés pour (le) Christ  
 Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort? Le  
 baptême chrétien est la confession de la mort  
 et de la résurrection de Christ, et fut institué  
 par notre Seigneur après qu'il fut ressuscité  
 d'entre les morts. Alors — et non auparavant —  
 il leur dit d'aller et de baptiser toutes les nations,  
 ou les Gentils, « au nom du Père et du Fils et  
 du Saint-Esprit. » Il présente la grande et pleine  
 révélation de la Divinité, base du christianisme,  
 que le croyant est amené à confesser par son  
 baptême.

Dans les passages de l'Écriture auxquels il  
 vient d'être fait allusion, nous voyons clairement  
 que, lorsqu'un langage non figuré est employé,  
 il est dit que le moyen par lequel la vie nou-  
 velle est donnée, c'est la Parole de Dieu appli-  
 quée par le Saint-Esprit; et que, lorsque des  
 figures sont employées, l'eau est celle qui est  
 choisie. Mais la somme et la substance de tout  
 l'enseignement, c'est que le témoignage de Dieu  
 est le moyen divin pour communiquer la vie à  
 l'âme; quand il est appliqué par le Saint-Esprit —  
 c'est-à-dire par la foi. Et si nous désirons sa-  
 voir en outre quelle portion spéciale de la vé-  
 rité de Dieu est employée pour vivifier ceux qui

sont morts dans leurs péchés, c'est toujours, plus ou moins, la révélation de Christ. Le fait que je crois que les créatures furent créées par Dieu, ne vivifiera pas mon âme. Je pourrais croire des faits quelconques dans l'Ancien Testament, et avoir toute certitude quant à tous les miracles, tous les discours, et toutes les voies de Jésus dans le Nouveau, et pourtant mon âme pourrait encore rester sans être vivifiée. Mais croire en Christ lui-même, est une chose bien différente que de ne pas douter des choses qui le concernent. Cela suppose que je suis arrivé plus ou moins à ce point, d'en avoir fini avec moi-même; que je me suis incliné devant la sentence humiliante de l'Écriture sur ma nature, et que je confesse que je ne suis qu'une pauvre créature, perdue et morte, aux yeux de Dieu.

Tout cela est au-delà de la nature. Il est des hommes qui sont fiers des affections que nous avons en commun avec les bêtes brutes, et d'autres vont jusqu'à se déifier à cause de la conscience; mais la conscience elle-même fut acquise par le moyen du péché. Adam, avant la chute, n'aurait pas pu dire ce qu'était le bien ou le mal. S'il avait évité de manger du fruit défendu, ce n'eût pas été parce qu'il aurait su que c'était mauvais en soi; et en effet dans la nature même de la chose, il n'y avait pas de mal à manger du fruit de cet arbre. Mais par le moyen du commandement de Dieu, la chose devint une

pierre de touche — une pierre de touche morale-  
 ment, à l'égard de laquelle Adam n'aurait rien  
 voulu, si Dieu ne lui eût dit : « Tu n'en man-  
 geras point. » C'est ainsi que, dans le but  
 d'exercer l'obéissance dans un enfant, on pour-  
 rait lui dire : Il ne faut pas que tu sortes de  
 cette chambre, avant cette défense, il n'y aurait  
 pas du mal à le faire. Ce ne fut qu'après avoir  
 mangé du fruit défendu, qu'Adam acquit la con-  
 naissance pour distinguer et discerner le bien  
 et le mal. Ainsi il ne connut le mal qu'en tom-  
 bant sous le pouvoir du mal. Si on avait dit à  
 Adam avant la chute : « Tu ne convoiteras  
 point, » il aurait pu dire : Qu'est-ce que cela  
 signifie ? Je ne comprends pas. Mais du mo-  
 ment qu'il eut écouté le diable et qu'il eut pris  
 le fruit que Dieu avait défendu, il y eut un autre  
 élément qui pénétra la nature d'Adam, et qui ne  
 s'y trouvait pas auparavant. Avant sa chute,  
 Adam avait le corps, l'âme et l'esprit ; après  
 qu'il fut tombé, il acquit ce que l'Écriture appelle  
 « la chair. » Ce n'est pas seulement « la chair  
 et le sang, » notre Seigneur avait cela (autre-  
 ment il n'aurait pas été réellement un homme),  
 mais il n'avait pas « la chair » qui est le prin-  
 cipe de la propre volonté — ou aimer nos pro-  
 pres voies, et non celles de Dieu. C'est là le pé-  
 ché, et ce que l'Écriture veut dire par le mot  
 péché, ce grand désir, ce désir inquiet qui ne  
 cesse de soupirer après ce que nous souhaitons,



que ce soit ou non selon la volonté de Dieu. Sa-  
 tan avoigle l'âme quant à ce qui est la volonté  
 de Dieu, la pensée de Dieu ou l'amour de sa  
 propre volonté n'existait pas dans la nature pri-  
 mitive de l'homme. *De la chute* fut acquise par  
 la chute; et elle se montre dans l'amour de no-  
 tre propre volonté et l'indépendance à l'égard de  
 Dieu. Paul insiste constamment sur cela, et c'est là  
 aussi ce que Jean (1<sup>er</sup> Jean III. 4) appelle l'ini-  
 quité; littéralement « une marche sans loi, loi  
 et non comme bon le traduit; souvent en la trans-  
 gression de la loi ». C'est le désir de suivre no-  
 tre propre voie, en dépit de la volonté et de la  
 voie de Dieu; soit exprimées, soit impliquées.  
 C'est là l'essence du péché; le triste héritage des  
 pécheurs; dont, grâces à Dieu, le croyant est dé-  
 livré. Ainsi donc, lorsqu'un homme a reçu  
 Christ, il a encore sa vieille nature; non seule-  
 ment le corps, l'âme et l'esprit, mais même « la  
 chair ». — Car il a encore cette dernière aussi  
 et elle peut devenir, hélas! l'occasion de bien  
 des fautes et de bien des chagrins, s'il ne veille  
 pas constamment. En dehors de tout cela, il y a  
 pour le croyant une nouvelle nature, qu'il n'a  
 pas eue auparavant.

Dieu nous a donné une nouvelle vie, et celle-ci  
 est aussi distincte dans ses mouvements que  
 la vieille dans les siens. Mais Dieu nous a vivifi-  
 fiés; et nous a donné une nouvelle vie. Consi-  
 dérez un homme qui y a-t-il en lui? L'amour-

propre, où il se sent d'orgueil & d'un peu de vanité ;  
 là, partout l'amour de sa propre volonté & ce  
 qui est la marque caractéristique du pécheur  
 dans toutes les circonstances. Cherchez & voyez  
 et vous n'aurez pas à chercher long-temps avant  
 de trouver ce qui le débile & non pas Christ, mais  
 Adam. Considérez l'histoire de l'homme, comme  
 elle nous est donnée dans la Genèse, & voyez  
 là ce qu'il est, il pouvoit être attiré par ses affec-  
 tions & mais pourquoi permettre à ces affec-  
 tions d'agir de manière à l'entraîner à la désobéissance  
 à l'égard de Dieu ? Dieu lui avait-il dit d'écouter  
 sa femme ? Il aurait dû agir comme le chef, & se  
 rappeler à la femme ce que Dieu leur avait dit.  
 L'on n'oublie jamais impunément l'ordre éta-  
 bli de Dieu. Ainsi l'homme, ayant permis à la  
 femme de prendre la direction, en moissonna  
 bien-tôt les tristes conséquences. Mais en Christ,  
 je trouve précisément le contraire. Quel trait  
 plus remarquable, moralement, peut-il y avoir  
 que celui-ci ? — Un homme qui, tandis qu'il était  
 tout, étoit content de n'être rien ; qui, tandis  
 qu'il était homme ici-bas, n'agissait jamais d'après  
 le droit indépendant qui lui étoit propre ;  
 qui, toujours, dans toutes les circonstances, im-  
 portantes ou non, recherchoit la volonté de  
 son Père, & s'y étoit soumis. Ne sa viez-vous  
 pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ?  
 — C'est ce qu'il dit quand il n'était qu'un enfant  
 (Luc. 12). Ce n'étoit pas seulement lorsqu'il se

présentait pour agir publiquement; mais il en avait toujours dans la conscience. Et si je désire savoir ce qu'il était, notre Seigneur lorsqu'il eut été rétabli en âge mûr, je le trouve encore dans la même chose, et partout où il se contemple, c'est lui qui corrompt tout se-mo-nté dans tous les temps et dans toutes les circonstances. *«Oretuigui ne chercho jamaiz et ne fit jamais ses propres volontés.»* Ne voyez-vous pas qu'il y avait là un homme tout entièrement d'une autre sorte? Il n'est pas étonnant que le Saint-Esprit dise de lui, et de lui seul, «le second homme.» Tous les autres hommes n'en furent absolument qu'à tant de reproduction d'Adam, tant de fils qu'à sa propre ressemblance, d'après sa propre image. Et tant qu'ils étaient hommes, et envisagés simplement comme tels, ils portaient en commun un seul et même caractère, celui d'Adam. Mais maintenant se présente un autre homme, et par cet homme, mort et ressuscité, une nouvelle source; et de lui, nous devons de nouvelles créatures, recevant la communication de sa vie, par la foi en lui. Comme par la naissance naturelle, nous avons de vie d'Adam, il en résulte que nous avons ce qui doit naturellement découler d'un si affreux commencement: la même volonté propre, la même faiblesse, la même disposition à se glorifier, la même crainte de Dieu, le même manque de droiture, et même insouciance à son regard; etc. Tel est l'homme; et

est aussi précisément tel que je trouve en moi-même, et si je lis la Bible comme il convient, Dieu me forcera de le reconnaître. Lorsqu'il vivifie un âme, il l'oblige toujours à prendre le tableau et à dire : c'est moi-même, quelque noir que soit le tableau. Alors, lorsqu'une personne est brisée sous la terrible déconviction du péché au dedans, et qu'elle se juge selon Dieu, c'est parce que l'Écriture l'appelle *la repentance*. C'est reconnaître non seulement ce que nous avons fait, mais aussi ce que nous sommes. Comment y porter remède ? en ce qui est né de la chair, est chair, et ce qui est né de l'Esprit, est esprit. L'Esprit a donné une nouvelle vie, et cela dans ce monde, par le moyen de la conception de Christ. Ainsi donc, c'est par la Parole de Dieu (c'est la foi, est de celle qu'on entend, etc.), et non par le baptême, ou par aucune autre institution du Seigneur, quelque précieuses qu'elles soient. Nous devons être attentifs à mettre toutes choses à leur propre place. C'est la Parole, appliquée à l'âme par le Saint-Esprit, qui produit la foi, et cela non en recommandant le premier Adam, mais en révélant le dernier Adam. Dieu est descendu du ciel pour accomplir ce grand dessein, pour me donner cette nouvelle vie, pour me délivrer du péché et du moi, et comment la chose est-elle effectuée ? C'est le Saint-Esprit qui le fait par la Parole de Dieu, laquelle fait connaître Christ à l'âme.

Mais ici l'Âme pèche et entre pas dans le détail de la chose; il ne fait qu'embrasser les grandes suites. Et vous, ô Dieu, vous les vivifies, et lorsque vous êtes morts dans nos offenses et dans vos péchés, c'est la pire de toutes les morts; il ne dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le prince de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. Cela ne l'a montré-t-il pas combien cette sorte de mort était active dans le mal? Ceux qui étaient ainsi morts, vivaient en même temps selon le train (lit. siècle) de ce monde; ce qui était en effet la preuve de leur mort morale. Ils n'avaient aucun desir de former leur marche d'après la Parole de Dieu. Comme le dit Job (chap. xxi. 14) etc. Cependant ils ont dit au (Dieu) fort: Retire-toi de nous; car nous ne nous soucions pas de la science de tes voies. Et n'était-ce pas la la condition de notre propre âme? Ne pouvons-nous pas nous rappeler le temps où c'était une chose pénible de nous trouver en face de Dieu au sujet de nos péchés? Il faut que j'aie affaire à Dieu. Or voici ce qu'il y a de solennel dans la chose. Si je ne vais pas trouver Dieu maintenant au sujet du Sauveur, j'aurai à me trouver en face de Lui au sujet de mes péchés. Et si je dédaigne d'aller trouver le Sauveur au sujet de mes péchés, il faudra nécessairement que je me trouve en face de Dieu dans mes péchés. Si pour être à jamais

perfuais. Vous honorez en quelque sorte un ten-  
nein en ayant de l'attention pour lui; mais vous  
ne sauriez faire à un ami une insulte plus pro-  
fonde que de n'avoir pour lui ni attentions ni  
égards. Il en est de même de l'indifférence à  
l'égard de Christ. Nous essayons peut-être de  
régler nos comptes avec Dieu une fois ou deux  
par jour — quelle injure faite à Dieu, et une in-  
jure aussi à ma propre âme? Si j'ai mes péchés  
sur moi — et c'est dans cette position que nous  
sommes tous naturellement, ou que nous avons  
été — qu'y a-t-il à faire? Il est facile de dire ce  
que nous avons fait — marchant selon le train  
de ce monde. Il ne s'agit pas ici seulement de  
choses grossièrement mauvaises. Supposez que  
les hommes fussent tous aussi aimables et bien-  
veillants que possible — qu'il n'existât point de  
telles choses que des prisons et des juges, ni des  
condamnés subissant leur peine; supposez qu'on  
pût retirer les hommes de leur méchanceté en  
raisonnant avec eux, quelle serait pourtant en-  
core la condition des hommes? « Ce qui est né  
de la chair est chair. » L'homme, comme tel,  
ne peut jamais avoir le royaume de Dieu. Le  
seul moyen par lequel je puis être introduit dans  
son royaume, c'est en étant né de nouveau, et  
en ayant une nouvelle nature qui est de Christ  
et non d'Adam. Le baptême en est le signe. Paul  
avait déjà cru au Seigneur, lorsqu'Ananias lui  
dit: « Lève-toi et sois baptisé; et de lave de test

péchés, ils n'ont pas la figure du lavage, mais le seul moyen efficace ou instrument efficace aux yeux de Dieu, c'est le sang de CHRIST. Au lieu qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang. Ainsi donc la pensée que Dieu nous a vivifiés, conduit l'apôtre à l'exposer et à l'édification de laquelle ils avaient été délivrés. Ils marchaient selon le train (lit. siècle) de ce monde, et non seulement cela, mais selon l'ennemi en chef. Le titre et principe de l'autorité de l'air, est à pour but de montrer son influence qui pénètre par tout. De même que l'air environne et pénètre toutes choses, ainsi fait le diable quant au règne de la nature et l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. C'était la manière dont ils montraient qu'ils étaient sous sa puissance — savoir, leur désobéissance. « Entre lesquels nous aussi avons tous conversé autrefois. » Pourquoi dit-il « nous ? » Pourquoi ce changement du « vous » en « nous ? » Quand il s'adresse aux Ephésiens, qui avaient été des Gentils, il se sert du mot « vous, » mais maintenant il comprend dans cette sentence morale, morts dans les offenses et dans les péchés, les Juifs aussi bien que les Gentils. Lorsque Dieu mesurait l'homme par Christ, tel était leur état — pas un seul être qui ne fut mort. Et dans la mort, il ne peut y avoir différents degrés. Si un homme est mort, c'en est fait de lui. Ainsi donc,

si vous considérez les hommes, moralement, quoique vous puissiez établir des distinctions, et dire : Voilà un homme qui va plus loin, et plus vite dans le sentier de la ruine, que d'autres, toutefois si vous entrez plus profondément au fond des choses, ces distinctions disparaissent, et ils sont tous ruinés sans qu'il y ait de différence, et même morts aux yeux de Dieu. Il dit donc, pour le prouver (6) : « Entre lesquels nous aussi avons tous conversé, autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées. » Il importe peu qui nous étions, ou ce que nous étions, il appelle tout cela des convoitises de notre chair. Or, il se peut que quelques-uns d'entre eux eussent été des philosophes, d'autres des hommes moraux et pleins de bonté, d'autres enfin des gens grossiers vivant ouvertement dans le mal le plus affreux. Mais prenez les meilleurs d'entre eux, et jugez-les d'après cette pierre de touche : était-ce la vie de leur âme et le motif qui les gouvernait, de faire la volonté de Dieu ? Nullement. Il se peut qu'ils aient satisfait leur propre nature, bienveillante; mais Dieu n'était pas dans leurs pensées; ou bien s'ils pensaient à Lui, c'était comme pour le gagner, afin qu'ils les tint quittes. Car dans le paganisme il y avait une tradition qu'un sacrifice était nécessaire; mais elle fut corrompue, affaiblie et pervertie de toutes sortes de manières.



Nous avons donc ici la condition commune, dans laquelle tous, Juifs et Gentils, se trouvaient par nature. Toutefois il distingue les desirs et volontés de la chair et des pensées, et il veut par là désigner les tendances grossières, et l'activité plus raffinée — intellectuelle. Supposons qu'un homme se consacre à la science, et qu'il en fasse son objet, est-ce là faire la volonté de Dieu? Loin de là; c'est plutôt donner satisfaction aux volontés des pensées; et c'est aussi complètement le moi que lorsqu'il s'agit de ceux qui peuvent se livrer aux appétits plus grossiers de la nature. Voici la grande chose; c'est que je n'ai aucun droit sur moi-même — j'appartiens à un autre. Suis-je occupé à faire sa volonté? Puis, quand nous entrons dans les relations de la foi, nous ne sommes plus les créatures de Dieu, seulement, responsables quant à l'accomplissement de ce qu'il prescrit comme un devoir naturel; mais achetés par le sang de Christ, et, en lui, étant faits vivants d'entre les morts, afin que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour nous. Qu'il s'agisse des meilleurs hommes dont le monde puisse se vanter, voici leur état: « Enfants de colère comme les autres. » Quelle parole! Même les Juifs, qui avaient la lumière de Dieu en tant qu'il s'agissait de lumière extérieure, étaient par nature, « enfants de colère, » tout autant que les Gentils, — dégradés, idola-

tres, qui adoraient la pierre et le bois. Ainsi donc, il ne saurait y avoir une plus complète annihilation de tous les privilèges religieux de l'homme, aussi bien que de la position de la créature, que ce que nous trouvons dans ce verset. Ce n'est pas seulement que les hommes ont fait le mal, mais ils sont par nature des enfants de colère. Dieu n'avait pas créé l'homme ainsi c'est l'homme qui choisit le sentier de la désobéissance, qui abandonna Dieu pour le diable. Ce n'était pas, sans doute, son intention, car Satan se présente comme un ange de justice; mais de quelque manière qu'il agisse, il y a un seul résultat auquel tous sont réduits, sans exception — « par nature des enfants de colère. » Or que fait Dieu? Car il y a une nécessité absolue que Dieu agisse, afin d'introduire un seul rayon de lumière au milieu de cette scène sans espoir, de ruine et de perdition. Mais les hommes ne veulent pas croire qu'ils sont ruinés; ils s'obstinent à penser qu'après tout, ce monde est bon, et que c'est un état de choses que Dieu a donné à l'homme pour le cultiver; ils oublient que Dieu « chassa l'homme, » et que toutes les inventions de l'homme ne sont que des expédients pour couvrir sa nudité, et pour le conduire à oublier qu'il est exilé du Paradis. Nous pouvons sans doute user de ces inventions, pourvu que nous n'en abusions pas; mais rappelons-nous bien que, comme chrétiens, notre vie et notre

demeure, ne sont point ici; nous appartenons à une autre scène, où Christ se trouve. Nous ne sommes pas du monde, nous sommes achetés à prix pour faire la volonté de Dieu, sanctifiés pour l'obéissance, pour la même sorte d'obéissance que celle de notre Seigneur. Presons-nous ces choses, les appliquons-nous, au sein même de la famille de Dieu; et partout où nous pouvons être placés? le faisons-nous sérieusement, assidûment, consciencieusement? En notre Seigneur était la vie, et Il était toujours heureux dans la conscience de l'amour de son Père. Le croyant aussi, a la vie en Lui, et est aimé comme Lui fut aimé. Dieu peut se servir des dix commandements pour écraser l'homme dans la chair; mais comme chrétien il est appelé à obéir, comme Christ a obéi; à « marcher comme lui a marché, » car Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces.

Ici donc nous avons cette puissante intervention de Dieu, qui, étant « riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par (la) grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans (le) Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans (le) Christ Jésus ». Ce n'est pas seulement

que nous sommes vivifiés, ce qui aurait été vrai, en considérant tous les saints qui aient jamais existé sur la face de la terre. Mais pouvez-vous pu dire que tous aient été ressuscités avec Christ, et que Dieu les avait fait asséoir dans les lieux célestes dans le Christ Jésus? N'est-ce pas là une déclaration plus complète de la bénédiction qui nous appartient comme chrétiens maintenant, et qui n'aurait pu être affirmée à l'égard de qui que ce soit avant que la résurrection et l'ascension de Christ fussent devenues des faits accomplis? Notre Seigneur dit: « Moi, je suis venu afin qu'elles (les brebis) aient (la) vie, et qu'elles (l'y) aient en abondance. » Pourquoi pose-t-il la distinction entre la vie, et la vie « en abondance »? Sur quel principe est-ce donc que le Seigneur vivifie, à quelque degré que ce soit? C'est qu'en lui, le Fils, est la vie; et cette vie devient la portion de ceux qui croient en lui. « En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu; et (l') ayant entendue, ils vivront. » Il fut toujours la source de vie pour l'âme, n'importe à quelle époque ou en quel lieu, bien que, nécessairement, ce fut seulement en vertu de la prévision de la rédemption que des hommes pécheurs pussent la recevoir. Toutefois, avant sa mort et sa résurrection, c'était simplement la vie. Mais notre Seigneur ajouta qu'il la don-

nerait « en abondance. » Les disciples qui l'entouraient, avaient déjà la vie, parce qu'ils croyaient en lui. Mais après que notre Seigneur fut ressuscité d'entre les morts, la première fois qu'il apparut parmi ses disciples, « il souffla sur eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint. » Qu'est-ce que cela? L'Esprit comme la puissance de la vie en abondance — non encore comme don. Il leur donna la vie pendant qu'il était ici-bas, et quand il fut ressuscité, il la leur donna en abondance, la vie en résurrection.

Quelle est donc la différence pour nous, pourra-t-on demander? Elle est immense. Mais la différence, dans les pensées de Dieu, est la grande chose, et la manière dont cette différence porte sur sa gloire. C'est pourquoi, que je le comprenne ou non, je désire m'incliner et bénir Dieu, étant parfaitement assuré qu'il existe une bonne et sage raison pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Nous serons bientôt ressuscités d'entre les morts : nos corps n'ont point encore été transmués. Le corps du croyant se décompose et tombe en poussière comme celui de l'incrédule, et pourtant il possède la vie de Christ, la vie de résurrection, cette vie « en abondance. » « Comme mon père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie; ce n'était pas une parole pour les douze seulement. Sans doute ils avaient une mission que nul d'entre nous n'a reçue. Mais, tandis que cela est vrai, tandis que

aujourd'hui ne peut être mis sur le même niveau qu'eux comme apôtres, toutefois je soutiens en même temps qu'ils avaient aussi des fonctions administratives, indépendamment de leur caractère spécial et apostolique, et que dans ces fonctions, mais non dans ce caractère, ils ont des successeurs. Notre Seigneur, au jour où il ressuscita, se présenta « au milieu des disciples; » ce qui embrasse une pensée bien plus étendue. C'était la compagnie chrétienne de ce temps-là, tous ceux qui étaient là, hommes ou femmes, s'ils étaient des disciples. Ce fut en eux qu'il souffla. Ils devaient tous avoir sa vie « en abondance. » L'effet de cela, c'est que tous sont introduits dans la liberté (comparez Rom. viii, 1. 2).

Je n'entre pas davantage dans les conséquences si bénies qui accompagnent cette nouvelle vie; mais je remarquerai seulement que, quant au fait d'être ressuscité et d'être assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, tout cela est dit comme étant maintenant vrai de tout croyant. Cela n'implique aucune idée mystique, comme celle-ci, par exemple, que nous ne sommes pas ici sur la terre ou dans nos corps. Dans les écritures tout est absolument l'opposé de l'extravagance. Le mysticisme est l'imitation, de la part du diable, des mystères de Dieu, et les simples vapeurs de l'imagination de l'homme. Le mot « mystère » dans l'Écriture, ne signifie pas quelque chose de vague, mais des vérités que

l'intelligence humaine ne découvrirait jamais, et qui, lorsqu'elles sont présentées par le Saint-Esprit à la nouvelle nature, sont parfaitement intelligibles. Il y a des choses dont le caractère est plus profond que dans d'autres, et il peut avoir aussi ce qui est au-delà toute connaissance, comme, par exemple, la nature du Fils de Dieu. « Personne ne connaît le Fils, sinon le Père, » et il n'est pas dit du Fils : « Celui à qui le Père voudra le révéler. » Mais, à part cela, les mystères de l'Écriture sont des vérités qui autrefois étaient scellées, mais qui maintenant sont révélées et destinées à être connues, et qui, de fait, sont la portion et la joie du croyant. (Suite).

## REFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES

### Ps. XLIX — LIV.

Le Psaume XLIX est un tableau de la vanité du monde, suivi du jugement de Dieu à la fin ; ce tableau s'applique à tous les temps quoiqu'il ne doive être publiquement réalisé qu'à la fin. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines : observation générale d'après laquelle on se dirige

rarement, mais qui est toujours vraie. La mort et la destruction ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais elles peuvent montrer d'une manière négative que cela seul qui ait quelque valeur, c'est ce qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît. Rien n'arrête la main de la mort: « Un homme ne peut nullement racheter son frère, il ne saurait donner à Dieu sa rançon » (v. 7). Il vient un matin (v. 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou, comme négligeant Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; il rachètera de la mort le résidu. De même aussi ceux qui seront vivants, à l'arrivée de Christ pour l'Église, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant; la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète, qui délivre de sa puissance, ou qui ressuscite. Toutefois le chrétien va plus loin quoique cela soit vrai aussi, à son égard. Il peut dire: « afin que je n'eusse pas de confiance en moi-même, mais en Dieu qui ressuscite les morts, » mais il dit encore: « j'avais en moi-même la sentence de mort. » Il ne prend point, comme le résidu, sa position de ce côté-ci



de la mort; de sorte que le fait qu'il est délivré de la mort pour vivre ici d'une vie nouvelle, est l'objet de son âme. Christ étant mort, ses rapports avec le monde ont cessé, sauf comme pèlerin pour le traverser. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît pas d'homme en la chair, pas même Christ. Ses relations avec le monde sont terminées, sauf comme serviteur de Christ dans le monde; il se considère comme mort; « il est crucifié avec Christ, » mais il vit; « mais c'est Christ qui vit en lui, et la vie dont il vit en la chair, il la vit par la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est donné lui-même pour lui; » en sorte qu'il est délivré de ce présent monde. Ainsi le chrétien est placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, mais il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort corporelle (quoique, extérieurement, cela puisse être le cas, car nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain et il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ, en Dieu, sa vie étant en Christ. Mais ce n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — de se confier en ses ressources, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. « Et pourtant l'homme ne peut demeurer dans la splendeur. » Qu'il est difficile, même

lorsqu'on est heureux en Christ, avec des affections célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort; et que toute la question morale est en dehors de ces choses, sauf en tant qu'elles ont pu tromper les hommes. Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. « Il n'y a aucune intelligence divine dans l'homme dont le cœur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront; il a réussi; il a établi ses enfants; il a élevé sa position. Les plus beaux noms lui seront donnés; mais il n'a pas de jugement, son cœur est lié aux choses dont la mort se repait. Tous les principes d'action du monde ont la mort pour contre-poids; après tout, dans tous ces principes d'action, l'homme est semblable aux bêtes qui périssent — seulement avec plus de soucis qu'elles. »

PSAUME L. — Mais si la mort donne cette leçon, le jugement divin est exécuté, et ceci introduit d'autres considérations: le contraste de la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique que Dieu exige de l'homme pour

le reconnaître. Mais ceci se trouvera en relation spéciale avec Dieu, selon ses propres voies. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment de sa nécessité doivent être produits pour être reconnus comme tels par Dieu; ces choses sont réunies pour Dieu. Le jugement a lieu sur le terrain moral sur lequel la conscience de l'homme se trouve pour avoir abusé de privilèges, s'il en a. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agira d'aucune religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu s'étant lu dans sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le traiter comme un homme avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, sans conscience, et que Dieu ne voit pas plus loin. Mais Dieu met devant l'homme tout ce qu'il a fait (21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, le bénit pour ce qu'il est, et règle justement sa marche; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, et continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait; si c'est ici bas, pour le salut; si c'est en jugement, il n'y aura personne pour délivrer (v. 21, 22).

PSAUME LI. — Là où il y a une œuvre de Dieu,

elle va bien plus profond. C'est ce que nous voyons dans ce Psaume. Dieu a annoncé un jugement. L'âme divinement touchée, cherche la miséricorde, elle désire que Celui qui, seul, peut le faire, la nettoie comme cela est digne de Lui; l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu. Elle cherche à être nettoyée d'une manière convenable à une telle situation. Comparez Jean xiii, 8. (Il venait de Dieu, il allait vers Dieu, et le Père avait remis toutes choses entre ses mains). Le péché est aussi confessé. Ce qui distingue ce Psaume, c'est le fait d'avoir à parler à Dieu Lui-même et, avec cela, c'est le sentiment de celui qui est dans cette position. Or ceci s'étend beaucoup au-delà de la simple idée de jugement. A partir du v. 5, il s'agit des principes intérieurs, car on a affaire avec Dieu et non pas simplement à juger des actes.

Il y a le sentiment du péché, dans la nature et dans l'origine de notre être, et que Dieu doit trouver la vérité dans le cœur; il y a, de plus, la confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse dans l'homme intérieur, celle que l'œil de l'aigle n'a pas vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane, car, la haïssant, elle désire qu'elle soit anéantie. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce; il y a la conscience bénie que lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes plus blancs

que la neige. Pensée bénie, que celle d'être nets devant ses yeux; on y croit peu, parce qu'on ne croit pas assez que c'est Lui qui le fait. Jusques là il y avait plutôt la pensée qu'il est précieux d'être net devant Dieu, ce qui est nécessaire du côté de Dieu, et ce en quoi le cœur d'un saint prend du plaisir. Maintenant on recherche la joie comme venant de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé à rechercher la joie et la face de Dieu; non pas avant, ce qui aurait été une jouissance égoïste quoique assez naturelle; mais Dieu ne la donne pas jusqu'à ce que le cœur soit droit. Le cœur doit être vrai, réellement purifié en accord avec Dieu, pour jouir de la faveur et de la joie. Du reste pendant qu'il regardait à Dieu pour qu'il cachât sa face des péchés et qu'il effaçât toutes les iniquités, il n'en désirait pas moins être rendu net. Mais maintenant regardant à la bonté de Dieu, il le désire, non point seulement comme une chose requise par la sainteté de Dieu, mais comme l'œuvre de sa grâce, comme quelque chose venant de Lui : « Crée en moi un cœur pur, ô Dieu. » Il ajoute : « et veuille rétablir en moi un esprit ferme; » il ne s'agit pas d'un esprit droit, mais d'un esprit ferme, calmement fixé sur Dieu, seul objet du cœur, d'un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la

présence de Dieu ; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'est pas encore intelligente dans la grâce et dans l'assurance de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de sa présence ; en être éloignée serait pour elle une misère immense, qu'elle sent d'autant plus que l'œil est fixé sur Dieu. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être bannie de sa présence connue en vérité, et désirée comme nécessaire. Sans quoi point de joie.

L'action du Saint-Esprit, non pas son habitation, est connue comme la puissance de la joie ; l'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint-Esprit. Ici il faut remarquer la différence d'avec le cas d'un chrétien, soit que nous considérons le commencement de sa conversion ou sa restauration dans la communion. Jusqu'à présent nous avons examiné les principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement : Ne me retire pas ton Saint-Esprit ; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour ; mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint-Esprit. Si le châtement est extrême et que le bouclier de la foi soit baissé, il doutera peut-être qu'il ait le Saint-Esprit, ou même qu'il l'ait jamais eu ; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté ; il désespère, peut-être, il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il

l'ayant extérieurement, comme en Hébreux, mais il croit, qu'il est impossible qu'il puisse être renouvelé à repentance, parce qu'il l'a perdu. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou dans l'usage de Hébr. 6 pour notre propre condamnation, usage ordinaire, avant que l'on ait obtenu la paix véritablement, il n'y a aucune pensée pareille dans un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint-Esprit, mais un chrétien intelligent ne croit pas que Dieu le retire. Il peut être comme désespéré ou attristé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander l'action de l'Esprit en Israël, pour autant que Dieu reconnaît cette nation, ou que le résidu espère qu'il la reconnaît. (Cf. Aggée II, 5). David de même ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait déplorer la perte pratique de cette action de l'Esprit, qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi, et tout cela serait juste. Quelqu'un donc qui serait ainsi privé de cette action, pourrait dire: « Rends-moi la joie de ton salut? » Mais ce n'est pas là un état convenable de l'âme; cela ne peut l'arriver que lorsqu'elle recule. Dans un cas extrême, la chose va jusqu'à la crainte d'être perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais au retour d'une telle âme, les ver-

sets et l'et d'el sont d'un usage pratique quoique  
 jamais n'ily ait lieu, pour elle, de dire p. c. ne  
 mes retire pas ton Saint-Esprit, jusqu'à ce que  
 il y a une action constante du Saint-Esprit  
 pour conserver la foi vivante; cette action peut  
 être la source d'une grande joie lorsque nous  
 marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons  
 pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire  
 du doute quant à notre âme devant Dieu. Elle  
 conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'en-  
 nemie n'est pas, comme puissance des ténèbres,  
 entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce  
 qui est désiré ici, et aussi que la joie sensible du  
 salut de Dieu soit rétablie, mais sans la con-  
 naissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur  
 la rédemption. Nous pouvons exprimer aussi,  
 comme le v. 12, le désir que la joie du salut  
 soit restaurée et que le cœur soit soutenu par un  
 esprit bien ferme, cette liberté devant Dieu et  
 dans son service, dont jouit, quand l'Esprit n'est  
 pas contristé, l'âme qui connaît la rédemption et  
 la lumière de la face bénie de Dieu. En David il  
 y avait l'incertitude de la répétition du pardon  
 des péchés, d'acceptation permanente de la per-  
 sonne étant inconnue. En Israël, dans les der-  
 nières jours, il y aura la connaissance de relations  
 longtemps goûtées — maintenant suspendues —  
 quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet  
 égard. Mais tout cela n'est point l'état du chré-  
 tien. S'il sait que le Saint-Esprit demeure en lui,



il sait aussi qu'il reste en lui. L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants : Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale du pardon, elle peut s'appliquer à elle-même toutes les conséquences du péché, vaguement mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu et surtout quand il est connu sans une grande conviction de péché, mais qu'en même temps la justice de Dieu n'est pas connue, l'âme perdant le sentiment du pardon par ses manquements ou son insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors toute joie précédente devient amertume; elle s'applique le sentiment de la ruine (Hébr. vi) ainsi que tous les autres passages qui parlent de la persévérance comme d'une condition, ou qui parlent de la déchéance. Mais, dans ce cas, l'âme n'est pas réellement affranchie; elle a connu le pardon, non pas la justice. Elle a connu le sang sur les linteaux, mais non pas la mer Rouge. Elle est en train d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai déjà parlé où la vérité étant connue, on a joué avec le péché; alors l'ennemi devient puissant; là, il n'y a point de force pour employer la Parole ou les promesses; et on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu étant reconnue comme juste, Satan, pour ainsi dire, est

l'interprète de la Parole, et non pas Dieu. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtiment pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par la grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout. J'ai plus dit sur ces versets que cela ne pourrait paraître naturel, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et les priver de la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de l'Ancien Testament.

Je termine par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée, ni libre devant Dieu; elle cherche cela. Une fois affranchie, elle peut enseigner les autres. Mais tandis qu'elle désire un cœur pur, il y a un autre genre de péché qui pèse sur l'âme qui rejette Christ : la dette du sang : « Délivre-moi du sang versé. » Il va sans dire que nous ne pouvons plus tuer Christ; mais le péché est le même. Ainsi il n'y a pas seulement la souillure du péché, mais les affections sont mauvaises; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par la haine contre les Saints et surtout contre Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël aura à chercher d'être restauré; ils ont invoqué Son sang sur eux et sur leurs enfants. En pratique, nos cœurs l'ont rejeté et ne voulaient rien de Lui. Cependant l'âme attirée par la grâce, peut chercher à être nettoyée aussi de cela; et,

de plus, dans ce pardon, elle voit que Dieu est vraiment le Dieu de son salut; non pas le Dieu de jugement, mais que dans l'extrémité même du péché, il y a un Sauveur qui sauve en amour. Alors elle chante hautement la Justice de Dieu. Dans sa relation précédente (avec Dieu), elle n'avait que le péché; la croix, c'était Dieu allant à la rencontre du péché et le péché dans l'homme allant à la rencontre de Dieu. L'homme, c'est-à-dire le pécheur, n'avait que du péché. Là, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là aussi Dieu devint non pas un restaurateur, mais un Sauveur parfait. Il montra sa justice dans ce qui concerne l'œuvre de Christ, en plaçant l'homme Christ comme homme à sa droite. Dès lors seulement, la Justice de Dieu est connue par son triomphe dans le salut; l'âme la chante et la proclame. Voilà la vraie liberté; le Saint-Esprit, ainsi donné, en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont point de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui est convenable à la croix; au corps rompu de Christ et au péché pardonné. Dieu ne méprise pas cela. Cela répond à sa pensée dans la croix; à sa grâce envers le pécheur. Alors entrent la paix, la bénédiction et le service. Ici, cela va sans dire; la chose a lieu au point de vue de l'ordre millénaire juif, mais elle a vraiment lieu spirituellement dans le chrétien.

Le Psalme LIII n'exige que peu de remarques; il s'applique au jugement d'Israël; (mais) il présente quelques principes qui concernent directement les croyants à toute époque, lorsqu'ils ne regardent pas aux circonstances, à la multitude de la puissance du mal. Le mal se vantait de sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, montre son support, quoique le mal prévaille continuellement. « La grâce de Dieu est de tous les jours. » Jamais rien ne lui échappe, et rien n'est hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale, nous, nous disons: Notre Père! « Pas un passereau ne tombe à terre sans la permission de votre Père. » D'un autre côté, il y a ici quelque chose de particulièrement précieux. Ce n'est pas la bonté du Seigneur dans sa relation avec Israël, mais ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni s'interrompre. L'orgueil mène à la ruine, mais celui qui se confie dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se fane, comme un olivier verdoyant dans la maison de Dieu.

PSAUME LIII. — Ce Psalme, comme nous le savons, condamne ceux qui aiment le plus du péché. Le secret de cette voie est ancien; j'en dirai donc peu de chose. La marche des méchants se

provient de ce que Dieu n'existe pas pour eux. La foi n'existe pas et l'on ne voit pas Dieu ; tel est le secret de toute erreur en pratique et dans le raisonnement humain. Plus nous examinerons tout le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouverons aussi que l'ignorance de Dieu est au fond de tout cela. Le cas, ici, est celui d'une conscience qui ne fait aucune attention à Dieu. Le cœur n'a aucun désir de Lui, et la propre volonté travaille comme s'il n'y avait point de Dieu. L'insensé dit en son cœur : « Il n'y a point de Dieu. » Pourquoi parle-t-il ainsi ? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point ; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses œuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'existait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il se trouverait arrêté. S'exaltant et se décevant lui-même, il en vient à désirer que Dieu n'existe pas, et non point à penser mais à agir comme s'il pensait qu'il n'y a pas de Dieu. Dans un certain sens, cet insensé pense ainsi en effet ; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé par son aliénement de Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il peut conclure qu'il n'y a point de

Dieu ; vivant dans ses pensées ainsi formées, il s'exprime, de cette manière, en son cœur. Si sa conscience s'éveille, il sait bien que Dieu existe ; mais, il vit dans sa volonté, dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu. C'est étonnant comment la raison humaine fait généralement abstraction de l'existence de Dieu ! Impossible qu'on regarde autour de soi sans voir la masse du mal qui existe ; si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël ? Alors on le laisse de côté et l'on admet tout, comme s'il n'existait pas. Ne voulant pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité, les hommes ne peuvent, par conséquent, pas introduire Dieu dans leur vie, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène précisément sous la puissance du mal, car le mal existe ainsi que sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut que la puissance du mal ait le dessus. Qui l'en empêcherait ? Dieu agit jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et il en résulte le jugement (v. 26). Les principes du monde sont tels à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas, c'est-à-dire sans rechercher sa volonté, c'est comme si je disais dans mon cœur : « Il n'y a point de Dieu. »

Si la peur dont il est parlé au v. 5 est celle de la congrégation des justes, comme je le pense, nous voyons combien cette peur est inutile au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. C'est lors que les méchants triomphent, que Dieu se rit d'eux. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas là la bénédiction la plus élevée.

PSAUME LIV. — Ce Psalme contient un seul principe, mais un des plus importants et des plus pratiques : Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas eu Dieu devant leurs yeux; mais le croyant l'a devant lui et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Il y a l'expression de la dépendance et la recherche de Dieu selon son nom; le nom de Dieu tient la première place dans ce Psalme. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psalme, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est : source de miséricorde et de bonté, en laquelle nous nous confions. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; Il s'est fait connaître aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom

est connu et le cœur se confie en cela. Que cette confiance est douce ! C'est la joie et le repos. Que peut l'homme contre nous, quand Dieu est pour nous ? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera ; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée, où qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est, en relation avec son peuple, produit en elle la louange. Mais ce que Dieu est, voilà sa ressource.

**LES VOIES DE DIEU.**

*Le Gouvernement, la Grâce et la Gloire.*

A une époque, comme celle dans laquelle nous vivons, si pleine d'événements se pressant les uns les autres dans l'histoire de ce présent siècle, siècle qui se termine avec des conséquences si profondes et si solennelles pour le monde, mais si plein de bénédiction pour le chrétien, et l'Eglise, de Dieu, — c'est une bénédiction du Seigneur si nos pensées sont dirigées vers la parole prophétique et sur les voies de Dieu. Il est dit dans 2 Pierre 1, 19, de la parole prophétique : « Vous faites bien d'y être attentifs comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs. »



Nous désirons donc mettre devant l'esprit des saints, aussi brièvement que nous le permettra le but que nous avons en vue, et selon qu'il plaira au Seigneur de nous diriger et de fournir à nos besoins, une vue générale des grandes dispensations de Dieu, de ce qu'il Lui a plu, dans Sa sagesse infinie, de nous faire connaître au moyen de Sa parole, en vue du déploiement de ses voies successivement sous le triple aspect du gouvernement, de la grâce, et de la gloire. De cette manière, quelques-uns du moins pourront être rendus capables de suivre ces voies dans leur ordre consécutif d'aussi près qu'il est possible, et de saisir les desseins de Dieu ainsi révélés.

En vérité, nous pouvons bien dire que « nous ne connaissons qu'en partie ; » mais le Seigneur est plein de miséricorde et ménage notre lenteur à apprendre.

Nous ne prétendons pas donner une vue complète de ces choses, mais nous y arrêter assez pour amener le cœur à rechercher plus attentivement les moindres détails de la Parole de Dieu, et une intelligence plus parfaite de Ses desseins et de Ses voies.

Dans la poursuite d'un tel but, bon nombre de vérités bien connues depuis ces derniers temps au milieu du peuple de Dieu seront placées devant nous — et cela par nécessité — pour que des parties plus importantes ne soient ni oubliées ni

omis dans l'ordre consécutif des voies de Dieu. Et, si nous trouvons qu'il soit nécessaire de nous éloigner de cet ordre, ce ne sera que pour rattacher plus pleinement et plus clairement les événements les uns aux autres; afin que la pensée puisse suivre toute la chaîne sans qu'un seul chaînon soit oublié.

Le but de ces articles est de placer devant l'esprit, d'une manière claire et simple, la vérité d'après les Écritures, pour « l'édification qui est en la foi, » et non pour combattre l'erreur quelque utile et nécessaire que cela puisse être à sa place. Car nous sentons bien que lorsque la vérité brille dans l'âme avec sa lumière pure et parfaite, elle dissipe les ténèbres et trouve un lieu de repos dans le cœur qui désire être soumis à la Parole de Dieu.

Puisse la considération de ces vérités être une bénédiction de Celui qui seul peut bénir; et puisse-t-Il nous rendre capables de vivre dans la puissance des choses invisibles et éternelles, et bénir abondamment Sa propre Parole!

Dans nos recherches sur ces sujets, une bien grande portion des Écritures sera nécessairement déployée devant nous, outre les Écritures prophétiques qui embrassent cinq grands sujets distincts : — 1° La corruption ou la ruine d'Israël; 2° le jugement qui suit la ruine; 3° le temps des Gentils; 4° la crise de l'histoire du monde; 5° la gloire ou le royaume. Je présenterai d'a-

bord une remarque sur 2 Pierre, 1, 20 : « Sachant ceci premièrement, qu'aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même. » Il y a eu dans les temps passés, certains accomplissements partiels de la prophétie qui, sans nul doute, étaient largement empreints, au moment où ils avaient ainsi une application première, des traits des événements définitifs auxquels ils se rapportaient; mais si nous disions que leur portée se bornait là, nous nous méprendrions sur la pensée de l'Esprit dans le sujet de l'Écriture, et nous en ferions une interprétation privée. La prophétie commence dans les pensées et les conseils de Dieu, et n'est terminée que lorsque Sa propre gloire sera révélée, complétée et déployée dans Son Fils. Elle relie deux choses : les conseils de Dieu et leur accomplissement en Christ. Nous ne pouvons donc pas commencer à un point postérieur ou nous arrêter à aucun point antérieur à la fin, sans en perdre la grande portée. N'importe l'exactitude qu'ait pu présenter l'accomplissement apparent de certaines prophéties, quand nous venons à examiner les détails, nous sommes sûrs de trouver des traits qui montrent clairement que, quand il a plu à Dieu de se servir de circonstances futures ou de circonstances présentes, Il a toujours montré que ce qui occupait Sa pensée, c'était l'accomplissement de Ses pleins desseins et de Sa propre gloire dont les circonstances du mo-

ment n'étaient pour lui que comme un type. En outre la prophétie s'occupe des choses terrestres et des choses célestes, « Autre est la gloire des terrestres, autre celle des célestes, » c'est vrai; mais la prophétie se tait sur « le mystère caché en Dieu depuis le commencement des siècles, » mystère caché depuis le commencement mais maintenant rendu manifeste. « Ce mystère est grand; mais moi je le dis par rapport à Christ et à l'assemblée. »

## I. — VUE GÉNÉRALE DES VOIES DE DIEU.

En rapport avec ce sujet, nous nous référerons à trois passages de l'Écriture. « Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi » (Gal. iv, 4). « Lequel Il s'est proposé en Lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, savoir, de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre en Lui, en qui, nous aussi, nous avons été faits héritiers (Ephé. i, 10, 11). « Et l'ange... jura par celui qui est vivant aux siècles des siècles... qu'il n'y aurait plus de délai; mais qu'aux jours de la voix du septième

ange, quand il sonnera de la trompette, le mystère de Dieu sera aussi terminé. » (Apoc. x, 6, etc.) Ces trois portions de l'Écriture mentionnent trois grandes époques ou événements importants dans les desseins de Dieu envers le monde. La première est passée ; les deux autres évidemment à venir, la différence entre les deux dernières époques consistant en ce que l'une commence lorsque l'autre finit. Nous essaierons maintenant de prouver par l'Écriture à quelles voies de Dieu déjà accomplies le passage des Galates fait allusion : « quand l'accomplissement du temps fut venu. » Pour cela, il nous faut jeter un coup d'œil général sur l'histoire passée du monde, telle qu'elle nous est révélée.

Allons d'abord à Genèse I, II. Là nous trouvons que Dieu, ayant créé l'homme et la femme, leur donne la domination sur « les poissons de la mer, et les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre. » Il leur est accordé une domination universelle sur toutes les choses qui avaient été créées. Nous passons à Genèse III, et nous y trouvons que Satan était intervenu et avait réussi à obtenir cette suprématie au moyen de la chute de l'homme et de ses convoitises après qu'il se fut éloigné de Dieu. A Adam, fait âme vivante et innocent, avait été donnée une loi de l'observation de laquelle dépendaient le maintien de ses bénédictions et de son autorité

et son propre maintien à lui, comme créature, dans sa vraie place de soumission à Dieu. Adam, ainsi tombé, entend la promesse que la semence de la femme (ce qu'il n'était pas) écraserait, au temps convenable, la tête de Satan qui avait obtenu la suprématie par sa ruse; et avec cela, il est mis hors de la présence de Dieu. « Ainsi il chassa l'homme. » Alors commence le temps d'épreuve de l'homme dans cette condition, épreuve qui durera environ quatre mille ans, jusqu'à ce que « l'accomplissement du temps fût venu. »

Pendant à peu près seize ou dix-sept cents ans de ce temps d'épreuve, les hommes sont laissés à eux-mêmes (quoique Dieu ne se laisse jamais sans témoignage) jusqu'au déluge, quand la terre fut corrompue devant Dieu et remplie d'extorsions. » Dieu donc regarda la terre; et voici, elle était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre. » « Ce qu'on ne peut voir de lui, savoir sa puissance éternelle et sa divinité, se discernent depuis la fondation du monde par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites », les laissant « sans excuse. » « Et Dieu dit : La fin de toute chair est venue devant moi, car ils ont rempli la terre d'extorsion, et voici, je les détruirai avec toute la terre. » Et ainsi il fit venir le déluge sur un monde d'impies . . . et le monde d'alors périt, étant submergé par les eaux du déluge » ; et ainsi se ter-

mina l'épreuve de l'homme laissé à lui-même.

Noé et sa famille sont sauvés à travers ce jugement, et nous le trouvons sur la terre ainsi purifiée. Entre ses mains est remise « l'épée, » le gouvernement lui est confié. — « Quiconque aura répandu le sang de l'homme, par l'homme son sang sera répandu; car Dieu a fait l'homme à son image. » Noé ainsi revêtu d'autorité se mit à cultiver la terre; il plante la vigne, en boit le fruit et s'enivre, perdant ainsi moralement la position dans laquelle il avait été placé par Dieu.

Le culte des démons commence. Les hommes après avoir connu Dieu, « ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ils ne lui ont point rendu grâces; mais ils sont devenus vains en leurs raisonnements, et leurs cœurs destitués d'intelligence ont été remplis des ténèbres: se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible, en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible, et d'oiseaux et de bêtes à quatre pieds et de reptiles. »  
« Les choses que les nations sacrifient, elles le sacrifient à des démons et non pas à Dieu! »

La volonté propre remplit ainsi le cœur de l'homme — volonté propre qui prétend à être centre elle-même, ayant perdu le lien qui la rattachait à Dieu, le seul centre du bien, — et les hommes s'unissent pour faire un centre d'unité à part de Dieu. « Bâissons une ville et une tour, de laquelle le sommet monte jusqu'aux cieux,

et acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne soyons dispersés sur toute la terre. » L'homme voulait appeler cela unité; Dieu l'appelle confusion (Babel), et il descend et disperse les hommes, leur donnant le frein des langues, « une ceinture de fer autour des hommes. »

Quand le monde fut ainsi tombé dans l'idolâtrie et qu'ils se furent mis à « honorer et servir la créature plutôt que le Créateur béni éternellement, » Dieu mit à part pour soi-même un homme, Abraham, et en lui une famille, une nation, afin qu'il pût (entre autres conseils) placer l'homme sous une autre épreuve, sur un nouveau terrain. Dans la suite du temps, il sépare cette nation d'Israël du monde (Egypte), pour Lui-même; habite au milieu d'eux et leur donne Sa loi. Cette loi représentait à l'homme la règle de sa responsabilité comme pécheur, tout en représentant aussi l'autorité de Dieu. S'ignorant eux-mêmes, ils l'acceptent comme condition de leur relation avec Dieu; le législateur va pour la recevoir, et avant même que les conditions soient proclamées, ceux qui les avaient acceptées établissent un veau d'or, l'adorent comme leur Dieu et tombent! Dieu met alors la loi entre les mains d'un médiateur, et ajoute à ses exigences des conditions de long support et de miséricorde. L'histoire du peuple d'Israël ainsi établi sur un terrain nouveau nous donne le résultat de cette nouvelle épreuve de l'homme. Elle dura



jusqu'à la captivité de Babylone. Pendant ce temps d'épreuve, nous entendons la voix d'intervention des prophètes et des messagers de Dieu s'efforçant de ramener le peuple rebelle à l'observation des conditions de leur relation avec Lui, et à garder la loi qui les déterminait. « Mais, dit le prophète, comme Adam, ils ont transgressé l'alliance, ils se sont portés perfidement contre moi (Osée vi, 7). Ils rompirent l'alliance de laquelle dépendaient les bénédictions, comme Adam avait fait. »

L'homme maintenant obtient une nouvelle épreuve. Le pouvoir suprême est placé dans ses mains. La domination universelle est remise entre les mains de Nébucadnetzor, roi de Babylone. « Toi, ô roi, es le roi des rois; le Dieu des cieux t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire; et en quelque lieu qu'habitent les enfants des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, il les a donnés entre tes mains; et t'a fait dominer sur eux tous. » (Dan. ii, 37, 38.) Comment en usera-t-il? Sera-ce à la gloire et à l'honneur de Celui dont il l'a reçue? Le résultat est connu. S'élevant dans l'orgueil de son cœur, il fait de lui-même un centre et, pour obtenir une unité religieuse et idolâtre, à part de Dieu, il persécute Son peuple. Plein d'orgueil, il dit : « N'est-ce pas ici Babylone, la grande, que j'ai bâtie pour être la demeure royale, par le pouvoir de ma force, et pour la gloire de ma

magnificence ! » (Dan. iv, 30). Il perd son sens, et devient une brute !

Et maintenant dans ce désert du monde, au lieu où Dieu avait placé Sa vigne et planté son cep afin qu'elle Lui rapportât du fruit — vigne qu'Il avait entourée d'une haie dont Il avait ôté les pierres, et qu'Il avait plantée des ceps les plus exquis, et dont Il pouvait dire : « Que pouvais-je faire de plus à ma vigne que ce que j'ai fait, » et qui, lorsqu'Il s'attendait qu'elle produirait des raisins, n'a produit que des grappes sauvages, » — dans le désert moral de ce monde, dis-je, et dans ce petit lieu sur lequel Il avait déployé tant de soin, s'est accomplie Sa dernière épreuve de l'homme ! « J'ai un Fils, peut-être le révéleront-ils lorsqu'ils le verront. » L'histoire est bientôt dite : on lui donna une Croix, lorsqu'il était venu chercher sa Couronne ! On lui cracha au visage, lorsqu'Il était venu chercher du fruit ! Et ainsi se termine l'épreuve de quatre mille ans sous toute sorte de formes diverses ; l'accomplissement du temps *était venu* !

L'homme ne peut pas dire à présent qu'il y ait une seule voie dont Dieu n'ait pas essayé ; il reste sans excuse.

La plénitude des temps était venue et Dieu envoya Son Fils. Le Fils vint chercher et sauver ce qui était perdu ! Il prit la double position, de « né de femme, » par qui était entré le péché ; « né sous la loi, » par laquelle l'homme était sous la

condamnation, pour « racheter ceux qui étaient sous la loi, » afin que nous reçussions l'adoption de fils et que Dieu pût déployer les richesses immenses de Sa grâce envers ceux qui étaient pauvres et misérables par le péché. Le résultat pour ceux qui croient est : « Nous avons la rédemption par Son sang, le pardon des péchés selon les richesses de Sa grâce. »

C'est à des êtres ainsi bénis qu'est révélé Son dessein, « pour l'administration de la plénitude des temps, savoir : de réunir en un, toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux, que celles qui sont sur la terre en Lui, en qui nous avons été faits héritiers. » Et lorsque ces plénitudes des temps auront achevé leur cours, l'ange puissant jurera par Celui qui vit à jamais, qu'il n'y aura plus de retard et que, quand sonnera le septième ange, « le mystère de Dieu sera accompli. » (Apo. x.) « Et le septième ange sonna de la trompette, et il y eut dans le ciel de grandes voix disant : Le royaume du monde de notre Seigneur et de Son Christ est venu, et Il régnera aux siècles des siècles. » (Apoc. xi, 15.)

Maintenant considérons « ces temps » qui se poursuivent jusqu'à leur « plénitude. » « L'accomplissement du temps » est évidemment passé; la « dispensation de la plénitude des temps » visiblement future.

1. C'est maintenant le temps du témoignage

de la croix et de la résurrection de Jésus; et le rassemblement des cohéritiers pour Lui en qui nous avons obtenu un héritage : le temps pendant lequel l'œuvre de Dieu se poursuit appropriant les pierres spirituelles à Sa maison spirituelle.

2. Le temps de l'Église souffrant dans le brisement du cœur et la faiblesse ici-bas, dans le royaume et la patience de Jésus.

3. Le temps de la confusion et du désordre pendant lequel le jugement est tellement séparé de la justice que, lorsque celui qui était le seul juste comparaisait devant le siège judiciaire, reconnaissant que le pouvoir qui y siégeait était de par Dieu, « Tu n'aurais aucun pouvoir s'il ne t'était donné d'en haut, » le jugement condamna l'Innocent.

4. Le temps d'aveuglement du peuple bien-aimé, le voile étant sur sa face, la plénitude des Gentils étant en voie de se rassembler.

5. Le temps de la domination des Gentils pendant lequel la grande statue de Daniel n'a pas encore reçu le coup sur ses pieds par la pierre taillée sans main.

6. Le temps pendant lequel la création toute entière soupire et est en travail, attendant la manifestation des fils et héritiers de Dieu.

7. Le temps pendant lequel Satan rôde comme un lion rugissant déchainé, cherchant qui il pourra dévorer, et dont nous entendons la voix

dans les malins esprits disant : « Ne nous tourmente pas avant le temps. »

8. Le temps du « mystère de Dieu », pendant lequel il supporte avec longanimité le mal sans le juger; pendant lequel la méchanceté est dans les hauts lieux et la bonté foulée aux pieds; pendant lequel le mensonge triomphe et la vérité est foulée aux pieds dans les rues.

9. Et le temps pendant lequel Jésus, rejeté par le monde, est assis à la droite de Dieu, attendant que « Ses ennemis soient faits le marche-pied de ses pieds. »

Mais il nous faut revenir en arrière. Nous avons vu l'homme perdre sa suprématie et l'autorité qui lui avaient été données en Genèse I, II. Nous allons au Psaume VIII et nous y trouvons un « Fils de l'homme » auquel cette domination est conférée. « Tu l'as établi dominateur sur les œuvres de tes mains; tu as mis toutes choses sous ses pieds; les bœufs et les brebis sans réserve, même les bêtes des champs, les oiseaux des cieux et les poissons de la mer. » Qui est « ce Fils de l'homme? » Quand cette domination doit-elle être exercée et goûtée? Hébr. II nous répond. « Car ce n'est pas aux anges qu'il a assujéti le monde habitable à venir (*οικουμενην*) duquel nous parlons, mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant : Qu'est-ce que de l'homme que tu te souviennes de lui, ou du

« fils de l'homme que tu le visites ? Tu l'as fait un peu moindre que les anges ; tu l'as couronné de gloire et d'honneur. Tu as assujéti toutes choses sous ses pieds . . . nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujétiées, mais nous voyons Jésus . . . couronné de gloire et d'honneur. » C'est dans *le siècle à venir* que cette domination s'exercera et sera goûtée par Celui qui est aussi « le Fils de l'homme » maintenant couronné de gloire et d'honneur.

Nous allons à Eph. 1, 19-23, et nous trouvons l'apôtre citant le même Psaume. Il parle de l'excellente grandeur de la puissance opérée en Christ « quand Il le ressuscita d'entre les morts, et le fit asseoir à Sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité et puissance et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. *Il a assujéti toutes choses sous ses pieds* et l'a donné pour être Chef sur toutes choses à l'Église, qui est Son Corps et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. » Nous apprenons par là, et par d'autres portions des chapitres I-IV, que, tandis qu'Il est ainsi exalté, se forme pour Lui un corps d'entre les Juifs et les Gentils ; et que, la même puissance qui fut déployée pour ressusciter Christ et L'exalter comme homme à la droite de Dieu (il était toujours le Fils éternel,

la Parole qui était avec Dieu) est déployée pour transmuér, ressusciter et unir à Lui les cohéritiers qui forment Son corps, l'Église, ces êtres.

L'apôtre cite encore ce Psaume dans I Cor. xv, 27. Là, nous apprenons que cette domination est accomplie dans la résurrection, la résurrection des saints d'entre les morts, dont traite ce chapitre; que, quand viendra ce jour, quelques-uns ne se seront pas endormis en Christ; mais tous (vivants ou morts) seront transmués. C'est dans cette époque que la dispensation de la plénitude des temps aura son cours, que Dieu aura réuni en un en Christ toutes choses dans le ciel et sur la terre, et où cette parole sera accomplie: « la mort est engloutie en victoire, » I Cor. xv, 52; Esaïe xxv, 8. C'est alors qu'il travaillera, comme nous le voyons dans des passages analogues d'Esaïe, à accomplir les bénédictions terrestres, et que les royaumes de ce monde deviendront le « royaume de notre Seigneur et de Son Christ » quand l'Éternel des armées régnera en la montagne de Sion et à Jérusalem, et ce ne sera que gloire en la présence de ses anciens.

Nous trouvons cela dans Esaïe xxiv-xxvi; le monde et ses systèmes amenés en jugement lorsqu'il chancellera de côté et d'autre comme un homme ivre sous le jugement de Dieu. Quand Dieu visitera dans un lieu élevé l'armée superbe: Satan et ses anges chassés des hauts lieux.

(Apo: xii) après avoir si longtemps obscurci et entravé la bénédiction de Dieu. Les rois de la terre seront punis sur la terre lorsqu'ils seront rassemblés contre le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (Apo: xix). Ce jugement universel prépare la voie à l'établissement de Son trône en Sion. « L'Éternel des armées fera à tout Son peuple un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés, de choses grasses et moelleuses, et de vins sans aucune lie bien purifiés. Il enlèvera le voile qui est étendu sur toutes les nations. Il ôtera l'opprobe de Son peuple d'Israël, le résidu de la nation qui se sera attendu à Lui, qui ont été la force du chétif, du misérable en sa détresse, le refuge contre le débordement, l'ombrage contre le hâle; quand le souffle du terrible est comme un débordement contre la muraille, Il abattra le branchage des terribles et fera que le pied des affligés et les plantes des chétifs, résidu de son peuple, marcheront dessus, et Il leur enseignera en ce jour de leur délivrance et de leur restauration à chanter ce cantique dans la terre de Juda: Nous avons une ville forte, la délivrance y sera mise pour muraille et pour avant-mur. » Les trois chapitres en entier sont d'une beauté admirable, montrant ce que fera l'Éternel quand cette parole sera accomplie: « la mort est engloutie en victoire, » quand tout ce qui a été détruit et gâté entre les mains du premier Adam sera renouvelé dans celles du dernier



Adam : « et qu'Il exercera la souveraineté du Psaume viii, comme Rédempteur-héritier — les co-héritiers unis avec Lui ; quand le nom de l'Éternel sera exalté par toute la terre et que Sa gloire, non-seulement comme Roi sur Sion, mais sur tout ce qu'Il a établi au-dessus des cieux, se déploiera dans les cieux et sur la terre aux temps « du rétablissement de toutes choses. »

En définitive, nous voyons que l'homme s'est détruit lui-même ; chaque nouvelle épreuve démontrant seulement combien complète a été sa ruine et sa chute. Il a forfait par le péché à ses bénédictions aussitôt qu'il les a reçues. Mais tout ce que l'homme a ruiné, tout ce en quoi il a failli, Dieu l'accomplira dans un sens bien plus élevé et à sa propre gloire dans le Fils de l'Homme — le second Adam — en Christ ! Ce que nous avons considéré n'embrasse que la période de l'épreuve de l'homme jusqu'à la croix et au rejet de Dieu Lui-même dans la personne de Christ. Nous verrons ressortir plus clairement, en considérant d'autres sujets, cette découverte humiliante et pourtant nécessaire. Il est vrai que l'homme — le premier Adam — était aussi réellement ruiné et perdu aux jours de Genèse, mais que lorsqu'il rejeta Christ ; mais ce rejet fit ressortir définitivement l'inimitié de son cœur à l'égard de Dieu et du bien. Avant la croix, il n'y avait pas de preuve manifeste de cela. Il avait failli dans bien des épreuves que Dieu avait faites

de lui avec tant de patience; mais sa ruine fut pleinement prouvée quand Dieu vint au milieu des hommes en amour, en douceur, en tendresse, en compassion, plein de grâce et de vérité, et fut rejeté dans la personne de Jésus-Christ!

## REMARQUES SUR ÉSAÏE.

### CHAP. XVII — XXII.

CHAPITRE XVII. — Si nous admettons que ces prophéties, quelque accomplissement qu'elles puissent avoir reçu dans le passé, ont pour centre le jour du Seigneur, de quelle manière pourrions-nous lever la difficulté qui a trait aux divers peuples et aux villes qui jadis firent souffrir Israël? Comment devons-nous expliquer que ces prophéties ont en vue un jour futur, alors que nous voyons que ces peuples n'existent plus, ou qu'il n'en reste que d'imperceptibles débris? Nous répondons que la même difficulté s'applique à Israël. Nul ne sait avec clarté ou certitude où sont les dix tribus; il ne semble pas non plus que ce soit l'affaire de personne de s'en préoccuper à l'avance. Laissons-les dans l'obscurité dans laquelle Dieu a jugé bon de les

mètre. Nous savons, si nous croyons Sa parole, que, aussi sûrement qu'il a préservé le résidu dispersé des dix tribus, aussi sûrement il amènera de leurs retraites les descendants des dix. Nous savons que non-seulement les Juifs proprement dits doivent être rétablis, mais aussi l'antique nationalité d'Israël. C'est à cela que les douze tribus espèrent parvenir (Act. xxvi, 7). Les douze tribus formant une seule nation dans le pays, et un seul et même roi règnera sur elles toutes. « Il n'y aura plus deux nations, et elles ne seront plus jamais divisées en deux royaumes. » Toutes les promesses seront accomplies jusqu'au dernier trait de lettre. L'Écriture ne peut pas être anéantie.

Alors même que nous n'ayons pas vu de signes, pourquoi douter? Avons-nous besoin de semblables preuves? C'est démontrer la faiblesse de notre foi que de demander un signe. La parole de Dieu est la meilleure assurance; sachons nous reposer sur elle.

Si Dieu a déclaré qu'il en sera ainsi, nous sommes en droit d'attendre qu'il fera sortir les dix tribus de leurs retraites, qu'il les arrachera aux lieux dans lesquels elles ont péché, et qu'il les purifiera. Nous sommes loin de connaître à fond même le petit globe sur lequel nous vivons. Certaines parties du monde étaient autrefois bien mieux connues qu'elles ne l'ont été plus tard, jusqu'à ces derniers temps. De récentes de-

couvertes, par exemple, confirment les descriptions que des auteurs anciens ont laissées sur l'Afrique et le centre de l'Asie. Les dix tribus peuvent fort bien habiter quelqu'une de ces contrées à peine explorées, ou surgir tout à coup du sein d'une nation avec laquelle elles se sont longtemps confondues; nous ne sommes pas tenus de préciser le pays qu'elles habitent. Dieu a promis de les ramener dans leur pays, et cela d'une manière spéciale: elles doivent de nouveau traverser le désert; là, elles seront débarassées des transgresseurs qu'elles renfermeront dans leur sein, et qui n'atteindront jamais le pays, au lieu d'y être détruits, comme les Juifs apostats. La destinée des dix tribus diffère donc entièrement du sort des deux. Il ne sera pas plus difficile à Dieu de faire concourir les événements à ces deux fins que de circonscrire dans les limites qui lui conviendront les descendants des Gentils, ces anciens ennemis de son peuple, soit auprès, soit au loin. Le fait est que c'est le même principe de foi qui accepte et explique les deux choses, de même que c'est l'incrédulité qui trouve là dedans une difficulté. Ces remarques sont applicables à la plupart de ces chapitres.

Il y a ensuite des personnes qui se méprennent étrangement sur la portée des images hardies des prophètes, comme s'ils les employaient pour présenter les sujets qu'ils traitent sous une forme

énigmatique, sinon ambigu. C'est une grande erreur. Leur but n'est pas de voiler le sens de leurs déclarations, mais bien de les rendre plus expressives et plus énergiques. Des hommes, qui s'efforcent de détourner les chrétiens de l'étude des prophéties, insistent sur ces métaphores, comme si leur emploi suffisait à démontrer jusqu'à l'évidence que leur signification est douteuse. Rien n'est plus contraire à la réalité : les auteurs inspirés ont eu recours, comme les auteurs profanes, à une espèce de licence poétique pour illustrer, rendre sensible, et renforcer par des images la portée de leurs déclarations, mais dans aucun cas en vue de mystifier leurs auditeurs ou leurs lecteurs. Chez eux les figures ont un sens aussi précis, et seulement plus fort, que les expressions simples, littérales. Les entretiens eux-mêmes de la vie ordinaire abondent en métaphores et en similitudes ; qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que le caractère poétique des prophéties fournisse l'occasion d'en faire un usage plus fréquent ?

De plus la difficulté de comprendre les Écritures consiste moins dans leur style figuré que dans la profondeur même des pensées. Il n'est peut-être pas dans la Parole de Dieu de chapitre plus profond que le premier de saint Jean. Et pourtant ce dont on y est frappé tout d'abord, c'est l'excessive simplicité du langage de l'Apôtre. Aussi dans certains endroits les professeurs

de grec ont-ils l'habitude de mettre son évangile entre les mains des élèves qui commencent à étudier cette langue. Malgré cela, on ne trouverait pas dans les Livres saints de révélation ou d'exposé de la vérité plus substantiel, plus rempli de grandes et profondes pensées, plus propre à pénétrer d'admiration le lecteur réellement spirituel, quelle que soit la grâce qui y est déployée en Christ. Ces réflexions prouvent combien dénuée de fondement est l'idée qu'il ne s'agirait ici que d'une pure question de mots. La difficulté git moins dans l'obscurité du langage que dans les hautes vérités que proclament les Ecrits Sacrés; elle provient surtout de nos ténèbres morales, de notre défaut de familiarité avec la pensée de Dieu, de ce que nous jugeons selon l'apparence, à l'aide de notre esprit ou de nos sentiments naturels, au lieu de recevoir les choses d'en haut, et de lire la Parole inspirée à la lumière de Christ. Loin d'être la partie la moins intelligible des Ecritures, les prophéties sont beaucoup plus aisées à interpréter qu'on ne se l'imagine communément. Il importe avant tout de commencer par y croire; l'intelligence vient ensuite, et cela rapidement. S'il est permis de comparer entre elles les diverses parties des Ecritures, il demeure hors de doute que le Nouveau-Testament contient les plus profondes des révélations divines; et dans le Nouveau-Testament, il n'est pas de livres qui nous aident plus

que ceux de saint Jean à pénétrer dans la connaissance de ce que Dieu est; eh bien! qui oserait soutenir que, parmi les écrits de saint Jean, les Epîtres, l'Évangile soient moins profonds que l'Apocalypse? Personne, j'en suis convaincu, à moins qu'on ne les ait étudiés trop superficiellement pour pouvoir prononcer un jugement autorisé.

Ce qui précède peut amener quelque âme à examiner les prophéties dans un esprit plus enfantin, se souvenant toujours que Dieu regarde en avant à la grande crise qui doit précéder le jour du Seigneur. « Il pense à Son Fils bien-aimé; » et ce qui donne de l'importance aux prophéties, c'est qu'elles déroulent la scène de ses intérêts. Les Juifs sont le peuple duquel le Seigneur Jésus daigna naître selon la Chair; ils ont manifesté ce qu'ils étaient pour Lui. Il Lui reste à démontrer ce qu'il veut être pour eux. Il se propose d'avoir un peuple terrestre (Israël), aussi bien qu'un peuple céleste (l'Église) pour sa gloire. La Parole de Dieu ne vise à rien moins que cela; si ce n'est pas accompli, ce n'en est pas moins toujours dans les desseins de Dieu, lesquels ont déjà été en partie réalisés. De là découle le principe pour l'interprétation de toute la prophétie: elle doit être à la gloire du Seigneur Jésus dans ses relations avec Israël et les nations sur la terre. Je parle des prophéties de l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament re-

yét un autre caractère : son sujet est le Seigneur Jésus en rapports avec la chrétienté, mais confirmant aussi, en outre, les oracles relatifs à Israël.

Ceci peut expliquer pourquoi le Seigneur, dans le champ prophétique, attache de l'importance à une petite localité ou à une petite nation. Israël était d'une grande valeur à ses yeux à cause du Messie ; et ses propres conseils ne sont pas morts s'ils dorment. C'est pour ce motif également que du jour où Dieu retirera le voile de dessus son ancien peuple d'Israël, les vieux antagonistes de celui-ci commenceront à reparaitre. Il y a là quelque chose qui m'intéresse profondément. De même qu'il y a une résurrection pour chaque individu, et que le corps doit ressusciter pour que soit manifesté tout ce qui a été fait dans le corps, car c'est par le corps que l'âme agit, ainsi en sera-t-il de ces nations. C'est une destinée analogue : elles reparaîtront en même temps qu'Israël, et Dieu les distinguera d'après leurs noms primitifs, et non d'après ceux qu'elles pourront avoir portés dans la marche de l'histoire de l'humanité. Le Seigneur remontera aux origines ; et en conséquence, ce que nous avons, c'est leur jugement rattaché avec les derniers jours, et non pas seulement celui qui est tombé sur elles depuis longtemps déjà. Elles vont jusqu'à la fin. Quelques prophéties peuvent avoir reçu leur accomplissement dans le passé plus entièrement que d'autres, mais, cette différence admise, toutes elles envisagent l'avenir.



La dernière génération fera comme ont fait les pères; alors aura lieu le jugement. C'est ainsi que Dieu en agira avec les nations. Elles manifesteront la même inimitié pour Israël, le même orgueil envers Dieu, qu'auparavant. Ce principe peut paraître rigoureux à quelques-uns, mais il est on ne peut plus juste. Si un enfant a grandi connaissant le déshonneur de son père, l'opprobre et le châtement qui l'ont frappé, ne devrait-il pas éprouver, pour peu qu'il existe de la droiture dans son cœur, une répulsion particulière pour le péché de l'auteur de ses jours? Il devrait avoir constamment présent à l'esprit le souvenir de ce malheur. Mais s'il tournait la chose en plaisanterie, et qu'il en prit occasion pour marcher dans la même voie, ne serait-il pas de toute justice qu'il fût condamné à un châtement plus sévère encore, puisqu'il avait pour le retenir, non-seulement la voix de la conscience universelle, mais aussi, dans sa propre famille, un exemple frappant, qui aurait dû parler à son cœur d'enfant et exercer sur sa conduite une profonde influence?

C'est là précisément le principe des voies de Dieu dans son gouvernement. L'homme doit tenir un compte sérieux des événements passés, et Dieu qui agit justement, jugera l'homme suivant l'expérience qu'il aurait dû acquérir. Les leçons du passé sont un avertissement pour l'avenir. Les nations dont nous sommes en-

tretenus, apparaîtront donc de nouveau, et au lieu de tirer enseignement et profit des exemples de leurs pères, elles suivront exactement la même route, et feront une nouvelle tentative pour détruire le peuple de Dieu.

C'est ce que nous voyons en Esaïe xvii. Damas, situé au nord de la Terre Sainte, était une cité très-ancienne et très-renommée de la Syrie (voir Genèse xv). Elle n'est plus à cette heure qu'un monceau de ruines, — les villes environnantes ne sont que des parcs de brebis (vers. 1, 2). Et de même qu'autrefois la Syrie et Ephraïm conspirèrent à leur propre ruine contre le royaume du Fils de David, de même encore le trait remarquable de ce jugement est que le Seigneur en agira avec son peuple aussi bien qu'avec leur ancien allié. Il n'y aura point de forteresse en *Ephraïm*, ni de royaume à *Damas*, ni dans le reste de la Syrie. Ils seront comme la gloire des enfants d'Israël, dit l'Eternel des armées. Et il arrivera en ce jour-là que la gloire de Jacob sera diminuée, et que la graisse de sa chair sera fondue. Et il en arrivera comme quand le moissonneur cueille les blés, et qu'il moissonne les épis avec son bras; il en arrivera, dis-je, comme quand on ramasse les épis dans la vallée des Réphaïms. Il fera le recensement de tous les scandales et punira les transgresseurs; Il fera servir leur inimitié à nettoyer l'aire du pays d'Israël; Il agira en jugement avec son peuple. Les nations

peuvent se bercer du trompeur espoir, qu'elles feront du mal à Israël; mais leur conspiration sera une attaque dirigée contre Dieu, qui la fera tourner au bien des siens. Cela nous est présenté dans ce passage : « Mais il y demeurera quelques grappillages, comme quand on secoue l'olivier et qu'il reste deux ou trois olives au bout des plus hautes branches, et qu'il y en a quatre ou cinq que l'olivier a produites dans ses branches fruitières, dit l'Éternel, le Dieu d'Israël. En ce jour, l'homme tournera sa vue vers celui qui l'a fait, et ses yeux regarderont vers le Saint d'Israël. Et il ne jettera plus sa vue vers les autels qui sont l'ouvrage de ses mains, et il ne regardera plus ce que ses doigts auront fait, ni les bocages, ni les tabernacles. » (Vers. 6-8.)

Il est bien évident par là, qu'il s'exercera alors, dans le pays d'Israël, un jugement qui distinguera entre les uns et les autres. Comparez, chap. xxviii, qui renferme la description du fléau débordant. « En ce jour les villes de sa force qui auront été abandonnées à cause des enfants d'Israël, seront comme un bois taillis et des rameaux abandonnés, et il y aura désolation. Parce que tu as oublié le Dieu de ton salut, et que tu ne t'es point souvenue du rocher de ta force, à cause de cela tu as transplanté des plantes tirées de lieux de plaisance et tu as planté des provins d'un pays étranger. De jour tu auras fait croître ce que tu auras planté, et le matin tu auras fait

lever la semence; mais la moisson sera enlevée au jour que l'on voulait en jouir, et il aura une douleur désespérée. » (Vers. 9-11.) Mais ensuite arrive la rétribution. « Malheur à la multitude de plusieurs peuples qui bruient comme bruient les mers, et à la tempête éclatante des nations qui font du bruit comme une tempête éclatante d'eaux impétueuses. Les nations grondent comme grondent les grandes eaux..... Il les menace, et elles fuient au loin, chassées comme la balle des montagnes au souffle du vent, comme la poussière par un tourbillon. Quand vient le soir, voici, c'est une ruine soudaine; avant le matin, il n'y a plus personne. Telle est la part de ceux qui nous dépouillent, tel est le sort de ceux qui nous pillent. » (Vers. 12-14.) A quelle époque ces prédictions ont-elles reçu leur accomplissement, depuis qu'Ésaïe les a proférées? Quand les nations se sont-elles ainsi rassemblées et ont-elles été dispersées? C'est au contraire Israël qui a été brisé et semé aux quatre vents des cieux. Il n'est pas question ici d'une nation victorieuse du peuple de Dieu, mais d'un rassemblement de toutes les nations qui n'attendent que le matin pour engloutir Israël; mais avant le matin, elles ne sont plus. Certainement cela aura lieu, car la bouche de l'Éternel a parlé.

CHAPITRE XVIII. — Le chapitre que nous abordons se rattache à la ruine des nations, prédite

à la fin de la section précédente, et forme cependant une scène assez distincte pour qu'elle mérite une place à part. Il en est un appendice profondément intéressant, d'autant qu'il est étranger à la nouvelle charge par laquelle s'ouvre le chapitre xix, et qui distingue le jugement de l'Égypte du sujet que nous avons sous les yeux. Ce point est à noter, car certains chrétiens, entre autres Vitringa, ont faussement supposé que l'Égypte est « le pays qui fait ombre avec des ailes, » du verset 1<sup>er</sup>, que les Égyptiens sont le peuple auquel le message est envoyé (vers. 2) et qui doit apporter des offrandes à l'Éternel (vers. 7). Quel lecteur ne soit point surpris de cette confusion chez un commentateur si savant et si distingué, car c'est à peine s'il se trouve dans Ésaïe une portion qui ait donné lieu à des vues plus divergentes et à plus d'erreurs manifestes de la part d'hommes distingués, depuis Eusèbe de Césarée (qui voyait dans ce passage la Judée aux temps apostoliques envoyant l'Évangile au monde entier, interprétation fondée sur le *ἀποστέλλον... ἐπιστολὰς βιβλίας* des Septante), jusqu'à Aria Montanus qui l'appliquait à l'Amérique convertie à Christ par la prédication et les armes des Espagnols.

La saine intelligence du chapitre dépend de l'idée que c'est la nation Juive qu'ont en vue les versets 2 et 7, et cela, non aux jours de Sennachérib, mais au moment de la crise future.

Quelques expressions, surtout au verset 1<sup>er</sup>, peuvent être obscures, mais la pensée générale est d'une grande clarté et d'un puissant intérêt.

« Le pays qui fait ombre (ou qui bruit) avec des ailes, qui est au-delà des fleuves de Cus » (c'est-à-dire au-delà du Nil et de l'Euphrate), désigne une contrée en dehors des limites de ces nations qui, jusqu'aux jours du prophète, avaient menacé Israël ou avaient eu à faire avec lui. L'Égypte et l'Assyrie étaient les deux principales de ces puissances; car il y avait un Cus asiatique aussi bien qu'un Cus africain. Le pays en question s'étend (il n'est pas nécessairement contigu, il peut être à une certaine distance), au-delà de ces deux contrées. Ce pays, comparativement éloigné, épouse la cause d'Israël; mais sa protection doit être inefficace, quelques bruyantes que doivent être ses manifestations et ses tentatives. L'emploi du terme « ailes » pour suggérer l'idée d'un abri pour les opprimés et les faibles, est trop commun pour qu'il soit besoin de preuves.

Le second verset montre, en outre des traits qui viennent d'être allégués comme caractérisant ces futurs alliés des Juifs, qu'ils sont une puissance maritime; en effet, ils envoient leurs messagers sur de légers vaisseaux (littéralement, des vaisseaux de « junc » ou de « papyrus ») à la surface des eaux. Israël est l'objet de leurs préoccupations: « Allez, messagers rapides, vers

la nation forte et vigoureuse, vers ce peuple redoutable depuis qu'il existe, nation puissante et qui écrase tout, et dont le pays est ravagé par les fleuves. » L'application de cette description à l'Égypte ou à l'Éthiopie a considérablement influé sur l'idée que l'on s'est formée d'après les épithètes employées ici, mais je ne vois pas de motif suffisant pour mettre en doute l'exactitude de notre version qui, en les attribuant à Israël, donne un sens clair et satisfaisant. La différence entre ce peuple et le pays mentionné dans le premier verset, qui envoie ses messagers et ses navires à la recherche du peuple dispersé, auparavant si formidable, mais ravagé récemment par un ennemi plein d'impétuosité, repose non sur des points insignifiants d'une critique de mots, mais sur la forme générale du contexte, que tout lecteur chrétien est à même d'apprécier dans sa propre langue.

Jusqu'ici nous avons vu l'intervention de ce pays innommé, dépeint comme le soi-disant protecteur d'Israël, et poursuivant, à l'aide de ses légers navires, sa bienveillante mission à la recherche de ce peuple dispersé.

Mais entre en scène quelqu'un qui arrête le zèle de l'homme (vers. 3, 4). Il est fait appel à l'attention de tous; de grands événements se préparent; on en voit, on en entend les signes précurseurs: « Vous tous, habitants du monde et habitants du pays, sitôt que l'enseigne sera éle-

vée sur les montagnes, regardez, et sitôt que le cor aura sonné, écoutez, car ainsi m'a parlé l'Éternel. Je me tiendrai tranquille, mais je regarderai sur mon domicile arrêté. » Dieu ne favorise pas cette entreprise. L'homme déploie de l'activité; Jéhova demeure tranquille et veille. « C'est comme la chaleur brûlante juste avant que brille l'éclair, comme la nuée de rosée au temps de la chaude moisson; » il y a un intervalle de profond repos et d'attente, après les puissants efforts faits pour rassembler les Juifs sous le patronage de la nation maritime des versets 1 et 2. Tout avait semblé réussir; mais qu'est l'homme sans Dieu? « Mais avant la moisson, sitôt que le bouton sera venu en sa perfection et que la fleur sera devenue un raisin qui mûrit, il coupera les rameaux avec des serpes, et il ôtera les sarments, les ayant retranchés. » Ainsi le plan échoue entièrement. Tout paraissait annoncer un prompt rétablissement pour Israël et les espérances nationales semblaient être sur le point de se réaliser, lorsque Dieu est venu réduire tout à néant et laisser les anciennes passions des Gentils contre Israël se donner libre cours. Le résultat est qu'ils « seront tous abandonnés aux oiseaux de proie des montagnes et aux bêtes de la terre; les oiseaux de proie passeront l'été sur leurs cadavres, et les bêtes de la terre y passeront l'hiver; » (Vers. 5, 6.)

« Ce n'était pas le temps du Seigneur; et pour-



tant ce l'était. Car, « en ce temps-là des offrandes seront apportées à l'Eternel des armées par le peuple fort et vigoureux, par le peuple redoutable depuis qu'il existe; nation puissante et qui écrase tout, et dont le pays est ravagé par les fleuves; elles seront apportées à la demeure de l'Eternel des armées, sur la montagne de Sion. » (Vers. 7.)

Ainsi sera châtié le présomptueux espoir de l'homme, aussi bien que les nouvelles manifestations de la fureur des nations qui voudraient faire une fois de plus leur proie du pauvre peuple de Jéhovah, mais son peuple toujours aimé. Car aussi sûrement qu'elles s'efforcent de déchirer Israël, aussi sûrement *Il* apparaîtra au milieu de la désolation, et de sa main puissante accomplira ce que l'homme tente aussi vainement d'opérer que d'empêcher. A cette même époque, les Juifs se donneront en offrande à Jéhova; ils ne viendront pas les mains vides, mais dépouillés d'eux-mêmes avec des cœurs humbles et reconnaissants envers le Seigneur, sur la montagne de Sion; ils se réfugieront dans les bras de son éternelle miséricorde, après avoir définitivement échappé à la fureur des Gentils.

CHAPITRES XIX, XX. — Le premier de ces deux chapitres renferme la charge de l'Égypte, suivie, dans le second, d'une action symbolique imposée au prophète en personne, en signe de l'assujettissement auquel doivent être réduites

l'Égypte et l'Éthiopie. Le sens général en est tellement clair, que les explications demeurent superflues.

« Voici, l'Éternel est monté sur une nuée rapide; il vient en Égypte. » Ainsi le prophète annonce hardiment avec l'expression de la vérité morale le renversement certain du grand royaume que la sagesse de l'ancien monde, une avilissante idolâtrie, et d'abondantes richesses avaient particulièrement signalé. A quoi serviront ces fameux remparts, ces fossés profonds qui les entourent, si Jéhova vient, monté sur une nuée rapide, « et condamne l'Égypte à l'humiliation et à la ruine? » Plus qu'impuissant sera l'appel aux fausses divinités, car « les idoles tremblent devant Lui, et le cœur des Égyptiens tombe en défaillance. » Des dissensions intestines et la guerre civile (vers. 2) ajouteront leurs horreurs aux assauts triomphants du dehors; et la ruine sera consommée par suite de conseils insensés, aussi bien que par l'abrutissement de tout l'esprit national, car en réponse au recours qu'ils auront à leurs vieux systèmes de superstition et de sorcellerie, Dieu les livrera aux mains de maîtres sévères et à la domination d'un roi cruel. (Vers. 1-4.)

Non-seulement le Seigneur anéantira les fortifications du pays, mais il détruira aussi ses appuis intérieurs, tout ce qui fait sa gloire et en quoi repose sa confiance. Car n'est-ce pas ici ce

grand dragon d'Ézéchiël « qu'il se couche au milieu de ces fleuves et qui dit : Mon fleuve est à moi, et je l'ai fait pour moi? » Oui, c'est bien le même, c'est bien de lui qu'Esaië parle dans cette prédiction : « Les eaux de la mer tariront, et le fleuve deviendra sec et aride ; les rivières seront infectes ; les canaux seront bas et desséchés ; les joncs et les roseaux se flétriront, ce ne sera qu'une nudité le long du fleuve, à l'embouchure du fleuve ; tout ce qui aura été semé près du fleuve se desséchera, se réduira en poussière et périra. Les pêcheurs gémiront ; tous ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve seront attristés, et ceux qui étendent des filets sur les eaux se lamenteront. Ceux qui travaillent le lin peigné et qui tissent des étoffes blanches, seront dans la confusion. Les soutiens du pays seront dans l'abattement ; tous les mercenaires auront l'âme angoissée. » (Vers. 5-10.)

Au verset suivant, le prophète se met à censurer cette puissance orgueilleuse sur un point dont elle était particulièrement fière et qui faisait sa grandeur tant à ses propres yeux qu'à ceux des autres hommes. Qui n'a pas entendu parler « de la sagesse des Égyptiens? » Qui ne sait que leur science et leur civilisation étaient très-développées, alors que les nations les plus renommées de l'occident qui, les premières, aspirèrent à la souveraineté du monde, n'étaient pas encore sorties de leur ignorance et de leur sauvage

barbarie? « En vérité, les princes de Tsoan ont perdu la raison, les sages ministres de Pharaon sont stupides dans leurs conseils. Comment osez-vous dire à Pharaon : Je suis fils des sages, fils des anciens rois? » — « Où sont-ils tes sages, s'écrie le prophète dans son superbe défi, où sont-ils? qu'ils te fassent donc des révélations, et qu'ils te découvrent ce que l'Eternel des armées a résolu contre l'Egypte. » (Vers. 11, 12.)

« Hélas! que de gens sont encore plongés dans la même sécurité charnelle! Que d'hommes de nos jours, à l'exemple des conseillers de Pharaon, se reposent sur leur propre habileté, trop sages pour saisir les solennelles déclarations de la prophétie, pas assez pour se préserver d'une folle superstition ou d'une incrédulité plus folle encore! Les sages de la chrétienté n'ont-ils pas pour maxime que la prophétie ne peut pas être comprise jusqu'à ce qu'elle soit accomplie et que l'événement ait ainsi fixé son interprétation? J'ose déclarer qu'on ne saurait avancer une idée moins raisonnable et plus positivement contraire à la Parole de Dieu. Parmi les fidèles de l'Ancien Testament, il n'en est aucun qui ne proteste contre cette coupable erreur; car parmi eux tous, il n'en fut pas justifié un seul qui ne regardât en avant, se confiant pour son âme et pour tous ses intérêts spirituels en quelque chose qui était encore complètement renfermé dans le sein de l'avenir. Et des croyants de la nouvelle alliance

seraient-ils appelés de Dieu à être moins fidèles, à moins réaliser ce qui est à venir, eux qu'éclaire une révélation incomparablement plus lumineuse ! Et ce serait nous, nous à qui Dieu a révélé par son Esprit ce que l'un de ses serviteurs les plus privilégiés d'autrefois appelait des choses que « l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point montées au cœur de l'homme ! » Même en nous plaçant sur le terrain de la raison, de cette raison dont quelques-uns tirent tant vanité, que peut-il y avoir de plus contraire à cela, puisque Dieu a donné à son peuple, c'est incontestable, une révélation prophétique ? Est-ce la seule portion des Ecritures qui doit être mise au ban de l'intelligence humaine ? Un pareil scepticisme est dangereux, c'est une folie ; c'est un vrai suicide : car de même que le point capital, le centre de la prophétie est l'approche du jour du Seigneur, qui doit juger l'orgueil, l'irréligion, l'idolâtrie, la rébellion contre Dieu, qui seront trouvées alors sur la terre et particulièrement dans la chrétienté, — il sera trop tard pour les hommes, avant qu'ils croient, d'attendre cet événement qui démontrera la vérité des prophéties par leur destruction. Bref, à tout point de vue, la maxime en question est aussi fausse que dangereuse. En réalité elle revient à exclure tout usage direct de la prophétie quelle qu'elle soit ; car elle refuse d'entendre ses avertissements

jusqu'à ce que sa voix soit entièrement changée. La prophétie accomplie devient en effet de l'histoire plutôt qu'elle ne reste prophétie, et elle a pour résultat, qui n'est pas d'une petite valeur, de réduire au silence les ennemis de Dieu, plutôt que de faire entendre à son peuple, comme le fait la prophétie, des paroles de réprehension et d'encouragement.

Mais revenons à notre étude. « Les princes de Tsohan (ancienne ville de la Basse-Egypte, appelée Tanis par les auteurs profanes), sont fous ; les princes de Noph (la Memphis des Grecs, — Osée, ix, 6), sont dans l'illusion ; les chefs des tribus égarent l'Egypte ; l'Eternel a répandu au milieu d'elle un esprit de vertige, pour qu'ils fassent chanceler les Egyptiens dans tous leurs actes, comme un homme ivre chancelle en vomissant. Et l'Egypte sera hors d'Etat de faire ce que font la tête et la queue, la branche de palmier et le roseau. » Le jugement de Dieu vient confondre leur politique.

Je ne veux pas nier que dès les temps du prophète, ces prophéties n'aient pas eu une certaine mesure d'accomplissement. Seulement qu'on ne s'en prévale pas pour exclure leur complet accomplissement qui reste encore à se réaliser.

Il est dans la manière d'Esaië, comme d'ailleurs dans celle de la plupart des prophètes, d'être richement compréhensive de sujets, de points de vue. Il fut alors suffisamment accom-

pli de la prophétie, pour l'assurance du fidèle; mais tout cela ne fut pas plus qu'un témoignage et ce plein et intégral paiement que Dieu veut encore faire, à l'honneur tant de ses propres paroles que du Seigneur Jésus, quand sa gloire sera manifestée et qu'il entrera dans son règne. (Apoc. xi.)

« En ce jour l'Égypte sera comme des femmes; elle tremblera et aura peur, en voyant s'agiter la main de l'Éternel des armées, quand il la lèvera contre elle. Et le pays de Juda sera pour l'Égypte un objet d'effroi: dès qu'on lui en parlera, elle sera dans l'épouvante, à cause de la résolution prise contre elle par l'Éternel des armées. » (Vers. 16, 17.) L'Égypte a son rôle à jouer au moment des terribles convulsions qui précéderont l'apparition du Seigneur; et c'est à cela que se rapporte le chapitre que nous étudions et qu'il faut comparer avec Daniel xi, 40-43. Il rassemblera en dehors de ce pays une partie de son peuple dispersé (Esaïe xi), et dans la poursuite de cette opération, il détruira la langue de la mer d'Égypte, puis son souffle puissant s'appesantira sur le fleuve dont il frappera les sept bras.

Mais la miséricorde se glorifiera par-dessus le jugement; en ce même temps-là, lorsque l'Égypte sera comme des femmes qui tremblent sous la main de Jéhova, et que la simple mention de Juda la frappera de terreur, « en ce temps-là, il y aura cinq villes au pays d'Égypte qui

parleront la langue de Canaan, et qui jureront par l'Éternel des armées; l'une d'elles sera appelée ville de la délivrance. En ce même temps, il y aura un autel à l'Éternel au milieu du pays d'Égypte, et sur la frontière un monument à l'Éternel. Ce sera pour l'Éternel des armées un signe et un témoignage, dans le pays d'Égypte; ils crieront à l'Éternel à cause des oppresseurs, et il leur enverra un Sauveur et un défenseur pour les délivrer. Et l'Éternel sera connu des Égyptiens, et les Égyptiens connaîtront l'Éternel en ce jour-là; ils offriront des sacrifices et des oblations, ils feront des vœux à l'Éternel, et les accompliront. Ainsi l'Éternel frappera les Égyptiens; il les frappera, mais il les guérira; et ils se convertiront à l'Éternel, qui les exaucera et les guérira. » (Vers. 18-22.) Il est évident par là que le Seigneur délivrera l'Égypte et la fera revivre.

Les efforts des commentateurs pour expliquer ces versets sont aussi nombreux que vains; et c'est à juste titre qu'il n'y a que ténèbres pour eux, parce qu'ils n'aperçoivent pas le rapport de ce passage à Christ, à Christ qui sera alors la gloire de son peuple d'Israël, dont il est maintenant méprisé. Origène, Eusèbe, etc., l'appliquent à la fuite en Égypte (Math. II), au renversement de l'idolâtrie et à l'extension du christianisme; Jérôme pense qu'il fait allusion à la dévastation de l'Égypte par Nébucadnetzar; la plupart des inter-



prêtres modernes admettent en partie le point de vue de Jérôme et le rapportent : historiquement, aux désastres amenés par les guerres avec Sennacherib, Nébucadnetzar, Psammétique et les Romains; et, d'une manière mystique, à la glorieuse diffusion de l'Évangile dans le passé, le présent et l'avenir. Ces spéculations n'ont pas besoin d'être réfutées; les indiquer c'est les condamner suffisamment. La relation du passage controversé avec la crise à venir, qui est la véritable, est encore plus confirmée par les perspectives bénies que nous laissent entrevoir les derniers versets du chapitre. « En ce même temps, il y aura une route d'Égypte en Assyrie : les Assyriens viendront en Égypte et les Égyptiens en Assyrie; et les Égyptiens avec les Assyriens serviront l'Éternel. En ce même temps, Israël sera la troisième nation unie à l'Égypte et à l'Assyrie. Ce sera une bénédiction au milieu de la terre, que bénira l'Éternel des armées, en disant : « Bénis soient l'Égypte mon peuple, l'Assyrie œuvre de mes mains, et Israël mon héritage! » Ce n'est pas une scène céleste qui nous est présentée là, mais une scène terrestre. Il n'est pas question de l'état actuel de l'Église, où il n'y a ni Juif, ni Gentil, et où Christ est tout en tous, mais de futures bénédictions abondantes quoique progressives, accordées aux nations. Il ne s'agit pas davantage de la présente dispensation durant laquelle l'ivraie est mêlée au bon

grain, mais des temps à venir pendant lesquels tous les scandales seront éloignés de la scène sur laquelle le Grand Roi régnera en justice. Cette nation, si fière de sa sagesse naturelle, l'antique oppresseur d'Israël auquel elle a été si souvent en piège, sera humiliée jusques dans la poussière, et du fond de la poussière criera à l'Eternel Dieu d'Israël qui lui enverra un puissant défenseur, et elle Le connaîtra et L'adorera, Lui qui l'a frappée mais qui la guérira et la sauvera. Car depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, le nom de Jéhova sera grand parmi les Gentils; partout l'encens du sacrifice montera vers Lui en offrande agréable. Il n'est donc pas surprenant qu'un autel doive être élevé à l'Eternel au milieu du pays d'Egypte, ainsi qu'un monument sur la frontière pour être pour l'Eternel des armées un signe et un témoignage dans ce pays.

Et qu'advient-il du second oppresseur d'Israël? Le Seigneur n'a-t-il qu'une bénédiction pour l'ennemi étranger? N'en a-t-il pas réservé une autre en faveur des Assyriens? Oui; le superbe adversaire du Nord et de l'Est aura sa part, lui aussi, des riches bénédictions de l'Eternel: « En ce même temps, il y aura une route d'Egypte en Assyrie. » Les anciennes jalousies, les vieilles discordes disparaîtront à jamais; la bonne harmonie, une généreuse confiance, une mutuelle sympathie cimenteront l'alliance fon-

dée sur la connaissance du vrai Dieu. « Les Assyriens viendront en Egypte et les Egyptiens en Assyrie, et les Egyptiens avec les Assyriens serviront l'Eternel. » Heureux seront-ils, bien qu'alors nul ne soit méprisé ni pauvre ! « En ce jour, Israël sera la troisième nation, unie à l'Egypte et à l'Assyrie. » C'est-à-dire qu'Israël sera l'une des trois nations mentionnées ici et choisies pour occuper une position de faveur particulière durant l'époque millénaire. Le Seigneur les bénira en disant : « Bénis soient l'Egypte mon peuple, l'Assyrie œuvre de mes mains, et Israël mon héritage ! » Ainsi se réalisera encore la promesse adressée à Abraham : « Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom grand, et tu seras en bénédiction. Quiconque te bénira sera béni, et quiconque te maudira sera maudit; et en toi seront bénies toutes les familles de la terre. » Mais même ici, il me semble que la vraie place d'Israël est maintenue, et que le rang des autres est nettement distingué du sien par la sagesse de Dieu, quelque immense que soit sa bonté pour les autres; car si l'Egypte et l'Assyrie sont appelées à le glorifier, Israël n'en porte pas moins le glorieux titre d'héritage de Jéhova.

Nous apprenons par le chapitre xx, que les Assyriens ravagèrent l'Egypte avec les Ethiopiens, et emmenèrent des prisonniers. L'histoire garde, je crois, le silence sur ce fait, mais

il n'en est pas de même de la prophétie qui déclare que l'Égypte n'échappera pas au roi du Nord (le dernier Assyrien), dans les derniers temps.

CHAPITRES XXI, XXII. — Le premier de ces chapitres, tout court qu'il soit, renferme trois sentences, trois jugements : contre Babylone (vers. 1-10); contre Duma (vers. 11-12), et contre l'Arabie (vers. 13-17).

« Oracle sur le désert de la mer. — Comme s'avance l'ouragan du Midi, il vient du désert, du pays terrible. Une vision redoutable m'a été révélée. L'opresseur opprime, le devastateur devasté. — Monte, Elam; assiège Mède! Je fais cesser tous les soupirs. » On ne saurait le mettre en doute, ce me semble, il est ici question de la grande capitale chaldéenne; l'ordre donné aux Mèdes et aux Perses de monter et de l'assiéger l'indique déjà; ce qui achève de le prouver, c'est le tableau si pittoresque que renferment les versets 3-5 de la soudaine destruction qui transforme la nuit de plaisir en nuit de terreur et de mort pour le monarque et sa cour : « C'est pourquoi mes reins sont remplis d'angoisses; des douleurs me saisissent comme les douleurs d'une femme qui accouche; les spasmes m'empêchent d'entendre, le tremblement m'empêche de voir. Mon cœur est en défaillance, la terreur s'empare de moi; la nuit de mes plaisirs devient une nuit d'épouvante. On dresse la table, la

garde veille, on mange, on boit.... Debout, princes! oignez le bouclier! » — Le verset 9 contient la preuve décisive de ce que nous avançons, et le nom de Babylone s'y trouve clairement exprimé. Le prophète personnifie la ville ou son peuple.

Il y a cependant quelque chose à remarquer dans les mots employés pour désigner la reine déchue du monde; il y a évidemment un lien entre ce titre énigmatique : « Oracle sur le désert de la mer, » et celui qui s'applique à Jérusalem, au commencement du chapitre xxii, « oracle sur la vallée des visions. » De même que l'élévation et la gloire du premier empire Gentil ne furent souverainement permis de Dieu qu'à la suite de l'idolâtrie désespérante de Juda et de Jérusalem, de même le jugement de Babylone était le moment de la délivrance pour le résidu Juif, le type de l'intervention finale de Dieu vis-à-vis du dernier détenteur de la puissance qui commença avec la tête d'or de la Grande Statue. Il y a de la sorte une corrélation entre ces deux villes, Jérusalem et Babylone, soit historique, soit symbolique; et la dernière est désignée par ces mots : « le désert de la mer; » la première par ceux-ci : « la vallée des visions. » Jérémie dans sa vision (chap. LI, 42), contemple la mer montant sur Babylone et la couvrant de la multitude de ses flots. De fait nous savons à quel état de destruction fut réduite cette cité où trônait l'orgueil

humain, et dans quelle désolation elle est restée jusqu'à ce jour.

Dans les versets 6 à 10 nous sont présentés les deux chefs envahisseurs et la double nationalité de leurs armées. La sentinelle atteste sa vigilance et rapporte ce qu'elle a vu; sa déclaration est suivie de la solennelle nouvelle de la chute de Babylone, et le prophète met le sceau à la vérité de cette annonce.

Vient ensuite « l'oracle sur Duma » (vers. 11, 12), qui était limitrophe de l'Idumée, s'il n'en faisait pas partie intégrante. « On me crie de Séir : Sentinelle, que dis-tu de la nuit? Sentinelle, que dis-tu de la nuit? La sentinelle répond : Le matin vient, puis la nuit. Si vous voulez interroger; interrogez; convertissez-vous et revenez. » Le cri édomite est un cri de fier mépris et d'orgueilleuse sécurité. La courte réponse qui suit est remplie d'une sérieuse remontrance. Qu'ils ne se confient pas à l'éclat du matin; car les ténèbres et les dangers de la nuit sont bientôt là; néanmoins une porte est encore ouverte pour la repentance : « Revenez! »

Quant à « l'oracle sur l'Arabie, » il y a peu de chose à en dire. Les steppes de l'Arabie n'offriraient pas contre la tempête un refuge plus sûr que les rochers et les montagnes d'Edom. Ce ne sont pas seulement les caravanes de Dédan qui sont recommandées à la pitié et aux soins des habitants de Théma, mais une ruine complète

doit être dans l'espace d'une année, le lot des vaillants archers des enfants de Kédar.

Toute la prophétie du chapitre xxii est dirigée contre Jérusalem. Elle peut avoir eu un accomplissement anticipé du temps du prophète, mais seulement en partie. C'est tellement vrai que Vitringa a toutes les peines du monde à fournir une apparence de démonstration historique en réunissant la double invasion des Assyriens sous Sennachérib, et des Chaldéens sous Nébucadnézar; encore ne parvient-il à ce résultat qu'à l'aide d'une violente interversion, en plaçant le mouvement chaldéen aux versets 1 à 5 (Comp. 2 Rois xxv, 4, 5), et celui des Assyriens dans le passage qui fait suite, auquel correspondent 2 Chron. xxxii, 2-5. En admettant que la prophétie ait reçu là une première application, il en résulte une forte présomption que ce chapitre, aussi bien que le précédent et tous ceux que nous avons vus, se rapporte au grand jour au matin duquel se réglera le compte des nations, et dans tout son cours celui des individus, c'est-à-dire au jour où les secrets des cours seront manifestés. On peut trouver étrange que des croyants soient satisfaits d'un si faible à-compte de la part de Celui qui paie jusqu'au dernier quadrain. L'esprit qui taxe d'illusoire l'attente de l'accomplissement ponctuel de l'ensemble de ces prophéties, dans tous leurs détails, à l'exception de ceux qui sont expressément limités à une

époque déterminée pour certaines particularités, est un esprit d'ignorance ou d'incrédulité, ou même, ce qui n'est pas rare, de l'une et de l'autre.

Les premiers versets nous montrent la ville passant de l'animation et d'une joie bruyante à la plus vive inquiétude et à une crainte mortelle, ses défenseurs tombant non sous les coups de l'épée, mais ignominieusement massacrés, ses chefs en fuite et faits prisonniers, au point que le prophète ne peut que se détourner et répandre des larmes amères, car ce trouble, cet écrasement, cette confusion étaient envoyés par le Seigneur, l'Éternel des armées.

Les versets qui suivent, montrent l'inutilité et l'impardonnable péché du peuple de Dieu de recourir à des mesures humaines, quand c'est Dieu qui en agit avec lui en jugement. Dans de telles circonstances, il n'a qu'à s'incliner devant la main qui le châtie et à accepter la punition que le Seigneur juge convenable de lui infliger, se souvenant qu'Il est plein des compassions les plus tendres, et que la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement. Ici le peuple ne s'humiliait point, ni ne reconnaissait les voies de Dieu. « Les derniers retranchements de Juda sont forcés, et en ce jour tu visites les armures de la maison de la forêt. Vous regardez les brèches de la ville de David, car elles sont nombreuses; et vous reprenez les eaux de l'étang inférieur. Vous comptez



les maisons de Jérusalem et vous abattez les maisons pour fortifier la muraille. Vous faites un réservoir entre les deux murs pour les eaux de l'ancien étang, mais vous ne regardez pas vers celui qui a voulu ces choses, et vous ne voyez pas celui qui les a préparées de loin. Le Seigneur, l'Éternel des armées vous appelle en ce jour à pleurer et à vous frapper la poitrine, à vous raser la tête et à ceindre le sac. Et voici de la gaité et de la joie ! on égorge des bœufs et l'on tue des brebis, on mange de la viande et l'on boit du vin : mangeons et buvons, car demain nous mourrons ! — L'Éternel des armées me l'a révélé : non, ce crime ne vous sera point pardonné que vous ne soyez morts, dit le Seigneur, l'Éternel des armées. » — Le peuple de Dieu s'efforçait d'échapper par les ressources de la politique, — voie funeste qui le conduit à un saducéisme ouvertement licencieux.

La fin du chapitre nous met sous les yeux le rejet de l'indigne Sebna qui s'était trainé jusqu'au poste de premier ministre, le plus rapproché du trône, qui ne vivait que pour lui-même et qui ne se préoccupait que de sa renommée et de sa gloire, après même qu'il serait mort. (Vers. 15-19). Eliakim, le serviteur de Dieu, est appelé en conséquence à prendre, à la place de Sebna, les rênes du gouvernement. Eliakim sera un père pour Jérusalem et Juda ; la clef de la maison de David sera mise sur son épaule avec une pleine

autorité et un pouvoir sans bornes. Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître ici le type de Christ renversant l'Antichrist; et le fait même de la réunion de circonstances historiques du passé sans allusion à aucune date, comme nous l'avons vu, et avec des personnages qui n'occupaient pas officiellement, ni l'un ni l'autre, le poste le plus élevé, et toutefois sont décrits en des termes qui révèlent une domination et une puissance dépassant la plus élevée; ce fait, dis-je, prépare l'esprit à voir dans les glorieux événements du dernier jour dans la Terre-Sainte le seul accomplissement plein et entier de cette portion de l'Écriture.

---

FRAGMENT. — *Jean XI.*

Le Seigneur ne guérit pas Lazare; ce n'est, que lorsque Lazare est mort et sent déjà, que le Seigneur le ressuscite, puis le fait délier et mettre en liberté. Il nous est présenté ici une image frappante du conseil de Dieu, et voici laquelle: pour qu'après la chute, la gloire de Dieu puisse se manifester dans toute son étendue, il faut qu'elle se révèle au-delà de l'horizon de l'homme, dans une sphère au-delà de lui et de Satan (Hebr. II, 14); elle doit se révéler non pas sur le

terrain de l'homme, celui de la guérison, mais sur le terrain de Dieu, celui de la résurrection ; elle ne doit se révéler que lorsque la condition est désespérée, lorsqu'il n'y a plus de vie, lorsque la mort a mis son sceau sur le mort, en d'autres termes, lorsque le mort « sent déjà. »

Et quand le Seigneur tarde (vers. 6), c'est pour montrer à Marthe quelque autre chose que ce qu'elle avait désiré ; c'est qu'Il veut lui montrer la gloire de Dieu (40-44). Il a ses idées à Lui encore en 2 Pierre III, 4-9. Dans son retard à l'égard de son avènement, le Seigneur a ses pensées à Lui qui rendent témoignage à sa grâce que l'homme ne comprend pas.

Et quand de nos jours, à sa manière et dans ses circonstances à lui, le cœur incrédule et précipité répète ce que disaient jadis certains d'entre les Juifs : Celui-ci qui a ouvert les yeux de l'aveugle ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourut point ? On pourrait lui répondre comme on aurait pu le dire aux Juifs, après la résurrection de Lazare, si Jésus n'eût pas laissé mourir Lazare, aurait-il montré la gloire de Dieu à Marthe ? Lui aurait-il fait entrevoir par sa résurrection et sa mise en liberté cette autre résurrection et cette autre liberté réservée aux croyants, réservée à ceux qu'Il aime ?

## L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

### NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

#### CHAPITRE II.

(Suite de la page 232)

Nous avons déjà jeté un coup d'œil sur le contraste présenté avec tant de force entre la condition de l'homme dans les trois premiers versets, et la puissante intervention de la grâce de Dieu qui les suit. Nous avons vu le Gentil présenté dans le sombre tableau de la corruption morale et abjecte et de l'idolâtrie insensée; le Saint-Esprit mettant tout à nu par quelques touches puissantes. Ils étaient « morts » dans leurs offenses et dans leurs péchés, entièrement assujettis au prince de ce monde. Ils ne faisaient que suivre le train de ce monde; ils étaient des fils de la désobéissance, n'ayant aucun égard à Dieu dans leurs voies. Il n'y a aucune pensée de

faire ressortir en détail les formes affreuses de l'impiété humaine, ni la dépravation et la dégradation dans lesquelles l'homme était tombé, à l'instigation de Satan. Néanmoins nous avons ici une vue bien plus profonde de la condition où l'homme était plongé — un mal qui n'offrait aucun espoir — que dans les passages qui entrent pleinement dans tous les détails de l'impureté, de la superstition et de la rébellion. Dans la Parole de Dieu, combien peu la force dépend d'une énergie apparente de langage! Encore moins est-ce ce que nous trouvons chez les hommes, lorsqu'ils veulent exprimer une chose avec force. L'Écriture ne contient rien, en fait d'expressions violentes ou exagérées.

Ce que nous trouvons (et quel fait que celui-là!) c'est Dieu lui-même, sondant la condition de l'homme, ne regardant plus à son cœur, comme s'il s'agissait d'en réprimer les désirs, ce qu'il avait fait sous la loi. Mais maintenant c'est l'état complet de mort où se trouve la nature humaine dans la présence de Dieu — la puissance de Satan substituée au gouvernement de Dieu — l'homme lui-même évidemment ruiné et sans espoir. Mais c'est dans cette scène de ruine que Dieu entre — Dieu qui est riche en miséricorde. Et il est sérieusement fait allusion à son grand amour dont il nous a aimés comme étant la source de tout ce qu'il a fait. « Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour

dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes » — « nous, » soit Juifs, soit Gentils, quoique cela se rapporte ici plus particulièrement aux Juifs. Du moins il avait présenté le contraste entre les deux dans les versets 2 et 3. Il se peut que dans le verset 5 il les introduise tous les deux; mais s'il en est un auquel il soit fait particulièrement allusion, c'est le Juif, car il est aussi mort que le Gentil — il n'y a point de différence quant à cela. « Alors même que nous étions morts dans nos fautes, » « Dieu » nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par [la] grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans [le] Christ Jésus. » Etant déjà entré dans le sujet général de la régénération, je désire seulement ajouter que, maintenant que le christianisme est proclamé, quoique la régénération se poursuive au moins autant que jamais, nous voyons, de fait, que le Saint-Esprit imprime un caractère plus profond à la régénération du temps présent. Car ce n'est pas seulement que la vie est donnée, ni que des âmes soient nées de nouveau, mais elles sont vivifiées ensemble avec Christ. Un langage comme celui-ci n'aurait pu être employé avant la mort et la résurrection de Christ. Il ne peut y avoir aucune hésitation à dire que toute la vie que les saints, quels qu'ils soient, ont jamais reçue depuis le commencement du monde, venait de Christ et était par Christ.

En lui « était la vie. » Il est la vie éternelle qui était avec le Père, et il n'y a pas d'autre vie pour le pécheur. Il y avait un arbre de vie avant la chute de l'homme; non-seulement un « arbre de la science du bien et du mal, » mais un « arbre de vie. » Mais ce n'était là qu'une vie de créature, qui aurait pu faire subsister jusqu'à la fin une créature innocente. Mais si la créature est tombée, quel en est le résultat? Qu'arrivait-il lorsqu'Adam devint un homme pécheur? L'arbre de vie pouvait-il alors lui profiter? Pas pour un moment. « Ainsi il chassa l'homme. » Dieu ne voulut point permettre que l'homme touchât le simple arbre naturel de la vie. Car en supposant qu'il en eût mangé après avoir péché, qu'en serait-il résulté? Uniquement une perpétuation du mal dans une condition de péché misérable et sans remède — une existence éternelle dans une condition d'éloignement à l'égard de Dieu à laquelle il n'y aurait eu aucun moyen de se soustraire. Ainsi donc, bien que la mort soit intervenue comme la sentence sur l'homme coupable, il y a, en un certain sens, de la miséricorde en cela, maintenant que l'homme entre par sa naissance dans un monde pécheur, et qu'il est sujet à toute sorte de misères qu'un ennemi a introduites, et qu'on peut regarder, si vous considérez la mort comme en faisant partie, comme la juste sentence de Dieu sur l'iniquité de l'homme. Mais Satan s'empare de tout cela.

et le fait servir à ses desseins; à quoi se joint une mauvaise conscience sur laquelle Satan agit, en sorte qu'un homme est rempli de terreur et d'horreur par rapport à Dieu. C'est de cela que Dieu, en présentant Christ, délivre l'âme. Ce n'est pas seulement que l'âme trouve une vie qui est adoptée à tous ses besoins; ce n'est en aucune façon une simple perpétuation de l'existence de l'homme dans la misère; mais la vie en Christ assure la délivrance du mal et de tous ses effets, et de la malédiction qui s'y rattache, une délivrance qui découle de Dieu en sa grâce et qui est fondée sur sa sainteté; et une sainte position de bénédiction en la présence de Dieu, se trouve en ce même Christ qui introduit cette vie. Il y a aussi ceci — que l'âme retrouve Dieu, aussi sûrement que Dieu retrouve l'âme pour lui-même. Ce n'était pas seulement que l'homme par le péché avait perdu sa vie naturelle; mais il avait perdu Dieu; et ce n'est pas seulement que Christ me donne maintenant une nouvelle vie et une vie meilleure que celle qu'aurait pu donner l'arbre de vie, mais il me donne Dieu; il m'amène à Dieu et me place dans la présence de Dieu. Il fait connaître Dieu à mon âme, et me donne d'être assuré de son amour, de l'intérêt qu'il prend à moi, de sa profonde pitié et même de sa satisfaction; car Dieu ne saurait seulement aimer d'une manière naturelle, mais il aime d'un amour qu'accompagne sa satisfaction, et une relation spéciale.



Voilà donc ce que nous trouvons en Christ, et quoiqu'il pût être parlé de la vie, par rapport à tous les saints de l'Ancien-Testament avant que Christ fût mort et ressuscité, toutefois je doute fort que l'Esprit de Dieu eût pu parler de la vie qu'ils ont reçue, comme étant la vie avec Christ. Impossible que ce ne fût pas la vie par Christ et en Christ; mais vivifier *avec Christ* va beaucoup plus loin. Or, c'est ce que nous avons maintenant. Car Dieu dirige nos regards vers Christ sous le poids de nos péchés, sous toutes les conséquences de ce que méritait notre nature à cause de son éloignement de Dieu et de son inimitié contre lui — à cause de son Esprit de désobéissance et de volonté propre. Tout le mal fut placé sur lui, et il fut traité comme s'il eût été tout cela; comme si lui, souffrant pour nous sur la croix, avait en sa propre personne la somme et la substance du mal de la nature humaine. Sans doute, s'il y en avait eu en lui la moindre parcelle, il n'aurait pu faire propitiation pour d'autres — le jugement de Dieu devait nécessairement frapper cette nature; mais l'absence totale de cette nature en sa propre personne, c'est ce qui indiquait qu'il était parfaitement capable d'être la victime. En la personne de Christ sur la croix, Dieu agissait à l'égard de toute la hauteur, et la longueur, et la profondeur et la largeur du péché. Mais Dieu ressuscita ce même Etre béni, qui était descendu sous la colère de

Dieu, et qui, après avoir goûté ce que c'était que d'être abandonné, et d'avoir la face de Dieu cachée derrière de lui, ne quitta pas cette vie — et ne pouvait la quitter — sans dire : « Père ! entre tes mains je remettrai mon esprit, » montrant ainsi la parfaite confiance et les parfaites délices de son cœur en Dieu. « Nos pères se sont confiés en toi — ils ont crié vers toi, et ils ont été délivrés. » Mais il ne pouvait être exaucé avant que l'épreuve complète fût terminée. Il fut exaucé seulement « d'entre les cornes des licornes. » Il a dû traverser tout cela — une tristesse et une angoisse inexprimables, que nul que lui n'aurait pu endurer ; et pour lui, néanmoins, que n'était-ce pas ? — Toute la colère de Dieu, si la délivrance devait être complète et selon Dieu. Mais il l'a fait ; et il nous fait connaître, en quittant la scène, que, quoi qu'il souffrit, toutefois son cœur se confiait vraiment en Dieu ; et il confessa sans aucune hésitation, non seulement que Dieu était toujours saint, mais que le Père était plein d'amour. « Père ! entre tes mains je remettrai mon esprit. »

Mais maintenant nous avons une tout autre chose — c'est Dieu qui intervient pour délivrer entièrement. L'Apôtre ne pouvait pas dire que Dieu a *vivifié* Christ d'une manière absolue. L'expression est toujours modifiée d'une manière ou d'une autre, parce que Christ était lui-même la vie. Il était la vie éternelle avec le Père,

— au temps convenable, manifestée sur la terre, et comment dire aucune chose qui supposerait qu'il dût sa vie à un autre? Il pouvait être dit que, comme homme « mis à mort en chair, » il fut « vivifié par l'Esprit, » mais sa gloire intrinsèque et personnelle demeure, et c'est elle qui en effet donna à toute l'étendue de son humiliation et de ses souffrances jusqu'à la mort leur vraie valeur. Le Père aussi lui donna (comme homme) « d'avoir la vie en lui-même. » C'était là la perfection de Christ ici-bas; il ne voulut pas s'emparer de la vie comme étant son propre droit; il ne voulut ni dire une parole, ni faire une œuvre, qu'il n'eût entendue de la part de Dieu et en Dieu. Il fut l'homme parfaitement dépendant. Le même Evangile qui insiste, comme aucun des autres ne le fait, sur sa gloire divine, nous montre aussi son absolue dépendance à l'égard de Dieu. D'un autre côté, qu'il est doux de voir dans les Ecritures comment Dieu le Père veille sur la gloire de Christ! Il ne voulait pas dire un seul mot qui pût en aucune manière porter atteinte à la gloire de son Fils.

C'est pourquoi il est dit ici qu'il « nous a vivifiés avec Christ. » C'est nous qui avons besoin de la vie. Christ avait pu descendre jusque dans la mort, mais Dieu nous a vivifiés ensemble avec lui. Christ était mort d'une manière infiniment plus solennelle qu'aucun être qui serait simplement un homme ne pourrait mourir. Il était em-

phatiquement le saint de Dieu, le seul homme qui fût saint, et pourtant ce fut même ainsi qu'il mourut. Sans doute aucun être qui n'eût pas été saint n'aurait pu mourir comme il mourut. Il sut ce que c'était que de goûter la mort dans toute son amertume, le jugement et la colère de Dieu, comme nul autre ne l'aurait pu ; et pourtant il était celui qui le sentit d'autant plus, parce qu'il était essentiellement au sein du Père. Mais ce Sauveur béni étant descendu complètement sous la mort, comme étant le jugement de Dieu sur notre nature et sur nos péchés, c'est alors qu'intervient la puissance de la force de Dieu, qui nous a vivifiés ensemble avec Christ. En un mot, cette vie est dans l'association la plus intime avec Christ, et nous sommes dans l'union avec Christ lui-même, avec Christ « mis à mort en chair, » mais maintenant « vivifié par l'Esprit. » Quant à la vie qu'il avait ici-bas, elle fut laissée et quittée ; et maintenant il ressuscite dans une nouvelle condition de vie, en résurrection. C'est pourquoi il est ajouté immédiatement après, que Dieu nous a non-seulement vivifiés ensemble avec Christ, mais ressuscités ensemble ; et plus encore que cela, qu'il nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Ainsi la pleine valeur qui appartient à la vie, telle qu'elle est maintenant en Christ, nous est aussi donnée ; en sorte qu'il peut être parlé de nous, même pendant que nous sommes dans ce

monde, selon la complète béatitude de vie telle qu'elle est maintenant vue en Christ à la droite de Dieu.

Considérons quelles sont les choses comprises dans une si merveilleuse pensée — quelles sont celles avec lesquelles elle nous met en association. Nous savons ce qu'est notre vieille nature, ce qu'elle aime et fait; nous savons trop bien quelles sont les choses dans lesquelles nous a plongés la vie ou plutôt la mort d'Adam. Qu'avons-nous reçu de notre premier père — qu'avons-nous mérité et attiré sur nous-mêmes, sinon le péché, la tristesse, la souffrance, la maladie, la mort, une mauvaise conscience et une attente terrible de jugement? Nous avons toutes ces choses comme les mouvements et les effets de cette existence que nous avons héritée, le triste héritage que nous a laissé le premier homme. Mais maintenant vient la source de vie — nouvelle et surnaturelle — dans le second homme; et où apprendrons-nous le mieux à en connaître le caractère? Portons nos yeux en haut, sur Christ. Comment Dieu le Père le regarde-t-il? Trouve-t-il ses délices en lui? Il en fut toujours ainsi; et jamais plus assurément, que lorsqu'il contemplait la vie de Christ, lorsqu'il marchait comme Homme parmi les hommes. Mais il y avait la terrible question du péché — de notre péché. Est-ce maintenant là une question encore à régler? ou bien, est-ce que Christ y a réelle-

ment répondu de fait et pour toujours en la croix? Oui; il l'a fait; et c'est la chose même qui a fourni à Dieu l'occasion de nous montrer son amour, comme nulle autre ne le pouvait. Comment aurais-je pu savoir combien Dieu m'aime, si je ne m'étais trouvé dans un tel abîme de détresse, comme ennemi de Dieu, abîme insondable sinon pour sa miséricorde en Christ, qui apporte le salut? Je ne dis pas cela pour atténuer le péché de mon inimitié contre Dieu, ni pour laisser subsister l'idée qu'il y avait ou qu'il pouvait y avoir le moindre titre à la faveur de Dieu. Mais mon mal sans ressource devient la mesure de la profondeur de son amour; et cela, parce que c'est ce qui amène Christ sur la scène, et même, Christ comme Rédempteur et Sauveur de la part de Dieu — Christ, le don infini de la grâce de Dieu — Christ, que rien ne pouvait détourner — Christ, qui souffrit tout de la main de l'homme et de Satan, et du juste jugement de Dieu, afin que nous fussions sauvés selon un mode divin. Et en réalité nous le sommes ainsi. Et que ne devons-nous pas au Sauveur et au Dieu qui l'a donné? Mais qu'est-ce que Christ n'a pas porté? Notre affreuse ruine et notre horrible péché ont précisément manifesté ce que Dieu est dans son grand amour envers nous, et ce que Christ est en sa valeur aux yeux de Dieu, et la puissance de la force de la vie, dans laquelle il est ressuscité et monté en haut, et est assis — et

nous-mêmes en lui — dans les lieux célestes. Demandez-vous encore quel est le caractère de la vie que le chrétien possède maintenant? Regardez Christ, et voyez combien il est précieux à Dieu — combien il est impossible à Dieu de ne pas avoir ce Sauveur béni, qui est la pleine expression de cette vie, placé tout près de lui-même! Il l'a ressuscité, et « l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes. » Dans Ephés. II, c'est simplement : « Il nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans [le] Christ Jésus. » Il n'est pas ajouté ici, comme dans Ephés. I, « à sa droite. » De telles paroles ne sont jamais, que je sache, employées à l'égard des enfants de Dieu; et je ne crois pas non plus qu'elles pourraient l'être. Ne semblent-elles pas plutôt indiquer la place personnelle de Christ? Mais il est dit : « Dans les lieux célestes, » parce que c'est à eux, et non à la terre, que nous appartenons. Israël, comme tel, dans ses meilleurs jours, appartenait à la terre (comme nous y appartenions — loin de Dieu — dans nos plus mauvais jours); mais maintenant, ce n'est pas seulement que nos « noms sont écrits dans les cieux, » bien que cette expression même montre le merveilleux amour de Dieu qui nous destine à être en haut et nous enregistre pour cela — qui nous lie avec le ciel pendant que nous sommes sur la terre : tout cela est vrai; mais nous avons beaucoup plus dans l'épître aux Ephésiens. Là nous

trouvons qu'en vertu de notre union avec Christ, il est dit de nous, non-seulement que nous sommes ressuscités avec lui, mais assis avec lui dans les lieux célestes. En un mot, tout ce qui est dit de Christ lui-même, est (par la grâce) vrai de nous, à la seule exception de ce qui peut être personnel en lui, comme Dieu le Fils, ou exprimé à l'égard du Seigneur à un degré prééminent. Car après tout, il y a une distinction entre la tête et le corps, même comme tel ; quoique d'un autre côté, cette différence elle-même montre l'association la plus étroite possible : nous sommes sa plénitude ou son complément.

Nous apprenons donc par là, que nous possédons le titre même de Christ, pendant que nous sommes dans ce monde — il y a même plus que cela : la vie-même de Christ est la nôtre, en vertu de quoi il est dit de nous que nous sommes vivifiés avec lui, et même ressuscités, et assis dans les lieux célestes en lui. Mais rappelons-nous soigneusement que tout cela n'est jamais dit de personne, par rapport au dessein et à l'élection de Dieu, mais seulement où existe la foi. Cela ne nous est pas applicable avant que nous croyions : cela ne serait vrai de personne, avant qu'il y ait une association positive et vivante avec Christ. Ce qu'on appelle vulgairement théologie calviniste, quoiqu'elle renferme bien des vérités, est totalement fautive sur ce chef. Un de ses principaux traits, ce sont les efforts pour



établir que, l'amour de Dieu demeurant d'âge en âge, notre relation est toujours précisément la même; que Dieu, parce qu'il a le dessein de faire de nous ses enfants, nous regarde toujours comme ses enfants; qu'en supposant qu'un homme est un élu, s'il est encore un incrédule ou un blasphémateur, il est tout autant un enfant de Dieu, que s'il était régénéré par le Saint-Esprit, et marchant dans les voies de Dieu. Elle soutient que Dieu l'aime exactement du même amour (tandis qu'il est par exemple, un buveur ou un jureur) qu'après. Que peut-on imaginer, parmi des croyants, de plus déshonorant pour Dieu, de plus destructeur pour l'homme que cette doctrine-là? Il est évident que l'apôtre parle ici, non de personnes simplement élues, bien que, naturellement, elles fussent élues, mais de personnes vivifiées. C'est-à-dire qu'elles avaient actuellement la vie. Non-seulement il y avait un dessein de Dieu à leur égard, mais elles étaient alors vivantes à Dieu, comme étant ceux qui avaient foi en Christ: vous ne pourriez pas dire qu'un homme a la vie, avant qu'il ait la foi. C'est la réception de Christ par le Saint-Esprit, qui est appelée d'une part la foi, et de l'autre la vie. Vous ne pourriez pas avec raison mettre l'une de ces deux choses avant l'autre. S'il est vrai que vous ne pourriez guère dire que la foi existait avant la vie, il est certain que la vie n'existe pas avant la foi. Le premier exercice de

la foi, est aussi le premier exercice de la vie. C'est la puissance de l'Esprit de Dieu, présentant Christ à l'âme; c'est pourquoi il est dit: « L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et [l'] *ayant entendue, ils vivront.* » Le fait de vivre, ici, est plutôt, s'il y a aucune différence, l'effet de l'ouïe, que l'ouïe ne serait l'effet de la vie. Cela est bien important; parce que nul ne peut affirmer que des personnes sont vivifiées avec Christ, avant qu'elles soient ici pour être appelées; et il est impossible de dire qu'elles ont la vie, avant qu'elles aient entendu la voix du Fils de Dieu. La première preuve qu'un homme est un brebis du Seigneur, c'est qu'il entend la voix du bon Berger. Il n'est pas laissé à certaines indications (ou plutôt à des indications incertaines) de la vie au dedans de lui-même, mais ce qui est placé devant lui, c'est la grande pierre de touche objective, la grande preuve objective, que Dieu demande; — non pas simplement ce que je fais, ou ce que je ne fais pas (c'est ce que la loi demandait), mais si je reçois le Fils de Dieu, et si je me repose sur lui. Suis-je arraché à tous les vains sons qui se font entendre dans le monde? Et la voix de Christ attire-t-elle mon âme? S'il en est réellement ainsi, vous avez assurément la vie. « Qui croit au Fils a la vie éternelle. » « Celui qui a le Fils a la vie. » Je prouve que je l'ai par le fait bien simple, bien certain,

et béni, que j'entends la voix du Fils de Dieu. Ce n'est qu'ainsi que j'ai la vie — ce n'est qu'alors que je suis assuré d'être vivifié et ressuscité avec Christ. Remarquez-le bien : ce qui constitue le caractère chrétien du fait d'être vivifié, c'est l'association avec Christ après qu'il a enduré la mort pour nos péchés. Il est dit aussi de nous que nous sommes assis dans les lieux célestes, parce que nous avons la vie de Christ qui est là, et il est parlé de nous selon la place dans laquelle est entré celui qui est notre vie. Ainsi donc l'Écriture ne veut pas seulement dire que nous sommes tels selon le décret ou la pensée de Dieu, lorsqu'elle dit que Dieu nous a ressuscités et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes. Cela ne se réfère pas à notre résurrection future, mais expressément à l'association présente du croyant en vertu de son union avec Christ, qui est en la présence de Dieu. Et en faisant allusion à la première chose, le fait d'être vivifiés, l'apôtre dit : « Vous êtes sauvés par [la] grâce. » C'est là la source de toute la bénédiction. En conséquence l'expression est très forte. Car ce qu'implique la forme de l'expression, c'est que le salut était complet, et qu'ils jouissaient maintenant de son résultat actuel. Il n'est pas toujours parlé ainsi du salut dans l'Écriture; il y a des épîtres entières où le sujet n'est jamais traité de cette manière. Ainsi, particulièrement dans l'épître aux Philippiens, le salut est envisagé

comme une chose future — comme n'étant pas complète jusqu'à ce que nous voyions Christ en gloire. Dans cette épître le salut est une chose solennelle qui se poursuit maintenant (quoiqu'elle ne soit nullement précaire), parce qu'il est clair que nous ne sommes pas avec Christ dans la gloire, mais dans nos corps naturels. D'après cela, Christ y est présenté comme un Sauveur, non-seulement parce qu'il est mort et ressuscité, mais parce qu'il va revenir pour ma pleine délivrance et pour ma parfaite joie. C'est ce qui explique la signification de ce texte qui a tant embarrassé quelques personnes. — « Travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement; » parce que dans le sens que la Parole a en vue ici, nous ne posséderons le salut que lorsque nous serons glorifiés avec Christ. En attendant, nous y travaillons avec crainte et tremblement, nous rappelant que Satan nous hait parce que nous devons être en gloire avec Christ. Nous sommes envisagés comme des personnes en ce monde, qui savons que nous devons avoir le prix, mais nous avons à combattre et à courir pour l'avoir, quoique nous devions retenir ferme l'assurance que nous l'aurons quand nous verrons Christ venir d'en haut pour nous.

Mais quand nous examinons le langage de l'épître aux Ephésiens, tout est différent. Là le salut est regardé comme une chose absolument passée : « Vous êtes sauvés par [la] grâce » — ce

n'est pas seulement que la chose se poursuit, elle doit bientôt être complétée; mais nous sommes sauvés et, en Christ, nous ne pouvons l'être plus que nous ne le sommes. Tandis que d'après l'épître aux Philippiciens, Paul ne possédait pas encore son salut: « Non que j'aie déjà atteint [le but] ou que je sois déjà parfait. » La perfection dont il y est parlé se rapporte entièrement et uniquement au temps où nous serons transformés à la glorieuse ressemblance de Christ. Alors nous serons sauvés, et non auparavant. Si vous appliquez le même sens du mot salut aux deux épîtres, vous rendez la doctrine contradictoire. Prenez encore l'épître aux Hébreux. Là aussi, le salut est toujours représenté comme une chose future: « C'est pourquoi aussi, » y est-il dit, « il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. » Il s'agit ici du peuple de Dieu; et non des inconvertis, quand il est dit qu'ils s'approchent de Dieu par Christ. Pour qui est-il Sacrificateur? Pour le croyant seulement. Ainsi donc c'est le saint qui a besoin d'être sauvé dans l'épître aux Hébreux; parce que le salut dans cette épître s'applique à toutes les difficultés de notre voyage à travers le désert. Toute la doctrine est fondée sur ce type, que nous, maintenant, comme Israël jadis, nous traversons le désert, et que nous ne sommes pas encore entrés dans Canaan; tandis que l'enseignement caractéristique de l'épître aux Ephésiens, c'est que Christ

est entré en Canaan, et que nous sommes là en lui. C'est parce que nous sommes occupés d'une portion de la Parole de Dieu, et non de toute la Parole, parce que nous saisissons fortement une certaine vérité, et non la vérité généralement, que nous parvenons à des vues confuses et fautive

La raison de ces différences est extrêmement intéressante. Vous avez dans chaque épître précisément ce qui convient à son caractère propre. Dans celle aux Ephésiens ce n'est pas la révélation de Christ comme celui qui intercède pour nous devant Dieu : c'est ce que nous avons dans les Hébreux. Pourquoi est-il Sacrificateur? Afin qu'il ait « de l'indulgence pour les ignorants et les errants. » C'est là exactement notre danger, pendant que nous sommes voyageurs ici-bas : nous sommes ignorants, et toujours exposés à la tentation de nous détourner, par le moyen d'un méchant cœur d'incrédulité, c'est pourquoi nous avons besoin de l'épître aux Hébreux. La doctrine de celle aux Ephésiens ne suffirait pas à elle seule pour répondre à ma faiblesse, à mes difficultés, à mes tristesses. Supposons que je me sois égaré, que trouvé-je dans les Ephésiens pour rappeler et consoler mon âme? J'y lis : « Afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour. » Mais alors je me suis égaré, et je ne peux trouver là aucun soulagement pour mon angoisse. Je puis essayer d'affermir

mir mon cœur en m'appuyant sur l'élection de Dieu et sur ses conseils si élevés, mais, si j'ai une conscience tendre, ces choses, si elles sont seules, me rendront plus misérable. Mon cœur raisonnera et dira : Si Dieu m'a réellement tant aimé, comment se fait-il que je le déshonore ainsi ? Dans l'épître aux Hébreux, je ne trouve pas un mot sur le fait que je suis assis dans les lieux célestes ; mais je trouve Christ à la droite de Dieu, et plaidant pour moi, après avoir fait par lui-même la purification de mes péchés. Le premier chapitre même a pour point de départ cette glorieuse vérité — que Christ ne s'est assis dans les hauts lieux que lorsqu'il put prendre cette place sur le fondement qu'il avait complètement effacé nos péchés ; et cela « par lui-même, » c'est-à-dire à l'exclusion de tout autre moyen de secours. Ce fut sa propre tâche, et il l'a accomplie, et il ne pouvait trouver du repos même dans cette gloire qui lui était familière, à lui, sinon sur ce fondement-là. En cela nous avons un fondement bien ferme. Mais tout en ayant la purification de nos péchés par Christ, nous sommes dans un lieu de tentation, où, par le moyen de l'ignorance, de la faiblesse, et de mille autres choses qui peuvent survenir, nous sommes constamment en danger de nous écarter et de glisser. Que deviendrons-nous donc alors ? Qu'est-ce qui nous soutiendra et nous conduira à travers cette scène ? Dieu révèle le Sacrificateur

béni qui prend soin de l'âme. — Celui qui possède la pleine confiance de Dieu le Père qui lui a donné la plus entière satisfaction — Celui qui est assis à la droite de Dieu, et qui y est occupé sans cesse de nos besoins, sur cette base, que nous appartenons à Dieu et que nous sommes déjà rachetés, et que nous n'avons plus aucune conscience de péché. Il se peut que nous ne nous rendions guère compte comment il se fait que des personnes, qui sont si bénies de Dieu, soient si faibles et misérables, si peu semblables à celui qui, à ses propres dépens, a acquis et nous a assuré notre bénédiction. Mais la foi reçoit de Dieu et lui demande ce qu'il destine à être notre force et notre consolation au milieu de notre faiblesse et de nos dangers. Sa réponse est, que Christ est là pour plaider notre cause, aussi certainement que l'Esprit est ici pour nous en donner la conscience. Et c'est par le moyen de l'intercession de Christ à la droite de Dieu, que nous sommes amenés à sentir nos besoins et nos manquements. Car nous ne jugeons jamais ces choses sans recevoir par le moyen de ce jugement une bénédiction morale. Toute la puissance de Christ, en tant que reposant sur nous, se réalise en raison de la profondeur de l'appréciation morale produite dans notre âme par l'Esprit de Dieu en réponse à l'intercession de Christ; et c'est une partie de l'effet de l'intercession de Christ pour nous que nous soyons amenés à sen-



tir les choses, quand nous nous sommes égarés dans nos pensées et de fait. Dans l'épître aux Hébreux, il ne pouvait être parlé du salut comme d'une chose passée. Nous savons que nous serons pleinement sauvés, et que Christ doit venir pour cela. Mais quoiqu'il soit réservé aux hommes de mourir, il n'en est pas nécessairement ainsi pour le saint. Nous savons qu'il peut se faire qu'ils ne s'endorment jamais, comme nous savons que certainement ils ne seront jamais jugés, quoique tout ce qu'ils ont fait doive assurément être manifesté devant le tribunal de Christ. Mais il est passé par la mort pour eux, et par conséquent il n'y a aucune nécessité qu'ils meurent; et il a enduré le jugement comme nul autre ne le pouvait, et nous avons sa propre parole pour nous assurer que, dans tous les cas, nous ne viendrons jamais en jugement. Celui qui croit au Fils de Dieu « a [la] vie éternelle et ne viendra pas en jugement » (Jean, v. 24). La conséquence en est, que, quoique nous attendions qu'il vienne, nous savons que quand il apparaîtra une seconde fois, ce sera sans péché, à salut. Il a si parfaitement aboli le péché par le sacrifice de lui-même, que, quand il sera ainsi vu une seconde fois par ceux qui l'attendent, ce sera « sans péché » (à part toute question de péché, du moins pour ce qui les concerne), « à salut, » et non pour le jugement. Le salut et le jugement sont les deux choses qui, par dessus toutes au-

res, présentent le plus complet contraste. Vous ne pouvez avoir le jugement et le salut comme appliqués au même individu. Ainsi donc dans l'épître aux Hébreux, vous avez le salut lié avec l'apparition de notre Seigneur une seconde fois.

Dans l'épître aux Ephésiens, au contraire, nous sommes déjà sauvés, et dans cette épître, il n'est jamais fait allusion au retour de Christ pour recevoir son peuple. Dans les épîtres où le salut est présenté comme devant être complété bientôt, là nous trouvons la venue de Christ pour l'accomplir. Dans l'épître aux Philippiens, il est dit : « Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendrons le Seigneur Jésus-Christ [comme] Sauveur ; qui transformera le corps de notre abaissement [afin qu'il soit rendu] conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses. Là nous trouvons notre Seigneur transformant ce corps d'abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, prouvant qu'il est le Sauveur ; parce que ce n'est pas une délivrance partielle, mais un salut complet pour l'homme entier. Mais dans l'épître aux Ephésiens, où la venue de notre Seigneur n'est jamais introduite, ceci se lie avec le fait que le salut est déjà regardé comme étant un fait accompli, dont nous jouissons maintenant. C'est là une manière d'envisager le salut, qui se trouve rarement dans l'Écriture : il est gé-

néralement envisagé comme quelque chose que nous avons devant nous. Les gens confondent le salut avec la justification ou la réconciliation avec Dieu; mais dans l'épître aux Romains la distinction est présentée d'une manière évidente: — « Si étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. » Ainsi nous avons la réconciliation, mais non le salut, dans le sens où il est parlé ici. « *Serons-nous sauvés.* » Il est vivant pour nous; et, comme conséquence, nous sommes en voie d'être sauvés. Le salut se poursuit; et quand Christ reviendra en gloire, alors le salut sera complet. D'après cela, dans Rom. xiii, nous avons la doctrine encore appliquée: « Maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru. » Nous ne l'avons pas encore; mais il est plus près; et nous l'aurons bientôt entièrement et parfaitement. Avant d'avoir cru, nous étions ennemis, et perdus; puis, ayant cru, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son fils. Maintenant il vit pour nous; et bientôt il reviendra pour nous, et alors tout sera complet.

De plus, prenez les épîtres aux Corinthiens, et vous y trouverez le même enseignement. Le salut n'y est pas envisagé comme complet. Dès lors l'apôtre dit qu'il mortifie son corps et l'asservit. Il ne veut pas permettre qu'aucune mau-

vaise convoitise ait de l'empire sur lui. Il pourrait prêcher au monde entier; mais si le mal avait le dessus sur lui, comment pourrait-il lui-même être sauvé? Il présente la chose de la manière la plus forte possible par rapport à lui-même; et il montre que *la prédication* (dont quelques-uns paraissaient occupés plutôt que de Christ) n'a rien à faire avec la question de savoir si un homme sera sauvé, mais qu'il s'agit de la vie en Christ; car la grâce de Christ se manifeste dans une sainte soumission à Dieu et dans le jugement de soi-même quant au mal. Ce sont là les conséquences inséparables du fait que l'on a la vie de Christ par la puissance du Saint-Esprit dans l'âme. « Je mortifie mon corps, » dit-il, « et je l'asservis, de peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé. » Je prends le dernier mot dans le sens le plus fort, ce qui est même le seul sens scripturaire, c'est-à-dire celui de réprouvé. Ce mot, dans le Nouveau-Testament, ne signifie pas simplement qu'un homme va perdre quelque chose, mais qu'il va perdre sa propre âme et perdre Christ. Il n'y a aucun exemple dans les épîtres où le mot soit employé dans un sens modifié : il signifie invariablement perdre pour toujours; et il n'y a ni foi ni intelligence à en modifier la force. Ce n'est pas que Paul eût aucune crainte d'être perdu; mais il rapporte ce cas à lui-même, pour rendre la chose plus forte, en supposant

qu'il en vint à renoncer à Christ et à sa sainte Église. Quelle est la conséquence? Il aurait pu être alors le prédicateur le plus actif, et pourtant se trouver être un réprouvé; mais nul homme qui a jamais été régénéré ne pourrait devenir un réprouvé; aussi ne dit-il pas: Quoique je sois ne de Dieu, je pourrais être un réprouvé. Une telle chose ne pourrait ni ne devrait être supposée. Mais il donne un exemple bien sérieux de ce qui, hélas! n'a été que trop commun, savoir, qu'un homme pourrait prêcher à d'autres et être un réprouvé. Nous savons que l'un des apôtres prêchait et faisait des miracles; mais le Seigneur ne l'avait jamais connu.

Ceci montrera l'importance qu'il y a à laisser à la doctrine du salut la place que l'Écriture lui donne, selon toutes les manières dont elle l'envisage. Dans la plus grande partie de l'Écriture, elle n'est pas envisagée de la même manière que dans l'épître aux Ephésiens, mais de la manière que je viens de décrire, dans l'épître aux Romains, etc. On ne peut légitimement élever aucune question quant à la possibilité de retomber, quand l'apôtre parle du salut dans ce sens; mais le fait est que tout le résultat de la bénédiction — et toute la plénitude de la délivrance, n'est pas encore notre portion. Et qui pourrait dire qu'elle l'est? Ici, nous souffrons encore; alors nous serons tout entièrement en dehors de la scène de la tentation. Dans l'épître aux Ephé-

siens, l'apôtre dit, en considérant le caractère de notre vie, qu'elle est entièrement en dehors de tout danger, de toute tentation, et de toute chose de cette nature. « Vous êtes sauvés par [la] grâce. » Il veut dire par là que nous avons été et que nous sommes sauvés; c'est-à-dire que nous avons la jouissance actuelle de ce qui est déjà passé et complet devant Dieu. C'est un fait accompli, parce que c'est en Christ, et toutes choses sont ici considérées comme étant en Christ, comme, par exemple, notre paix. En conséquence, plus loin, il est lui-même appelé notre paix. Dès lors aussi, tant il est vrai que le salut est envisagé comme étant en Christ, il est dit de nous, le Sauveur étant assis dans les lieux hauts, que nous sommes, non pas en voie d'être sauvés, mais complètement sauvés, tellement qu'il ne nous faut rien de plus quant à ce qui concerne ce point. Et il est ajouté, en parfaite harmonie avec ce que nous venons de voir, que Dieu « nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans [le] Christ Jésus; afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans [le] Christ Jésus. » Que peut-il y avoir de plus clair que la nature complète de ce salut? Combien il est manifeste qu'il a un caractère d'association avec Christ, qui est tout-à-fait au-delà de toute conception humaine! Il est facile de concevoir qu'une telle

béatitude puisse exister bientôt; mais voici la chose merveilleuse, c'est que cela soit déclaré comme la portion actuelle de pauvres et faibles chrétiens, maintenant de ce monde. Si nous nous arrêtons beaucoup sur des choses humaines, elles deviennent communes et sans valeur, et nous cessons de nous émerveiller; mais quand il s'agit de cette œuvre glorieuse de Dieu en son Fils Bien-Aimé, plus nous y pensons, plus nous demeurons frappés d'étonnement devant elle. Remarquez aussi que c'est dans ce but même : « Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans [le] Christ Jésus. » C'est-à-dire que ce n'est pas seulement Dieu qui a ses yeux sur nous, et qui nous donne ce dont nous avons besoin, mais Dieu qui agit pour satisfaire ses propres affections, par le moyen de son Fils. Dieu dit, en quelque sorte : Je désire montrer ce que je suis, et non pas simplement pourvoir à ce dont vous avez besoin. Ainsi, c'est Dieu, s'élevant à la hauteur de sa propre bonté, et agissant d'après ce qu'il est, d'une manière complètement indépendante de ce que nous sommes, sinon que nous devenons l'occasion pour Dieu de montrer son amour sans égal; et cela, non pas simplement maintenant, mais « dans des siècles à venir, » ou, comme je le suppose, pour un temps illimité.

Mais ce n'est pas tout. L'apôtre nous met en-

encore en garde contre certaines conceptions erronées, en reprenant ou répétant l'expression : « Car vous êtes sauvés par la grâce, » avec cette addition : « par la foi, » ce qui est une forte confirmation de ce qui a été déjà dit. Nous ne sommes pas sauvés par le dessein et l'élection de Dieu, quelque vraie et bénie que soit la chose, mais par le moyen de la foi dans nos cœurs, par le moyen de cette persuasion divine que le Saint-Esprit opère dans le cœur d'un homme qui était auparavant un incrédule. « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi. » Il n'y a pas une telle chose que Dieu introduisant quelqu'un dans la relation d'enfant sans l'action de son cœur et de sa conscience. Le Saint-Esprit donne à un tel homme de sentir sa propre condition telle qu'elle est vue de Dieu et pourtant de connaître ce que Dieu est envers lui en Christ. Il ne s'agit pas d'un simple contrat, d'un froid parchemin, d'un salut mécanique, pas plus que d'un tel changement de la vieille nature, qu'il pourrait être un fondement d'espérance à l'égard de Dieu. Mais si on ne peut se fier au sentiment humain, on ne peut se fier non plus à l'assentiment donné aux décrets de Dieu, quelque orthodoxe qu'il soit. Quand Dieu parle en son Fils, et de son Fils, c'est une chose réelle, et celui qui écoute doit avoir, d'une manière plus ou moins profonde, la conscience de la solennité de ce qu'il a dit. Il n'est plus rebelle ni indifférent quant à Christ. Il peut sentir



le péché et se haïr lui-même, comme jamais il ne le fit, précisément parce qu'il est sous la main de Dieu et sous l'enseignement de Dieu. Ainsi la chose même que vous alléguiez pour prouver que vous n'êtes pas de ceux qui appartiennent à Dieu, est plutôt la preuve que vous en êtes un. Si vous étiez mort quant à Dieu, sentiriez-vous ce qui l'attriste ? C'est quand Christ a commencé à reluire sur votre âme, que vous commencez à réaliser que vous aviez été plongé dans tout ce qui est ténébreux et dégoûtant, quoiqu'une lueur d'espérance puisse percer à travers les nuages. Vous avez sérieusement la conscience des choses qui sont mauvaises, auxquelles vous étiez insensible auparavant. C'est là un effet de la puissante opération de Dieu dans sa grâce ; mais il n'y a pas une telle chose que la vie sans la foi, ou sans que l'âme ait la conscience de ce qui est. Il y aura toujours quelque chose qui réveille de nouvelles pensées et de nouveaux sentiments à l'égard de Dieu, une crainte et un désir à l'égard de Dieu, une horreur du péché, et une haine de soi-même. Toutes ces choses, et d'autres encore, se passeront dans l'esprit de celui qui est né de Dieu ; et ce qui produit tous ces sentiments par l'Esprit de Dieu, c'est Christ — rien d'autre ne le fera. S'il n'en est pas ainsi, c'est en vain qu'un homme fréquente une église, ou une chapelle, et se joigne au meilleur ou au plus mauvais témoignage ; mais voici le principe d'après lequel il

est là — il pense que c'est son devoir d'y assister peut-être tous les jours — c'est l'idée d'un service religieux qu'il croit devoir rendre à Dieu, et il pense que s'il le fait diligemment, Dieu se souviendra de lui à son lit de mort et au jour du jugement. Telle est une partie des devoirs que l'homme accomplit dans l'espoir d'échapper à l'enfer. Mais tout cela se fait sur ce fondement, que l'homme place Dieu en quelque sorte sous une obligation à son égard. L'homme fait quelque chose, et il pense qu'à cause de cela Dieu *doit* lui faire miséricorde. Qu'est-ce qui peut nier d'une manière plus flagrante et le péché de l'homme et la grâce de Dieu? Or, voici ce qui est dit: « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi. » Et l'expression, être sauvé par la grâce, veut dire que c'est par le moyen de ce que Dieu est pour moi en son Fils, sans qu'il y ait en moi une seule chose qui le mérite. Consentez-vous à vous confier pour votre salut à Dieu seul, en son Fils Bien-Aimé? C'est là la foi. « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi. » Si j'y mêle une parcelle de ce qui vient de moi, ce n'est à proprement dire ni grâce ni foi; car la foi renonce à soi-même pour Christ, et la grâce est la pure faveur de Dieu envers moi, pécheur, à la croix. Quand j'écoute Christ, alors la parole de Dieu commence à agir à l'égard de tout ce qui en moi est égoïste et opposé à Dieu, et il ne faut pas que j'essaie de modifier la Parole de Dieu, ni de l'accommoder

à mes propres pensées, ménageant ainsi un moyen d'accorder un peu d'indulgence à la chair.

Je maintiens donc que le salut dont il est parlé dans l'épître aux Ephésiens est déjà complet pour celui qui croit — si absolu même, que nul ne peut rien y ajouter, parce que ce serait ajouter quelque chose à Christ, et à ce que Christ a fait. Et c'est ce qui ne doit pas être, ce qui ne peut pas être, voyant que tout vient de la miséricorde gratuite de Dieu, non méritée, sans mélange. Or c'est là la grande chose pour l'âme. Puis-je, sans aucune question de ce que je suis ou de ce que j'espère être, ou de ce que je devrais faire pour Dieu, me confier en lui maintenant? Puis-je me reposer sur Christ, quant à tout ce que j'ai été et tout ce que je suis, sans aucune promesse ni aucun gage de ma part — sans aucune espérance ni aucune pensée quant à ce que je puis faire, parce que Dieu pourrait m'enlever en un moment? Puis-je me reposer en lui entièrement, avec une confiance absolue? Pensez au cas du brigand mourant, qui est un témoignage vivant et notable quant au salut par grâce, dans tous les âges. D'autres peuvent avoir une œuvre à accomplir ensuite; mais là nous voyons un homme qui fut l'objet de la grâce dans les dernières heures de sa vie. Et il n'y a aucun autre moyen. Eût-il vécu pendant mille ans après, il n'aurait pas été le moins en sûreté, par grâce, qu'il ne l'était alors. Il est d'une haute

importance de soumettre nos âmes à la pierre de touche de temps en temps — de voir si nous nous reposons uniquement sur la grâce de Dieu envers nous, et non sur ce que les gens appellent la grâce en nous, c'est-à-dire notre fidélité envers lui. Car c'est là une idée de la grâce qui est bien commune. On veut parler d'un grand changement qui a eu lieu dans le cœur par rapport à Dieu. Ce n'est pourtant pas là ce que Dieu appelle grâce; mais ce qui la constitue, c'est ce qu'il nous a donné gratuitement dans l'œuvre que Christ a accomplie pour le péché. « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi. » L'Esprit exclut toute pensée que l'homme, en venant à Christ, contribue par sa foi à la chose, ou se procure quelque crédit; car l'apôtre dit immédiatement après : « Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. » Ceci se rapporte probablement, non-seulement au salut, mais aussi à la foi; c'était tout le don de Dieu, et non la production de l'homme : « Non par des œuvres; afin que personne ne se glorifie. » Au contraire, au lieu d'être une question de nos œuvres, c'est nous, qui sommes l'œuvre de la main de Dieu, la nouvelle création pour sa propre louange. « Car nous sommes son ouvrage, étant créés dans [le] Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles. » Vous avez là une preuve des plus claires qu'il ne saurait y avoir aucune négligence dans la

marche du croyant ; mais le même verset enlève toute pensée que l'acte de l'homme puisse être le fondement ou le moyen de salut.

Ici donc nous voyons que le croyant est l'ouvrage de Dieu en Christ, et cela « pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles. » C'est là une expression bien remarquable, une expression que nous ne saurions trop peser. Il ne s'agit pas des bonnes œuvres de la loi — ni de celles qui pourraient paraître telles au jugement de l'homme, mais d'une offrande d'un nouveau caractère, céleste et toute de grâce ; c'est là ce qui était dans la pensée de Dieu, et tout était déterminé par lui à notre égard, avant qu'existât la scène, dans laquelle nous sommes maintenant introduits. Le même Dieu qui avait le dessein de nous sauver et de nous bénir avec Christ, avant que le monde fût fait, avait une marche d'un certain caractère, une ligne d'action spéciale, dans laquelle sa pensée était que ceux qui auraient reçu une telle faveur, marchassent. Ce n'est pas la pensée du bien que nous devrions faire en tant qu'hommes, comme un moyen de montrer que nous désirons obéir à Dieu sous la loi. Ce n'est pas simplement aimer Dieu, et son prochain comme soi-même, mais tout entièrement un autre type et une autre manifestation de l'amour. Il découle de nos nouvelles relations, et s'il s'exerce en aimant Dieu et en aimant ceux qui sont autour de

nous, c'est d'après le grand amour que Dieu nous a montrés en Christ. Ce n'est pas seulement le devoir, quand même on prendrait la forme d'obligation la plus élevée. Si un homme marchait uniquement de cette manière là — aussi bien qu'on peut le supposer — il demeurerait au-dessous de ce qu'un chrétien devrait être, et ce ne sont pas là « les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles. » La loi fut introduite par suite de la présomption d'Israël et de sa confiance en lui-même; ce n'était pas quelque chose que Dieu avait préparé afin que son peuple y marchât. C'est pourquoi il est dit dans l'épître aux Romains que la loi intervint (*παρεινθη*). C'était quelque chose qui entra incidemment, comme une sorte de parenthèse introduite dans un but spécial, mais d'une profonde importance. Or elle a fait son œuvre, et le croyant, alors même qu'il a été sous la loi, est amené absolument hors de sa sphère, et est devenu vivant à Dieu. Il a un nouveau mari, et il est mort quant au premier. Mais ici la vérité est présentée dans une forme bien belle, en harmonie avec le caractère de l'épître entière. Comme la vocation et le dessein de Dieu, et toutes les pensées que Dieu avait à notre égard, existaient avant que le monde fut, ainsi le caractère même de la marche d'un croyant fut préparé avant que jamais nous vinssions dans le monde, et dans sa nature même est entièrement au-dessus de ce

monde. Il est question pour nous de manifester Dieu comme il convient, selon qu'il se manifeste lui-même maintenant. « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants. »

Quelle place merveilleuse que celle où nous avons été introduits ! Nous avons été « créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles. » Nous avons un caractère de vie tout entièrement nouveau, que la loi n'avait jamais contemplé, et nous avons pour y correspondre un nouveau caractère de bonnes œuvres.

(Suite.)

### MEDITATIONS SUR LE PSAUME XXIII

V. 1. — « L'ETERNEL est mon Berger, je n'aurai point de disette. » C'est là assurément l'expression d'un cœur qui est occupé et rempli du Seigneur lui-même. Il se peut que ce soit l'expression d'un cœur qui n'a connu le Seigneur que comme Jehovah révéle à Israël, ou bien d'un cœur qui l'a connu comme le Jehovah-Jésus qui sauve son peuple de ses péchés ; mais c'est évidemment le langage d'une âme pieuse, qui ve gou

chrétienne, qui fait du Seigneur son unique attente. Ce verset révèle une âme qui dans toutes les circonstances, se repose sur les soins immanquables et jouit des ressources variées du Berger bien connu des brebis. Et cela, non pas seulement pour le temps actuel, mais pour tous les temps, et pour toujours.

C'est là une foi précieuse ! Prends-en note, ô mon âme, et médite attentivement la chose ; elle est des plus pratiques. « L'Eternel est mon Berger. » C'est une foi qui s'élève au-dessus de ce qu'il donne, de ce qu'il fait ou de ce qu'il promet, quelque bénies que soient ces choses pour se reposer tranquillement sur ce qu'*Il est* lui-même. Et de même que les yeux d'Abraham ne s'arrêtèrent pas sur les promesses lorsqu'il avança sa main pour sacrifier son fils, mais bien sur Celui qui avait fait les promesses ; de même ici les yeux du pèlerin sont fixés sur l'Eternel, de sorte qu'il peut dire : « Je n'aurai point de disette. » Lorsqu'une telle confiance remplit le cœur, la paix, le repos et la tranquillité caractériseront la vie.

Mais connais-tu, ô mon âme, la source secrète de cet état béni ? Comment se fait-il que si peu atteignent une pareille mesure ? Es-tu de ce petit nombre ? Possèdes-tu une semblable joie et une semblable confiance, au milieu même des circonstances du désert ? Ce « L'Eternel est mon Berger » retentit comme la voix de quelqu'un qui



est dans l'allégresse. Je n'aurai point de tristesse, voilà l'expression d'une confiance tranquille.

Lorsque nous aurons appris les leçons profondes du xxii<sup>me</sup> psaume, nous comprendrons le chemin que nous fait suivre le xxiii<sup>me</sup>; et plus tard nous nous réjouirons dans l'espérance de la gloire du xxiv<sup>me</sup>. Ces trois psaumes sont liés ensemble, mais le xxii<sup>me</sup> nous présente la première leçon. Pour apprendre à connaître la grâce qui resplendit sur le sentier du pèlerin dans le xxiii<sup>me</sup> et qui cause la gloire dans le xxiv<sup>me</sup>, il faut que nous connaissions la grâce qui brille dans les souffrances de Christ au xxii<sup>me</sup>. La grâce et la gloire sont dues à Celui qui souffrit et à tous ceux qui Le reconnaissent aux jours de sa rejection. Pour arriver au xxiii<sup>me</sup> il faut que nous parcourions avec foi le xxii<sup>me</sup>; il n'existe pas d'autre chemin, et une fois là nous découvrons que ce qui suit, c'est la gloire. Le chrétien occupe en esprit une telle position; il est placé entre les souffrances et la gloire — entre la croix et la couronne. Il porte ses regards en arrière sur l'une et en avant sur l'autre. Le péché, la mort, le jugement, le tombeau, le monde, Satan, toutes ces choses sont passées pour lui. La victoire sur tous nos ennemis, voilà le sceau qui porte notre vie de résurrection.

Les trois grands aspects que revêt le caractère du Seigneur comme Berger dans le Nouveau

Testament, nous enseignent les mêmes précieuses vérités. Il se présente : 1° comme le « Bon Berger » qui donne sa vie pour ses brebis (Comp. Jean x avec le Ps. xxii); 2° Comme « le Grand Pasteur ramené d'entre les morts ». Il prend soin des brebis durant leur traversée du désert (Comp. Hébr. xiii et P<sup>s</sup> xxiii); 3° Comme « le Souverain Pasteur qui en son apparition et en son règne donnera la couronne inflétrissable de gloire à tous « Ses bergers (Comp. 1 Pierre v avec le Ps. xxiv). Si nous connaissons ainsi le Seigneur, notre confiance en Lui ne peut offrir un seul instant de doute. Nous connaissons Son amour, Ses soins, Sa puissance, Sa grâce, Sa bonté comme le Berger des brebis. Ayant traversé Lui-même le désert, Il connaît tous les dangers et toutes les difficultés du chemin.

Le fait que notre bien-aimé Seigneur prend Lui-même pour nous cette place de soins et de responsabilité, est digne d'une attention toute particulière. Au huitième chapitre de l'évangile de Jean, Il est rejeté comme *la lumière et la vérité*. Au neuvième, Il est rejeté dans *Son œuvre*; et ainsi, rejeté par les Juifs dans Sa personne et dans Son œuvre, Il prend, au dixième chapitre, Sa place d'une manière formelle en dehors de la bergerie juive. Maintenant Il rassemble *les pauvres du troupeau* autour de Lui-même comme étant le nouveau centre. « Elles écouteront ma voix et il y aura un seul troupeau (remarquez

qu'il est parlé de *troupeau* et non de *bergerie* et un seul berger. Elles sont un « *petit troupeau* » avec Lui-même en dehors de la bergerie juive. Elles ont été rejetées de la synagogue, mais en Lui elles possèdent *toute bénédiction*. Les apparences peuvent être contre elles, mais Sa parole les assure d'un salut actuel et d'une heureuse liberté. « Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; et il entrera et sortira et trouvera de la pâture. » Quel contraste avec les limites étroites d'Israël — le lieu de l'esclavage! Maintenant elles ont la pleine assurance de leur salut et aussi elles peuvent *entrer* dans le sanctuaire de la sainte présence de Dieu pour adorer, et en *sortir* pour accomplir un service au milieu d'un monde qui périt. Mais ce n'est pas là tout — la grâce abonde — une tendresse et un intérêt profonds rejaillissent de Son cœur pour tous ceux qui Le suivent ayant tout quitté — qui Le suivent dans sa réjection, ou, comme le dit l'apôtre, qui *sortent vers lui hors du camp portant Son opprobre* — partageant Sa réjection. C'est pour ceux-là, d'une manière spéciale, que fut donnée cette merveilleuse révélation de la grâce. « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent. Et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne les peut ravir de la main de mon

Père. Moi et le Père nous sommes un. » Ces versets seront lus avec dix fois plus d'intérêt si nous comprenons les circonstances dans lesquelles ils ont été prononcés ; mais notre intérêt sera beaucoup augmenté encore si nous nous trouvons nous-mêmes dans des circonstances analogues.

Mais l'on objectera peut-être que David, l'écrivain de ce psaume, ayant vécu longtemps avant l'humiliation et la croix de Christ ne pouvait rien connaître de toutes ces choses. Cela est vrai jusqu'à un certain point ; mais il savait ce que c'était d'être rejeté par l'homme et de s'attendre uniquement à Dieu, et cela même après qu'il eut été choisi et oint par le Seigneur. David et ses compagnons dans la caverne d'Hadulam typifient Christ et ceux qui se groupent autour de Lui. Mais nous ne doutons pas que « l'Esprit de Christ » en David ne l'ait conduit à écrire ce psaume d'une telle manière qu'il pût, à la fois, s'appliquer aux Juifs et aux Chrétiens et être en même temps l'expression véritable de ce qu'expérimentent les uns et les autres ; seulement il l'est assurément d'une manière beaucoup plus élevée et spirituelle pour ce qui nous concerne.

La religion juive a eu sa place et son jour avant la croix ; le Christianisme est venu après ; c'est là ce qui fait toute la différence. Nous ne connaissons pas le Messie selon la chair, mais comme un Christ ressuscité et entré dans la gloire céleste.

Nous sommes associés avec Lui dans cette position. Le judaïsme avait un caractère terrestre. Son service était divin et son sanctuaire terrestre. Quant au christianisme, il est céleste. Les chrétiens sont assis ensemble dans les lieux célestes en Christ. Notre place est *en dehors du camp* avec Christ comme Ses témoins, et *en dedans du voile* avec Lui comme Ses adorateurs. Et notre heureux privilège est de pouvoir, de ce point de vue céleste, méditer sur les riches expériences de ce délicieux Psaume et de le considérer à la pleine lumière de l'Évangile.

V. 2. « *Il me fait reposer dans des parcs herbueux, et me mène le long des eaux paisibles.* » L'effet produit par la connaissance de Jésus comme le *bon et souverain Berger* apporte le repos à l'âme et la jouissance paisible de Son amour et de Sa grâce. Le connaître Lui-même, c'est la vie — la vie éternelle. Connaître son œuvre, c'est la paix — la paix parfaite. « *Il me fait reposer* » (ou étendre, vers. angl.) dans des parcs herbueux. » *S'asseoir*, c'est prendre du repos; mais *être étendu*, voilà qui donne l'idée d'un plein et parfait repos — d'un repos complet. C'est là ce que le bon Berger procure — ce à quoi Il nous conduit, mais ce que nous n'acceptons pas toujours, hélas! Nous errons souvent à travers champs, dans des lieux sans herbage et le long d'eaux troubles et non paisibles. Mais un tel état résulte de l'incrédulité et de ce que

nous sommes occupés de nous, et ne vient pas du tout de la direction et des soins du Berger. Son désir est que le plus faible de Son troupeau soit dégagé de toute anxiété quant à l'avenir. L'amour prévoyant du Berger suffit. Il s'est chargé du soin de tous ceux qui Le suivent. Il ne nous reste qu'à veiller à suivre soigneusement la direction de Son œil et à nous confier en Son immuable fidélité. « Je te guiderai de mon œil » — « Je ne te laisserai point et je ne l'abandonnerai point. » Telles sont Ses propres déclarations. De quoi Ses brebis auraient-elles besoin ? Il se peut qu'elles soient éprouvées durant leur marche à travers le désert et qu'elles soient prêtes à défaillir à cause de la fatigue ; mais rappelons-nous que la grâce du Seigneur ne défendra jamais et que nous pouvons, que nous devons toujours compter sur Lui et sur ce que nous possédons en Lui. Il sera avec nous jusqu'à la fin. Nous pouvons tranquillement demeurer avec Lui. Il nous fait reposer dans des « *parcs herbeux* » — au milieu de la plus grande abondance — nous reposons dans les richesses de Sa grâce et Il nous conduit toujours auprès des eaux paisibles.

La paix, l'abondance et la sécurité caractérisent donc la portion du troupeau bien-aimé du Seigneur. « Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'agneau qui est au

milieu du trône les paîtra et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » Ce magnifique passage qui nous dépeint d'une manière si touchante les délices que le Seigneur prendra dans le résidu scellé d'entre les Gentils s'accomplira *littéralement* durant le millénium à l'égard de tous ceux qui seront fidèles au « Roi de Gloire. » (Comparez Esaïe XLIX avec Apoc. VII). Mais il a déjà son application, dans un *sens spirituel*, pour chaque brebis et chaque agneau du troupeau privilégié et bienheureux de Christ. Mais connais-tu pour toi-même cette vérité bénie, ô mon âme, est-ce là ta propre expérience? La Parole de Dieu seule peut en donner *la connaissance*, et la foi en communiquer *la jouissance* au cœur. « Car nous marchons par la foi et non par la vue. » Notre repos et notre abondance ne sont ni charnels, ni mondains, mais spirituels et célestes.

Lorsque le cœur est simple, tout devient facile; et nous avons souvent entendu les plus faibles chanter la délivrance d'un cœur joyeux, à peine la nouvelle naissance était-elle opérée.

Plus loin, nous apprenons que *la mesure* de notre bénédiction est *la mesure* même du Seigneur. « Parce que tel qu'il est, tels aussi nous sommes dans ce monde. » « Quiconque boit de cette eau-ci » (de l'eau du puits de Jacob) « aura de nouveau soif; mais celui qui boira de l'eau

que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif, à jamais. » Les puits les plus profonds des joies humaines sont bientôt desséchés, mais « les fontaines des eaux de la vie » ont leur source dans le cœur de Dieu qui ne peut faire défaut. Et ailleurs le Seigneur Jésus dit : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura pas de faim; et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. » (Jean VI.) Et de plus comme la branche sauvage entée sur l'olivier franc se nourrit de sa riche et abondante sève, et comme les membres d'un corps reçoivent leur nourriture de la tête, de même aussi nous sommes unis d'une manière vitale à Christ et nous nous nourrissons de Lui pour le *temps* et pour l'*éternité*.

Mais dans le passage qui est devant nous, il est plutôt question de la nourriture que l'Agneau nous donne que de celle qu'Il est pour nous. « Car l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie. » Les deux choses sont d'une réalité bénie; mais la première est plus en rapport avec les pensées du vingt-troisième psaume. Celui qui a laissé Sa vie pour Ses brebis et qui les a lavées de leurs péchés dans Son propre sang, les nourrit maintenant et les conduit de Sa propre main. Quelle grâce! Quelle douce tendresse! Etre protégés et nourris dans notre voyage à travers ce désert par la main même qui a été percée à cause de nos péchés! cela ne devrait-il pas rem-



plier nos cœurs d'une confiance parfaite en notre Berger, quelles que puissent être d'ailleurs les épreuves et les difficultés nombreuses du chemin !

La grande affaire est incontestablement de Le connaître Lui-même et de savoir ce que nous sommes vis-à-vis de Lui et ce qu'Il est pour nous. Qu'a-t-Il fait dans le passé, que fait-Il actuellement et que fera-t-Il dans le futur pour manifester Son amour ? Son œuvre grande et merveilleuse n'est-elle pas sommairement résumée en ceci : Lorsque nous avions tout perdu, l'âme, la sainteté, le bonheur et Dieu, Il ne ramène pas seulement le pécheur perdu à Dieu mais, oh ! vérité merveilleuse, vérité ineffablement bénie ! *Il ramène Dieu à l'âme !* et cela est tout, car « Dieu est amour. » Il est le Dieu vivant, l'unique source de la vie, de la sainteté et du bonheur de l'âme. Oh ! quelle vérité ! Qui peut en apprécier la valeur ? Arrête-toi pour la considérer, ô mon âme, — *l'âme retrouvée pour Dieu, et Dieu retrouvé pour l'âme.* Quel recouvrement ! Quelle réconciliation ! Non pas, remarque-le, que Dieu eût besoin d'être réconcilié avec nous ; non, Dieu ne fut jamais l'ennemi de l'homme ; bien au contraire. Il nous a tellement aimés lorsque nous étions encore dans nos péchés, qu'Il a donné Son Fils, afin qu'Il mourût pour nous. Et il est positivement déclaré que « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi, ne leur

imputant point leurs péchés. » Le cœur de Dieu n'avait nullement besoin d'être gagné en notre faveur, que Son Nom en soit béni ! Mais la croix était indispensable pour que Dieu pût recevoir par elle la propitiation, et pour que nous fusions réconciliés. Nous étions, hélas ! ennemis de Dieu par nos entendements en mauvaises œuvres, mais l'amour a triomphé en la croix ; car, par cette justice, la réconciliation a été accomplie et l'inimitié de l'homme contre Dieu détruite. « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu, ayant été mis à mort en chair, mais vivifié par l'Esprit. » (1 Pier. III, 18.)

Et maintenant, ô mon âme, considère attentivement dans tes méditations ce côté si attrayant de l'amour de Dieu pour nous ; il est propre à calmer plus d'une inquiétude, à te consoler dans toutes tes angoisses et à te remplir déjà maintenant d'une joie ineffable et glorieuse. Prête aussi l'oreille à cette parole d'une exquise tendresse qui a pour objet l'issue de ton pénible voyage à travers cette vallée de larmes, « Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » De Sa propre main Il essuie la dernière larme qui puisse obscurcir l'œil du pèlerin. Ne pouvons-nous pas dire que c'est là le privilège de l'amour réclamé par le Père pour tous Ses enfants ?

V. 3. — « Il restaure mon âme et me conduit par des sentiers unis pour l'amour de Son Nom. » Quoi-

## MÉDITATIONS

que nous nous trouvions sous les soins fidèles et sous l'œil vigilant du bon Berger, nous avons cependant à traverser un monde où de nombreux et puissants ennemis nous environnent et obstruent notre chemin. Nous sommes parfaitement assurés que ce dieu de ce monde nous hait, parce qu'il sait que lorsqu'il sera enfermé dans l'abîme, nous jouirons d'une pleine liberté dans la gloire avec Christ. Il n'est aucun livre de la Bible qu'il laisse autant où dont il cherche autant à empêcher la lecture que celui de l'Apocalypse. Et pourquoi cela ? Parce que sa ruine et son éternelle misère y sont clairement annoncées et qu'il désire les soustraire aux regards de l'homme. Hélas ! combien il a réussi dans ses efforts contre cet utile et précieux volume. Beaucoup de personnes supposent qu'il ne peut être compris et que la lecture en est sans profit, tandis que le Seigneur a rattaché une bénédiction spéciale à la lecture et à l'intelligence de ce livre. « Bienheureux est celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. » (Chap. i. 3.) Les voies de Dieu en jugement non-seulement à l'égard de Satan, la source de tout mal, mais aussi à l'égard des Juifs, des Gentils et de l'Eglise de Dieu, y sont développées. Il nous y montre de quelle manière Il réglera les comptes avec chacun. Il ne saurait y avoir de millénium avant que ces jugements aient

en lieu : « Le tribunal des méchants, qui machine du mal contre les règles de la justice sera-t-il joint à toi? » Il est extrêmement important d'apercevoir quels doivent être les résultats ou l'issue de ces trois grandes divisions de l'humanité. D'autres livres nous font voir leurs *mangements* ou leur décadence, mais l'Apocalypse nous fait envisager l'*apostasie* et la mise de côté de ces catégories, ou classes, considérées comme les témoins responsables de Dieu sur la terre. Mais il y a plus que cela ; l'Apocalypse nous montre le Seigneur Jésus-Christ prenant, après la chute des autres, la place de témoin fidèle et véritable et remplaçant toutes choses sur un nouveau pied afin que Dieu puisse être pleinement glorifié dans la scène même où Il a été déshonoré. « L'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu dit ces choses.... Jésus-Christ le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le prince des rois de la terre. » (Apoc. III, 14, I, 5.)

Mais nous ne pouvons pas encore nous écrier dans le langage du ving-quatrième psaume qui est purement millénial : « La terre appartient à l'Éternel, avec tout ce qui est en elle, la terre habitable et ceux qui y habitent. » Non assurément, car nous nous trouvons toujours sur le terrain du vingt-troisième psaume, comme les brebis de Christ au milieu de beaucoup de faiblesse, et Satan est encore « le prince de ce monde » — « le prince de l'autorité de l'air,

l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. » De là, les épreuves nombreuses et les afflictions du chemin, et de là aussi le besoin pressant de la grâce restaurante et consolante du Seigneur. Satan emploie tous les moyens en son pouvoir pour nuire aux brebis de Christ ou pour les épouvanter durant leur passage à travers son territoire. Il dresse plus d'une embûche sous leurs pas et dore plus d'un tableau trompeur, pour détourner leurs yeux du bon Berger qui marche devant elles. L'ennemi sait assez que, si elles suivent de près les pas de leur Berger, tous ses efforts et ses attrait demeureront inutiles. Celui qui marche devant son troupeau rencontre tous les dangers et les écarte avant que Ses brebis y arrivent, que Son nom en soit béni. Toutes les difficultés s'évanouissent en Sa présence et tous les ennemis demeurent impuissants devant Lui. La grande leçon que nous devons apprendre dans le désert, c'est, une entière dépendance du Seigneur.

Lorsqu'Israël eut traversé victorieusement les profondeurs de la mer et qu'il eut été placé en triomphe comme les rachetés du Seigneur à l'entrée du désert, sa rédemption était complète, mais Canaan n'était pas encore atteint. Le désert avec ses difficultés et ses tentations devait encore être parcouru, car le Seigneur voulait y enseigner à Son peuple plus d'une leçon importante. Mais avant que le peuple eût été appelé à faire

ses expériences, Dieu s'était fait connaître à lui dans Sa grâce et dans sa puissance, comme le grand « Je suis » dans la délivrance glorieuse du pays d'Égypte. Il avait agi pour le peuple dans une grâce parfaite au moyen du sang de l'agneau; jusque là tout était grâce entière, et Israël aurait dû reconnaître que Dieu était digne de toute sa confiance.

Comme caractérisant le désert, la première chose qui se rencontre est une difficulté. Dans quelle direction trouver notre route vers Canaan? C'est là une question que tous les Israélites pouvaient naturellement se poser; les uns aux autres, car aucun chemin n'était tracé devant eux; un aride désert seul s'offrait à leurs pas. Que faire dans de telles conditions? Précisément ce qu'ils auraient toujours dû faire et ce que devraient faire en tout temps les rachetés du Seigneur — REGARDER EN HAUT. Ils y auraient vu dans la nuée Jéhova Lui-même, le vrai Berger d'Israël, marchant devant eux. Le suivre était leur unique sûreté; leur affaire consistait à n'avoir aucune volonté, aucun désir, aucun chemin à eux, mais de Le suivre Lui seul dans la pleine assurance qu'Il les conduirait par la meilleure voie jusque dans la terre promise. Oh! combien Israël eût été heureux si tel avait été alors le cas! Et combien il nous serait avantageux à nous aussi de suivre ainsi de près le Seigneur — « le Berger et le surveillant de nos âmes. »

Mais une autre épreuve, plus profonde encore, devait bientôt survenir pour Israël. La connaissance d'une rédemption accomplie, la pleine assurance du pardon et la jouissance de la faveur de Dieu ne nous dispensent jamais des épreuves et des mécomptes de ce monde. Nous avons une foule de leçons profitables, mais pénibles à apprendre dans le désert. Si nous n'étions jamais dans le besoin nous ne connaîtrions jamais non plus le secours. La restauration divine est surtout précieuse à l'âme souffrante et accablée. « Après cela Moïse fit partir les Israélites de la mer Rouge et ils tirèrent vers le désert de Sur, et ayant marché trois jours par le désert, ils ne trouvaient point d'eau. De là, ils vinrent à Mara; mais ils ne pouvaient point boire des eaux de Mara parce qu'elles étaient amères. » Quel désappointement! Après trois jours de marche à travers le désert ne point trouver d'eau, et lorsqu'ils en trouvaient enfin, découvrir qu'elle est amère! Quelle épreuve! Mais Jéhova, le grand JE SUIS, se trouvait là, et la foi pouvait même en de telles circonstances s'écrier: « L'Éternel est mon Berger, je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans des parcs herbeux et me mène le long des eaux paisibles. Il restaure mon âme. Sa grâce ne défaut jamais. Si je me fatigue et me lasse, « Il restaure mon âme. » Si je m'oublie et que je commette quelques manquements, « Il restaure mon âme; » et

plus encore : « Il me conduit pour l'amour de Son Nom par des sentiers unis. Quel miséricordieux Seigneur ! Il maintient mon âme, en dépit de toute ma faiblesse, dans les sentiers de la vraie sainteté. Tel est le langage d'une foi calme et patiente. D'un autre côté, le cœur naturel serait disposé à raisonner et à dire : cela peut-il être de l'amour ? Le Seigneur ne se soucie-t-il pas de Son peuple, après l'avoir retiré de la main de l'ennemi ? Oh ! oui assurément ; ayez seulement patience. Il lui apprend une leçon utile pour le temps actuel, pour le futur et pour l'éternité même, une leçon qui, bien apprise, vaut tous les désappointements du désert. C'est là l'objet que se propose Son amour parfait dans l'épreuve actuelle.

« Et le peuple murmura contre Moïse, en disant : Que boirons-nous ? » Et que pouvait un homme, que pouvait Moïse, demander-nous, au milieu d'un tel état de choses ? Uniquement, comme nous l'avons déjà dit, — REGARDER EN HAUT. « Et Moïse cria à l'Éternel, et l'Éternel lui enseigna un certain bois qu'il jeta dans les eaux et les eaux devinrent douces. » C'est ainsi que le Seigneur adoucit les eaux amères. Les murmures ne les adoucièrent pas, ni quoi que ce soit d'autre venu du peuple. Le remède du Seigneur seul, appliqué selon Ses propres directions, fut efficace. Lui seul peut adoucir la coupe amère, mais il le peut toujours, et il le fait toujours. —



que Son saint Nom en soit béni! Mieux vaut une coupe amère, avec le Seigneur, pour l'adoucir, que de n'en point avoir; — mieux vaut mille fois être jeté dans une fournaise ardente avec les mains et les pieds liés, afin d'avoir l'honneur et la bénédiction d'y marcher en liberté avec le Fils de Dieu, que d'être garanti de la fournaise. Combien est vaste le champ de l'expérience pour la méditation, ô mon âme! Parcours-le et t'y nourris comme le ferait un troupeau mis en liberté. Les bergers nous disent que les pâturages variés sont salutaires aux troupeaux; et assurément n'être occupé que d'une partie de la Parole de Dieu, c'est n'apercevoir qu'un côté de la vérité et non la vérité de Dieu dans son ensemble. C'est en faisant ainsi que beaucoup de personnes finissent par avoir des vues étroites et confuses, que leur foi devient chancelante et leur marche défectueuse. Dans notre magnifique Psaume qui est d'une si haute instruction, nous trouvons ouvert devant nous le vaste champ de la vie du désert.

Mais revenons à l'enseignement qui nous était donné. A quel arbre, demanderons-nous peut-être, appartient-il de changer en eaux douces les eaux amères? Dans toutes les forêts de l'univers il ne s'en trouve qu'un seul qui puisse le faire. Mais cet arbre est un spécifique divin — il ne s'emploie jamais inutilement. Il suffit pour transformer la coupe la plus amère qui ait ap

proche les lèvres humaines, en une coupe ex-  
quise de bénédictions célestes. C'est sur cet  
arbre que Jésus mourut, que l'amour divin trom-  
pha de la haine de l'homme, que Dieu fut plei-  
nement glorifié, que le péché fut complètement  
aboli, que Satan fut entièrement renversé, que  
l'aiguillon de la mort fut brisé, que le sépulcre  
fut rendu impuissant, que la paix fut faite pour  
le plus faible du troupeau, que les sombres portes  
de l'enfer se fermèrent, et que celles des cieux  
s'ouvrirent largement pour tous ceux qui croient  
en Celui qui mourut sur l'arbre. Cet arbre a pris  
racine au Calvaire, et de là il projette des béné-  
dictions infiniment riches sur toute la terre et  
remplit les plus hauts cieux de fruits exquis. Il  
est le centre moral de tout l'univers, et la mani-  
festation la plus brillante des gloires morales de  
Dieu. Oh! qui ne voudrait accepter la coupe que  
présente le désert afin d'apprendre à connaître  
par ce moyen les gloires variées de la croix du  
Sauveur?

Il est toujours vrai, vrai dans tous les temps  
et pour tous les saints, que lorsque le Bon Berger  
mène ses propres brebis dehors, il va devant elles  
et les berce. Le surveillant car elles connaissent sa  
voix. C'est la une vérité — un principe divin —  
d'un prix immense, sa signification pratique est  
étendue et profonde. Elle assure nos cœurs qu'en

toute circonstance le Berger est là, tout près de nous, à notre portée, si je puis m'exprimer ainsi, de telle sorte que Sa voix peut être entendue de nous. Et le croyant trouve dans le chemin où le Seigneur est passé devant lui un parfum de Sa présence qui n'est pas seulement propre à fortifier son âme, mais qui l'enrichit aussi. A quelque moment que ce soit, qu'il mène ses brebis dehors, IL va devant elles. Comprends-tu bien cette précieuse vérité, ô mon âme? C'est la grande vérité pour les brebis de Christ; elle se rattache à chacun de leurs pas à travers ce monde. C'est la sauvegarde dans le danger — la victoire dans le combat — la lumière dans les ténèbres — la force dans la faiblesse — la consolation dans l'épreuve — la compagnie dans la solitude — la plus brillante espérance au milieu des plus profonds effrois. Celui qui est avec toi et qui marche devant toi a goûté les plus amères douleurs du désert, et c'est à travers la plus sombre des nuits qu'il est entré dans le plus brillant des jours; il en sera de même pour toi: *suis-Le seulement.*

Cette vérité si benie pour le pèlerin nous assure les soins du Berger pour chacun de nos pas à travers ce désert, que ces pas soient faciles ou pénibles. Il est à jamais présent, il ne nous quittera ni ne nous abandonnera point. Par sa connaissance parfaite du chemin que nous parcourons Il confond l'ennemi, et transforme ses

hostilités pour notre bénédiction et pour Sa propre gloire : fruits bénis de ce qui est, par Sa grâce, l'heureux partage de la pauvre nature humaine dans son voyage à travers les sables profonds du désert.

« Si quelqu'un me sert, » dit le Seigneur, « qu'il me suive. » Il ne dit pas, remarquez-le, « qu'il fasse ceci ou cela pour moi, » mais « qu'il me suive. » S'attendre tranquillement au Seigneur pour connaître Sa volonté, et Le suivre fidèlement, étant attentifs à Sa voix, c'est là le service le plus agréable que nous puissions rendre au Seigneur. Il peut conduire les uns dans une plus grande activité publique, et maintenir les autres dans un service plus caché, mais suivre de près les directions de Sa parole, tout en regardant à Lui par la foi, c'est notre service le plus convenable; et c'est pour de tels qu'Il a laissé Sa plus riche promesse : « Et où je serai, moi, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, le Père l'honorera. » Jean XII.

Ces vérités solennelles et importantes furent prononcées alors que les épaisses ténèbres de Gethsémané et du Calvaire allaient envelopper son sentier. C'est une chose comparativement facile que d'être actif pour le Seigneur et de faire pour lui quelque grande action quand les jours sont brillants et prospères; mais oh! combien il est difficile de Le suivre à travers les solitudes de Sa réjection et au milieu d'un monde com-

plètement étranger! Qui est celui qui peut endurer ici-bas d'être séparé de ses amis, les plus chers pour être laissé dans la faiblesse et l'isolement? Qui peut accepter d'être rejeté pour le nom de Jésus? Ces eaux sont souvent très-amères, mais son amour *désire* que nous connaissions quelque peu, d'une manière *expérimentale*, le sentier qu'il a parcouru à travers ce monde et que nous ayons communion avec Ses souffrances. Il ne suffisait pas à l'amour si grand du Seigneur, qu'Abel témoignât par son agneau immolé de la vérité que la mort était entrée dans le monde par le péché. Abel fut honoré d'un témoignage plus solennel, celui qu'il rendit par sa propre mort. Le sang de son agneau ne fut pas le seul répandu, son propre sang rendit aussi témoignage à Dieu sur la terre. Remarquez combien plus Abel eut affaire avec la mort dans ce monde, que Caïn. Et cela n'est-il pas significatif et d'une instruction solennelle pour tous ceux qui parcourent le même chemin qu'Abel? Mais après tout, il s'agissait de l'amour du Seigneur, pour Abel et de l'honneur qui lui fut conféré par le Seigneur.

Nous avons le même grand principe en type dans les eaux de Mara. Le peuple avait déjà connaissance de la valeur du sang de l'agneau en Egypte comme le préservant du jugement; il jouissait de la conscience d'une pleine rédemption en vertu de ce sang. Et maintenant le Sei-

gneur voulait leur faire connaître par leur propre expérience la valeur puissante et infaillible de ce sang pour toutes les vicissitudes du désert; et la mort se montrait ainsi dans toutes les circonstances du voyage. Le peuple accomplit sa traversée abrité par le sang, symbole expressif de la mort. C'était sur ce terrain seulement que Jehovah pouvait dire à Balaam : « Je n'ai point aperçu d'iniquité en Jacob, ni vu de perversité en Israël. » Remarquez qu'il ne dit pas : « Il n'y a point en lui d'iniquité »; mais, « Je n'ai point aperçu. » Il est vrai que tout cela était en type, mais nous pouvons aisément discerner ce qui occupait tout premièrement la pensée du Seigneur. « Je verrai le sang et je passerai par-dessus vous. » C'est comme si le Seigneur avait dit : « En voyant le sang de l'agneau, je vois ce qui me glorifie, c'est-à-dire le péché effacé, la puissance de l'ennemi détruite et une rédemption éternelle obtenue pour mon peuple bien-aimé. » La vue du sang permettait à Jehovah d'agir envers le peuple, et cela en toutes circonstances, selon Sa parfaite grâce. Les Israélites n'avaient qu'à REGARDER EN HAUT, quelque désobéissants qu'ils eussent été ou quelque grande que pût être leur détresse, et aussitôt la grâce jaillissait, le besoin était comblé, la coupe amère était adoucie et le péché entièrement pardonné.

Le sang de l'agneau était le passeport divin

entre l'Égypte et Canaan. Rien ne pouvait résister devant lui, tout céda à sa puissance. Si les armées d'Égypte essaient d'arrêter la marche du peuple qui est aspergé de sang, elles sont englouties dans les profondeurs de la mer, et si tous les peuples de la terre se fussent associés à elles, ils eussent infailliblement subi le même sort. Pardonne l'Égypte pour ta rançon, Gus et Séba pour toi. Les eaux profondes de la mer Rouge doivent livrer passage aux rachetés de l'Éternel; pas un ongle ne restera derrière. La manne, la nuée et l'eau du rocher sont accordées; tous les ennemis sont vaincus et les besoins satisfaits en vertu du même sang précieux. Et si, à la fin du voyage, les eaux du Jourdain passent par-dessus tous leurs bords, si des murailles de Jéricho s'élèvent jusqu'aux cieux comme expression de la fureur menaçante de l'ennemi et comme gage de sa puissance, rien ne peut cependant opposer une barrière à la puissance infinie et victorieuse du sang. Mais où donc sa puissance n'est-elle pas sentie et reconnue volontairement ou involontairement? Elle a déchiré le voile des cieux et ouvert les portes du sépulcre. Qu'y a-t-il de plus élevé que le ciel ou de plus profond que l'enfer? Mat. xxvii, 50-53.

Mais nous sommes tous portés à oublier, comme autrefois Israël, ce que le Seigneur a fait pour nous — quelle coupe amère Il a bue et que nous avons avec nous durant toute la tra-

aversée du désert, le même gage de son invariable  
 zèle. Aussi est-il souvent nécessaire que nous  
 souffrions l'expérience de ce qui est amer pour  
 nous. Il rappelle ce qui seul peut adoucir, et nous  
 la faire souvenir aussi que toutes les difficultés, les  
 épreuves et les tentations de la vie, doivent être  
 endurées dans la communion avec Lui. C'est là  
 que Son amour désire. Il a traversé toutes ces  
 choses pour nous, et cela avec une patience, une  
 douceur et une sagesse infinies, afin de nous ser-  
 vir d'exemple. Mais, ô merveilleuse grâce! Il  
 nous accorde dans nos afflictions un soulage-  
 ment d'amour, de sympathie et de tendresse  
 qu'il ne s'est point accordé à Lui-même. Il a  
 été abandonné de Dieu dans son angoisse. — Il  
 a été environné de la violence et de la rage de  
 ses ennemis qui avaient ouvert la gueule contre  
 Lui comme des lions déchirants et rugissants.  
 Tout secours L'avait abandonné, et pour Lui il  
 n'existait pas de consolateurs. Ps. xxii. 1-21.

Tout cela était pour nous. Il but la coupe amère  
 de la colère de Dieu contre le péché, et c'est là  
 qu'Il veut que nous Le connaissions dans Son  
 amour pour nous. Il faut que nous apprenions  
 par expérience, quelque pénible que soit la leçon,  
 que la coupe amère du Calvaire peut seule adou-  
 cir la coupe amère de Mara. En d'autres termes,  
 les sympathies de Son cœur, à Lui qui mourut  
 là, sont seules capables de calmer les souffrances  
 du nôtre. Mais gloire soit à Dieu qui a donné Son



Fils, nous trouvons tout en Jésus. Sa croix est notre. Son cœur est notre. La pleine valeur de la croix nous appartient — les sympathies tendres et infinies de Son cœur nous appartiennent, elles sont à nous maintenant, — à nous pour toujours. Oh! vérité merveilleuse, bême et précieuse! Que nous faut-il de plus? La croix et le cœur de Jésus sont à nous! Quelles éternelles sources de bénédiction! Les eaux bénies mais amères de Mara conduisent à une plus profonde connaissance du Calvaire; et les soupirs d'un cœur brisé, à une plus grande communion avec le sien propre. Il peut dire avec vérité et mieux que tout autre: « L'opprobe m'a rompu le cœur. » Et, de plus, au lieu d'éprouver les tendres sympathies de Ses co-pélerins, qui sont si richement accordées aux siens maintenant, Il dut ajouter: « Je suis languissant; j'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y en a point eu; et j'ai attendu des consolateurs, mais je n'en ai point trouvé. » (Ps. LIX.) Oh! pour nous quel refuge dans ce cœur de Jésus qui fut une fois rompu et navré!

Lorsque le Seigneur nous a ainsi amenés au sentiment réel de notre faiblesse et à une dépendance plus grande de Sa force tout puissante et de Ses soins constants, le dessein de Son amour si tendre est accompli. Et c'est maintenant que nous pouvons, dans la riche expérience qu'ont faite nos âmes, nous écrier: « Il restaure mon

âme. » Ce ne sont pas les verts pâturages et les eaux tranquilles, quelque agréables et excellents qu'ils soient. Non, mais c'est le Seigneur Lui-même. Le sentier devient de plus en plus étroit et solitaire; et ce qu'il nous faut, c'est une plus grande proximité avec le Seigneur, comme notre Berger, et une plus intime, plus directe communion avec Lui. « Il restaure mon âme, et me conduit pour l'amour de Son Nom dans des sentiers unis. » (Suite.)

## REMARQUES SUR ESAÏE.

### CHAP. XXIII — XXVII.

CHAPITRE XXIII. — Voici le dernier des jugements dénoncés contre certaines localités, « la charge de Tyr. » Cette cité est le type de la gloire commerciale du monde : riche, corrompue, orgueilleuse, mais prise et détruite, après un long siège, par Néhucadnetzar. Sa ruine est prédite, non seulement dans le chapitre qui nous occupe, mais aussi dans Ezéchiel xxv et xxviii. Tyr était le centre du commerce de l'ancien monde, le grand entrepôt de tous les objets de confort et de luxe, le trait d'union, par les vaisseaux

de Tarsis, entre l'orient et l'occident. Sa chute ne pouvait par conséquent qu'affecter péniblement et d'une manière générale les habitants de la terre, d'autant plus que ses rivaux pour le commerce étaient plus rares que de nos jours. Et pourtant, même à notre époque, combien la destruction de l'une des cités modernes les plus commerçantes, se ferait ressentir jusqu'aux extrémités du monde ! Nous savons d'ailleurs que le siège eut une durée tout à fait extraordinaire, trente ans ; nous n'avons pas besoin de parcourir toutes les données prophétiques (Ezéch. xxix) (1) pour comprendre les difficultés qu'eut à surmonter le conquérant Chaldéen ; mais l'effet moral produit par la chute de la cité fut d'autant plus sensible. Ce fut à tel point que Tyr et Sidon demeurèrent un avertissement frappant et proverbial des jugements divins, ainsi que nous le montrent les propres déclarations de notre Seigneur.

« Lamentez-vous, vaisseaux de Tarsis ! car elle est détruite : plus de maisons ! plus d'entrée ! C'est du pays des Kittéens que la nouvelle leur en est venue. » (vers. 1.) Il semble qu'il n'est pas nécessaire de s'écarter du sens ordinaire du mot

(1) Zacharie IX me semble faire plutôt allusion au chef mécedonien qui ravagea sans pitié, du nord au sud, les villes maritimes de la Phénicie et de la Palestine. C'est là du moins l'occasion historique, car le Saint-Esprit, qui nous parle en l'honneur des dernières tribulations et des futurs triomphes d'Israël sous le Messie. T. III, p. 112.

Kittéens, ici non plus qu'au vers. 12, par lequel le savant Bochart comprend les Cuthéens ou Babyloniens, et la signification de la phrase paraît être : « leur captivité vient du pays des Cuthéens. » Il n'y a rien non plus dans le nom de Kittim qui oblige à rapporter cet oracle au pillage de la nouvelle Tyr, bâtie dans une île, à Alexandre-le-Grand, ainsi que le font Luther et autres. Le prophète invite à deux reprises les navires renommés de Tarsis à se lamenter au sujet de la ruine de ce vaste marché, et leur donne à entendre que, bien qu'il n'y ait là ni maisons, ni ports pour les recevoir, les fâcheuses nouvelles seraient annoncées dans le lointain occident. « Soyez muets d'effroi, habitants de la côte, que remplissaient les marchands de Sidon, les passagers sur mer ! A travers les vastes eaux, le blé du Nil, la moisson du fleuve, était pour elle un revenu ; elle était le marché des nations. » (vers. 2, 3.) Quel changement ! quel silence dans ces lieux où naguère se pressaient les marchands de Sidon, où les trésors du Nil étaient amoncés ! « Le marché des nations, » maintenant un désert ! — « Sois confuse, Sidon ! car la mer, la forteresse de la mer, a dit : Je n'ai point eu de douleurs, je n'ai point enfanté, je n'ai point nourri de jeunes gens, ni élevé de jeunes filles. » (vers 4.) Sidon était trop alliée, trop étroitement unie à Tyr, pour ne pas ressentir le douloureux contre-coup de sa chute ; et comme c'était en Tyr qu'elle

s'était glorifiée jusque-là, la ruine de celle-ci ne pouvait que l'affaiblir; dès lors, la mer, selon une hardie mais heureuse figure, pleure sa désolation, que lui reste-t-il de sa race, maintenant que Tyr n'est plus? (Selon le bruit qui a été touchant l'Égypte; ainsi sera-t-on en travail, quand on entendra le bruit touchant Tyr. » (vers. 5.) Les Sidoniens, quoiqu'ils tirassent directement plus de profit de l'Égypte que de toutes les autres nations étrangères, devaient néanmoins souffrir de la ruine de Tyr autant que de la ruine de leur grande source de richesses du sud. Les versets 6 et 7 renferment un appel direct aux Tyriens eux-mêmes, et railent leurs orgueilleux marchands sur les revers qui les attendaient, juste récompense de leurs actions. « Passez à Tarsis! Lamentez-vous, habitants de la côte. Est-ce là votre ville joyeuse? Elle avait une origine antique, et ses pieds la menent au loin séjourner à l'étranger. » Loin d'attirer les navires de Tarsis, ils doivent aller et se lamenter eux, les hommes de ce pays qui avait la mer pour ceinture, dont la cité retentissait de cris joyeux et dont les années d'orgueilleuse sécurité étaient seulement moins anciennes que Sidon, mais plus prospères et plus éminentes! Oui, il faut qu'ils aillent et se trament tristement, péniblement, en quête d'un asile dans quelque pays étranger.

Et pourquoi cela? Qui a frappé et abattu la fière

cité phénicienne ? « Qui a pris cette résolution  
 contre Tyr, la dispensatrice des couronnes, celle  
 dont les marchands étaient des princes, et les tra-  
 fiquants des personnages considérés dans le  
 monde ? » (verset 8.) La réponse se trouve au ver-  
 set 9. C'est l'Éternel des armées qui a pris cette  
 résolution, pour blesser l'orgueil de tout ce qui  
 brille, pour couvrir d'opprobre tous les grands  
 de la terre. « Parcours librement ton pays, pa-  
 reille au Nil, fille de Tarsis ! Plus de joug ! Il a  
 étendu sa main sur la mer ; il a fait trembler les  
 royaumes ; l'Éternel a donné des ordres sur Ca-  
 naan, pour la destruction de ses forteresses ; et il  
 a dit : Tu ne te livreras plus à la joie, vierge dés-  
 honorée, fille de Sidon ! Lève-toi, passe chez les  
 Kittéens ! même là il n'y aura pas de repos pour  
 toi. » (vers. 9—12.) Les raisons morales ne sont  
 pas données ici en entier ; il faut, pour les con-  
 naître toutes, consulter d'autres prophètes. Mais  
 on y trouve nettement accusés l'opposition du  
 Seigneur à l'orgueilleuse cité, son dédain pour la  
 gloire de l'homme, son mépris pour tous ceux  
 qui se confient en des appuis terrestres. Même  
 dans leur exil les Tyriens ne devaient pas trou-  
 ver le repos. Le verset suivant indique les moyens  
 auxquels il se propose de recourir. « Vois les  
 Chaldéens qui n'étaient pas un peuple, ces habi-  
 tants du désert pour qui l'Assyrien a fondé un  
 pays ! Ils élèvent des tours, ils renversent les  
 palais de Tyr, ils les mettent en ruines. » (vers

13.) Les Chaldéens dont la nationalité, par rapport à l'antiquité de Tyr, était de date récente, apparaissent au prophète comme les destructeurs de Tyr. Tel semble bien être le sens de ce passage, sens que confirme d'ailleurs la nouvelle invitation adressée aux navires de l'arsis de se lamenter. (vers. 14.)

Mais le conquérant cède à son tour sous le bras d'un vengeur. Babylone tombe; et l'espace de soixante-dix ans qu'vit le retour du résidu de Juda, se reproduisit pour Tyr, mais ce fut le renouvellement de ses voies impures, du trafic venal des voluptés et de la corruption des peuples.

« En ce temps-là, Tyr sera mise en oubli soixante-dix ans, ce que dure la vie d'un roi. Au bout de soixante-dix ans, il en sera de Tyr comme de la courtisane dont parle la chanson : — Prends la harpe, parcours la ville, courtisane oubliée ! Joue bien, chante beaucoup, pour qu'on se souvienne de toi ! — Au bout de soixante-dix ans, l'Éternel visitera Tyr, et elle retournera à son salaire impur; elle se prostituera avec tous les royaumes de la terre, sur la face du globe. »

(vers. 15—17.) Néanmoins le dernier verset donne à entendre que même cette scène prophétique, quoique ayant eu dans le passé un si grand accomplissement, n'est pas sans son côté lumineux pour le jour où toute la terre sera dans la joie : « Mais son gain et son salaire impur seront consacrés à l'Éternel; ils ne seront ni entassés ni

conservés; (comme aux anciens jours, et lors que les iniques trompées de l'avarice s'introduisaient dans le commerce,) car son gain sera pour ceux qui se tiennent devant l'Eternel; afin de les nourrir abondamment et de les vêtir avec magnificence. » La fille de Tyr se présentera un don à la main, quand le roi mettra son affection dans la beauté de son épouse terrestre. (Ps. XLV.)

CHAPITRE XXIV. — Le prophète aborde maintenant un plus vaste sujet. Jusqu'ici nous avons eu dix « charges », les charges des nations, depuis Babylone jusqu'à Tyr, ce qui n'a pas empêché Jerusalem d'être comprise dans ces jugements qui, ayant pour point de départ des circonstances locales, aboutissent à « la fin du siècle », alors que Dieu renversera l'orgueil rebelle de la terre. Dans le présent chapitre, la scène s'élargit : le pays et le peuple d'Israël en deviennent le centre, et nous y découvrirons, non le grand trône blanc devant lequel les morts, les méchants, se tiennent et sont jugés, mais le moment de la rétribution universelle de la terre de la part de Dieu, « le jour du Seigneur », sans restriction, dans toute sa portée, jour dont les crises précédentes, telles que celles qui concernaient Babylone et l'Egypte, n'étaient que l'ombre et les précurseurs.

« Voici, l'Eternel dévaste le pays, et le rend désert; il en bouleverse la face et en disperse les habitants. Et il en sera du sacrificateur comme



du peuple, du maître comme du serviteur, de la maîtresse comme de la servante, du vendeur comme de l'acheteur, du prêteur comme de l'emprunteur, du créancier comme du débiteur. Evidemment il n'y a point ici de limites. De même que le verset 1<sup>er</sup> nous montre le pays dévasté, bouleversé, anéanti sous l'action divine ainsi le verset 2<sup>e</sup> décrit un renversement impitoyable de toutes les positions parmi les habitants. « Le pays sera entièrement dévasté et livré au pillage, car l'Eternel a prononcé cette parole. » S'il est difficile d'appliquer des expressions si fortes et d'un sens si étendu aux jours d'Antiochus Epiphane, comme le font quelques commentateurs, encore moins peut-on passer sous silence le verset 4 : « Le pays est triste, épuisé; les habitants sont abattus, languissants; les chefs du peuple sont sans force. » Avec quel soin le Saint-Esprit met également en garde contre un moyen auquel a trop généralement recours l'incrédulité — le langage hyperbolique d'un prophète emporté par la passion ! « L'Eternel a prononcé cette parole. » (vers. 3.)

Vient ensuite le terrain moral sur lequel Dieu se place pour juger et exécuter rigoureusement ses jugements. « Le pays était profane par ses habitants, car ils transgressaient ses lois, violaient les ordonnances, rompaient l'alliance éternelle. C'est pourquoi la malédiction dévore le pays, et ses habitants portent la peine de leurs

crimes; c'est pourquoi les habitants du pays sont consumés et il n'en reste qu'un petit nombre. Ce n'est point ici un jugement purement providentiel, c'est un châtement très-étendu et divin, dont Dieu a parlé, presque depuis le commencement. Enoch aussi, le septième homme depuis Adam, prophétisa de ces choses. Le coup depuis longtemps prédit, depuis longtemps imminent tombera enfin, ainsi que le déclare Esaïe dans ce passage, et que Jude le déclarera plus tard.

« Le moult est triste, la vigne est flétrie; tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent. La joie des tambourins a cessé; la gaité bruyante a pris fin, la joie de la harpe a cessé. On ne boit plus de vin en chantant, les liqueurs fortes sont amères au buveur. La ville déserte est en ruines, toutes les maisons sont fermées, on n'y entre plus. On crie dans les rues parce que le vin manque; toute réjouissance a disparu; la gaité est bannie du pays. La dévastation est restée dans la ville, et les portes abattues sont en ruines. » (vers. 7—12.)

Tel est, dans sa triste réalité, le tableau du mal. La désolation s'étend sur le pays et sur la ville. Néanmoins, comme toujours, Dieu met à part un résidu: « Il en sera au sein du pays, au milieu des peuples, comme quand on secoue l'olivier, comme quand on grapille après la vendange. Ils élèveront leur voix, ils pousseront des cris de joie; depuis la mer ils célébreront avec allégresse la majesté de l'Éternel. Glo-

risiez donc l'Eternel dans les lieux où brille la lumière ; dans les îles de la mer glorifiez le nom de l'Eternel, Dieu d'Israël. » (vers. 13—16). C'est là évidemment une description des justes qui, en Israël, acquerront de l'élevation à mesure que les jugements divins abattront leurs fiers oppresseurs.

Cependant le verset 16 montre combien profondément le prophète, entrevoyant l'épreuve des âmes pieuses, déplore l'humble condition du résidu, la lâche défection et la ruine de la masse d'Israël : « Du bout de la terre nous entendons chanter : Gloire au juste ! mais moi je dis : Je suis perdu ! je suis perdu ! malheur à moi ! Les pillards pillent, et les pillards s'acharment au pillage. — L'effroi, la fosse et le filet sont sur toi, habitant du pays ! Celui qui fuit devant les cris d'effroi tombe dans la fosse, et celui qui remonte de la fosse se prend au filet ; car les écluses d'en haut s'ouvrent et les fondements de la terre sont ébranlés. La terre est violemment secouée, la terre se brise par éclats, la terre chancelle. La terre chancelle comme un homme ivre, elle vacille comme une cabane ; son péché pèse sur elle, elle tombe et ne se relève plus. En ce temps-là, l'Eternel visitera l'armée des lieux élevés dans les lieux élevés, et les rois de la terre sur la terre. Ils seront rassemblés captifs dans une prison, ils seront enfermés dans des cachots, et, après un grand nombre de jours, ils seront châ-

tiés. La lune sera convertie de honte, et le soleil de confusion ; car, l'Éternel, des armées, régnera sur la montagne de Sion, et à Jérusalem ; il régnera dans la gloire en présence de ses anciens. » (vers. 16—23.)

Le chapitre entier, et spécialement les derniers versets (21—23) mettent en pleine lumière les difficultés désespérantes de ceux qui confondent les choses terrestres avec les choses célestes et refusent de voir la portion en réserve pour Israël au dernier jour, alors que le jugement est tombé sur la terre habitable. Des écrivains aussi anciens que Théodoret reconnaissent le but ultérieur de la prophétie, quelle que soit la mesure d'accomplissement qu'ils puissent trouver qu'elle ait eu dans le passé. « Le discours contient une double prédiction : il indique à la fois ce qui est survenu aux ennemis à différentes époques, et ce qui aura lieu à la fin du siècle présent. » Mais alors, immédiatement après, il fait cette observation, particulièrement inintelligente, que le second verset décrit un état de choses réellement postérieur à la résurrection. Le jugement des vivants est ignoré de lui. Le fait est qu'il n'y a pas ici un seul mot touchant les morts ressuscités, ou les âmes rendant compte de leurs actes, mais c'est de la crise de la terre et du monde atteint et languissant sous la main puissante de Dieu, qu'il est expressément question et à diverses reprises. Le langage, il est vrai, est extrêmement énergique, et semble par-

fois avoir en vue la dissolution de toutes choses, comme cela a souvent lieu dans le style prophétique où la prédiction du changement remarquable qui introduira le millénium, contient une allusion plus ou moins cachée à la disparition de la terre et des cieux actuels et à la venue de l'état éternel. Mais la fin du chapitre prouve clairement que le principal but du Saint-Esprit est ici de dépeindre cette terrible et universelle catastrophe que doivent suivre des temps de rafraîchissement pour Israël et pour la terre, et dont Dieu a parlé par ses saints prophètes depuis le commencement du monde.

Si profonde, cependant, et tellement vaste est l'action de Dieu, que les armées des anges n'y échappent pas plus que les plus fiers potentats d'ici-bas. « En ce temps-là, l'Eternel visitera l'armée des lieux élevés dans les lieux élevés, et les rois de la terre sur la terre. » Les esprits du mal avaient jusques-là trompé l'homme, déshonoré Dieu, cherché à corrompre toute grâce presque depuis le commencement. Mais le temps est venu où les anges seront jugés aussi bien que les hommes vivants, d'un jugement même bien plus terrible que celui du déluge. La puissance des cieux, oui des cieux et pas seulement de la terre, sera ébranlée. Mais bien loin que ce soit là encore la disparition du temps dans l'éternité, « la lune sera couverte de honte et le soleil de confusion, car l'Eternel des armées régnera sur

la montagne de Sion et à Jérusalem, Il régnera dans la gloire en présence de ses anciens. » C'est le jour dont parlait Zacharie (chap. xiv) longtemps après le retour de la captivité, jour où l'Eternel sera roi sur toute la terre : « En ce jour-là il n'y aura qu'un seul Eternel, et il n'y aura que son nom seul. Tout le pays sera transformé, assimilé à la plaine, de Guéba à Rimmon au midi de Jérusalem, qui sera éminente et assise sur son sol, de la porte de Benjamin jusqu'au lieu de la première porte, jusqu'à la porte de l'angle, et de la tour de Hananéel aux pressoirs du roi. » Était-il possible de faire usage de termes plus précis pour exclure toute interprétation mystique, ou plus appropriés pour soutenir les espérances d'Israël, lesquelles devaient reposer sur la Pierre Vivante contre laquelle ce peuple est allé se heurter jusqu'à ce jour?.

CHAPITRE XXV. — Ce que nous avons dit de la portée du Chap. xxiv sur la fin du siècle est entièrement confirmé par celui que nous allons étudier maintenant et qui nous présente le prophète, en qui le peuple est personnifié, élevant les cœurs des Israélites à Dieu par la louange. Ils célèbrent les faits merveilleux de l'Eternel, et reconnaissent que ses voies sont de tout temps fidélité et vérité : « O Eternel ! tu es mon Dieu, je t'exalterai, je célébrerai ton nom, car tu as fait des choses merveilleuses ; tes desseins conçus à l'avance se sont fidèlement accomplis. Car tu as

réduit la ville en un monceau de pierres, la cité forte en un tas de ruines ; la forteresse des barbares est détruite : jamais elle ne sera rebâtie. C'est pourquoi les peuples puissants te glorifient, les villes des nations puissantes te révérent. Tu as été un refuge pour le faible, un refuge pour le malheureux dans la détresse, un abri contre la tempête, un ombrage contre la chaleur ; car le souffle des tyrans est comme l'ouragan qui frappe une muraille. Comme tu domptes la chaleur dans une terre brûlante, tu as dompté le tumulte des barbares ; comme la chaleur est étouffée par l'ombre d'un nuage, ainsi ont été étouffés les chants de triomphe des tyrans. » (vers. 1—5.)

Le jugement de Dieu s'exécute contre les puissants et contre leur ville. C'est sur la terre habitable que s'appesantit sa main, comme à la fin du chapitre précédent, c'était contre les cieus et contre la terre que s'exerçait son action. Il n'est pas question de l'état éternel. D'un autre côté, il n'y a pas lieu de l'appliquer aux circonstances actuelles. C'est un nouvel état de choses qui n'existe pas maintenant ; car s'il y a un endroit sur la terre où, moins qu'ailleurs, le Seigneur semble régner, c'est bien Jérusalem et la montagne de Sion. Le pays élu d'Israël est en la possession des Turcs ; ils le gouvernent depuis des centaines d'années ; et avant qu'il fût un objet de dissensions pour les rois de la terre et les sectateurs de Mahomet, il a été le grand champ de

bataille sur lequel se sont rencontrés l'orient et l'occident; et, jusqu'à l'époque où nous vivons, Dieu a permis que les adorateurs de la Mecque parussent y avoir remporté la victoire. Depuis que la croix a été dressée, Dieu ne maintient plus la gloire de Son Fils en rapport avec le mont de Sion. Le Fils de Dieu a été rejeté, et est mort sur la croix. Depuis lors toute relation avec le monde est brisée, tout lien avec le Juif est rompu, et nul homme n'a vu le Seigneur de gloire, sinon le croyant.

Auparavant le monde Le contemplant; Il était vu des hommes et non pas seulement des anges. Il apparaissait aux yeux de l'humanité, Dieu manifesté en chair. Mais quand l'homme Le repoussa, tout rapport avec le monde comme monde prit fin. Nul incrédule ne Le vit après sa résurrection; Il ne se montra qu'à ceux qu'Il avait choisis pour être ses témoins. Bientôt après élevé au Ciel, Il s'assied à la droite de Dieu, d'où Il viendra pour juger les vivants et les morts. C'est une grande erreur de confondre le jugement des vivants avec le jugement des morts. L'Écriture montre qu'un long intervalle, du caractère le plus frappant, sépare ces deux jugements l'un de l'autre. Sans doute, dans un certain sens, il peut y avoir une continuation de jugement des vivants tout le long de la durée des mille ans; mais le jugement sera exécuté avant que le Seigneur commence à régner; et à



la fin de son règne, aura lieu le jugement des morts.

Tandis qu'on demeure parfaitement assuré du jugement des morts, tandis que l'on considère comme une vérité divine qu'il y aura une résurrection tant des justes que des injustes, beaucoup sont demeurés étrangers à cette autre vérité, que le Seigneur de gloire doit reparaître dans ce monde, suspendre le cours des affaires humaines et intervenir en jugement contre la culpabilité de l'homme (pas encore contre les morts, ce qui viendra plus tard). Avant de frapper les morts, le jugement divin tombera sur les vivants depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles. C'est à ceci que faisait allusion notre Seigneur lorsqu'il avertissait ses disciples des jours qui devaient venir. Ainsi Mathieu xxiv, xxv, et Luc xvii, xxi, sauf une partie de ce dernier chapitre, se rapportent exclusivement à ce temps et à ces événements. Certains passages des Livres saints parlent seulement du jugement des morts, d'autres embrassent à la fois la portion des saints ressuscités pour jouir de la gloire céleste avec Christ et disent comment les morts seront jugés selon leurs œuvres. Le croyant est sauvé selon la valeur de l'œuvre de Christ; celui qui est jugé selon ses propres œuvres est perdu pour toujours. Nul enfant de Dieu, s'il était jugé sur ce fondement-là, ne serait sauvé; car pour peu qu'il fût jugé, Dieu devrait le juger selon sa justice,

et selon une mesure qui n'est rien moins que Christ Lui-même, car il faut que nous soyons aussi purs que Christ pour pouvoir être des compagnons convenables pour Lui. Mais sur ce terrain tout espoir est perdu : tout repose maintenant sur ceci, que Jésus est mort pour nos offenses et qu'il est ressuscité pour notre justification, et non pour notre jugement. Quelle est aux yeux de Dieu la valeur de l'œuvre que Christ a accomplie? Est-ce seulement un salut *partiel*? Ou bien est-il le lot de quelques croyants? Si ce n'est pas un salut parfait pour tous les pécheurs, pour tous, même pour les plus indignes des croyants, ce n'est pas ce que Dieu nous envoie, ce n'est pas une juste et digne réponse à la croix de Christ. Or c'est en ceci précisément qu'éclate toute la portée du salut que Christ a effectué, c'est que c'est un salut *parfait*, qui délivre de *tout* péché, qui place les plus grands pécheurs sur un nouveau terrain en leur qualité de chrétiens, rois, sacrificeurs, enfants de Dieu. Il résulte de là que notre travail consiste à nous confier en Lui, à Lui obéir, à souffrir avec Christ et pour Christ, tandis que nous attendons son retour des cieux, savoir notre Libérateur, Jésus, lequel jugera ses adversaires.

Il est évident qu'il y a deux classes d'hommes qui seront ressuscités des morts : notez bien que je ne dis pas ressuscités en même temps ; l'Écriture ne le dit pas non plus. Il est dit que « l'heure

vient où ceux qui sont dans les sépulcres en sortiront, ceux qui ont bien fait en résurrection de vie, et ceux qui ont mal fait en résurrection de jugement. » (1) Tout ceci est complètement vrai, mais il n'y a pas un mot sur leur sortie simultanée. Il s'en suit que, tandis que les deux sorties peuvent être appelées chacune une résurrection des morts, celle des justes seule est ou peut être appelée une résurrection *d'entre* les morts, le reste étant encore laissé dans la tombe. D'après Apocalypse xx, il est également clair qu'un millier d'années au moins s'écouleront entre la résurrection des justes et celle des injustes. Quiconque lit sans préjugés la Révélation de saint Jean ne peut s'empêcher de reconnaître que les justes morts doivent ressusciter les premiers pour régner avec Christ, et qu'ensuite, après le règne terrestre, les autres morts ressusciteront pour être jugés selon leurs œuvres; c'est de ceux-ci qu'il est dit que quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu. Il n'y a pas un mot au sujet de ceux dont les noms avaient été écrits. Lorsque Dieu juge d'après les œuvres, il ne saurait en résulter que la destruction. Les mauvaises œuvres abondent

(1) « Condamnation », quoique tel soit l'effet du jugement, n'est pas le sens exact de l'expression. C'est là un exemple de la manière dont certains hommes communiquent leur propre pensée à un mot, et affaiblissent en réalité la portée du passage qui le contient.

dans les livres des méchants; aussi le livre de vie ne renferme-t-il pas un seul de leurs noms.

Ces pensées se rattachent étroitement à ce qui fait l'objet de notre étude. Ici le Seigneur se montre, non pas caché dans les cieux, mais apparaissant des cieux pour régner. Il ne règne pas sur la terre maintenant. Ce n'est que dans des esprits frivoles, spéculatifs, des hommes de savoir peut-être, qu'un rêve aussi insensé se fait jour. Il est certain que si, dans l'histoire du christianisme, il est une époque particulièrement sombre, ténébreuse, c'est celle qui va de Constantin à la Réformation, les siècles de ténèbres comme on les appelle. Il ne manque pourtant pas d'hommes instruits qui prétendent que ce fut pendant ce temps-là que Christ exerça son règne, de l'an 320 à l'an 1320 (!), c'est-à-dire la période des plus désolantes ténèbres par laquelle le christianisme ait encore passé! Augustin faisait commencer ce règne avec Christ et l'étendait aux âges suivants. Cette manière de voir est mauvaise; l'autre est pire encore, quoique soutenue par Grotius. Toutes deux ont exercé une énorme influence dans le monde. Le célèbre Hollandais, en matière d'érudition, était à même d'en remonter à la plupart des hommes, mais quand il s'agissait de la Parole de Dieu, il était aussi embarrassé, n'auraient pu l'être saint Pierre ou saint Jean sur le domaine de ses spéculations favorites. Dans les choses divines, la sienne est

de nulle valeur, sauf comme travail d'esclave, pour les hommes d'un jugement spirituel et pour les humbles, car ce sont les débonnaires que Dieu a promis de guider. C'est une grossière erreur de supposer qu'un homme interprète sainement les Ecritures par le fait qu'il est érudit, joignit-il même à ce titre celui de chrétien.

Que mon lecteur, s'il ne le sait pas déjà, cherche et voie s'il ne doit pas venir un temps où le Seigneur qui est maintenant dans le Ciel à la droite de Dieu, quittera le séjour de la gloire pour établir son règne ici-bas avec la cité élue pour capitale terrestre de son royaume. Me demanderez-vous d'où provient un tel attrait pour ce lieu? Certainement il a été un sujet de péché, de tristesse, de honte, de rivalité entre l'orient et l'occident, et de profonde humiliation pour l'ancien peuple de Dieu. Mais permettez-moi de vous demander, même en me plaçant sur votre terrain, s'il est un lieu sur la terre qui suscite tant et de si grandes idées, qui soit aussi étroitement lié à tout ce qui est cher au cœur du croyant? Là apparut, là mourut le Seigneur de gloire; c'est Sa ville, la ville du Grand Roi. Pourquoi donc ne viendrait-il pas la reprendre pour Lui-même? Est-il indigne de Lui de pardonner, de bénir, de sanctifier et d'élever Jérusalem à la face du monde, en surmontant par sa bonté le mal dont elle s'est rendue coupable? L'Ecriture annonce très-clairement que le Seigneur y doit

venir et en faire comme la métropole de son royaume terrestre. Je ne prétends pas que le Seigneur doive habiter littéralement sur la terre, mais Il sera roi sur elle. Pourtant la Parole déclare qu'Il posera son pied sur le mont des Oliviers. Il est seulement nécessaire de maintenir, pour la vérité de son futur royaume, qu'Il viendra d'une manière visible, frappera la terre, y établira son règne, et remplira l'univers des effets bénis de sa gloire. L'Écriture montre qu'Il sera présent et se manifestera; mais quelle sera la longueur, l'étendue, la durée de son règne, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de dire; car je ne sache pas que l'Écriture donne la solution de ces questions-là. Et comme il y a un lieu particulier, il est aussi un peuple sur lequel repose sa faveur; ce sont Jérusalem et le peuple Juif.

Mais qu'adviendra-t-il des chrétiens? Doivent-ils se trouver confondus avec les Juifs dans Jérusalem, ainsi que l'affirmaient les anciens Kiliastes? Est-ce là l'espérance chrétienne? Une semblable idée dénote la plus profonde ignorance. Le chrétien est même à présent béni de droit dans les lieux célestes, d'où il régnera sur la terre. Alors, les Juifs rassemblés et convertis seront dans le pays et la ville qui leur ont été promis et sur lesquels l'œil du Seigneur veille continuellement, car c'est une vérité divine, que jamais Il ne retire un don, ni ne se repent d'une promesse. Il a pu se repentir d'avoir créé l'hom-

me, mais ce n'était pas là une promesse, c'était un simple exercice de Sa volonté. Mais Dieu ayant choisi Israël et l'Eglise, Il ne s'est jamais repenti de les avoir choisis l'un ou l'autre, bien que l'un et l'autre aient été infidèles, car Il veut bénir, Il bénit, et n'importe les difficultés, Il bénira toujours. Cela, nous pouvons le tenir pour sûr; les desseins de Dieu sont immuables. L'homme et la terre peuvent subir des changements, mais le conseil de Dieu doit s'accomplir. Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. Il a donné le pays d'Israël aux pères. Il a promis de faire leur postérité bénédiction. Il a associé Son propre Fils avec les Israélites selon la chair afin que, en dépit de leur péché à la croix, en vertu de Sa grâce à cette même croix, un fondement inébranlable de bénédiction fût posé pour le moment où ils seront élevés à une faite de grandeur terrestre tel qu'il n'en est point réservé de pareil à aucun autre peuple ici-bas. Quand le Seigneur viendra pour régner, Il aura mis à l'abri dans la maison du Père son peuple céleste. Il aura fait sortir les saints endormis hors de leurs sépulcres, et transformé les vivants à la ressemblance de sa propre gloire. Tous les chrétiens devraient faire de cet événement l'objet de leur attente. Quand ils seront ainsi ravis en haut, le saint Esprit aura le terrain libre pour agir au milieu des Juifs. L'Esprit de Dieu n'opère pas à la fois, en vue de deux buts différents, l'un

céleste, l'autre terrestre. Mais ici nous le trouvons à l'œuvre parmi les Juifs qui ne sont pas comme l'Eglise enlevés au Ciel, mais qu'attend la bénédiction sous le règne de leur Messie sur la terre.

Notre Seigneur donc, après être venu et avoir mis à part les Chrétiens, morts et vivants, pour être avec Lui en haut, reportera sur les Juifs sa sollicitude et commencera d'agir en vue de les préparer comme son peuple pendant son règne. C'est ce dont il est question ici. Le point central de son royaume terrestre est la Montagne de Sion et Jérusalem. C'est là ce qui donne au règne de David une telle importance dans la Parole de Dieu. Il était le type élu du Seigneur, non-seulement dans son humiliation, mais aussi dans sa gloire. Il eut aussi à combattre et à renverser ses ennemis, ce qui lui fit donner le nom de « d'homme de sang. » Notre Seigneur exécutera d'abord le jugement, bien qu'Il ne permette pas, comme David, que quoi que ce soit vicieusement souille l'œuvre; mais Il agira avec la sainte autorité de Dieu Lui-même, en donnant cours à sa colère et à son indignation; tout sera parfait et exécuté selon la justice. En ce jour le Seigneur bouleversera l'univers entier, punissant « l'armée des lieux élevés dans les lieux élevés, » c'est-à-dire sur le théâtre même de leurs souillures, « et les rois de la terre sur la terre. » Les Juifs croyants d'alors chanteront cet hymne évi-



demment en rapport avec l'expérience qu'ils auront faite de la fidélité de Dieu. Ils n'implorent pas Dieu comme Père par l'Esprit d'adoption, car ils ne sont pas chrétiens; ils seront croyants, mais des croyants Juifs. C'est se tromper grossièrement que de parler d'Abel, d'Enoch, d'Abraham, de David ou de Daniel comme de chrétiens. Ils étaient tous des saints, mais *non pas* des chrétiens. Non-seulement c'est après la venue de Christ que les disciples furent pour la première fois appelés chrétiens, mais la position dans laquelle les croyants furent alors introduits par l'œuvre de Christ et le don de l'Esprit est essentiellement différente. Il serait difficile pour un croyant de nos jours de tomber dans une erreur plus grossière, car elle mêle le présent, l'avenir et le passé, confond les diverses manifestations de la volonté de Dieu, émousse le tranchant de la Parole, met obstacle à la pleine bénédiction et au témoignage de l'Eglise, et porte atteinte à la gloire de Dieu autant qu'il est possible à l'homme de le faire.

Aujourd'hui sans doute, en présence de la croix, et le Saint-Esprit se trouvant en personne sur la terre, les vieilles distinctions de Juif et de Gentil s'effacent devant le sentiment de la ruine dans laquelle ils sont tous tombés moralement par le péché et la mort. Mais à Sa venue, le Seigneur disposera les Israélites à Le recevoir selon les prophètes, et ils deviendront les

témoins de ses compassions non moins que de sa gloire ici-bas, de même qu'ils sont présentement les ennemis obstinés de l'Évangile et de la grâce de Dieu envers les Gentils.

Dans ce chant, ils tiennent un langage qui convient à des Juifs. Si un chrétien invoquait Dieu comme Jéhova, sans doute ce serait vrai en soi, mais ce serait une manière de s'adresser à Dieu très-inintelligente pour un chrétien; il montrerait par là qu'il n'a pas l'intelligence de sa position. Pour nous il y a un seul Dieu, le Père, et un seul Seigneur, Jésus-Christ. Jéhova est le nom donné à Dieu, considéré dans son gouvernement, tandis que celui de Père a été pour la première fois révélé en rapport avec son bien-aimé Fils, et nous est permis maintenant, en vertu de la rédemption, à nous qui croyons en Lui. C'est pour cela que Christ, dès qu'il fut ressuscité des morts, dit : « Va vers mes frères et dis leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean xx, 17.) Christ, par sa mort et sa résurrection, nous a introduits dans la même place que Lui-même. Le Seigneur ne perdait jamais ce point de vue quand il était sur la terre, aussi n'invoquait-il jamais Dieu comme Jéhovah, parce que le Nouveau Testament Le présente en rapport avec le christianisme. Mais l'Ancien Testament déclare que le Seigneur aura un peuple qui Le connaîtra Lui et le Père comme Jéhovah. Ceci suffit pour indiquer la différence,

et j'ai présenté ces remarques pour montrer qu'il est ici parlé d'une autre classe de personnes, non de chrétiens, mais de Juifs, qui reconnaissent Dieu sous ce titre qu'Il s'est donné avec l'Israël des anciens jours. Lorsque Dieu choisit Moïse, Il lui ordonna d'aller et de Le faire connaître au peuple comme Jéhovah, ajoutant qu'Il n'avait pas été jusques-là connu sous ce nom. Ainsi se révéla-t-Il dès le début de son intervention parmi les Israélites; ainsi apparut-Il toujours dans le cours de leur histoire nationale. Ce n'est pas que le nom de Jéhovah n'existât pas antérieurement, mais Dieu ne l'avait jamais pris auparavant pour le titre sous lequel Il voulait être reconnu comme le Dieu d'Israël. C'est le prophète qui parle en faveur d'Israël; il éclate en un cantique de louanges et lui communique un caractère personnel en faveur du peuple, au verset 1<sup>er</sup>. Que sont ces choses merveilleuses? La mort et la résurrection de Christ? Il n'y a pas un mot de cela. Ce devraient être là les sujets de nos entretiens. Ainsi, le matin du jour du Seigneur, lorsque nous nous rassemblons, nos cœurs sont remplis d'actions de grâces. Nous avons les œuvres encore plus merveilleuses de Dieu en Christ, la nouvelle création et le Saint-Esprit envoyé des cieux.

Ici Israël est supposé occupé des choses merveilleuses que Dieu a accomplies pour sa délivrance; (vers. 2, 3.) car Dieu sera intervenu et

aura déployé sa puissance pour délivrer son ancien peuple de ses plus redoutables ennemis. Les Juifs parlent de la ruine que Dieu a infligée autour d'eux. Aussi longtemps qu'ils méconnaissent leurs péchés et restent indifférents à la vérité divine, exclusivement appliqués à s'enrichir et à être les banquiers du monde, on sera heureux de se servir d'eux et de les laisser seuls. Mais dès l'instant où Dieu les fait sortir de leur présente dégradation spirituelle et morale, quand les os secs sont réunis, lorsque leurs cœurs se tournent vers le Messie qu'ils ont rejeté, toutes les nations s'élèveront contre eux, et les déchireront une fois de plus. Comment le savons-nous? La Bible débarrasse le croyant de toute conjecture. Les personnes qui n'étudient pas la parole prophétique ne peuvent se livrer qu'à des hypothèses sur l'avenir. Il ne saurait y avoir pour elles aucune certitude; y prétendre, ce serait présomptueux de leur part. Mais quand on s'incline devant la Bible et qu'on y croit, on est en demeure, par les enseignements du Saint-Esprit, d'avoir la lumière même de Dieu. Si nous n'en jouissons pas, c'est uniquement la faute de notre incrédulité.

« L'Éternel des armées prépare pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de mets succulents, un festin de vins vieux, de mets succulents, moelleux, de vins vieux, clarifiés. Et sur cette montagne, il enlèvera le voile qui voile

tous les peuples, et la couverture qui couvre toutes les nations. Il anéantit la mort pour toujours; le Seigneur, l'Éternel essuie les larmes de tous les visages; il fait disparaître de toute la terre l'opprobre de son peuple, car l'Éternel a parlé. » (vers. 6—8.) L'Esprit de Dieu fait allusion à la résurrection. Ainsi l'apôtre dans 1 Corinthiens xv; 54, fait l'application du commencement du verset 8 : « Quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors la parole qui est écrite s'accomplira : la mort a été engloutie en victoire. » La résurrection correspond à la délivrance d'Israël qui sera elle-même « une vie d'entre les morts » pour le monde. (Rom. xi, 15.) Ainsi le premier grand coup porté à la mort aura lieu à cette époque. Alors la carrière de l'homme prendra fin, et le Seigneur Jésus, venant avec ses saints ressuscités, recevra son ancien peuple et déchirera le voile étendu sur toutes les nations. La terre n'est l'objet d'aucune délivrance avant ce temps-là.

« L'Éternel a parlé. » Pourquoi parle-t-il ici de cette manière? N'est-ce pas parce qu'il a prévu l'incrédulité de l'homme? La preuve spéciale de la voix du Seigneur est ici, le cœur orgueilleux de l'homme Lui étant bien connu, ainsi que toutes les illusions des sages et des insensés, séduisants et étant séduits. Il savait que, lorsque on en viendrait aux jugements

annoncés, on dirait : cela concerne les Juifs ! et quand on arriverait aux bénédictions : c'est pour nous ! Tout le bien, ils le prennent pour l'Eglise ; tout le mal, ils le laissent à Israël : mais même là ils détruisent la conscience par le mensonge qui considère les jugements comme passés. Et, en ce jour-là, l'on dira : « Voici, c'est notre Dieu, en qui nous avons eu confiance, et c'est Lui qui nous a sauvés ; c'est l'Eternel en qui nous avons confiance : soyons dans l'allégresse et réjouissons-nous de son secours ! car la main de l'Eternel repose sur cette montagne ; et Moab est foulé sur place, comme la paille est foulée dans une mare à fumier. Au milieu de cette mare, il étend ses mains, comme le nageur les étend pour nager. Mais l'Eternel abat son orgueil, et déjoue les artifices de ses mains. Il renverse, il précipite les fortifications élevées de tes murs, Il les fait crouler à terre, jusques dans la poussière. » (vers. 9—12.)

Nous devons examiner de qui Dieu parle ; il est question de jugements contre Israël et contre la chrétienté, et de bénédictions pour Israël et pour l'Eglise. Nous avons déjà montré qu'il s'agit ici des Israélites ; le langage employé ne convient qu'à eux. Ils parlent d'eux-mêmes, non à notre manière, comme enfants de Dieu, mais comme son peuple, et de jugements, comme introduisant leur bénédiction. La terre viendrait à être dissoute que *notre* bénédiction n'en serait ni

diminuée, ni augmentée. Lorsque Christ viendra, Il nous prendra simplement à Lui-même, transformés à son image, en dehors de cette scène de péché, de faiblesse et de souffrance, dans sa propre demeure céleste; tandis qu'ici : « En ce jour, l'on dira : Voici, c'est notre Dieu en qui nous avons eu confiance, et c'est Lui qui nous a sauvés. C'est l'Eternel en qui nous avons eu confiance : soyons dans l'allégresse et réjouissons-nous de son secours! » (vers. 9.) Ils ne sont pas encore sauvés. Tel n'est pas actuellement notre cas, excepté quant au corps. Etudiez le Nouveau Testament et vous verrez qu'en ce qui concerne l'âme, il nous faut être sauvés dès maintenant, et si nous croyons, nous le sommes. Il s'agit évidemment ici d'une autre classe de gens, des Juifs qui ont attendu dans l'opprobre la venue de Jéhovah, et qui s'écrient lorsqu'Il apparaît en gloire : « Voici, c'est notre Dieu en qui nous avons eu confiance, et c'est Lui qui nous a sauvés. » Ce n'est point pour nous, mais pour eux que « la main de l'Eternel reposera sur cette montagne. » Notre portion à nous est dans les cieux. « Cette montagne » est le centre élevé de la gloire terrestre. Et, en conséquence, vient aussitôt le nom d'une orgueilleuse nation ennemie, réduite à l'humiliation. Est-ce que les chrétiens attendent l'assujettissement de Moab? Cette transformation en masse des prophètes Juifs en Chrétiens tend à ridiculiser l'Écriture, et bien des

hommes sont affermis dans leur incrédulité en voyant ces grossières applications faites à l'Eglise chrétienne. Il y a dans les prophètes des vérités générales, des principes généraux qui s'appliquent à nous, qui nous regardent en propre, car tous les prophètes aussi bien que la loi sont destinés à notre usage. Toute l'Ecriture est inspirée et utile ; mais il est absurde d'en inférer qu'elle ne s'occupe jamais que de nous. « La loi est bonne, dit saint Paul, si quelqu'un en use légitimement, » et ainsi en est-il des prophètes ; nous devons les écouter, non en Juifs, mais en Chrétiens.

Il est donc parfaitement clair que, dans le passage qui nous occupe, il est question non des chrétiens, ni de l'Eglise de Dieu, mais d'Israël. Qu'avons-nous à faire avec Moab, en tant qu'un ennemi ? et un ennemi qui doit être foulé aux pieds ? Aspirons-nous à fouler nos ennemis, fût-ce même la papauté romaine ? C'est bien une prophétie de l'Ecriture, mais elle ne se rapporte point à nous ; nous devons en faire notre profit et en bénir Dieu, mais ce n'est pas à nous, c'est à Israël qu'elle a trait. Il foulera aux pieds sur la terre ses anciens ennemis, au nombre desquels figure Moab.

CHAPITRE XXVI. — Nous trouvons ici un nouveau cantique qui doit être chanté dans le pays de Juda. Bien que la fin du précédent chapitre ne porte pas cette qualification, elle n'en est pas moins une explosion de louanges après l'ébran-



lement des cieux et de la terre; celui-ci nous montre le peuple célébrant plus hautement encore ce que Dieu a fait pour Juda.

Si nous portons nos regards sur Israël, nous serons frappés du contraste qui existe entre sa condition actuelle et celle dans laquelle il sera bientôt placé. Voici comment saint Paul en parle en Romains 1, 18 : « Car la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété, (c'est-à-dire la méchanceté des Gentils en général,) et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité (celle d'Israël). » Voici, au contraire, ce qu'en dit Esaïe : « Ouvrez les portes, et la nation juste et fidèle y entrera. » (vers. 2.)

Aux derniers jours, le peuple d'Israël, du moins en majorité, aura abandonné la vérité. A l'époque de la première venue de Christ, on pouvait dire que « le salut venait des Juifs » ; ils possédaient la vérité, mais en vivant dans l'iniquité. Ils conservaient pour la plupart, à l'exception des Sadducéens, la forme de la saine doctrine. Mais avant que le Seigneur vienne pour la seconde fois, la masse de la nation aura perdu de vue la vérité, et un mensonge, la grande imposture des derniers jours, le mensonge de l'Antichrist aura usurpé chez elle la place de la vérité de Christ. Quant à l'iniquité, elle sera la même.

Le passage qui nous occupe offre avec tout cela un contraste béni; il y est question d'un

résidu que Dieu transformera en une nation puissante et qui est appelée « la nation juste et fidèle. » Au verset 3, il ne s'agit plus seulement d'une profession générale, chacun réalise individuellement cette position. Autrefois on l'appelait « la nation sainte » prise dans son ensemble, à l'avenir, et quelle consolation pour nos âmes dans cette pensée ! ce nom sera une réalité pour chacun de ses membres séparément.

Pendant longtemps l'Eglise a joui très-peu de ses privilèges collectifs à cause de la mondanité, du légalisme, des divisions et des erreurs sans nombre qui l'avaient envahie. Mais maintenant qu'il a plu à Dieu de lui montrer l'importance des bénédictions qu'elle possède comme corps, ses membres courent le danger d'oublier qu'ils doivent veiller avec encore plus de soin à leur position individuelle. C'est d'une importance capitale de connaître la position du chrétien et celle de l'Eglise, mais il faut ensuite bien considérer comment on s'y *comporte*. Notre force dépend de ce qui se passe entre notre âme et Dieu qui, dans sa gracieuse et vigilante sollicitude, veille sur ses saints individuellement. Ceux-ci, en conséquence, n'oublient point les bénédictions publiques répandues sur le peuple de Dieu ; mais il y a en outre la marche personnelle des saints qui se reposent sur Dieu et prennent souci de sa gloire, tandis que Lui, de son côté, garde leurs âmes dans une paix parfaite ; le cœur s'appuie

sur Dieu Lui-même. Car peu importe la nature des bénédictions : si Dieu Lui-même n'est pas l'objet de nos cœurs, elles tournent toujours à mal ; c'est pourquoi il est dit : « parce qu'il se confie en toi. » Les Juifs dont parle le prophète n'ont pas seulement compris la bonté de Dieu et les merveilles qu'Il avait accomplies en leur faveur, ils *Le* connaissent aussi *Lui-même* et se confient en Lui. C'est une chose extrêmement précieuse pour l'âme que cette intelligence personnelle de Dieu et cette confiance personnelle en Dieu. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est ce à quoi Dieu regarde de nos jours d'une manière peut-être plus intime encore qu'alors, bien que tout ce qui ait jamais été fait dans ce sens sur la surface du monde entier ait été complètement éclipse, sauf une seule exception, et cette exception c'est Christ, et nous pouvons ajouter l'Eglise qui est son corps. Rien ne peut surpasser le dernier Adam ; rien ne saurait être comparé à la croix de Christ, et ce sera la portion dont nous jouirons et dont nous nous glorifierons même dans l'éternité.

Remarquons aussi que dans les divers exposés de tout ce qui doit échoir aux Israélites, il n'est jamais prononcé une parole qui permette de supposer qu'ils entrent dans les profondeurs des voies de Dieu, à la croix, comme c'est attendu de nous maintenant. Qu'y a-t-il de plus doux que la manière dont ils comptent sur leur délivrance

et mettent leur confiance en Dieu ! Mais vous ne trouvez jamais dans leur bouche des paroles comme celle-ci : « Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. » Rien n'eût été pourtant plus facile pour Dieu, si cela avait été en harmonie avec leur position, que de parler de la sorte ici. Mais nous, nous sommes appelés à une telle communion avec Dieu à l'égard de son Fils et de sa croix aussi bien qu'à l'égard du ciel, qu'il est impossible d'en trouver une semblable dans l'Ancien Testament.

Ceux qui ont la fausse idée que c'est une seule et même chose, perdent le discernement de la valeur de l'Écriture. Il en résulte également pour leurs âmes un amoindrissement considérable de bénédictions. Au verset 4, l'Éternel, Jéhovah, apparaît; la raison pour laquelle il est présenté comme le Rocher des siècles est indiquée au verset 5 : « Il a renversé ceux qui habitaient les hauteurs, » etc. Ce sera la nation que l'Éternel aux derniers jours revêtira d'un pareil honneur, après qu'elle aura été abaissée de toutes manières par les Gentils. De là leur cantique : car alors Dieu n'hésitera pas à les bénir pleinement. Il est touchant de voir comment Dieu insiste sur tout ce qu'il a fait pour leur délivrance et leur bien. Mais il s'est toujours attaché à abaisser ce qui est élevé et orgueilleux, en rapport avec les Israélites. Ils auront passé par de terri-

bles épreuves, et auront supporté le pénible reproche d'être un peuple entièrement abandonné.

Un petit nombre de Juifs pieux contrediront complètement le mensonge de Satan, quand les chefs de leur nation et les masses dans les régions de l'occident se seront livrés à l'Antichrist. Un petit résidu méprisé tiendra encore ferme pour le Seigneur, et persistera à repousser celui qui se présentera comme le véritable Messie. Il sera demeuré fidèle en face de la mort, et c'est ce résidu que nous voyons ici louant Dieu « parce qu'il a aplani le sentier du juste. » (vers. 7.) Il est doux de penser que son triomphe sera dû non à sa puissance, ni à ses connaissances, mais à sa seule confiance en Jéhova et à sa foi en Sa Parole. Mais ces quelques Juifs pieux n'entreverront qu'une faible lueur, car ce sont les âmes auxquelles fait allusion le chap. L d'Esaië, qui les montre comme marchant dans les ténèbres et n'ayant point de clarté. Pareille chose ne pourrait être dite d'un chrétien, quoiqu'il puisse tomber dans une pareille situation, car il a vu Christ, la lumière de la vie, la vraie lumière. Il peut n'avoir qu'une obscure perception de Christ; néanmoins Christ est devant son âme et ne cesse pas de briller, car il n'est pas vrai que, la lumière de la grâce a brillé une fois, Dieu la retire de nouveau. L'affaiblissement provient du chrétien : ce n'est jamais la lumière qui se retire, mais c'est l'homme qui est infidèle et qui

ferme les yeux. Le Saint-Esprit est descendu du Ciel pour demeurer avec le chrétien à jamais. Celui-ci peut ne pas marcher toujours selon la lumière, mais il est en elle, comme croyant, et il ne peut pas ne pas y être; oui, il est maintenant lumière dans le Seigneur. Le chrétien marche dans la lumière aussi longtemps qu'il confesse le nom de Christ. Il ne marche jamais dans les ténèbres, il peut ne pas *jouir* de la lumière, mais c'est tout autre chose.

Le langage opposé est très-répandu dans la chrétienté, parce que l'on confond la position du chrétien avec celle du peuple Juif, qui *doit* sous peu marcher dans les ténèbres, avant que sa lumière ait apparu, et que la gloire de Jéhova se soit levée sur lui. Il se peut que quelques Israélites ne marchent pas ainsi dans les ténèbres: leur piété fera certainement contraste avec l'incrédulité du plus grand nombre; ce seront « les intelligents. » Mais le trait caractéristique de ces justes sera que, quoiqu'ils marchent de la sorte dans les ténèbres, cependant, comme ils auront été touchés par l'Esprit de Dieu et sauront que ce qui est de Dieu ne peut jamais contracter alliance avec le péché, ils refuseront de reconnaître que les idoles et l'Antichrist puissent être de Dieu. Ainsi ils passeront à travers le feu, avec une mesure extrêmement faible sans doute de connaissance de Dieu, mais du moins seront-ils fidèles à ce qu'ils ont reçu, et seront-ils conduits

à louer Dieu. (vers. 7.) Ils sont rendus dignes qu'il soit parlé d'eux comme « des justes. » Ainsi maintenant, il y a pour les croyants danger aussi bien qu'erreur à ne pas prendre la position des saints de Dieu; car s'ils la déclinent, ils ne sentent pas la responsabilité de leur marche. Il en est comme des relations terrestres: si des maîtres ou des serviteurs ne maintiennent pas les uns vis-à-vis des autres leur position respective, ils ne se comporteront jamais dans la vie pratique comme cela leur convient réciproquement. Reconnaître notre véritable position, ce n'est point de l'orgueil, mais plutôt de la sagesse. Si vous n'êtes occupé que de vous-même, vous tomberez assurément dans l'orgueil, mais c'est de toute justice et de toute importance de connaître Dieu dans les relations dans lesquelles Il a daigné nous placer avec Lui.

L'Esprit de Dieu conduit les justes en question à s'écrier: « Ainsi nous t'attendons, ô Eternel, sur le chemin de tes jugements; notre âme soupire après ton nom et après ton mémorial. » (vers. 8.) C'est là le chemin qu'ils avaient suivi; ils L'avaient attendu dans le sentier de ses jugements; nous, nous Le suivons dans la grâce, et comptons paraître avec Lui en gloire. — « Mon âme te désire pendant la nuit, et mon esprit te recherche au-dedans de moi, car, lorsque tes jugements s'exercent sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice. » (vers. 9.)

Nous avons ici, de nouveau, le caractère individuel. Pour ce qui concerne le monde, la patience de Dieu aura eu pour résultat le plus terrible rejet de la vérité. Pour le moment, Dieu *supporte* les voies de l'homme. Il ne l'a pas livré à ses propres conjectures et à ses ténèbres; mais Il a fait briller sa lumière dans la personne de Christ, laissant les hommes à eux-mêmes, tout en agissant par sa Parole et son Saint-Esprit. Selon l'apparence extérieure, c'est comme si Dieu ne faisait pas attention à ce qui se passe ici-bas, et cela après que Sa parfaite lumière a resplendi par le moyen de Christ sur le monde. La grâce qui apporte le salut est apparue aux hommes. Le pardon a été offert aux méchants; c'est là ce qui se poursuit à l'heure qu'il est. « Si l'on fait grâce au méchant, il n'apprend point la justice; mais, est-il ajouté, il agit mal dans le pays de la droiture, et il n'a point égard à la majesté de l'Éternel. » (vers. 10.) L'Évangile n'est qu'un témoignage; il ne gouvernera pas, il ne peut pas gouverner le monde. Quand les jugements de Dieu s'appesantiront quelque part sur la terre, les habitants apprendront la droiture. De la autre chose : au verset 11, Jéhova vient, la main haute, pour juger. La première réponse déclare qu'ils « ne l'aperçoivent point; » mais, est-il ajouté, « ils verront ton zèle pour le peuple, et ils en seront confus; le feu consumera tes ennemis. — Éternel! tu nous donneras la paix,



car tout ce que nous faisons, c'est toi qui l'accomplis pour nous. Éternel, notre Dieu, d'autres maîtres que toi ont dominé sur nous, mais c'est grâce à toi seul que nous invoquons ton nom. » (11—13.)

Et qu'est-il dit ensuite d'Israël? « Ceux qui sont morts ne revivront point; des ombres ne se relèveront point. » (vers. 14.) Ce langage est sans doute figuré. Si nous nous rapportons à la résurrection, nous savons que les méchants doivent ressusciter aussi bien que les justes, c'est-à-dire qu'il y aura une résurrection de tous les hommes justes et injustes. Les Gentils oppresseurs d'Israël doivent ressusciter lors de la résurrection de jugement, aussi bien que tous les autres impies. Par conséquent, quand il est dit ici : « Ils ne revivront point, » l'Esprit ne parle pas de la résurrection proprement dite du corps, mais du complet renversement du sort des Gentils et d'Israël dans ce monde. Ces vieux maîtres ne doivent plus vivre ni reparaitre sur la scène terrestre. Ces quelques mots suffiront pour montrer que les expressions ici employées sont figurées.

Au chapitre xxy, 8, il est dit: « Il engloutira la mort en victoire. » Ceci nous le tenons de Dieu lui-même sera réalisé dans la résurrection proprement dite du corps, quand les saints sortiront du tombeau. Mais au chap. xxvi, cette allusion à la résurrection est employée, comme

une figure, car le contexte prouve qu'elle ne peut se rapporter à ce fait même; si elle s'y rapportait, ce serait nier la résurrection des injustes. C'est là le vrai critère pour l'intelligence de tout passage de la Parole: Quand on met en avant un texte contre ce qu'on sait être la vérité, il faut toujours examiner ce qui précède et ce qui suit, ce dont il s'agit aux yeux de Dieu. Dans le passage qui nous occupe, il est évident qu'il est question de la manière dont, en ce jour-là, le Seigneur en agira avec les Gentils qui ont fait peser leur joug sur Israël. Mais n'est-il pas avéré, demandera quelqu'un, que ces Gentils sont morts? — Assurément, répondrai-je, mais il n'est pas vrai de soutenir qu'ils ne ressusciteront point. Il serait peut-être inutile d'insister là-dessus si l'on n'appliquait pas cette portion du chap. xxvi, à la résurrection dont il est parlé au verset 8 du chap. xxv. Nous ne devons jamais tordre l'Écriture, mais nous incliner devant elle. Il faut maintenir les passages relatifs à une résurrection des corps, mais il est dangereux de faire une application identique d'autres passages qui ne sont que des figures, car on pourrait en inférer que la résurrection ne sera que partielle. De fait, comme nous le savons, tous les hommes doivent ressusciter: « L'heure vient à laquelle tous ceux qui sont dans les sépulchres entendront sa voix et ressusciteront. » (Jean v, 28, 29.) Nous avons là la déclaration la plus formelle que tous, justes

et injustes, briseront les liens du tombeau. Dans notre passage, au contraire, les méchants ennemis d'Israël ne revivront point. » J'éclaircisse donc clairement la restriction de tous les hommes, bons et mauvais; Ésaïe xxvi, 14 a recours à une figure de résurrection ou de non-résurrection pour calmer les craintes d'Israël et l'affermir contre ses ennemis. « Ceux qui sont morts ne revivront point; des ombres ne se relèveront point; car tu les as châtiés, tu les as anéantis, et tu en as détruit tout souvenir. » Mais qu'avait été fait pour la nation? « Tu as accru la nation, ô Eternel, tu as accru la nation; tu es glorifié, et tu as reculé les limites du pays. » (vers. 15) Il n'est pas question de la résurrection du corps; il serait impossible de dire, dans un passage où il en serait parlé, que Dieu a éloigné les saints ressuscités jusqu'aux extrémités de la terre. Combien c'est vrai, appliqué à Israël! « *וַיִּשְׁתַּחֲוּוּ* » Ainsi encore aux versets 16—18: « Eternel, dans la détresse ils t'ont recherché; ils se sont répandus en prières quand tu les as châtiés. Comme une femme enceinte, sur le point d'accoucher, se tord et crie au milieu de ses douleurs, ainsi avons-nous été loin de ta face, ô Eternel! Nous avons conçu; nous avons éprouvé des douleurs; et, au moment d'accoucher, ce n'était que du vent: le pays n'est pas une délivrance, et les habitants du monde ne sont pas nés. » En repassant leur conduite antérieure, ils verront

qu'ils n'ont pas accompli la volonté de Dieu. Ils n'avaient pas été placés dans un courant de bénédictions divines; ils avaient suivi les mauvaises voies des Gentils et avaient attiré la malédiction sur leur propre tête; le nom de l'Éternel était blasphémé à cause d'eux. Mais maintenant il est dit: « Que tes morts revivent! que mes cadavres se relèvent! » Puissantes et tendres paroles! Le Seigneur réveille les Israélites, en les appelant *Ses cadavres*. Il n'est pas question de la mort du corps, mais d'un réveil national. La fille se réveille de son long sommeil, et le Seigneur parle des Juifs (son peuple si longtemps mort) comme de *Ses morts*. Eux, pour ce qui les concerne, reconnaissent qu'ils sont tout aussi mauvais que les autres nations, mais il y a cette différence que le Seigneur les appelle siens. « Alors même qu'ils soient morts, semble-t-il dire, ils sont pourtant à moi. » C'est la nation juive qui a été comme un cadavre que le Seigneur, dans sa grâce, semble avoir pris plaisir à s'appropriier comme son corps mort qu'il fait revivre. Ainsi Abraham avait éloigné son mort de sa vue. Ici Dieu les appelle pour leur inoculer une nouvelle vie. — « Que mes cadavres se relèvent! » Plusieurs peuvent croire que notre interprétation est sujette à discussion; un ou deux passages suffiront pour démontrer son caractère scripturaire.

En Ezéchiel xxxvii les termes de la figure sont

- tout aussi forts qu'ici, l'Esprit de Dieu montre  
 au prophète une vallée remplie d'ossements des-  
 sèchés. « Ils étaient extrêmement secs; mais ces  
 ossements reprendront-ils vie? » Telles fut la  
 question (vers. 5) et de « Voici, j'apporterai  
 en vous un esprit, afin que vous repreniez vie. »  
 (vers. 6.) La vision se réalise, des os se rappro-  
 chent et se recouvrent de chair. Ces ossements  
 redressés et couverts de chair correspondent  
 aux morts d'Esaié, qui sortent de leurs tom-  
 beaux; ils sont la maison d'Israël. « Que les  
 morts revivent! » dit-il. Le parallèle entre Ezéch.  
 xxxvii et Esaié, xxvi, permet, au moins, de pré-  
 sumer, avec toute apparence de vérité, que si la  
 figure de la résurrection est employée dans l'un  
 pour représenter le réveil d'Israël, elle peut l'être  
 aussi dans l'autre. Or, il est certain que telle est  
 la signification de la vision d'Ezéchiel; nous en  
 avons pour garantie l'interprétation inspirée qui  
 y est donnée. Ce n'est pas l'exposé de nos propres pen-  
 sées, c'est l'explication expressément formelle du  
 Saint-Esprit. A cette lumière nous pouvons con-  
 sidérer Esaié xxvi où se trouve la même image.  
 Ici, Osee nous montre la même figure, aussi bien  
 que Daniel xiii. « Et plusieurs de ceux qui dor-  
 ment dans la poussière de la terre se réveilleront,  
 et les uns pour une vie éternelle, et les autres pour  
 un opprobre et une ignominie éternelle. » Si l'on  
 détourné le sens de ce passage pour l'appliquer  
 à une résurrection du corps, nous faisons remar-

1. demander d'abord qu'il ne parle pas d'une résurrec-  
 2. tion de tous, mais seulement de plusieurs. En  
 3. second lieu, observez qu'en même temps les uns  
 4. doivent se réveiller pour la vie éternelle, et les  
 5. autres pour l'opprobre (et l'ignominie). Nous de-  
 6. vons abandonner la doctrine de la première ré-  
 7. surrection, séparée par mille ans. et (plus de) la  
 8. seconde mort (Apoc. xx), pour fonder sur ce pas-  
 9. sage de Daniel une vraie sortie des tombeaux.  
 10. Tout devient au contraire très-clair et très-expli-  
 11. cite dès qu'on l'applique, comme ceux d'Ezéchiél  
 12. et d'Esàie, au réveil d'Israël, ou des Juifs que  
 13. Dieu tirera de leur état actuel d'abaissement,  
 14. et bien que quelques-uns d'entre eux doivent ma-  
 15. nifester une méchanceté et un orgueil funestes.  
 16. Le reste sera réveillé et animé d'une vie divine.  
 17. C'est là une autre confirmation de la vérité de  
 18. notre interprétation. *ai* *ai* *ai* *ai* *ai* *ai* *ai* *ai* *ai* *ai*  
 19. Le verset 20 est d'ailleurs assez significatif :  
 20. « Va, mon peuple, entre dans ta chambre. Jus-  
 21. qu'à ce que l'indignation soit passée. » Ceux qui  
 22. expliquent le contexte à la lettre par une résurrec-  
 23. tion, sont fatalement conduits à l'erreur (car un  
 24. tel système ne signifierait pas autre chose) que les  
 25. saints ressuscités resteraient sur la terre pendant  
 26. que la colère divine passerait. On comprend jus-  
 27. qu'à un certain point qu'ils s'appuient sur le fait  
 28. que quelques-uns doivent passer par la tribulation,  
 29. quoiqu'il ne soit pas la même chose que la  
 30. colère. Mais il est clairement question d'hommes

vivant ici-bas et non d'hommes transmisses. Dieu commande aux Juifs d'entrer dans leurs chambres jusqu'à ce qu'il ait donné cours à sa colère contre les nations. Est-ce là ce que nous attendons? Ne devons-nous pas être enlevés de cette scène terrestre et entrer dans la maison du Père en haut? Nous ne sommes pas un peuple terrestre, mais un peuple céleste. Nous savons que le Seigneur doit venir nous prendre pour être avec Lui là où Il est, et qu'une fois les Chrétiens arrivés au ciel, les Juifs seront appelés à remplir sur la terre le rôle qui leur est réservé. Le parti résidu sera douloureusement éprouvé, et la généralité de la nation recevra le faux Christ. C'est quand aura lieu le jugement des vivants qu'il sera dit: «Entre dans des chambres.» Dieu ne leur préparera pas une demeure céleste, ils doivent entrer dans leurs chambres, ce qui désigne toujours quelque lieu de refuge et de sécurité terrestre. Tout ceci rend parfaitement claire l'explication que nous donnons du passage, et montre que Dieu ne parle pas des saints célestes, mais du résidu Juif aux derniers jours, auquel est assuré un port de refuge. Ce n'est pas comme Abraham: c'est ici notre place; Israël se trouvera plutôt dans la position de Lot, car il sera du même côté de la scène du jugement. Lot entra dans sa chambre (c'était pour lui Tsohar) quand survinrent les jugements, mais quant à Abraham, il demeura complètement en dehors de cette scène;

et même avant que le jugement n'eût lieu, il savait mieux que Lot ce qui allait arriver. Sa position, sa communion, son expérience différaient totalement de celles de son neveu. Ainsi nous serons ravis auprès de Christ et introduits dans la maison du Père; puis, quand le Seigneur viendra pour exécuter le jugement, nous viendrons aussi avec Lui.

CHAPITRE XXVII. — Ce chapitre clôt la section prophétique que nous venons d'étudier. C'est « en ce jour-là. » Il est évident que le chapitre xxviii introduit une division nouvelle.

La grande crise a éclaté. Non-seulement Jéhova descend du lieu qu'il habite pour châtier les habitants de la terre à cause de leurs iniquités; non-seulement la terre est obligée de dévoiler ses actes sanguinaires, et ses meurtres ne seront plus cachés, mais de plus grands événements ont lieu. Car, « en ce jour, l'Eternel frappera de sa dure, grande et forte épée le léviathan, serpent fuyard; le léviathan, serpent tortueux, et il tuera le monstre qui est dans la mer. » C'est l'exécution du jugement divin contre le pouvoir de Satan, figuré par des expressions parfaitement appropriées pour décrire son inimitié à l'œuvre contre Israël parmi les Gentils. (vers. 1.) « Le jour du Seigneur » embrasse non-seulement les mille ans, mais un peu plus. En conséquence, l'Esprit passe aux voies du Seigneur envers les siens : « En ce jour-là, chan-



Je te garde ainsi sur la vigne : c'est moi, l'Éternel, qui  
 la garde ; à tout instant, je l'arroserai, de peur  
 qu'on ne l'attaque ; nuit et jour, je la garderai »  
 (vers 2, 3.) Sa sollicitude n'a jamais fait défaut,  
 quelles qu'aient été les circonstances, par les-  
 quelles aient passé son pays ou son peuple.  
 Quand Il porte une fois encore ses regards sur la  
 terre, et par conséquent sur Israël, sa vigilante  
 bonté se montre toujours la même en leur faveur :  
 « Il n'y a point en moi de colère ; mais si l'on me  
 donne des ronces et des épines à combattre, je  
 marcherai contre elles, je les consumerai toutes  
 ensemble ; à moins que l'on ne me prenne pour  
 refuge, que l'on ne fasse la paix avec moi »  
 (vers 4, 5.) Ce langage semble passablement  
 obscur, si l'on en juge par les divergences qui  
 séparent les commentateurs, et par la difficulté  
 de se prononcer d'une façon impartiale. Mais en  
 admettant que notre traduction rende la pensée  
 fidèle de l'original, le Seigneur, d'un côté, défie  
 ses adversaires et les prévient de leur ruine cer-  
 taine ; de l'autre, il offre sa protection comme le  
 seul moyen de paix et de sécurité. Le verset  
 suivant n'a pas besoin d'explication : « Dans les  
 temps à venir, Jacob prendra racine, Israël fleurira  
 et poussera des rejetons, et il remplira la  
 terre de ses fruits » Tel est le dessein de l'Éter-  
 nel, et il s'accomplira. Quel an d'avenir nous  
 n'avons pas à proprement parler, ce n'était pas un des-  
 sein, c'était le résultat d'une patience et persé-

vprante discipline dans ses voies envers Israël.  
 Et l'Eternel l'a-t-il battu comme il a battu ceux  
 qui le frappaient? L'a-t-il tué comme il a tué  
 ceux qui le faisaient mourir? C'est avec mesure  
 que tu l'as châtié par d'exil, en l'emportant par  
 le souffle impétueux du vent d'orient. Ainsi le  
 crime de Jacob a été expié, et voici le fruit du  
 pardon de son péché: l'Eternel a rendu toutes  
 les pierres des autels pareilles à des pierres de  
 chaux réduites en poussière; les statues et les  
 idoles ne se relèveront plus. Car la ville forte est  
 solitaire, c'est une demeure délaissée et aban-  
 donnée comme le désert; là, pature le bœuf, il  
 s'y couche et broute les branches. Quand les tra-  
 meaux sèchent, on les brise; des femmes vien-  
 nent pour les brûler. C'était un peuple sans  
 intelligence, aussi celui qui l'a fait n'a point eu  
 pitié de lui; celui qui l'a formé ne lui a point  
 fait grâce. (vers. 17—11.) Ainsi Dieu se condui-  
 sait autrement envers Israël qu'envers ses en-  
 nemis. Il le châtie fidèlement à cause de son  
 orgueil, de ses rebellions et de son incrédu-  
 lité, mais il ne fit pas peser sur lui les inflexibles  
 jugements par lesquels il détruisit leurs adver-  
 saires communs. Il y avait là aussi des massacres;  
 mais qu'était-ce en comparaison de ceux que les  
 Juifs doivent éprouver avant que ce jour de rétri-  
 bution arrive? Dans leur rassemblement, l'état  
 tempéré par la miséricorde, l'action de Dieu était  
 mesurée. Dans ses débats ou son procès avec

eux, il daignait plaider; et même quand survenaient les plus amères épreuves, il les adoucissait gracieusement, et même les arrêtait à l'égard d'Israël; et plus que cela, car il y avait aussi profit moral quand toute trace d'idolâtrie devait être réduite en poussière comme des pierres de chaux. Il n'est donc pas étonnant qu'à travers tant de changements, les œuvres des hommes passent, la ville forte soit solitaire, l'habitation délaissée et abandonnée comme le désert, que les veaux y paissent, que les femmes se servent pour leur feu des branches sèches et brisées, car hélas! la folie du peuple a amené nécessairement cette ruine.

Toutefois, ici encore, comme ailleurs, la grande tribulation est le précurseur immédiat d'une délivrance plus grande: « En ce temps-là, l'Eternel secouera des fruits, depuis le cours du fleuve jusqu'au torrent d'Egypte, et vous serez ramassés un à un, enfants d'Israël. » (verso 12.) Le Juge de toute la terre agira selon la justice; mais il donnera cours à sa souveraine miséricorde pour sauver. Il fera passer par le criblé et ramassera les Israélites un par un. De plus, ce jour, on sonnera de la grande trompette, et alors reviendront ceux qui étaient exilés au pays d'Assyrie et ceux qui étaient fugitifs au pays d'Egypte; et ils se prosterneront devant l'Eternel, sur la montagne sainte, à Jérusalem. » (verso 13.) Mes lecteurs qui m'ont suivi jusqu'ici m'a-

prouveront aucune difficulté ni aucun doute pour déterminer la véritable application de ces paroles. Il s'agit de la trompette de Mathieu xxv. et non de celle de 1. Thessal. vi. pour désigner Corinthe xv. Les deux dernières se font entendre au moment de l'appel que Dieu adresse aux saints célestes; notre chapitre, aussi bien que le passage en question du premier Evangile, décrit l'invitation de l'Eternel à Israël de se rassembler du nord et du midi pour adorer le Seigneur sur la Sainte montagne à Jérusalem: et sup. jacob

EXTRAIT D'UNE LETTRE

L'œuvre fait des progrès, mais lentement. La vérité se répand, mais c'est autre chose que de se charger de sa croix; et je remarque que, quand on n'agit pas selon la vérité, il n'y a pas de solidité; on joue avec les vues religieuses. Quand on suit la vérité, les difficultés sont là, l'opposition du monde; cela vous rend sérieux, il faut savoir rendre raison de ses convictions; puis la chair ne s'accommode pas de cela, et il faut que la vérité règne dans le cœur pour que la victoire soit remportée. La grâce ne prête plus à la légè-

reté et à la licence dans la doctrine même. Ce ne sont pas des jets de vapeur; il faut que la machine marche; et marche avec beaucoup à traîner; il y a responsabilité à l'égard de soi-même, du nom du Seigneur et de son œuvre.

Il faut tenir compte de cette tendance à présent. Il ne manque pas de personnes qui aiment à entendre de nouvelles vérités; mais qui n'ont pas une idée de marcher dans la vérité d'une manière pratique. Il faut de la patience, avoir un cœur large, mais un cœur qui ne connaît que Christ comme but; et qui le suit, au moins qui cherche à le faire. On perd son temps avec des amateurs. Il y a une vraie dignité dans la vérité, qui demande qu'on la respecte d'une manière pratique. Mais vous le savez. Dans ces derniers jours il nous faut de la fermeté et un cœur large qui sache séparer ce qui est précieux de ce qui est méprisable. L'obéissance est ferme et humble; la grâce, la douceur, l'amour devraient être là; mais la vérité n'a pas besoin de l'homme, l'homme a besoin de la vérité. L'amour sent le besoin de chercher les âmes; mais celles-ci doivent se soumettre à Christ et reconnaître sa grâce..... De quelle manière frappante le Seigneur se place toujours en Jean dans une position où il reçoit tout du Père! — *ΕΞΕΥΘΕ ΓΕΝΟΥΣ.*  
On voit la déité percer à travers le voile dans chaque phrase pour ainsi dire. On voit que Lui et le Père sont un; mais Celui qui est un avec



## LA TENTATION

(Math. iv. 1-14)

Alors Jésus fut emmené par l'Esprit au désert pour être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, après cela, il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit : Si tu es Fils de Dieu, commande, afin que ces pierres deviennent des pains. Mais il répondit et dit : Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (Deut. viii, 3.) Alors le diable le transporte dans la sainte ville, et le met sur le faite du temple, et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre quelque pierre. Jésus lui dit : Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. (Deut. vi, 16.) Le diable le transporte encore sur une fort haute montagne, et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes et me rends hommage. Alors Jésus lui dit : Va, arrière de moi, Satan, car il est écrit : Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. (Deut. vi, 13.) Alors le diable le laisse ; et voici, les anges s'approchèrent et le servirent.

La première pensée suggérée à l'esprit par la lecture de cette merveilleuse scène pourrait bien être celle-ci, que nous sommes différents de Jésus ! De tous les hommes qui ont jamais foulé cette terre, il est le seul en qui Satan n'a rien eu. Combien il a en nous ! et si nous ne le savons pas, c'est à cause des ténèbres de nos esprits. Jésus fut éprouvé de bien des manières, mais fut toujours trouvé parfait : ainsi, par exemple, ici quand il fut éprouvé par Satan ; plus tard lorsqu'il le fut par l'homme dans le

cas des Scribes et des Pharisiens venus pour le surprendre dans ses discours; et enfin, la plus terrible des épreuves, quand Dieu l'éprouva dans la dernière scène sur la croix! Il ne se trouve pas en Lui une seule faiblesse. La tentation de Satan fut d'un triple caractère, comme elle avait été dans le jardin d'Eden: la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie. Mais quelle différence dans l'accueil qu'elle trouve! Satan, savait que, si Jésus était le Messie, il était à la fois Dieu et homme, et en conséquence, il dispose sa tentation de manière à placer le Seigneur dans un dilemme: il faut qu'Il renie l'une de ces vérités, ou sa puissance comme Dieu, ou sa soumission en tant qu'homme. C'est au sein de l'abondance qu'Eve fut tentée et excitée à la désobéissance, mais le Seigneur Jésus se montre fidèle au milieu des pressants besoins de la nature et quand il était sollicité seulement à user de la nourriture convenable. Le Seigneur répond au diable avec douceur, et prend sa place dans la famille déchue d'Israël, en citant le Deutéronome, le livre de la chute du peuple.

La seconde tentation participe du caractère de la convoitise des yeux, qui comprend plus que le désir des choses belles à voir qui sont dans le monde, et de nature à réjouir les yeux. Elle va plus loin; elle ne peut se fier à la parole de Dieu, elle veut un signe. Le Saint-Esprit n'est pas connu du monde à cause qu'il ne *Le voit point*. Et ici le Diable incite Christ à prouver par un signe s'il est le Christ, ou non. Mais quoiqu'il se présente avec la propre promesse que Dieu fait à Christ dans les Psaumes, il ne trouve pas en Jésus le moindre atome de cette convoitise des yeux. Jésus ne voulait pas tenter le Seigneur son Dieu à lui donner un signe qu'Il était avec Lui. Il croyait, il savait que Dieu était avec Lui. Il prenait encore sa place au milieu de ceux qui avaient failli.

Mais quand le diable vient avec la dernière tentation, le



Seigneur lui répondit différemment. Il l'appelle Satan, nom qui signifie *adversaire*. Dans les deux autres tentations il s'était présenté comme étant l'accusateur, « je ne sais pas si tu es le Christ ? » Mais cette dernière, « si tu te prosternes et *me* rends hommage, » le proclamait ennemi de Dieu, visant à posséder ce qui n'appartenait qu'à Dieu seul ; et immédiatement l'indignation du Seigneur éclata, et Il répondit : « Va, arrière de moi, Satan. »

## FRAGMENT

Que me suis-je proposé de faire aujourd'hui ? Je ne puis me souvenir que d'un seul projet, celui de vivre de manière à glorifier le Seigneur Jésus. Pour le faire, je me repose sur son Esprit, qui a établi sa demeure en moi et a transformé mon cœur en sanctuaire du Dieu vivant. Car je suis l'un de ceux qui savent que Jésus est maintenant au sein du Père, et que nous, croyants, nous sommes là en Lui, et que Lui est ici-bas en nous. En nous, par la foi en même temps qu'en Esprit. Oui, je suis un être qui a été crucifié ensemble avec Christ, néanmoins je vis, non pas moi cependant, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. (Christ vit en moi, quelle merveilleuse bénédiction) et combien elle nous unit (et moi-même, personnellement) à l'œuvre entière de la rédemption qui est en Jésus-Christ : crucifiés avec Lui, morts, ensevelis avec Lui, ressuscités avec Lui, élevés au ciel avec Lui, assis avec Lui dans les hauts lieux, et là, bénis en Lui de toutes bénédictions spirituelles

Qui me séparerait du Prince de la Paix et de la Justice ?  
 A jamais unie avec l'Esprit du Dieu vivant,  
 De tous côtés je suis paré l'éternel.

## L'HYMNE DE LA FOI

Le Seigneur est pour moi Qu'aurai-je donc à craindre ?  
 Jésus est mon Sauveur ! Quel mal pourrait m'attendre ?  
 Et si le Tout-Puissant m'appelle son ami,  
 Que puis-je redouter du plus grand ennemi ?  
 Or je sais que Dieu m'aime et que de sa tendresse  
 Ce Père vigilant m'environne sans cesse,

Qu'en tout temps, en tous lieux, Il se tient près de moi  
 Pour protéger mes pas et soutenir ma foi.  
 En Jésus-Christ pour moi fait sagesse et justice  
 Mon cœur met son repos et trouve son délice ;  
 Pour m'attacher à Lui j'ai tout abandonné ;  
 Rien n'est digne d'amour que ce qu'Il a donné.  
 Ses bras toujours ouverts m'offrent un sûr refuge.  
 Je ne vois plus en Lui ce redoutable Juge  
 Dont le regard trop pur pour supporter le malheur  
 Confondra le pécheur devant son tribunal.

C'est, ô compassion ! un ami ; c'est un frère  
 Dont le sang expia mes péchés au Calvaire.  
 Frappé, mort avec Christ, en Lui ressuscité,  
 Par sa grâce j'ai droit à sa félicité.  
 Qui me condamnerait quand Dieu me justifie ?  
 Qui me séparerait du Prince de la vie ?

A jamais abrité sous l'aile du Dieu fort,  
 De tous mes ennemis je puis braver l'effort.

Trop souvent, il est vrai, les peines du voyage,  
L'ardeur, le poids du jour, ébranlent mon courage.  
Mais Celui qui sur moi veille du haut des cieux  
Me rend par sa vertu plus que victorieux.  
Il m'ouvre les trésors de sa sainte Parole ;  
Son Esprit me soutient, me guide, me console,  
Et, lorsque je ne sais exprimer mes désirs,  
Il les expose au Père en célestes soupirs.

Oh ! qu'Il est bon, et tendre, et puissant, et fidèle  
Le Dieu de mon salut ! A mon âme rebelle  
Non content de donner le pardon et la paix,  
Dans les lieux élevés, Il prépare un palais  
Où, de mon Rédempteur partageant la victoire,  
Rayonnant de bonheur et le front ceint de gloire,  
J'unirai mes transports à ceux des bienheureux  
Et contemplerai Christ face à face avec eux.

Promesses de Jésus, douce et sainte espérance  
Qui ne confond jamais, ravissante assurance  
De posséder un jour l'héritage éternel,  
Attente du bonheur, perspectives du ciel,  
Vous m'apportez aussi votre aide salutaire.  
Eh ! que sont les tourments, et les deuils de la terre,  
Et les flots déchainés de ce sombre océan,  
Tandis qu'à l'horizon j'entrevois Canaan ?

J. B.

## ERRATUM

VII<sup>e</sup> vol. page 418, à la note, au lieu de *l'obéissance des âmes* lisez : *l'obéissance de Christ*.

# L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

## LES VOIES DE DIEU.

### II. — L'HISTOIRE PASSÉE DU PEUPLE D'ISRAËL.

Après avoir pris une vue rapide des diverses dispensations en général, nous en venons maintenant à considérer les voies de Dieu telles qu'elles sont exposées plus en détail ; et pour cela nous nous tournons vers ce peuple ou cette nation qui fut tout particulièrement la scène de leur manifestation en gouvernement, en long support et en miséricorde — le peuple d'Israël.

Nous avons vu l'état du monde et la chute de l'homme dans les jours qui précédèrent le déluge ; ensuite, Noé établi sur une terre renouvelée, le monde tombant dans l'idolâtrie, et, parmi les éléments contraires des volontés humaines, l'homme s'efforçant de se faire un centre et un nom à part de Dieu, et le jugement de Dieu sur cela — la division du monde en nations, dans la famille de Noé. Dieu à cette époque

avait déjà dans sa pensée et ses conseils un dessein que nous trouvons en Deut. xxxii, 8 : « Quand le Souverain partageait les nations, quand Il séparait les enfants des hommes les uns des autres, Il établit les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël. Car la portion de l'Eternel, c'est Son peuple ; et Jacob est le lot de Son héritage. » Nous trouvons ici que bien des siècles avant qu'ils existassent comme nation, les conseils de Dieu s'occupaient d'eux. Ses voies avec les nations du monde étaient dirigées en vue de la semence de Jacob.

Le monde avait perdu la connaissance du seul vrai Dieu pour courir après les idoles ; même la famille de celui dont il avait été dit : « Béni soit l'Eternel, le Dieu de Sem. » Satan avait réussi à gagner la place que Dieu aurait dû occuper dans les pensées et les cœurs des hommes : « Vos pères, Taré, le père d'Abraham et le père de Nachor, ont anciennement habité au-delà du fleuve, et ont servi d'autres dieux. » (Josué xxiv, 2.) Nous apprenons de 1 Cor. x, 20 où l'apôtre cite Deutéronome xxxii que ces dieux étaient des démons. Cela étant le cas, Dieu fait choix d'un homme, qu'il appelle à sortir de son pays, à se séparer de ses associations et de sa parenté pour être Son témoin dans le monde et contre le monde. A cet homme, Abraham, Dieu fait certaines promesses, tant spirituelles que temporelles. Comme c'est l'histoire passée de la nation

d'Israël qui fait notre sujet, nous ne nous occupons que des promesses temporelles. Lorsqu'Abraham fut venu dans le pays de Canaan, Dieu lui dit : « Je donnerai ce pays à ta postérité. » (Gen. xii, 7.) Quand Lot se fut séparé de lui, ces promesses sont renouvelées. « Lève maintenant tes yeux, et regarde du lieu où tu es, vers le Septentrion; le Midi, l'Orient et l'Occident; car je te donnerai, et à ta postérité, pour jamais, tout le pays que tu vois. » (Gen. xiii, 14, etc.) Et encore dans le chapitre xv, nous trouvons la promesse renouvelée et les limites du pays établies : « Je suis l'Éternel, qui t'ai fait sortir d'Ur des Caldéens, afin de te donner ce pays-ci pour le posséder. » Et encore : « J'ai donné ce pays à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, le fleuve d'Euphrate. » Dans une vision du même chapitre, Dieu révèle à Abraham que sa postérité séjournerait comme étrangère dans un pays qui ne lui appartiendrait pas, et serait asservie à ses habitants : « et ils seront affligés pendant quatre cents ans... et après cela ils sortiront avec de grands biens. »

Or ces promesses étaient *entièrement sans conditions* : elles furent données par Dieu et reçues par Abraham sans condition aucune. Nous les trouvons, toujours sans conditions, répétées à Isaac en Genèse xxvi et à Jacob en Genèse xxviii. Nous arrivons à Exode ii, lorsque les quatre cents ans sont écoulés, et nous trouvons qu'il y

est fait allusion à ces promesses faites aux pères. « Dieu ouït leurs sanglots, et Dieu se souvint de l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, Isaac et Jacob. Ainsi Dieu regarda les enfants d'Israël, et Il fit attention à leur état. » Le peuple est racheté et tiré hors d'Égypte, et le nom de Jéhovah, en rapport avec l'alliance, leur est révélé. Ensuite ils apprennent quel était le dessein de Dieu dans cette délivrance dont ils étaient ainsi l'objet. « Afin que tu connaisses que l'Eternel (Jéhovah) est celui qui est Dieu, qu'il n'y en a point d'autre que Lui. » (Deut. iv, 35.) Ou bien, comme Il dit en Esaïe XLIII, 12 : « Vous êtes mes témoins que je suis Dieu. » A la suite de la rédemption du peuple, Dieu fait Son habitation au milieu d'eux dans la nuée et la gloire.

Toutefois, la question de la justice n'avait pas encore été soulevée. Le peuple voyage de la mer Rouge à la montagne de Sinaï, comme l'objet d'une grâce parfaite. Ici, Dieu leur propose certaines conditions de relation avec eux. « Vous avez vu ce que j'ai fait aux Egyptiens, comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi ; *maintenant* donc, si vous obéissez exactement à ma voix et gardez mon alliance, *alors* vous serez d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau ; quoique toute la terre m'appartienne, » etc. (Exod. xix.) « Et tout le peuple répondit d'un commun accord : Nous ferons tout ce que l'Eternel a dit. » Voyez aussi

chapitre xxiv, 3, 7, où l'alliance est ratifiée avec le sang. Ainsi ils entrent sous une alliance d'obéissance comme condition de leur relation avec Dieu. Au lieu de dire : « Nous ne pouvons en rien compter sur nous-mêmes; si nous acceptons de telles conditions, nous sommes sûrs de manquer, nous ne serons pas capables de conserver nos bénédictions une heure seulement. » Au lieu de cela, ils se montrèrent pleins de confiance, et tout à fait ignorants d'eux-mêmes. Le résultat est clair et solennel. Le législateur monte sur la montagne en feu pour recevoir les termes de l'alliance; et, avant son retour, le peuple fait un veau d'or et l'adore comme le Dieu qui les a fait sortir d'Egypte; ils disent : « Lève-toi, fais nous des dieux qui marchent devant nous, car quant à ce Moïse, cet homme qui nous a fait monter du pays d'Egypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. » (Exode xxii, 1.) Moïse revient avec les tables de la loi dans ses mains. Il aperçoit, *en approchant* du camp, la musique et les danses; il voit que du côté du peuple les termes de relation étaient enfreints, et, sa colère s'allumant, il jette les tables et les brise au pied de la montagne. La loi pure et sans mélange n'est donc jamais venue au milieu du peuple. Le législateur retourne à la montagne et remonte; et « peut-être je ferai propitiation pour vos péchés, » et, en réponse à la prière de Moïse, le peuple est épargné, et une alliance de longanimité, de pa-



tience et de miséricorde est ajoutée à celle de la loi; et elle est établie entre les mains du médiateur et du peuple. (Exode xxxiv, 27.)

Le livre du Lévitique, entre autres choses, règle ce qui concernait la sacrificature et la manière de s'approcher de Dieu qui habitait au milieu d'eux.

Le livre des Nombres donne le voyage à travers le désert.

Quand ils furent prêts à entrer dans le pays, l'alliance établissant les termes de leur possession du pays, à condition qu'ils les observeraient, fut renouvelée de la manière la plus claire dans le livre du Deutéronome. Le chapitre xxvii pose le principe de la justice légale, et le chapitre xxviii, comme d'autres portions du livre, les conditions de leur héritage et de leur bénédiction dans le pays. « Or il arrivera que si tu obéis exactement à la voix de l'Eternel, ton Dieu, et que tu prennes garde de faire tous Ses commandements que je te prescris aujourd'hui, l'Eternel, ton Dieu, te rendra haut élevé par-dessus toutes les nations de la terre. Et toutes ces bénédictions viendront sur toi et t'atteindront, quand tu obéiras à la voix de l'Eternel, ton Dieu. Tu seras béni dans la ville, tu seras béni aussi aux champs. Le fruit de ton ventre sera béni, et le fruit de ta terre, et le fruit de ton bétail; les portées de tes vaches, et les brebis de ton troupeau. Ta corbeille sera bénie, et ta huche aussi. Tu seras béni

en ton entrée, et tu seras aussi béni en ta sortie.» (Deutér. xxviii, 1—6.) Et puis l'alternative : « Mais si tu n'obéis pas à la voix de l'Éternel, ton Dieu, pour prendre garde de faire tous ses commandements et ses statuts que je te prescris aujourd'hui, il arrivera que toutes ces malédictions-ci viendront sur toi, et t'atteindront. Tu seras maudit dans la ville, et tu seras maudit aux champs; ta corbeille sera maudite, et ta huche aussi. Le fruit de ton ventre sera maudit, et le fruit de ta terre; les portées de tes vaches, et les brebis de ton troupeau. Tu seras maudit en ton entrée, et tu seras aussi maudit en ta sortie. » (Deutér. xxviii, 15—19.) Le chapitre tout entier établit d'une manière solennelle les conditions de leur possession et de la conservation de leurs bénédictions dans le pays. Et nous lisons dans le chapitre xxix, 1 : « Ce sont ici les paroles que l'Éternel commanda à Moïse de traiter avec les enfants d'Israël, au pays de Moab (les confins d'Israël) outre l'alliance qu'il avait traitée avec eux en Horeb. »

En conséquence, nous les voyons entrer dans le pays sous la conduite de Josué; les eaux du Jourdain se partageant, et le « *Dominateur de toute la terre* » passant dans le pays devant Son peuple pour posséder par eux la terre. C'est un titre important que prend maintenant l'Éternel, titre auquel nous aurons occasion de revenir.

Le livre de Josué donne l'histoire de leurs con-

quêtes et de leur établissement dans le pays. Dans le dernier chapitre nous voyons Josué établir une alliance avec le peuple, par laquelle ils s'obligent à servir l'Eternel, leur Dieu, et à obéir à Sa voix; et sous ces conditions à conserver la bénédiction.

Nous voyons maintenant un autre point clairement établi, point de la plus grande importance, savoir, que le peuple n'a pas encore possédé jamais le pays, ni les bénédictions promises aux pères, selon les promesses faites en termes absolus et sans conditions à Abraham, Isaac et Jacob. Ces promesses sont encore à accomplir et doivent être accomplies en grâce.

Nous trouvons dans le livre des Juges et dans d'autres portions des Ecritures, les résultats de leur héritage du pays et des bénédictions sous condition d'obéissance. « Les enfants d'Israël donc firent ce qui déplait à l'Eternel, et servirent les Bahalims. Et ayant abandonné l'Eternel, le Dieu de leurs pères, ils allèrent après d'autres dieux, d'entre les dieux des peuples qui étaient autour d'eux, et ils se prosternèrent devant eux; ainsi ils irritèrent l'Eternel. Ils abandonnèrent donc l'Eternel, et servirent Baal et Hastaroth. Et la colère de l'Eternel s'enflamma contre Israël. Et Il dit : Parce que cette nation a transgressé mon alliance, que j'avais commandée à leurs pères; et qu'ils n'ont point obéi à ma voix, aussi je ne déposséderai plus de devant eux aucune des

nations que Josué laissa quand il mourut, afin d'éprouver par elles Israël et voir s'ils garderont la voie de l'Éternel pour y marcher, comme leurs pères l'ont gardée, ou non, » etc. (Juges II, 11—13; 20—23.) Ce livre nous fait voir leur chute, et la fidélité et la longanimité de Dieu qui suscite de temps en temps des juges et des libérateurs pour leur accorder des délivrances passagères des mains de leurs ennemis.

Dans I Samuel, nous avons la chute de la sacrificature dans la famille d'Héli. Nous lisons : « Or les fils d'Héli étaient de méchants hommes et ils ne connaissaient point l'Éternel. » (I Sam. II, 12.) Le chapitre en entier traite de cette chute et de la connaissance qu'en prend l'Éternel. Dans le chapitre III, l'Éternel établit la ligne régulière des prophètes avec Samuel, « Avant que les lampes de Dieu fussent éteintes dans la maison de l'Éternel, » pour rétablir le lien entre Lui et les consciences du peuple. Dans le chapitre IV, l'arche de Dieu sur laquelle Il manifestait Sa présence est prise. Héli meurt, et la femme de Phinée donne naissance à son enfant qu'elle nomme « Ichabod », disant : « La gloire de l'Éternel est transportée d'Israël. » Le prophète Samuel est maintenant le lien entre Dieu et le peuple. « Il jugea Israël tous les jours de sa vie. » Quand il fut devenu vieux, il établit ses fils juges sur Israël, « mais ils ne suivirent pas son exemple, car ils

se détournèrent après le gain deshonnête, ils prenaient des présents et s'éloignaient de la justice. »

Le peuple maintenant désire un roi. « Samuel fut affligé de ce qu'ils lui avaient dit : Etablis sur nous un roi pour nous juger ; et Samuel fit requête à l'Eternel. Et l'Eternel lui dit : Obéis à la voix du peuple en tout ce qu'ils te diront ; car ce n'est pas *toi* qu'ils ont rejeté, mais c'est *moi* qu'ils ont rejeté, afin que je ne règne point sur eux. » L'Eternel leur donne alors un roi, un homme selon leur propre choix, Saül, fils de Kis. Les chapitres ix—xv nous donnent l'histoire de son élévation et de sa chute. Il manque dans ce en vue de quoi il avait été élevé. « Alors Samuel lui dit : L'Eternel a aujourd'hui déchiré le royaume d'Israël de dessus *toi*, et l'a donné à ton prochain, qui est meilleur que toi. » (xv, 28.) Dieu alors leur donne un roi, un homme de Son propre choix, David, fils de Jessé, qui, enfin, est établi dans le royaume. Après lui, son fils Salomon monta sur le trône du royaume, dans la plénitude de la prospérité et de la bénédiction, « n'ayant point d'ennemis, ni d'affaires fâcheuses. » (Voyez 1 Samuel xvi. — 1 Rois x.) Mais Salomon « fit venir des chevaux d'Egypte et il multiplia ses femmes, deux choses expressément défendues par Deutéronome xvii. » C'est pour quoi l'Eternel fut irrité contre Salomon, parce qu'il avait détourné son cœur de l'Eternel, le

Dieu d'Israël qui lui était apparu deux fois, et qui même lui avait fait ce commandement exprès, qu'il ne marchât pas après d'autres dieux; mais il ne garda pas ce que l'Eternel lui avait commandé. » (1 Rois, xi, 9, 10.)

Maintenant ils avaient failli sous les sacrificateurs, sous les prophètes et sous les rois. Salomon avait un instant réuni tous ces titres dans sa propre personne, type de Celui en qui tout sera établi. Nous lisons en 2 Chron. ix, 3, 4, que lorsque la reine de Séba fut venue, elle entendit la sagesse du prophète, elle vit la magnificence du roi et l'ascension du sacrificateur royal à la maison de l'Eternel, — ombre faible du jour prochain de la gloire du royaume.

Ici Dieu commence à susciter les adversaires du royaume contre Salomon, déclarant par Son prophète qu'Il lui ôterait le royaume, mais que pourtant Il conserverait une tribu à la maison de David, afin que David ait toujours une lampe devant Lui. Par conséquent, lorsque Roboam monta sur le trône, la masse du peuple se révolta sous Jéroboam, qui fonda un royaume séparé et un centre d'unité idolâtre. La tribu de Juda fut seule conservée à la maison de David.

A partir de cette époque, nous poursuivons l'histoire de ces deux divisions de la nation sous les rois d'Israël et de Juda. Celle de la première est un récit d'iniquités sans un rayon consolateur, jusqu'à ce que nous arrivions à 2 Rois xvii,

quand, sous leur dernier roi, Hosée, Salmana-  
zar, roi d'Assyrie, monte et emmène la nation  
d'Israël en captivité. « La neuvième année,  
d'Hosée, le roi des Assyriens, prit Samarie, et  
transporta les Israélites en Assyrie, et les fit habi-  
ter à Chalach et sur Chaba, sur le fleuve de  
Gozan, et dans les villes des Mèdes. » (2 Rois  
xvii, 6.) Lisez le chapitre en entier qui en donne  
le récit. Ces tribus n'ont jamais été ramenées.

Suivons l'histoire du royaume de la maison de  
Juda, depuis les jours de Roboam. C'est un autre  
récit de méchancetés, de chutes, et d'éloignement  
de Dieu, tempéré par le règne de quelques rois  
fidèles, tels que Josias et Ezéchias, jusqu'à ce que  
la maison de Juda eut consommé son iniquité  
avec Achaz. Ce roi établit l'autel d'un dieu étran-  
ger dans la maison de l'Eternel, fit des images  
de fonte des Bahalins et suivit les abominations  
des idolâtres. Il fut à peine surpassé en méchan-  
ceté par Manassé, après le règne d'Ezéchias. Pen-  
dant le règne de Sédécias, le temps était venu où  
ces paroles touchantes et solennelles furent pro-  
noncées : « Or l'Eternel, le Dieu de leurs pères,  
les avaient sommés par Ses messagers, qu'Il  
avait envoyés en toute diligence, parce qu'Il  
était touché de compassion envers Son peuple, et  
envers Sa demeure. Mais ils se moquaient des  
messagers de Dieu; ils méprisaient Ses paroles,  
et ils traitaient ses prophètes de séducteurs; jus-  
qu'à ce que la fureur de l'Eternel s'alluma telle-

ment contre Son peuple, qu'il n'y eut plus de remède. » (2 Chron. xxxvi, 15, 16.) Nébucadnetzar, roi de Babylone, monta contre la cité de Jérusalem, l'assiégea, la prit, emmena la nation captive dans le pays de Babylone, fit crever les yeux du roi et tuer ses fils, et dévasta la maison de l'Eternel qu'il fit brûler, ainsi que la maison du roi, ne laissant que quelques-uns des plus pauvres du peuple pour être vigneron et cultivateurs dans le pays. Ils avaient failli sous les prophètes, les sacrificateurs et les rois, et Dieu prononce, par la bouche de Son prophète, ces paroles touchant leur dernier roi : « Et toi, profane, méchant prince d'Israël, duquel le jour est venu où l'iniquité aura une fin. Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel : Qu'on ôte cette tiare, et qu'on enlève cette couronne : ce ne sera plus celle-ci ; j'élèverai ce qui est bas, et j'abaisserai ce qui est haut. Je la mettrai à la renverse, à la renverse, à la renverse, et elle ne sera plus jusqu'à ce que vienne celui auquel appartient le gouvernement, et je le lui donnerai. » (Ezéch. xxi, 25—27.)

La gloire ou la présence de Jéhovah, qui avait habité au milieu d'Israël depuis qu'ils avaient été rachetés d'Egypte, abandonne sa maison. Lisez les chapitres ix à xi du prophète Ezéchiel. Dans le chapitre ix, le prophète voit la gloire du Dieu d'Israël quitter le chérubin et se tenir sur le seuil de la maison. L'Eternel marque Ses fidèles, puis exécute le jugement. Au chapitre x, la



gloire quitte le seuil et se tient au-dessus des chérubins qui doivent l'emporter. Et dans le xi<sup>e</sup>, la gloire monte du milieu de la cité et s'arrête sur la montagne qui est à l'orient de la ville (la montagne des Oliviers).

Aussitôt que le peuple fut parti pour la captivité, « l'épée » du gouvernement passe au roi gentil et « les temps des Gentils » commencent. « Toi, ô roi, tu es le roi des rois, parce que le Dieu *du ciel* t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire; et qu'en quelque lieu qu'habitent les enfants des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, Il les a donnés en ta main, et t'a fait dominer sur eux tous. » (Dan. II, 37, 38.) Jusque-là Israël avait été le serviteur de Dieu (dans cette *position*, quoique infidèle). Voyez Esaïe XLIII, 10. « Vous êtes... mon serviteur que j'ai élu. » (Voyez aussi Esaïe XLI, 8; XLII, 19; XLIV, 21.)

Le roi gentil prend maintenant la place de serviteur de l'Éternel, quoique dans un autre sens. (Voyez Ezéchiel xxix, 18, 20; Jérémie xxv, 9, etc.) Pendant les temps des Gentils Dieu prend le titre de « Dieu des cieux, » comme nous le voyons tout le long du livre de Daniel qui traite de ces temps. Nous avons vu qu'Il avait passé le Jourdain, pour entrer en Canaan, sous le titre de « Dominateur de toute la terre, » et qu'Il avait exercé Son gouvernement du sein d'Israël comme Son centre. Le peuple s'étant montré pire

que les païens qui l'entouraient, et témoin complètement infidèle du « Dominateur de toute la terre, » Dieu retire Sa présence du milieu d'eux, et remet le gouvernement du monde entre les mains du roi gentil.

Ainsi se termine, à proprement parler, l'histoire passée de la nation d'Israël. Dans le langage d'Osée : « Les enfants d'Israël demeureront plusieurs jours sans roi et sans gouverneur, sans sacrifice et sans statue, sans éphod et sans théra- phim. » Et encore : « Appelle son nom Lo-Hammi ; car vous n'êtes point mon peuple et je ne serai point votre Dieu. »

Nous ne devons pas toutefois clore notre bref aperçu de leur histoire passée, sans jeter un coup d'œil rapide sur le retour du résidu d'une partie de Juda et de Benjamin, à la fin de la captivité babylonienne. Dans Jérémie xxv, nous voyons qu'au moment de partir pour la captivité, le prophète leur dit : « Voici, j'enverrai... Nébucadnetzar, mon serviteur, et je les ferai venir contre ce pays et contre ses habitants... Et tout le pays sera un désert, jusqu'à s'en étonner, et ces nations seront asservies au roi de Babylone soixante-dix ans. » Nous voyons dans le livre d'Esther, comment Dieu veillait secrètement sur Son peuple, sans les reconnaître publiquement et sans se manifester à eux dans le pays de leur captivité. Nous lisons dans Daniel ix, qu'aussitôt que les soixante-dix années du royaume de Babylone

furent accomplies, et que Darius, le Mède, eut pris le royaume: « Moi, Daniel, je compris par les livres, que le nombre des années duquel l'Éternel avait parlé au prophète Jérémie pour finir les désolations de Jérusalem, étaient de soixante-dix ans. » Quand les soixante-dix ans furent accomplis, un résidu de Juda et de Benjamin revint et s'établit dans le pays. (Esdras I, etc.) Ils rebâtirent le temple, et relevèrent et réparèrent la cité. (Néhémie.) L'histoire de ce résidu est touchante et impressive. C'était pourtant un temple vide; ils n'avaient ni la Schékinah (ou la gloire de la présence de Jéhovah), ni l'arche, ni l'Urim et le Thummim. Ils ne prétendaient pas à plus que ce qu'ils possédaient, mais firent ce qu'ils pouvaient au milieu des ruines qui les entouraient. Cela n'était pas la restauration *nationale*, promise par les prophètes; ce n'était pas non plus l'héritage, selon les promesses faites aux pères. Un résidu seulement de Juda et de Benjamin revint sous le patronage bienveillant de leurs gouverneurs à qui ils étaient encore soumis. « Voici, nous sommes aujourd'hui esclaves, même dans le pays que tu as donné à nos pères pour en manger le fruit et les biens; voici, nous y sommes esclaves. Et il rapporte en abondance pour les rois que tu as établis sur nous, à cause de nos péchés, et qui dominant sur nos corps et sur nos bêtes, à leur volonté, de sorte que nous sommes dans une grande angoisse. » (Néhémie

ix, 36, 37.) Quand la restauration nationale prend place, Dieu déclare : « Et je ferai qu'ils seront *une* seule nation dans le pays, sur les montagnes d'Israël; ils n'auront tous qu'*un* roi pour leur roi, ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes. » Et encore : « Ils tiendront captifs ceux qui les avaient tenus captifs, et ils domineront sur leurs exacteurs. (Esaïe xiv, 2.)

Ce résidu de la nation resta dans le pays sous ses oppresseurs jusqu'à la venue de son Messie et Sa présentation comme tel : une petite troupe de disciples seulement s'attachèrent à Lui et Le reçurent comme le Christ; la masse du peuple refusa de Le recevoir, et choisit un meurtrier à Sa place. Ils furent avertis par Lui qu'Il était venu au nom de Son Père, et que néanmoins ils Le rejetaient; et que, si un autre venait en son propre nom, ils le recevraient. (Jean v.) Dans son précieux et infatigable amour, Il plaide avec le peuple, lui donne les avertissements les plus solennels, s'émeut pour lui, pleure sur lui — sur ce peuple encore bien-aimé à cause des pères, — jusqu'à ce qu'Il est contraint de s'écrier : « Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici, votre maison va devenir déserte. Car je vous dis que désormais

vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. » (Math. xxiii, 37—39.) L'heure de la sentence d'avénglement judiciaire et d'endurcissement du cœur, prononcée sept cents ans auparavant par le prophète, mais retenue par longanimité (Esaïe vi, 9, 10), était arrivée. (Mat. xiii; Jean xii.) Le Père de famille avait envoyé Son propre Fils pour recevoir les fruits de Sa vigne, et les vigneronns dirent : « Voici l'héritier, venez, tuons-Le et l'héritagé sera à nous ; et l'ayant jeté hors de la vigne, ils Le tuèrent. » Son amour ne cessa pas d'agir même après cela. Le Saint-Esprit emprunte les paroles de Jésus sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », pour les mettre dans la bouche de Pierre en Actes ii, où il dit : « Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, ainsi que vos gouverneurs. » Repentez-vous et vous convertissez, et même maintenant Il reviendra. Mais ils grincèrent des dents contre Son témoin Etienne, le lapidèrent et envoyèrent par lui un message à Jésus : « Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous. » Pourtant, plein de clémence, Il diffère encore jusqu'à Actes xxviii, où nous trouvons la sentence finale prononcée par Paul : « Le Saint-Esprit a bien parlé à nos pères par Esaïe, le prophète, en disant : Va vers ce peuple, et dis-leur : Vous écouterez de vos oreilles, et vous n'entendrez pas ; et en regardant

vous verrez, mais n'apercevrez point. Car le cœur de ce peuple est engraisé, et ils ont ouï dût de leurs oreilles, et ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient des yeux, et n'entendent des oreilles, qu'ils ne comprennent du cœur, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. » (Actes xxviii, 25—27.) Il ne restait qu'à accomplir la sentence par les armées de Titus, — jusqu'à ce que les villes aient été désolées et qu'il n'y ait plus d'habitants, ni d'hommes dans les maisons, et que la terre soit mise en une entière désolation, et que l'Éternel ait dispersé au loin les hommes, et que celle qu'Il aura abandonnée aura demeuré longtemps au milieu des pays. (Esaïe vi, 11, 12.)

Le grand Prophète était venu au milieu de Son peuple; ils ne voufirent pas L'écouter. Rejeté; Il était allé au ciel pour être sacrificateur, en faveur de ceux qui crurent; et quand Il reviendra comme Roi, Il unira toutes ces gloires dans Sa propre Personne, et Son royaume n'aura pas de fin!

---

## NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

(Suite de la page 336)

Ici s'ouvre une section bien distincte de l'épître. Ce n'est pas le développement des pensées

de Dieu en grâce, pensées qui, depuis avant la fondation du monde, s'étendent jusqu'à l'héritage de gloire, quand toutes choses seront assujetties à Christ — l'Eglise étant une avec lui dans sa suprématie sur tout. Ce n'est pas non plus le moyen par lequel Dieu s'occupe d'âmes qui étaient mortes, sous la puissance de Satan, et par nature enfants de colère, les uns aussi bien que les autres, les vivifiant avec Christ, et les ressuscitant, et les faisant asseoir ensemble en lui dans les lieux célestes. Nous avons vu cela dans la première partie du chapitre II. Mais maintenant nous avons la mise en exécution actuelle des plans de Dieu dans le monde. Le chap. I nous a donné les conseils de Dieu à l'égard de ces âmes-là; le chap. II, 1 à 10, présente la manière dont il a agi en eux; mais maintenant nous avons la manière de ses plans sur la terre. En conséquence, ceci fait ressortir d'une manière bien distincte la condition dans laquelle l'homme avait été auparavant. Il y avait déjà eu des voies de Dieu manifestées ici-bas. Après le déluge, quand le monde entier s'était éloigné de Dieu, et avait établi une forme de mal particulièrement pernicieuse — le culte de faux dieux — le vrai Dieu appela un homme hors de cet état de choses, et le mit dans une place de séparation d'avec les autres; et il fit de lui le dépositaire de ses promesses et de son témoignage sur la terre. Tel fut Abraham; telle la

semence d'Abraham. En conséquence, c'est là que depuis la vocation d'Abraham nous trouvons la scène des opérations de la puissance, de la bonté et du gouvernement de Dieu, quoique le gouvernement en fût ensuite séparé, à cause du mal en Israël qui était sans remède, et transmis aux Gentils. Mais la croix de Christ termina toutes ces épreuves. Dieu pouvait attendre ensuite pendant quelques années, dans sa patience, comme nous le savons ; mais le sort de la nation juive fut scellé en la croix de Christ ; et depuis ce moment-là même, Dieu commença à manifester ces desseins plus profonds de son amour. Car tout ce que le peuple Juif aurait pu avoir, en supposant qu'il eût été converti et qu'il eût reçu le Messie, n'aurait pu dépasser ici-bas la position d'un peuple terrestre. Ils auraient pu être régénérés ; mais ils auraient nécessairement été terrestres. Les promesses qui leur étaient si pleinement et si richement accordées dans l'Ancien Testament se rapportaient à la terre. Je ne dis pas que la foi n'avait pas quelque chose de plus profond ; je ne dis pas qu'il n'y avait pas quelque chose dans la pensée cachée de Dieu, qui était en dehors de cette scène présente. Mais, qu'il me soit permis de le répéter, ils étaient un peuple terrestre ; ils avaient les « choses terrestres » du royaume par un don bien positif de Dieu ; et c'est par rapport à cette circonstance même, que Dieu déclare que ses



dons et sa vocation sont sans repentir. Il avait donné aux Juifs des bénédictions terrestres, et il les avait appelés hors des autres peuples pour jouir de la terre. Ils le feront dans une condition de gloire sous leur Messie. Il ne se repentira jamais de ses desseins, et ne retirera pas son don. Mais en attendant, toute l'histoire de la rejection de Dieu par Israël est survenue : le culte qu'ils ont rendu aux idoles, et finalement la crucifixion de leur propre Messie ; et pour le temps présent ils sont dépossédés de leur pays et dispersés sur la face de la terre :

Mais pendant le temps de la dispersion d'Israël, et même avant qu'il commençât, depuis le moment où leur culpabilité fut consommée, ce dessein céleste de Dieu fut graduellement manifesté sur la terre. Mais il faut nous rappeler que l'Eglise, outre qu'elle est l'objet des conseils éternels de Dieu, et qu'elle a une glorieuse portion dans le ciel avec Christ, — objet de notre attente, a aussi une existence sur la terre et entre dans les voies de Dieu ici-bas. C'est là le point auquel nous sommes arrivés dans cette épître. Nous avons vu les pensées plus profondes de Dieu ; mais comme l'épître touche en effet aux voies de Dieu sur la terre, nous n'aurions pas eu une vue complète de la place de l'Eglise, si elle ne nous avait pas donné la succession des choses en rapport avec les économies ici-bas. D'après cela nous avons les élé-

ments qui composent l'Eglise : « C'est pourquoi souvenez-vous qu'autrefois vous, les nations dans la chair, qui étiez appelés incircision par ce qui est appelé la circoncision, faite de main, dans la chair. » Ici nous sommes sur un terrain totalement différent. Il ne s'agit plus d'« enfants de colère », de personnes qui étaient par nature aussi mauvaises et aussi bien mortes les unes que les autres; mais ici ce sont des hommes distingués les uns des autres sur la terre — la circoncision d'une part, et l'incircision de l'autre. En sorte que vous êtes sur un terrain terrestre, le terrain des voies de Dieu sous le rapport des économies, et vous y trouverez Dieu qui sépare une partie du genre humain de l'autre, par sa propre volonté; non parce que l'une était meilleure que l'autre, mais pour la manifestation de sa propre sagesse et de son propre dessein. La grande masse des Juifs était tout aussi mauvaise aux yeux de Dieu que les Gentils; et quelques-uns d'entre les Gentils étaient convertis, comme Job par exemple, tandis qu'il y en avait beaucoup parmi les Juifs qui périrent dans leurs péchés. Mais, malgré tout cela, Dieu mit réellement une différence entre Juif et Gentil; et il dit : « Souvenez-vous qu'autrefois vous, les nations dans la chair, » vous étiez parmi le reste du genre humain, laissés en dehors de la « vocation de Dieu », vous n'aviez pas été placés dans une position séparée de té-

moignage pour Dieu, comme le fut Abraham; «vous étiez appelés incircumcision; par ce qui est appelé la circoncision.» «Vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël.» Ils n'avaient aucune part dans l'ordre établi de Dieu en Israël; et ils étaient «étrangers aux alliances de la promesse.» Dieu donna de glorieuses promesses en forme d'alliance, et s'engagea à les accomplir. Les Gentils n'y avaient ni part ni portion. Il y avait des promesses *au sujet des Gentils*, mais aucune faite *aux Gentils*. Israël était la partie qui avait un intérêt dans les promesses, directement — Israël, et Israël seul. Et il faut nous rappeler soigneusement ce que signifient ces promesses. Elles ne furent pas faites à Abel, ni à Enoch, encore moins à Adam et Eve, bien qu'il soit assez ordinaire de parler de la promesse faite dans le jardin d'Eden. Mais l'Écriture ne parle jamais de promesse qui y ait été faite. Et si vous examinez Gen. iii, vous verrez toute la sagesse de Dieu qu'il y a en cela; car ce ne pouvait en aucun sens être une promesse. A qui pourrait-ce être une promesse? A qui fut-elle adressée? A ce serpent ancien? Aucun croyant ne pourrait s'imaginer qu'une promesse lui ait été faite. C'était une menace de l'extinction de sa puissance. Dieu jugeait le péché qui venait d'entrer dans le monde: est-ce le temps convenable où des promesses peuvent être faites? c'est rigoureusement une révélation.

de Dieu, nullement en forme de promesse, mais une déclaration qui prononce une dénonciation de jugement sur le serpent, déclaration qui montrait que la semence de la femme devait lui briser la tête.

« Les promesses », donc, ne remontent pas plus haut qu'Abraham : elles se rattachent aux économies de Dieu. On pourra demander : N'avons-nous pas des promesses ? Je réponds : Nous avons toutes les promesses de Dieu ; mais comment ? Et où ? En Christ « est le oui et en lui l'amen. » Si nous avons Christ, nous sommes la « semence d'Abraham et héritiers selon [la] promesse », mais d'une manière totalement différente de celle en laquelle les Juifs les avaient autrefois, ou les auront bientôt. Nous y entrons sur le pied de pure miséricorde, et comme étant entièrement en dehors de toute alliance. Il n'y a pas une telle chose qu'une alliance avec l'Église, ou avec nous, Gentils. Je ne veux pas dire que nous ne recevrons pas les bénédictions que renferme la nouvelle alliance : nous avons toute la béatitude qui s'y trouve, et plus encore ; mais non comme Israël. Ils y ont part comme objets des promesses de Dieu ; tandis que c'est la grâce souveraine qui nous a cherchés, et atteints, et bénis — n'ayant aucun droit à quoi que ce soit, et pourtant ayant quelque chose de meilleur réservé pour nous. Nous entrons comme remplissant la lacune entre la

réjection du Messie et sa réception par Israël bientôt; et nous faisons partie de cette parenthèse, plutôt que des voies de Dieu ici-bas, et cela d'une manière bien intéressante, comme j'espère le montrer.

Ici donc, la différence est d'abord présentée. Dieu veut que nous connaissions quelle était notre condition. Nous n'avons droit à rien; nous n'avons pas le moindre titre à faire valoir auprès de Dieu; nous n'avons aucune place qui nous fût assignée spécialement, comme Israël avait par la promesse. Ils avaient une certaine place, même comme hommes inconvertis dans le monde; et le jour approche où, après avoir été convertis, ils auront dans le monde une position clairement marquée — une distinction terrestre et une gloire terrestre qui n'ont jamais été et ne seront jamais notre portion. N'allez pas supposer que nous n'aurons pas quelque chose de bien meilleur; mais nous n'aurons jamais une telle place sur la terre. Nous en aurons une avec Christ sur toutes choses; mais ce ne sera pas pendant que nous avons notre vie naturelle ici-bas. C'est dans l'état de résurrection que la gloire de l'Eglise est destinée à être manifestée, dans toute sa plénitude; en tant qu'elle sera manifestée au monde. Ainsi l'Apôtre rappelle ici aux saints d'Ephèse ce qu'avait été leur condition comme Gentils. « Vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en

Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et sans Dieu dans le monde. — Ils n'avaient point d'espérance. Ils n'attendaient aucune intervention divine pour les délivrer sur la terre : ils pouvaient rêver à ce à quoi les gens rêvent encore, — un perfectionnement de l'homme sur la terre. Ils n'avaient aucune connexion avec Dieu dans le monde ; tandis que les Juifs avaient Dieu pour diriger tous leurs mouvements — comment ils devaient vivre et comment leur héritage devait être réglé. Dieu entra dans toutes leurs affaires domestiques aussi bien que dans leur culte ; tout se trouvait placé entièrement et d'une manière distincte sous le gouvernement de Dieu. S'ils avaient ainsi Dieu dans ce monde, les Gentils ne connaissent rien de semblable. Retires de cette misérable condition, dans quoi sommes-nous introduits ? Est-ce dans la position d'Israël ? Cela est traité ailleurs. Dans Rom. xi, le grand point est de montrer que les branches naturelles de l'olivier ont été arrachées, afin que nous, qui étions des branches sauvages, nous fussions entés. Le sujet ici n'est pas l'Eglise, mais simplement la possession des promesses, et la place de témoignage pour Dieu ici-bas. Ce sont là des choses distinctes. Toute personne baptisée — c'est-à-dire toute personne qui fait extérieurement profession de reconnaître Christ — appartient à l'olivier. Tous ceux qui sont tels

448 DE LA DOCTRINE NOTES SUR L'ÉPÎTRE V. II. CHAP. II  
ont une responsabilité spéciale, comme n'étant pas païens (ni Juifs non plus), mais en possession des oracles de Dieu, et comme portant le nom de Christ d'une manière extérieure. Mais dans Ephés. II, il y a une chose bien plus profonde : l'apôtre parle du corps de Christ et de l'assemblée de Dieu. Et il faut nous rappeler qu'au commencement du christianisme, ces deux choses se touchaient de bien près : en d'autres termes, l'assemblée ne se composait guère d'autres personnes que de ceux qui étaient les membres du corps de Christ, de vrais chrétiens unis à Christ par le Saint-Esprit. Mais bientôt des individus s'y glissèrent, qui n'étaient pas nés de Dieu, et qui naturellement n'étaient pas membres de Christ, mais qui entrèrent néanmoins dans l'assemblée de Dieu. Ainsi par le mot de chrétiens aujourd'hui on désigne quelqu'un qui n'est ni païen, ni Juif. D'après cela, dans Rom. XI, vous lisez qu'il y a des branches qui sont arrachées; dès-lors il est dit que les branches qui sont entées sont debout par la bonté de Dieu, et sont averties et exhortées à y persévérer, puisqu'autrement, elles aussi, elles seront coupées. Il est question de la profession extérieure, de ses dangers et de sa sentence assurée si elle n'est pas fidèle. Mais dans l'Épître aux Ephésiens il n'y a pas une telle chose que d'être coupé, parce que le sujet principal, c'est la condition de membres du corps de

Christ. Il y en a qui parlent maintenant de ne pas déchirer le corps de Christ; mais il n'y a dans l'Écriture ni une telle phrase, ni une telle idée. Vous trouverez des passages qui insistent beaucoup sur la position assurée et ferme des vrais croyants, et d'autres qui contiennent l'avertissement qu'il y en aura de ceux qui font profession qui d'eux-mêmes seront réduits à rien ou bien jugés de Dieu. Il n'y a pas une telle pensée que l'excision d'un membre du corps de Christ. Il y a des avertissements solennels pour les chrétiens dans le but de les préserver du mal; mais rien qui ressemble à l'incertitude de leur sécurité.

En poursuivant le chapitre, le côté positif de la question apparaît. Les Gentils ne possédaient pas par nature les privilèges des Juifs. « Mais maintenant dans le Christ Jésus, vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un » — et Juifs et Gentils, — « ayant détruit le mur mitoyen de clôture. » Nous trouvons ici la déclaration bien claire que les institutions mêmes que Dieu avait établies dans ses voies avec les Juifs, sont renversées. Dieu lui-même a détruit le mur mitoyen de clôture. Lui seul avait le pouvoir de le faire. C'eût été un péché pour un autre, quel qu'il fût, de l'essayer. D'un autre côté, vous trouverez des personnes qui dans leur ignorance de



l'Écriture, soutiendront, que, parce que Dieu a commandé ces choses autrefois, il doit les sanctionner toujours. Rien ne saurait être moins fondé. C'est entièrement limiter Dieu, et fermer les yeux aux déclarations les plus claires de sa Parole. Dans une grande partie du Nouveau Testament, Dieu met de côté les institutions juives, dans toutes leurs parties. Sans doute il y a des principes moraux qui étaient vrais avant la loi — des voies révélées de Dieu depuis le commencement, qui doivent toujours régler la conduite de l'homme à l'égard de Dieu ; mais ces choses n'ont pas nécessairement quelque chose à faire avec la loi. Sous les institutions légales, elles pouvaient se trouver plus ou moins incorporées dans la loi et prendre la forme de commandements ; mais leur racine est bien plus profonde que la loi donnée à Moïse. Les idées dont je parle sont fondées sur une notion fautive, quand vous dites que le chrétien est délivré de la loi, quelques-uns pensent que vous allez détruire toute moralité et renverser la sainte mesure du bien et du mal, qui vient de Dieu. Mais il ne nous sied pas de décider ce qui contribue le plus à la gloire de Dieu. L'humilité se trouve dans l'obéissance, et se prouve par elle, car l'obéissance dépend de la soumission à la Parole de Dieu. Le même acte, dans des circonstances différentes, peut être un devoir, ou un crime, si seule, et l'infaillible pierre de touche pour le

croyant, c'est la Parole de Dieu. C'était un péché pour les Juifs de ne pas détruire tous les Cananéens : Dieu leur avait commandé de le faire — celui qui seul était compétent pour juger, et qui seul avait le droit de commander d'après sa volonté souveraine. Si un chrétien faisait maintenant la même chose, ce serait se méprendre quant à la pensée de Dieu. Le monde est tenu d'agir maintenant à l'égard des meurtriers aussi rigoureusement que jamais : Dieu n'a nullement révoqué la parole qu'il prononça quant au caractère sacré de la vie humaine. C'est ce que Dieu avait établi longtemps avant la loi de Moïse, ou avant toute distinction entre Juifs et Gentils. Cela n'est annulé ni par la loi donnée à Israël, ni par l'Évangile qui maintenant est proclamé en grâce au monde. Le gouvernement parmi les hommes demeure sur le fondement qui lui est propre, il était compris dans la mission donnée à Noé, mais le chrétien est en dehors de tout cela et au-dessus de tout cela. Il est appelé à une nouvelle vocation, et c'est ce que nous avons ici. Mais maintenant dans le Christ Jésus vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang du Christ. Notre tâche n'est pas le maintien de l'ordre dans le monde ou de punir le désordre qui s'y trouve; mais un nouvel édifice s'élève et croît sur le fondement bien saint et divin du sang de Christ, par lequel nous avons été approchés de Dieu. Et ce n'est

pas seulement ce que nous serons bientôt, mais ce que nous sommes maintenant. Nous avons « été approchés par le sang du Christ. » Rien ne saurait être plus clair et plus positif. « Car c'est lui qui est notre paix; » une expression bien merveilleuse. Notre paix n'est pas seulement une chose dont nous jouissons au dedans de nous, mais c'est Christ en dehors de nous; et si les âmes se reposaient seulement sur cela, y aurait-il de l'anxiété quant à la plénitude de la paix? C'est entièrement ma propre faute si je ne me repose pas sur cela et si je n'en jouis pas. Mais quand même... dois-je douter que Christ soit ma paix? Je le déshonore si je le fais. Si j'avais une caution dont les richesses ne sauraient manquer, pourquoi douterais-je quant à ma position ou mon crédit? La chose ne dépend ni de mes richesses, ni de ma pauvreté; tout dépend des ressources de celui qui est rendu responsable pour moi. Il en est ainsi quant à Christ. C'est lui qui est notre paix, et il ne saurait y avoir en lui la moindre possibilité que rien nous manque. Lorsque le cœur se repose sur cela, quel en est l'effet? Alors nous trouvons du repos, et nous jouissons. Comment puis-je jouir d'une bénédiction la vant d'y croire? Et il faut que je commence par croire avant que de jouir. Le Seigneur dans sa grâce, il est vrai, donne parfois à son peuple des transports de joie; mais la joie peut varier. La paix est d'elle

vrait être une chose permanente : c'est ce que le chrétien a le droit de posséder toujours ; et cela parce que Christ est notre paix. Il n'est pas appelé notre joie ; et Dieu n'est pas appelé le Dieu de joie, mais de paix ; parce qu'il l'a accomplie lui-même ; et elle repose entièrement sur Christ. C'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un, ayant détruit le mur mitoyen de clôture. Il y a une notion qui prévaut généralement — notion inconnue dans la Bible — c'est que Christ opérât notre justice quand il était ici-bas. Or, je ne mets pas en doute que la vie de Christ fût nécessaire pour répondre à ce que demandait Dieu lui-même et sa sainte loi, aussi bien que pour le manifester lui-même et son amour ; mais la justice que nous sommes devenus en Christ est absolument une toute autre pensée, non pas la doit accomplie par lui, mais la justice justifiante de Dieu, fondée sur la mort de Christ, déployée dans sa résurrection, et couronnée par sa gloire dans le ciel. Ce n'est pas simplement Christ accomplissant notre devoir pour nous, mais Dieu pardonnant mes fautes, jugeant mon péché et même trouvant une telle satisfaction dans le sang de Christ, que maintenant il me saurait trop faire pour moi ; cela devient, si je puis le dire, une dette positive envers Christ, à cause de ce que Christ a souffert. On ne voit pas que la loi est la puis-

sance, non de la justice, mais du péché. Si Christ n'avait fait que garder la loi, ni votre âme ni la mienne n'auraient pu être sauvées, encore moins bénies, comme nous le sommes. Quel que fût celui qui aurait gardé la loi, ce eût été la justice de la loi, et non la justice de Dieu, qui n'a point la moindre connexion avec l'obéissance rendue à la loi; il n'en est jamais parlé ainsi dans la Parole de Dieu. Parce que Christ a obéi jusqu'à la mort, Dieu a introduit une nouvelle sorte de justice — non pas la nôtre, mais la sienne, à lui, en notre faveur. Christ est devenu malédiction pour nous sur le bois; Dieu l'a fait « être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. » Si la doctrine ordinaire sur ce sujet était vraie, nous pourrions nous attendre à ce qu'il fût dit: Il a obéi à la loi pour nous, afin que nous eussions une justice légale qui nous fût imputée ou transférée. Au contraire la vérité est sur tous les points, en contraste avec de telles idées. Assurément l'obéissance de Christ à la loi n'est pas la même chose que le fait que Dieu l'a fait être péché; il en est de même du passage dont on se sent si souvent: « Par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes. » Comment son obéissance est-elle liée avec la loi? L'Apôtre, il est vrai, introduit la loi dans le verset suivant, comme une chose nouvelle et additionnelle, qui intervient exceptionnellement. Il y a là une

De plus, Adam n'aurait pas compris le sens de l'expression « la loi », bien que sans aucun doute il fût sous une loi qu'il a enfreinte. Qu'est-ce qu'Adam dans son innocence aurait fait par exemple des mots : « Tu ne convoiteras point » ? Aucun sentiment pareil ne se trouvait dans les limites de son expérience. Aussi, comme nous le voyons, ce ne fut qu'après la chute de l'homme que la loi fut donnée au temps convenable, pour condamner la première manifestation du péché. Mais Christ est mort pour le péché et sous le péché — notre péché. Et quelle en est la conséquence ? Tous les croyants maintenant, soit Juifs, soit Gentils, dans le Christ Jésus, sont introduits dans une place entièrement nouvelle. Le Gentil est retiré de sa position d'éloignement à l'égard de Dieu ; le Juif, de la proximité où le mettait l'économie judaïque ; les uns et les autres jouissent d'une bénédiction commune dans la présence de Dieu, que nul n'avait jamais possédée auparavant. L'ancienne séparation disparaît et fait place, par la grâce, à l'union dans le Christ Jésus. A quel moment cela commença-t-il ? Question importante, car nous n'y trouverons réellement la réponse à la question : — Qu'est-ce que l'Eglise, d'après les Écritures ? Demandez à une foule d'enfants de Dieu. Ne diraient-ils pas : L'ensemble de tous des croyants ? Mais est-ce là le corps de Christ tel qu'il nous est montré ici ? Il y avait

des saints depuis le commencement; — tous ceux qui étaient nés de Dieu; mais furent-ils réunis pour former une assemblée sur la terre? Y avait-il dans l'Ancien Testament quelque chose qui correspondit aux «seul corps»? On n'en entendit jamais parler; sinon comme une chose promise, jusqu'au jour de la Pentecôte. Il fallait attendre la croix de Christ. En elle Dieu abolit l'inimitié. Avant cela Dieu avait commandé au Juif de demeurer séparé du Gentil; et c'est ce que notre Seigneur maintenait bien fortement quand il était sur la terre. Il défendit à ses disciples d'entrer dans aucune ville des Gentils. Il dit à la femme Syro-phénicienne qu'il n'était renvoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Elle s'était placée sur le terrain des promesses; mais il lui montre qu'elle n'avait ni part ni portion dans les promesses. Si elle s'était adressée à lui comme étant l'un des *Fils de Dieu*, notre Seigneur l'aurait-il fait attendre? Elle en appela à lui comme étant l'un des *Fils de David*; et en cette qualité sa relation était avec Israël. Elle dut apprendre quelle avait été sa méprise en se plaçant sur le terrain des promesses, auxquelles elle n'avait aucun droit. Et c'est là souvent la raison pour laquelle des personnes ne jouissent pas de la paix. Elles plaident les promesses de Dieu; mais qu'est-ce que cela, si je ne puis dire que les promesses ne sont faites à moi? Faut-il que je m'étonne si la réponse est à Dieu? De là

vivrait aussi qu'il y a en général si peu de paix  
 & de solidité. Qu'il était bon pour la pauvre femme,  
 si qu'il est bon pour nous tous, de reconnaître et  
 de confesser ce que nous sommes réellement !  
 Elle reconnaît qu'elle n'était en aucune façon ni  
 un enfant, ni une brebis. « Cependant les chiens  
 mangent ! » Elle voit bien pourquoi elle ne  
 pouvait obtenir ce qu'elle désirait sur le fonde-  
 ment erroné de privilèges qu'elle ne possédait  
 pas. Elle est amenée à se reconnaître comme  
 étant privée de toute promesse ; et alors il n'y a  
 pas de limite à la bénédiction dans la grâce de  
 Christ. « O femme ! ta foi est grande, qu'il te  
 soit fait comme tu veux. »  
 Les deux exemples dans lesquels le Seigneur  
 admire la foi de ceux qui vinrent à lui, nous  
 présentent des Gentils : le centurier et la Syro-  
 phénicienne. Notre Seigneur ne peut nier son  
 amour, et ils le connaissent. En conséquence  
 ils insistent dans leur requête. C'est au milieu  
 d'une ignorance bien grande ; mais alors, au  
 fond, l'œil était simple, et l'objet sur lequel il  
 se reposait était celui qui pouvait bénir au-  
 delà de toute pensée. En conséquence la béné-  
 diction ne pouvait être perdue, et, bien qu'elle  
 fût retardée, elle était infinie en soi-même.  
 Ainsi dans cette épître nous voyons le Gentil  
 dans la condition la plus déplorable d'éloigne-  
 ment à l'égard de Dieu et de séparation de tout  
 ce que Dieu avait choisi sur la terre. Mais la



croix de Christ a anéanti toutes distinctions semblables. Elle a prouvé que les Juifs tant favorisés étaient, si possible, plus pervers encore que les pauvres Gentils! Ils avaient rejeté et crucifié leur propre Messie; et s'il y en avait parmi les Juifs qui insistaient plus pour sa mort que d'autres, c'était les sacrificateurs; et il en est toujours ainsi. Il n'y a rien qui soit si dépourvu de cœur que la religion de ce monde; et s'il en était ainsi alors, la chose est pire encore aujourd'hui. Qu'y a-t-il de si mauvais sous le soleil qu'un christianisme corrompu? Il peut employer un beau langage, et contenir un grand mélange de vérité; mais il n'y a pas de conscience purifiée, point de divines affections; et sa fin n'en sera que d'autant plus terrible. Nous avons besoin de prendre garde à ce que nous sanctionnons dans des jours comme ceux-ci; car le temps est court. Le Seigneur a mis en lumière ce qu'est son Eglise. La volonté de l'homme a ramené du tombeau de Christ la loi des commandements, et l'impose de nouveau. C'est là ce que l'on trouve dans toute la chrétienté. Il est inconcevable, à moins de réaliser la puissance de Satan, comment des chrétiens peuvent se servir des institutions spéciales de Dieu par rapport à son peuple terrestre, malédiction et le reste; en face d'un chapitre tel que celui-ci, dans lequel nous trouvons que tout cela est mis de côté, même pour les Juifs qui croient; par

l'autorité même de Dieu. C'est une dénégation pratique du sang et de la croix de Christ. Quelle preuve solennelle de l'état de ruine où se trouve l'Eglise de Dieu ! La vérité est bien claire en effet : « Ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements, [qui consiste] en ordonnances ; afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix ; et qu'il les réconciliât tous les deux en un corps à Dieu par la croix, ayant tué en elle l'inimitié. » C'est à cette figure d'un seul homme nouveau, que les chrétiens répondent. Vous trouverez qu'un tel état de choses ne fut jamais connu pendant les temps de l'Ancien Testament, ni même pendant la vie de notre Seigneur sur la terre. Ce ne fut qu'après l'ascension que les Juifs et les Gentils furent réunis sur la terre, et adorèrent Dieu sur le même niveau. C'est là l'Eglise. Ce n'est pas seulement qu'ils sont tous des croyants, mais ils sont membres de Christ et membres les uns des autres sur la terre. Sans doute, lorsque nous serons dans le ciel, il ne sera toujours l'Eglise, mais elle commence ici-bas, et cela avec Christ crucifié et monté au ciel. Quand il y a ainsi pris sa place, alors commence l'œuvre pour former le corps en union avec la Tête. Toutes les distinctions ont disparu, en tant qu'il s'agit de la sphère même de l'Eglise. La nature de l'Eglise est bien évidente d'après ces paroles : Afin qu'il les ré-

conciliait tous les deux en un corps à Dieu sur la croix, ayant tué en elle l'inimitié — laquelle inimitié consistait dans les commandements de la loi, qui séparait rigoureusement et totalement l'un de l'autre.

Mais Christ « étant venu, il a annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous qui étiez loin, et à ceux qui étaient près. » Tout est attribué à Christ, parce que tout est fondé sur la croix ; et c'est Christ, par le Saint-Esprit, qui proclame maintenant cette paix céleste aux Gentils, qui autrefois étaient loin, aussi bien qu'à Israël, le peuple jusqu'alors si favorisé. Lorsque cette vérité est inconnue, les hommes peuvent prêcher Christ plus ou moins ; ils peuvent discourir beaucoup d'une manière générale sur les promesses de Dieu ; mais un Juif pourrait parler des promesses ; et c'est à eux spécialement qu'il sera donné bientôt de chanter en leurs cantiques, que la miséricorde de Jéhovah « demeure à jamais » — c'est le grand thème des Psaumes qui ont rapport au millénium. La position juidaïque — en pratique — que prennent la plupart des chrétiens, les conduit à se servir des Psaumes de David comme le grand élément de la communion chrétienne, et comme l'expression de leur propre condition devant Dieu. Il est incontestable que toute l'Écriture a été donnée par Dieu pour le profit et pour la bénédiction du chrétien. Mais dois-je offrir un taureau, et un

bon; par le motif que la chose était commandée autrefois? Imiter le Lévitique, c'est une chose; le comprendre, c'est une chose toute différente. « Par la foi », « nous établissons la loi »; mais nous ne sommes pas sous la loi. C'est ainsi qu'en parlant de ma marche comme chrétien, l'apôtre Paul dit que le péché n'aura pas d'empire sur moi; *parce que* je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. Qu'il est triste de voir que ceux qu'on appelle Évangéliques, comme corps, prêchent maintenant avec diligence le contraire! Ils peuvent prêcher une certaine mesure de vérité sur d'autres choses; mais ils ne peuvent pas prêcher l'Évangile, et ils nient l'Église de Dieu. Il n'y a aucune chose pour laquelle le chrétien est sous la loi, parce qu'il est sous Christ — mort et ressuscité. Christ était une fois sous la loi; mais alors je n'avais rien à faire avec Tu. Il est sorti de cette position à la croix; et mon association avec Christ commence là quant à son point de départ. Je suis uni à Christ dans le ciel, et non sur la terre! Qu'y a-t-il de commun entre Christ dans le ciel et la loi? Ainsi il est dit que nous sommes sous la grâce et non sous la loi. De plus, cette doctrine est éminemment pratique. Le niveau de la marche est abaissé d'une manière étonnante, lorsqu'il y a une erreur à cet égard; et Satan tâche d'introduire la loi, après qu'une âme a cru, s'il n'a pu pervertir la loi afin de l'empêcher de croire.

Ici donc, c'est la bonne nouvelle de la paix qui est annoncée à vous qui étiez loins, et à ceux qui étaient près; car par lui nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit. Par là, au lieu de la loi qui établissait une distinction entre le Juif et le Gentil, le Saint-Esprit les unit sur un terrain commun, et les place dans une relation commune comme fils ayant affaire au Père. C'est là notre position. Lorsque Dieu agissait comme gouverneur, il choisit une nation; il avait ses propres serviteurs. Mais maintenant, lorsqu'il a une famille, tout cet ordre de choses disparaît. Il a ses enfants; et il veut les avoir près de lui. Le terme de toutes les formes judaïques, quant à des lieux saints, des jours consacrés, du sacrifice et les sacrifices, ce fut la croix de Christ. Dieu a pleinement éprouvé toute action sur les hommes par une religion qui est visible, ou par ce qui frappe la vue, ou par des sons qui agissent sur les sens. Le Saint-Esprit envoyé du ciel conduit les enfants de Dieu à s'approcher du Père. Comment un chrétien peut-il reconnaître que c'est là ce que Dieu lui a donné pour le guider, et néanmoins se trouver prendre part à ce qui fut ce que par sa présence à ce qui est positivement judaïque? Ce que Dieu a ordonné pour le Juif, et ce qu'il enjoint au chrétien, sont des choses bien différentes. Nous ne sommes pas des Juifs, mais des chrétiens. Ce sur quoi il in-

siste auprès (des chrétiens, porte un coup bien plus fort à la nature, et honore beaucoup plus Christ, qu'aucune des choses qu'il ait jamais données ou qu'il donnera jamais à Israël. Il nous a amenés comme sa famille, près de lui-même, et par Christ nous avons « accès auprès du Père par un seul Esprit. » — nous, « les uns et les autres », Juifs et Gentils. Jusqu'à quel point le réalisons-nous en pratique? Devons-nous sanctionner cette incrédulité qui retourne aux faibles et misérables éléments du monde? Ou bien demeurons-nous uniquement attachés à Christ, rendant culte à Dieu dans l'Esprit? Nous pourrions avoir à souffrir, si nous demeurons fidèles à la grâce et à la vérité; mais bienheureux sommes-nous, s'il en est ainsi.

Il ajoute encore : « Ainsi donc vous, » Gentils, « n'êtes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints, et gens de la maison de Dieu. » Ils avaient été retirés de cette condition d'éloignement, et étaient devenus partie de la maison de Dieu, « ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes. » — non pas sur celui de la loi! Quels prophètes? Ceux du Nouveau Testament, seulement. Dieu ne se servait pas d'un ancien fondement, mais en posait un nouveau; et ce nouveau fondement, il se commence en Christ mort et ressuscité. C'est le fondement, non pas des prophètes et des apôtres, mais « des apôtres et prophètes. » La phrase, dans le

Grec, signifie que ces deux classes, les apôtres et prophètes, étaient réunis dans cette œuvre commune. Ils étaient employés ensemble à poser cette base commune. Il nous est parlé (chap. iii. 5) du « mystère du Christ », « lequel n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes dans d'autres générations comme il a été révélé maintenant par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes. » Ces paroles écartent toute controverse; car elles prouvent qu'il n'est question que du temps présent. De même au chap. iv. 11 : « Et lui, a donné les uns apôtres, les autres prophètes. » Quelques-uns des écrivains du Nouveau Testament n'étaient pas apôtres, et pourtant ils étaient tout autant inspirés. Il est donc dit de nous, que nous sommes édifiés sur ce « fondement des apôtres et prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin. » Ce n'est pas seulement la prophétie ou la promesse, mais « Jésus-Christ lui-même » — sa Personne. C'est ce que l'apôtre Pierre avait appris des lèvres de notre Seigneur : « Sur ce rocher je bâtirai mon assemblée », c'est-à-dire sur la confession de Christ comme le Fils du Dieu vivant. Et de même ici, vous avez Jésus-Christ comme la maîtresse pierre du coin. Mais ce n'est pas ici, comme dans Matthieu, Christ qui édifie; mais ces apôtres et prophètes sont employés d'une manière subordonnée sans doute, parce qu'ils étaient les instruments pou-

révéler l'Eglise. Ainsi l'Ecriture limite l'Eglise à ce qui suivit la mort et la résurrection de Christ, et la fait dépendre du Saint-Esprit envoyé du ciel pour les réunir afin de former un seul corps sur la terre. « En qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croit pour [être] un temple saint dans le Seigneur. » La chose n'est pas encore complète. « En qui aussi vous êtes édifiés ensemble, pour [être] une habitation de Dieu par l'Esprit. »

Dieu avait autrefois une habitation sur la terre — le temple; et il y habitait, non par l'Esprit, mais d'une manière visible. *Maintenant*, Dieu habite sur la terre d'une manière encore plus bénie, savoir par l'Esprit. Le Saint-Esprit rend les saints l'habitation divine, et les unit comme un seul corps. Il habite dans l'Eglise, et en fait ainsi le temple de Dieu. Ce n'est pas son habitation dans les individus que nous avons ici. Cette vérité là est aussi bien positive et bien importante; mais, en outre, il habite dans l'Eglise: il fait de l'Eglise l'habitation de Dieu. Quelle vérité! Il est clair que ce que Dieu demande, c'est que nous marchions fidèlement dans la vérité, et selon Christ.

Dieu vivant. Et de même, vous avec Jésus Christ comme la maison de Dieu. Mais ce n'est pas ici, comme dans Jérusalem. On ne saurait jamais réaliser la liberté, la joie, la bénédiction et la netteté de la vérité, si l'on n'agit pas d'après ce que l'on connaît; (etrob



## MÉDITATIONS SUR LE PSAUME XXIII

101  
Suite de la page 368.

Avant d'en venir au 4<sup>e</sup> vers!, qui nous fournit une nuance plus prononcée encore des épreuves et des difficultés du désert, je voudrais considérer un instant une autre application du bois qui doit servir à notre édification.

En 2<sup>e</sup> Rois vi, 1-7, nous trouvons le récit des « fils des prophètes » se rendant sur les bords du Jourdain pour couper les troncs d'arbres afin d'élargir leurs demeures. « Or les fils des prophètes dirent à Elisée: Voici, le lieu où nous sommes assis devant toi est trop étroit pour nous. Allons-nous-en maintenant jusques au Jourdain, et nous prendrons de là chacun de nous une pièce de bois et nous ferons là un lieu pour y demeurer. Et il répondit: Allez. Les jeunes prophètes réclament avec sagesse la présence d'Elisée. Il consent à les accompagner et c'est alors qu'il opère en leur faveur un miracle qui leur épargne la perte du fer emprunté. Et l'un d'eux dit: Je te prie, qu'il te plaise de venir avec tes serviteurs. Et il répondit: J'y irai. Il s'en alla donc avec eux; et ils allèrent au Jourdain et coupèrent du bois. Mais il arriva que, comme l'un d'eux abattait une pièce de bois, le

fer de sa cognée tomba dans l'eau; et il s'écria et dit: Hélas! mon seigneur, encore est-il emprunté. Et l'homme de Dieu dit: Où est-il tombé? Et il lui montra l'endroit. Alors Elisée coupa un morceau de bois, et le jeta là; et il fit nager le fer par-dessus. Et il dit: Lève-le; et cet homme étendit la main et le prit.

Quelques-uns ont attribué une signification typique des plus profondes à cet incident qui, à une première considération, paraît sans importance; d'autres ont craint de l'envisager de cette manière. Dans tous les cas, nous y rencontrons une illustration frappante de la puissance d'une vie de résurrection. Quant à la signification typique du Jourdain, tous la reconnaissent; il est, nous le savons, le type de la mort. Le « fer de la cognée » était comme *perdu*, et *mort*, dans ses profondeurs. Mais ce qui est surtout intéressant et instructif en rapport avec ce miracle, c'est qu'Elisée était, en type, *le prophète de la vie de résurrection*. Il traversa le fleuve de la mort en compagnie d'Elie, et fit dater son ministère de grâce et de puissance de résurrection d'illicu et du moment où s'était accomplie l'ascension de ce prophète. (2 Rois II.) Le ministère d'Elie, au contraire, était *judiciaire* dans son caractère. Son point de départ fut *Sinaï*, et cette montagne caractérisa tous les miracles qu'il opéra. Il ferma les cieux sur un peuple rebelle « et il ne plut point sur la terre durant trois ans et six mois ».

Il fit tomber le feu du ciel sur les capitaines de l'idolâtre roi d'Israël. En Horeb il fut comme lié avec la loi violée et la responsabilité du peuple, de sorte que le jugement dut frapper son ministère.

Mais le point de départ d'Elisée est la résurrection et il se met en route les yeux attachés sur l'homme glorifié. C'est là que Dieu agit dans Sa grâce insondable — la place du Christ ressuscité Lui-même et des myriades de sauvés qui se groupent joyeusement autour de Lui. A peine les deux prophètes avaient-ils traversé le Jourdain, qu'Elie propose à Elisée de le bénir selon les désirs de son cœur. Non pas, remarque-le, en rapport avec la loi ou les promesses terrestres, mais selon les désirs de son cœur. « Quand ils furent passés, Elie dit à Elisée : Demande ce que tu veux que je fasse pour toi, avant que je sois enlevé d'avec toi. Et Elisée répondit : Je te prie, que j'aie de ton esprit autant que deux. » Ils avaient laissé derrière eux la loi et la terre de la promesse; la mort qui n'est que le jugement de Dieu contre le péché, se trouvait également passée, de sorte qu'il demeurait libre de bénir. Voilà la grâce ! Et quelle signification cela donne au caractère de la mission d'Elisée et des voies de Dieu en grâce, par la mort et la résurrection de Christ jusqu'au temps actuel!

Mais repose-toi ici un moment, ô mon âme, et médite sur cette scène instructive. Dieu com-

mence Son œuvre où Satan, le péché, et tout mal finissent la leur. Il vivifie les morts. Aucun mal ne peut jamais traverser la tombe de Christ. Le sentier de la vie et de la liberté sainte et heureuse se trouve au-delà du domaine de la mort. Elisée, remarque-le, retourne maintenant à Israël, mais tout est change. Il agit en grâce selon le nouvel état de choses. Douce anticipation de ce Jésus ressuscité qui mourut pour nos péchés et pour la gloire de Dieu, de sorte que Sa grâce peut jaillir librement sur les enfants des hommes aujourd'hui, et le faire aussi d'une manière abondante à l'égard d'Israël aux derniers jours! Elisée séjourne à Jerico, le lieu maudit, mais il y apporte la puissance de Dieu en bénédiction et par cela éloigne la malediction et purifie la source des eaux, de telle sorte que la mort et la stérilité du pays disparaissent. « Et les gens de la ville dirent à Elisée: Voici maintenant, la demeure de cette ville est bonne, comme mon seigneur voit; mais les eaux en sont mauvaises, et la terre en est stérile. Et il dit: Apportez-moi un vase neuf, et mettez-y du sel. Et ils le lui apportèrent. Puis il alla vers le lieu d'où sortaient les eaux et il y jeta le sel, en disant: Ainsi a dit l'Eternel: J'ai rendu ces eaux saines; elles ne causeront plus la mort; et la terre ne sera plus stérile. Elles furent donc rendues saines, et elles l'ont été jusques à ce jour, selon la Parole qu'Elisée avait proférée. »

Le sel est un symbole bien connu dans l'Écriture. Il représente ici la puissance de grâce en guérison, s'exerçant par le moyen de la mort et de la résurrection de Christ. La scène toute entière est richement et éternellement bénie. Le mal est vaincu, la malédiction est éloignée du pays — du monde — et spécialement de son peuple d'Israël ; et là source des eaux — la fontaine de la bénédiction — est assurée pour toujours. Le « vase neuf » peut, ce me semble, être considéré comme le type de l'état renouvelé de toutes choses sous le Christ dans les derniers jours. Le prophète se dirige ensuite vers Béthel qui, nous le savons, parle hautement de la fidélité invariable de Dieu envers Jacob et sa semence à jamais, et ainsi il lie désormais le peuple avec les conseils souverains de l'amour et de la grâce de Dieu. De là, le prophète s'en va à la montagne de *Carmel*, figure de la richesse du pays, associant ainsi le peuple avec la fidélité de Jéhova et l'abondance de la terre. Quelle grâce ! La malédiction est ôtée, — le péché effacé, — la scène purifiée — la source des eaux assainie — le Dieu de Béthel reconnu et goûté, et les riches bénédictions du Carmel répandues sur tout le pays comme un champ fertile. Et malgré tout cela, — ô vérité solennelle pour le temps actuel — comme aussi pour tous les temps ! — si le témoignage de la grâce de Dieu est méprisé et Ses serviteurs injuriés, il faut que le jugement éclate. (Vers. 20, 21.)

Voilà comment dans mes méditations, mes pensées se sont arrêtées à considérer le sentier mystérieux de ces deux grands serviteurs de Dieu, tel, du moins, qu'il est retracé dans le second et merveilleux chapitre, tandis qu'en apparence ma méditation avait pour objet le miracle contenu dans le sixième. Mais le chemin que nous avons parcouru jette une lumière merveilleuse sur ce miracle qui nous paraît ressembler maintenant à un passage des Ephésiens ou de saint Pierre. « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans vos péchés, » il vous a vivifiés avec le Christ. » Bénit soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts.

Il n'existe pas d'autre pouvoir pour sauver les perdus ou pour vivifier les morts que la croix de Christ. Quand l'arbre est jeté dans les eaux, le fer surnage. Du moment où la foi entrevoit la croix et où le Saint-Esprit l'applique, l'âme est vivifiée ensemble avec Christ, ressuscitée ensemble et assise ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ. Tout cela s'opère en vertu de notre union avec Christ, et dès le moment où nous croyons en Son nom et où nous nous confions en Sa croix. Mais jusque-là, hélas ! l'âme est dans l'état de mort, quelles que soient ses apparences de vie, de gaieté ou de légèreté. Oh ! si seule-

ment les pauvres âmes qui vivent dans l'indifférence en dehors de Christ pouvaient être rendues attentives à cela maintenant! Quelle position que la leur! Se trouver dans le lieu de la mort — les froides profondeurs du fleuve de la mort! Quelle place basse et dégradante! Quel avilissement pour une âme immortelle! pour une âme qui peut être rendue capable par grâce de jouir de Dieu et de Son Fils, et de goûter à toujours toutes les gloires célestes!

Oh! permettez-moi cette question: Où mon lecteur se trouve-t-il en ce moment? Dans les profondeurs ou sur les hauteurs? Il faut absolument que ce soit l'un ou l'autre, car il n'existe pas de place intermédiaire. Mourir dans le premier de ces états, c'est y demeurer à jamais — c'est être précipité dans un abîme d'angoisse et de désespoir. Il ne saurait survenir de changement après la mort. Et veux-tu, âme légère et étourdie, vendre ton bonheur éternel pour un moment de satisfaction présente? Oh! pourquoi être si insensée, si cruelle à l'égard de toi-même? Était-ce convenable ou sage de la part d'Esau d'échanger tout le pays de Canaan contre un potage de lentilles, et cela parce que ce mets pouvait être savouré au moment même? Trouves-tu qu'une telle conduite est grande, noble ou élevée? Et y a-t-il chez toi de la sagesse à laisser échapper la Canaan céleste qui t'est présentée, pour jouir un instant seulement de ce que

ce monde offre ? Je t'en conjure, réfléchis sérieusement à tout cela, cher et pauvre pécheur. Ta vie présente est des plus incertaines ; et quelles seraient les angoisses de ceux que tu laisserais sans aucune espérance dans la mort ! Et pour toi, quelle féternité ! Qu'est-ce qui pourrait changer une coupe aussi amère, ou lui ôter son fiel ? Oh ! toutes les considérations possibles te crient de regarder à Jésus maintenant, oui dès ce moment, avant même d'avoir mis de côté cette feuille. Que tes yeux et ton cœur s'élèvent à Lui : « Regardez à moi, » dit-il, « et soyez sauvés. » La grande œuvre de la rédemption a été achevée sur la croix ; il n'y a plus de raison pour un délai de ta part : « Tout est accompli. » Regarde seulement à Lui en croyant et te voilà sûrement et éternellement sauvé.

Mais, je le sais, quelques-uns allégueront comme excuse, que s'ils sont aussi morts et impuissants que l'était le fer au fond du courant, il faut qu'ils demeurent *passifs* dans tout le travail de la conversion. Il y a dans cette remarque *une certaine* mesure de vérité qui est loin cependant d'être *toute* la vérité. L'âme est morte pour ce qui regarde Dieu et les choses spirituelles, mais elle est vivante quant au monde ; et tandis qu'il n'y a ni cœur, ni énergie pour Christ et Son salut, on rencontre abondance de l'un et de l'autre pour les choses présentes ; aussi l'Écriture insiste-t-elle souvent sur la *responsabilité*



du pécheur. Elle l'assure que l'œuvre par laquelle seule il peut être sauvé est achevée, et qu'il n'a qu'à le croire sur le témoignage ferme et positif de Dieu Lui-même, et, qu'en la croyant, il est sauvé et trouve un repos éternel en Jésus.

« *Veux-tu aller avec cet homme ?* » C'est là une question tout à fait simple. Dites-moi quel est le pécheur qui ait quelque peu d'activité ou d'intelligence pour les choses présentes et qui ne puisse répondre Oui ou Non. Répondre ou non.

« *Crois-tu Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé.* » « *Or c'est ici le sujet du jugement, que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises.* » « *Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand; car c'est ici le témoignage de Dieu qu'il a rendu au sujet de Son Fils: celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au-dedans de Lui-même; mais celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de Son Fils.* » « *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* » [Actes xvi, 31; Jean iii, 19; 1-Jean v, 9, 10; Rom. x, 13.]

C'est ainsi que nous trouvons dans les types et dans les ombres, dans la réalité et dans la substance des choses, qu'il n'y a aucune vertu pour l'âme en dehors de Christ, de Christ crucifié. La connaissance de Jésus, de Son amour,

de Sa croix vivifie le pécheur mort et lui donne une place avec Jésus ressuscité. Elle fortifie le saint faible, relève l'esprit abattu, console l'âme affligée et brisée. Elle détruit la puissance des eaux du Jourdain et adoucit celles de Mara.

Vers. 4. « *Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal ; car tu es avec moi, ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent.* » Ce verset de notre magnifique psaume est généralement envisagé comme décrivant l'expérience faite par le croyant dans le passage de la mort — la mort du corps. « La vallée » est considérée comme le sentier qui conduit d'une région de la vie à l'autre, et quoique ce sentier soit sombre et lugubre, le saint de Dieu n'a rien à redouter ayant le bâton du Berger pour le conduire et Sa houlette pour le soutenir et le fortifier.

Il y a assurément pour l'âme qui déluge toute raison de se reposer en toute tranquillité sur le Seigneur pour ce moment solennel et durant ce court et mystérieux passage ; mais je ne pense pas que le texte ait précisément ou uniquement rapport à l'expérience faite par le croyant quant à *sa propre mort*, mais plutôt à l'ombre épaisse que la mort d'un *autre* peut jeter sur son sentier à lui. Pour l'âme qui déluge, toutes les ombres s'enfuient ; mais ceux qui demeurent peuvent se trouver sous le poids de la tristesse et de l'abattement. Supposez qu'un cher et bien-

aimé compagnon de voyage ait été recueilli dans les demeures d'en haut. Sa place est vide. Le cercle de famille est brisé par la douleur ; la scène entière est assombrie. Les pâles ombres de la mort jettent un voile sur toutes choses, et l'isolement éprouvé par le cœur ainsi déchiré transforme le sentier, autrefois si brillant et si joyeux, en « *une vallée de l'ombre de la mort.* » Mais les âmes heureuses des bien-aimés qui sont délogés reposent tranquillement dans la pure lumière de Dieu et dans la bénédiction sans mélange de Sa présence.

Dans le texte qui nous occupe, le pèlerin fait allusion, je n'en doute pas, à son passage à travers *l'ombre* de la mort et aux expériences qu'il y fait, et non pas à *la mort elle-même*. S'il s'agissait de sa mort à lui, elle ne pourrait être appelée une ombre. Traverser la mort, ou mener deuil en marchant à travers l'ombre de la mort, ce sont des choses qui diffèrent grandement.

Mais arrête-toi ici un moment, ô mon âme, car de semblables expériences réclament une sérieuse et profonde méditation. Il n'est pas, dans la création entière, d'événement plus solennel ! Le sanctuaire de Dieu est la place qui t'appartient. L'œil de Dieu, Sa parole et Son Esprit, peuvent seuls te guider.

*L'expérience* du croyant est changée, bien qu'il se trouve toujours sous les tendres soins du Berger et sous Sa main puissante. Oui, tout est

transformé, transformé de lumière en ténèbres, de joie en tristesse, de force en faiblesse. Quelle transformation ! Au troisième verset le pèlerin goûte des eaux de Marâ ; au quatrième il y est plongé. Mais c'est le Seigneur Lui-même qui l'a fait : il faut donc que ce soit bien usage et bon ; il faut que ce soit là certainement l'expression la plus forte de Son amour et de ses soins les plus tendres comme Bergen efflués avec moi, » — Oui, toi Seigneur, qui connais l'*ambivalence* des eaux et aussi la *profondeur* de ces mêmes eaux, comme pas un des tiens ne les peut connaître.

Un de nos bien-aimés peut être malade, très-malade, sans donner même aucun espoir de guérison ; toutefois l'âme est encore dans le corps, et nous pouvons encore échanger nos pensées. Mais du moment où l'âme a pris son essor vers le monde invisible, tout cela cesse, cesse d'une manière absolue, irréparable. L'être chéri qui nous a quittés est encore susceptible d'aimer. Que dis-je ? plus que jamais il le fait, car « Dieu est amour » et le ciel est devenu sa demeure ; l'amour de l'affligé peut aussi être ranimé en une flamme ardente, et son désir de l'exprimer peut être devenu mille fois plus ardent : mais il n'y a plus possibilité de communiquer des pensées ou d'échanger des témoignages d'affection. Le sombre et impénétrable voile qui sépare les deux modes d'existence ne peut être écarté. La foi seule franchit la limite et contemple cet

objet aimé se reposant comme chez lui dans le sein de Jésus, dans les Paradis de Dieu. Pour un moment alors la vision est brillante, et quelques rayons de bonheur traversent l'esprit, mais si un tendre souvenir vient ébranler le cœur, de nouveau l'œil s'assombrit et une profonde tristesse s'appesantit sur l'âme. Tout semble avoir disparu, sans la personne bénie du Seigneur, mais Il est près, bien près, que Son Nom soit loué. Tu es avec moi, ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent.

Y eût-il seulement la possibilité d'échanger nos pensées et nos affections, quelle que pût être d'ailleurs la distance qui nous séparerait, ce ne serait plus la mort. Souvent, dans cette vie, nous nous séparons les uns des autres, sans que nous pensions pour cela avoir souffert une perte. Des lettres sont échangées, et ainsi nous suivons en esprit les traces du cher absent et nous anticipons la joie du retour. C'est là la vie, l'objet des affections est possédé. Ce n'est plus la mort, ni ses ombres épaisses. Mais du moment que le Seigneur a retiré l'âme à Lui, toutes ces relations prennent fin et la terrible réalité de la séparation est sentie. Il se peut que le cœur brûle de la plus pure affection, car l'amour ne périt jamais — l'âme peut avoir besoin de dire quelque chose au bien-aimé absent ou d'entendre de lui quelques mots, mais tout est inutile. Le corps peut être là sous nos yeux et les traits

n'exprimer qu'un paisible repos, mais tout ce qui pensait, aimait ou sentait, est parti. Le silence règne, un silence indescriptible. Vous ne pouvez le réveiller celui qui dort, et ce cœur qui aurait été ému par un soupir ou attendri par une larme, n'entend pas les sanglots les plus profonds, et n'aperçoit pas les torrents de larmes qui sont versés. En vérité, c'est bien là la mort, la mort du corps mortel. Pour ceux qui demeurent c'est « la vallée de l'ombre de la mort. » Et parfois cette ombre paraît si épaisse dans ce triste désert qu'il n'est pas jusqu'aux luminaires célestes qui ne semblent changés, et briller plutôt d'une manière tout autre.

Dans un tel moment, l'ennemi ne manque pas d'assaillir l'affligé de toutes parts au moyen de ses traits enflammés. Mille pensées peuvent surgir du passé; et dans un instant la vie entière se présente à l'esprit plongé dans l'angoisse. Un temps mal employé, de précieuses occasions perdues, voilà les accusations qui, avec beaucoup d'autres, sont soulevées par l'Ennemi. Dans des circonstances aussi accablantes, une ferme confiance dans les déclarations simples et immuables de la vérité de Dieu peut seule soutenir l'âme ainsi frappée. Mais le Bon et Souverain Berger se tient là, tout près; Il fait entendre Sa voix, et l'œil est tourné vers Lui. Il prend dans Ses bras l'âme fatiguée, la cache sur Son sein et l'élève bien au-dessus des sentiments de la

nature et des malices spirituelles. Mais que seraient vraiment ces épreuves et ces luttes si nous ne pouvions la voir ? vérité nous l'écrier. Tu es avec moi, ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent. Je ne sais rien de ce que tu fais.

Rien ne nous est connu de l'état et des occupations des bien-aimés qui nous ont devancés, sauf ce que les Saintes Écritures nous en révèlent. Mais, bénisse le Dieu de toute grâce ! La brillante clarté d'un ciel sans nuages resplendit sur la scène entière. — Les rayons de la lumière divine percent à travers les épaisses ténèbres des plus sombres jours terrestres et nous l'entrevoions derrière le voile. De la chambre de mort jusqu'à la maison où il y a plusieurs demeures, un brillant chemin a été frayé et consacré pour le croyant par le Christ ressuscité et victorieux. La lumière de la gloire a été maintenant manifestée par l'apparition de notre Sauveur Jésus-Christ qui a *annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité* par l'Évangile. » (1 Tim. I, 10.)

Vérité glorieuse ! assurance précieuse pour le croyant — pour tout croyant dans le Christ Jésus ! — *la mort a été abolie sur la croix et Jésus en a triomphé pleinement dans Sa résurrection ; par l'évangile, la vie éternelle pour l'âme et l'incorruptibilité pour le corps ont été mises en lumière d'une manière claire, évidente et parfaite.* Il se peut qu'il y ait beaucoup de faiblesse chez plusieurs chrétiens dans la manière dont ils se

saisissent de ces vérités précieuses, mais les faits bénis n'en demeurent pas moins les mêmes. Ils sont tous liés à la Personne de Christ; et du moment où il est reçu obdru, le croyant est associé à Lui, au-delà de la puissance de la mort et du sépulcre. « Je sais, dit l'apôtre, que je ne mourrai point, et que je suis persuadé qu'il est puissant pour garder ce que je lui ai confié jusqu'à ce jour-là. » (Vers. 12.) Christ personnellement était son objet, son seul objet. Tout ce qui tenait au cœur de l'apôtre, jusque dans la gloire; Lui était confié, non

elles apportent à l'âme qui traverse la sombre vallée! *La mort, annulée, et la vie éternelle de l'âme possédée, et l'immortalité du corps assurée,* telle est la sûre portion de tous ceux qui se sont endormis en Jésus; — de tous ceux qui peuvent dire avec l'apôtre: « Je sais, en qui j'ai cru » — de tous ceux qui regardent simplement à Jésus par la foi et qui se reposent pour leur salut sur Lui seul.

Médite ici un moment, ô mon âme, sur cette merveilleuse révélation, sur cette brillante splendeur et cette force puissante qui jaillissent des régions de la tombe, demeurées jusqu'ici sombres et obscures. La victoire est complète! Christ a personnellement traversé les terreurs de la mort et écarté du sentier de tous ceux qui Le suivent, jusqu'à la moindre difficulté et au moindre danger. Celui qui est descendu dans les par-



ties les plus basses de la terre se trouve maintenant dans la gloire. Et de cette gloire — *la gloire de Dieu dans l'homme ressuscité* — la lumière divine respandit dans ces sombres et solitaires profondeurs. Les horreurs de la mort ont disparu, les ténèbres du sépulchre ont été illuminées et si les ombres de la mort s'aperçoivent, ce n'est plus que du côté humain, elles ne sont éprouvées que par nos pauvres cœurs charnels.

La mort elle-même, si justement appelée *le Roi des Epouvantements* est complètement vaincue par L'Homme. Chacune des circonstances qui accompagnent la mort et le sépulchre est assujettie et pour toujours. Le Seigneur est ressuscité des morts et Il nous associe avec Lui-même dans Sa vie de résurrection, Sa puissance et Sa gloire. Dans quelle position bénie nous avons été amenés ! Nous sommes placés sur le même terrain de triomphe que le Vainqueur Lui-même, et nous jouissons avec Lui des trophées de Ses victoires.

Qu'est la mort ? Qu'est-ce que le passage de la mort ? Quelles en sont les issues ? Voilà autant de questions qui jusqu'à maintenant n'avaient pas été pleinement résolues dans les Ecritures. Jusqu'au temps où notre précieux Sauveur est apparu, est mort, est ressuscité et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile, on ne connaissait relativement que peu de chose sur ces sujets solennels. Sûrement, les

âmes pieuses qui, dans les temps de l'Ancien Testament, avaient été amenées par l'Esprit à se confier en Dieu pour les jours de leur pèlerinage, ces âmes, dis-je, pouvaient aussi se reposer sur Lui en pleine paix à l'heure de leur départ. Le dernier aperçu que nous avons de Jacob est réellement admirable. Nous le voyons comme un pèlerin âgé appuyé sur son bâton et adorant le Dieu vivant. Le tableau que présente Joseph est celui de la paix et du triomphe. « Par la foi, Jacob en mourant bénit chacun des fils de Joseph et adora appuyé sur le bout de son bâton. Par la foi, Joseph en terminant sa vie, fit mention de la sortie des fils d'Israël et donna un ordre touchant ses os. » Hébr. xi. 21, 22.

Mais, pour le Juif comme tel, le sujet de la mort était évidemment un sujet plus sombre qu'il ne l'est pour le Chrétien; et, en conséquence, l'application du vers. 4 (Ps. xxiii) diffère quelque peu dans le dernier cas. C'est des Juifs que l'apôtre parle lorsqu'il dit : « qui par la crainte de la mort étaient assujettis toute leur vie à la servitude. » Il se peut que des Chrétiens tombent dans cet état et que d'autres y aient toujours été, mais c'est assurément contraire à la réjoissante lumière et à l'heureuse liberté de l'évangile. Ceux qui sont dans un tel état n'ont jamais, nous le craignons, ni vu ni compris que le grand principe sur lequel Dieu bénit le chrétien est la mort et la résurrection de Christ.

*L'union avec Christ*, voilà le seul fondement de notre paix avec Dieu et de notre plein affranchissement de toute crainte de la mort.

Il est vrai aussi que, pour le Juif comme tel, ce monde était *la terre des vivants*, c'était le lieu de sa bénédiction. La grande promesse faite à l'obéissance était celle-ci : « Afin que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Éternel ton Dieu te donne. » « N'eût-ce été, dit le Psalmiste, que j'ai cru que je verrais les biens de l'Éternel en la terre des vivants, c'était fait de moi. » (Ps. xxvii, 13.) Pour le chrétien, nous pouvons le dire, c'est *la terre des mourants*. « Je meurs chaque jour, » dit Paul. C'est aussi la terre de la mort — la mort du Seigneur Jésus-Christ ; en conséquence c'est la vallée de l'ombre de la mort. La croix a projeté ses ombres épaisses sur la scène entière. Où donc, demandera-t-on, se trouvent la joie et la bénédiction du Chrétien ? Dans les lieux célestes en Christ.

Le ciel est la demeure du Chrétien ; il est loin de chez lui en ce monde. Comme hommes, nous disons du lieu de notre naissance que c'est *notre pays* ; le Chrétien a donc le droit de dire du Ciel que c'est *son pays*. Il est né de Dieu — né en haut. Et la place, les circonstances, et la compagnie qui conviennent à sa nature comme enfant de Dieu, se trouvent dans les lieux célestes. Jamais, jamais il ne saura ce que c'est de respirer *l'air natal* et de se sentir chez lui, jusqu'à ce

qu'il atteigne les rivages de sa patrie. Aussi, les soupirs et les desirs instinctifs du cœur d'arriver à la maison du Père, sont-ils seuls naturels. Ici, dans ce corps de péché et de mort et durant le temps de notre séjour dans ce monde mauvais où Christ a été crucifié, nous pouvons jouir d'une bonne mesure de communion avec le Père et avec Son Fils Jésus-Christ par la puissance du Saint-Esprit, mais c'est là un effet de la grâce au milieu du mal, et de la présence du Saint-Esprit dans le croyant. Le Père prend soin des enfants — le Berger veille sur le troupeau, et la présence du Saint-Esprit sur la terre est la puissance par laquelle nous jouissons de notre héritage en haut.

Mon âme, c'est là une *grande et importante vérité*; je veux dire la vérité qui a trait à la nouvelle naissance — la nouvelle vie — cette vérité que tu es née de Dieu, née d'en haut et vivifiée ensemble avec Christ! Quoi donc! Que résulte-t-il de cela? Que tu es un enfant de Dieu, un héritier de Dieu et un cohéritier de Christ, placé en Lui bien au-dessus de la puissance de la mort et du sépulcre. Je le répète, médite d'une manière profonde et soutenue sur ce que renferme cette vérité étonnante, merveilleuse. La connaissance que tu en retireras sera puissante pour te faire comprendre les expériences du désert, pour te soulager des pesants fardeaux du désert et répandra un flot de lumière sur la sombre vallée.

Il n'est pas douteux que tous ceux qui ont été vivifiés depuis l'entrée de la mort par le péché, ont reçu leur nouvelle vie par Christ et par la puissance du Saint-Esprit. L'apôtre faisant allusion aux saints de l'Ancien Testament s'exprime ainsi : « *l'Esprit de Christ qui était en eux* ». Il est cette vie éternelle qui était auprès du Père et qui, au temps convenable, a été manifestée. Il n'y a pas d'autre vie, il n'y en a nulle part ailleurs pour l'âme morte dans ses fautes et dans ses péchés. « Et c'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans Son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (1 Jean v, 11, 12 ; Jean iii, 36.) Et cependant, bien que, dès le commencement, la vie n'ait été trouvée qu'en Christ et par Lui, il paraît évident que la *condition* de la vie goûtée par le Chrétien est toute différente de celle que possédaient les saints de l'Ancien Testament : « Je suis venu afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. » (Jean x, 10.) Cette *vie abondante*, nous n'en doutons pas, c'est la vie en résurrection. Jean xx, 22.

Non-seulement le Chrétien est un enfant de Dieu, mais il est aussi vivifié *ensemble* avec Christ, ressuscité *ensemble* et assis *ensemble* dans les lieux célestes en Jésus-Christ. Remar-

quez maintenant dans quelles scènes de bénédictions cette *grande vérité* — cette union avec Christ introduit le croyant. Unis à Lui, la Tête glorifiée, nous sommes faits participants de tous les privilèges de Sa propre position devant Dieu. Il est la source jaillissante de la vie nouvelle du croyant; elle est entretenue par Lui continuellement. Ni le péché, ni Satan, ni la mort ne peuvent jamais y toucher. Le Chrétien a commencé déjà, par la foi, son éternité avec Christ, aussi n'a-t-il pas besoin d'attendre pour cela d'être délivré par la mort ou par la venue du Christ.

Le fondement pour l'âme de toute cette *grande vérité* c'est la mort et la résurrection de Christ. Celui qui n'a pas connu le péché a été fait péché pour nous afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. Dans la grandeur de Son amour Il a porté le fardeau de nos péchés en son corps sur le bois et a goûté la mort dans toute son amertume pour nous; Il a aboli le péché qui était la source et l'aiguillon de la mort et cela par le sacrifice de Lui-même. Mais Dieu a ressuscité Son Bien-Aimé et nous a vivifiés *ensemble avec Lui*, de telle sorte que nous connaissons maintenant, d'une manière assurée, béni soit son Nom, que notre nature mauvaise a été jugée et que notre péché, et nos péchés ont été entièrement effacés — que la justice a été divinement accomplie — que notre paix avec Dieu est faite et que nous sommes *un* avec Jésus ressuscité,



L'homme fort doit se courber et s'humilier devant elle. Le riche et le savant sont aussi incapables l'un que l'autre de l'éviter ou de lui résister. C'est un ennemi implacable qui ne peut être apaisé ou renvoyé, et contre lequel on ne peut se mettre en garde; il est avide, rapace, insatiable.

Mes sollicitations seront-elles assez puissantes pour engager mon lecteur à prêter une sérieuse attention à ce sujet, si du moins il se trouve dans la condition qui vient de nous occuper? Mais que ce soit maintenant! Oh! tout juste maintenant, sans un délai quelconque. Le temps s'enfuit, les jours s'envolent et ceux qui te restent sont peut-être bien courts. Alors que t'arrivera-t-il? Les siècles éternels commenceront et avec une éternité de bénédiction ou d'angoisse sans mélange.

Dans tout le vaste champ de la nature humaine déchue, il n'est rien de plus affreux que la mort. Car dans ce champ aussi bien que dans la forêt, « au lieu auquel l'arbre sera tombé, il demeurera. » Que c'est solennel! Eternellement solennel! C'est dans l'état où la mort rencontre une âme que cette âme sera trouvée aussi devant le grand trône blanc et durant la longue, longue éternité. Au-delà de la mort, le temps de la repentance n'existe plus. Le sort est invariablement fixé du moment où l'esprit quitte le corps. C'est là le dernier changement, un chan-



gement qui ne doit être remplacé par aucun autre à jamais. Oh! alors cher lecteur, prête l'oreille aux affectueuses supplications de quelqu'un qui aime ton âme et qui t'avertit solennellement de ne pas négliger son salut! «Car que profiterait-il à un homme de gagner le monde entier s'il fait la perte de son âme? Le monde matériel tout entier ne vaut pas à beaucoup près, dans l'appréciation du Sauveur, une seule âme immortelle. Et il se peut que le bonheur éternel de ton âme précieuse ne t'ait pas, une fois même, occupé sérieusement. Les choses les plus ordinaires de cette vie, ou peut-être même le soin d'orner ta personne ont plus de part dans tes pensées que l'éternelle destinée de ton âme ou que les souffrances et la mort de Christ par lesquelles seules tu peux être sauvé.

Prete ton attention, je te prie, mon compagnon de péché, à ce sujet de toute importance. Conte que coûte, cede à ses droits pressants. Cela devrait-il t'occasionner la rupture de plus d'un engagement pris quant à cette vie ou la ruine de toutes les espérances terrestres, ne t'arrête pas à cela; oh! ne permets pas que de semblables considérations te retiennent sur de terrain enchanteré de ce monde ou qu'elles t'empêchent de te décider pour Christ. Rappelle-toi, et la chose est évidente aussi bien que certaine, que celui qui n'est pas du côté de Christ, est du côté de Satan et partagera avec lui le sang de son

C'est là la seconde mort. Pensée terrible ! Oh ! que te dirai-je ? Comment plaiderai-je avec toi ? Tomberai-je à tes pieds pour y répandre mes larmes suppliantes ? Serai-je comme un fou à tes yeux ? Mes instances paraîtront-elles être les paroles d'un fanatique ou celles d'un juste entre tous ? Eh bien soit, que tout cela se dise et plus encore. La conviction me presse de parler, et non les convenances. Je serai satisfait pourvu que, te jugeant toi-même, tu fuyes aussitôt vers Jésus lequel a payé la rançon pour le rachat du pécheur. Te voir à la fin, comme un joyau dans la couronne du Sauveur, ou comme un monument de la grâce sur les plaines éternelles de la gloire, ne serait-ce pas une riche compensation à l'épithète de fou ou d'insensé qui peut m'être donnée dans ce monde ? Je le dis sérieusement, des larmes de sang, s'il m'était possible de les répandre, ne seraient pas trop pour exprimer le malheur d'une âme qui refuse la provision que Dieu a faite pour Sa propre gloire dans notre éternel bonheur.

Jésus, le saint et bienheureux Fils de Dieu « a été fait un peu moindre que les anges..... de sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour chacun. » (Heb. II, 9.) Tout est simplement exprimé là. Si ceux qui prêchent exagèrent parfois, les Écritures ne le font jamais. Que nous apprend alors ce texte ? Tout naturellement cette vérité-ci que le péché non jugé amène le

pécheur précisément à la place où la grâce de Dieu a amené Christ. C'est en grâce et en amour qu'il prit la place du pécheur — la place de la malédiction — la place de l'abandon dans laquelle il n'était pas possible que la coupe de la colère s'éloignât de Lui. A la croix, nous voyons où le péché conduit — ce qu'il mérite et comment Dieu le traite. Sans nul doute, le péché a été mesuré et traité dans la Sainte Personne de Jésus comme il ne pourra l'être, même dans l'étang de feu. La haine de Dieu contre le péché a été *parfaitement* exprimée à la croix. Une seule goutte de cette coupe qu'il dut boire jusqu'à la lie — un seul coup de ce jugement qui tomba entièrement sur Lui suffirait pour précipiter dans les profondeurs d'un abîme de désespoir tout un monde de pécheurs rebelles. Mais, dans ce lieu hélas ! la coupe ne sera jamais vidée, le jugement jamais épuisé.

Ne pouvons-nous pas nous écrier, en vérité : Si ces choses ont été faites au bois vert que deviendra le bois sec ? Si le seul arbre vrai et vivant a senti d'une pareille manière les flammes de la justice divine, comment un arbre sec et pourri les soutiendra-t-il ? Si Celui qui n'avait pas en Lui-même une parcelle de péché a été ainsi traité lorsque le péché Lui a été imputé, où paraîtra l'impie et le pécheur ? A quoi, mon ami, te servirait le roseau pourri de tes bonnes œuvres dans les eaux grossissantes du Jourdain ? Il est

une chose parfaitement claire, c'est que celui qui rejette aujourd'hui l'arbre vert de Dieu, n'aura rien à dire lorsque plus tard Dieu rejettera le sec.

Oh ! que le Seigneur fasse que ce ne soit jamais ton cas, mon lecteur, ni celui d'aucune âme qui aura une fois lu ou entendu ce texte magnifique : « Jésus a été fait un peu moindre que les anges..... de sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour chacun. » Quelle révélation du cœur de Dieu pour nous, « *Par la grâce de Dieu !* » Et quelle œuvre bénie accomplie par le Fils ! Il a goûté la mort pour que nous ne suspicions jamais ce qu'elle est. Oh ! crois-le, — repose-toi sur Jésus — confie-toi en Son œuvre accomplie, et glorifie-toi dans ce fait que le Dieu de toute grâce t'aime et qu'Il a donné Son Fils bien-aimé afin qu'il goûtât la mort pour toi, pécheur. Oh ! que je puisse maintenant entendre de ta bouche ces mots : « Que le Seigneur soit béni ! Il a goûté la mort pour moi pécheur, je le crois maintenant ; l'amertume de la mort est passée et, eussé-je mille cœurs, Il les posséderait tous. »

Oui, mon âme, plaide encore, plaide avec ferveur auprès des pécheurs qui ne sont pas préparés à la mort. « Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, » dit l'apôtre, « nous persuadons les hommes. » Mais maintenant, pour un moment, arrête tes regards sur le

triomphe du saint dans cette heure si solennelle ! Tu as considéré le côté humain, le côté de la sombre vallée, mais vois à présent le côté céleste, le chemin de la gloire. Suppose donc ceci :

Le messager de paix est venu — venu pour clore dans un tranquille repos les jours d'un pèlerin qui a passé peut-être une quarantaine d'années dans le désert. Il est, dirons-nous, fatigué par la marche, mais ses sympathies sont toutes avec Christ et avec les siens, et il affectionne le témoignage de Jésus sur la terre. Mais le temps déterminé par le Seigneur est venu. Le lien est rompu ; le corps tombe, mais l'âme heureuse est libérée — elle est présente avec le Seigneur.

Ici arrête-toi un moment, ô mon âme. Dis-le moi : qu'est ce lien qui vient de se rompre ? *Le lien qui enchaîne la vie divine dans le vaisseau de terre.* « Car nous savons que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle dans les cieux. » L'apôtre parle ici au nom de tous les chrétiens. « *Nous savons.* » Rien, absolument rien, dans un cas pareil, qui présente la mort comme « les gages du péché. » Christ notre Garant a subi pour nous le châtement, et d'une manière si complète, pouvons-nous dire, qu'il n'est pas du tout nécessaire que le chrétien

meure. Et ce qui est certain, c'est que tous les Chrétiens ne mourront pas. « Nous ne nous endormirons pas tous, » dit clairement l'apôtre, « mais nous serons tous changés. » Et ailleurs : « Puis, nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Cor. xv, 51 ; 1 Thes. iv, 17.) La dissolution de la tente, qu'elle soit brusque ou paisible, ne porte pas atteinte à la vie éternelle de Jésus ressuscité. Elle ne fait que dissoudre ses relations avec le vaisseau de terre. L'homme nouveau en Christ ne peut jamais goûter la mort.

Mais il peut être profitable de s'arrêter quelques instants sur cette vérité consolante et bénie à laquelle il vient d'être fait allusion, c'est-à-dire, *que les Chrétiens ne mourront pas tous*, mais que beaucoup seront seulement *changés* et enlevés ensemble avec *les morts ressuscités* pour rencontrer le Seigneur en l'air. Il ressort, d'une manière évidente, des passages déjà cités, que ceux qui seront vivants sur la terre lorsque le Seigneur viendra, ne passeront pas du tout par la mort. Dans leur cas, comme le dit l'apôtre, « *Ce qui est mortel sera absorbé par la vie.* » La puissance de vie dans le Fils du Dieu vivant sera telle que toute trace de mortalité dans la nature humaine disparaîtra instantanément de devant Lui. Ce sera englouti — annihilé. Et remarquez que,

dans ce passage, c'est *la mortalité* et non *la mort* qui est dite absorbée par la vie. La mort aussi, nous le savons, sera *engloutie en victoire*. Dans un cas, l'apôtre fait allusion à ceux qui se sont endormis en Jésus; dans l'autre, à ceux qui seront vivants sur la terre à Sa venue. Combien la parfaite exactitude des Ecritures est magnifique et intéressante! Si un seul mot est changé, ce changement est motivé par une cause importante. Les mêmes vérités, et la distinction qui existe entr'elles, sont enseignées par le Seigneur lorsqu'Il parle de Lui-même comme la résurrection et la vie. « Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. » (Jean xi, 25, 26.)

Mais pouvons-nous être surpris de cette manifestation de la puissance de vie dans le Seigneur qui vient? Le péché, nous pouvons le dire, n'est qu'une chose accidentelle; il n'a pas de part dans les arrangements divins; il fut introduit par l'ennemi. Mais jusqu'au moindre petit atome de ce poison du péché sera entièrement détruit, ainsi que ses pernicieux effets, pour les saints qui vivront à la venue du Seigneur. Il n'y a pas de nécessité à ce qu'ils meurent : Christ mourut pour eux. Oh ! combien cette pensée est douce ! ce sera le même corps, mais sans le péché ni aucune de ses conséquences. Les corps de notre humiliation seront modelés sur Son corps de

gloire, et cependant *l'identité de chacun sera parfaitement conservée*. Tout cela, remarquez-le, sera opéré par la puissance d'une vie que nous voyons *maintenant* en Jésus ressuscité; et, ô vérité merveilleuse, cette vie est *à nous* — à nous *maintenant* — à nous en Lui où tout est victoire!

Il est intéressant, au plus haut point, de considérer ce que nous pouvons appeler les quatre phases dans lesquelles la vie divine est ici envisagée par l'apôtre. (2 Cor. iv, 6—18; v, 1—9.) Mais, bien qu'elle soit vue sous quatre différents aspects, cette vie demeure invariablement la même. C'est *la vie éternelle* — la vie du Christ ressuscité et glorifié.

Au troisième chapitre, il avait parlé de l'évangile en contraste avec la loi, — du ministère de la justice et de l'Esprit, en contraste avec le ministère de mort et de condamnation. La loi, en tant que présentant les justes droits de Dieu sur l'homme, le condamne aussitôt parce qu'il la viole. Mais l'évangile, au lieu de *requérir* la justice de l'homme, *révèle* celle de Dieu. Christ Lui-même est cette justice; et lorsqu'il est reçu par la foi, nous sommes faits justice de Dieu en Lui, et scellés du Saint-Esprit. Et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté — liberté de l'asservissement de la loi et de la crainte de la mort.

Christ glorifié est le fondement de cette argu-



mentation tout entière. « Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit. » L'homme Christ Jésus, qui a été sur la croix pour nous comme le porteur de notre péché, est maintenant assis sur le trône. Preuve bénie pour nos cœurs que toute la question du péché a été parfaitement et éternellement réglée. L'humanité a été portée sur le trône de Dieu et la gloire divine est pleinement révélée dans l'Homme ressuscité. Il est aussi la manifestation bénie de *notre* place et de *notre* portion dans la même gloire. O vérité précieuse ! la contemplation de cette gloire, telle qu'elle resplendit en la face de Jésus, nous transforme à Son image par la puissance du Saint-Esprit. Seigneur, accorde-moi la grâce de pouvoir vraiment méditer avec bonheur et intelligence sur ta propre gloire et d'en être ici, sur la terre, le véritable reflet !

L'apôtre prêchait au monde les bonnes nouvelles de Christ dans la gloire. « Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons le Christ Jésus comme Seigneur. » Il annonçait Christ victorieux du péché, de Satan, de la mort et du tombeau. Il invitait et sollicitait les pécheurs à croire en un *Christ glorifié* — à venir à Lui par la foi, à jouir de l'amour et à partager les bénédictions et les gloires du Sauveur. Christ a établi la justice pour le pécheur en la

présence de Dieu, de sorte qu'il n'y a plus de place pour le doute ou la crainte. La pleine bénédiction est promise à tous ceux qui se confient en Lui. « Oh ! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers Lui. » Quelle immense puissance dans un tel évangile ! mais aussi quelle faiblesse caractérise nécessairement tous les autres ! Tous ceux qui croient à l'évangile prêché par Paul sont introduits dans la pure lumière de la gloire, telle qu'elle est révélée en Christ. Ceux qui refusent la lumière sont malheureusement aveuglés par Satan, le dieu de ce monde. Quelle pensée ! En refusant le Sauveur glorifié, ils tombent, hélas, entre les mains de l'ennemi.

Le sixième verset donne l'explication de ce que nous appelons la *première phase* ou le *premier état*. « Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ. » Le cœur est le vaisseau de la lumière. Une étincelle venue de la gloire est allumée dans le cœur humain. La vie divine, ainsi communiquée par la foi en un Christ glorifié, nous oblige à la manifester comme *une lumière resplendissant dans les ténèbres* : c'est la lumière de la vie, et elle provient directement de Dieu. Celui qui a d'abord dit à la lumière de resplendir des ténèbres a maintenant relui dans nos cœurs. Christ est notre vie, notre lumière, notre gloire. Dans

ce monde obscur et ténébreux, et aux yeux des hommes, nous sommes appelés à être le reflet de notre Seigneur absent. C'est là la première phase de la nouvelle vie. Et combien elle est importante ! Quelle place elle nous donne ici-bas ! Les hommes de ce monde qui se refusent à lire la Bible et les livres religieux liront sûrement la vie des Chrétiens. Oh ! que ne sommes-nous des épîtres de Christ lues et connues de tous les hommes ! De même que le Juif pouvait lire les dix commandements en portant les yeux sur les tables de pierre, oh ! que les yeux de ceux qui nous entourent puissent aussi lire Christ dans notre marche et notre conversation journalières.

« Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous. » Voilà le second état. La vie divine est vue en contact avec le corps mortel et avec les infirmités et le mal qui s'y rattachent. Mais aucun mal ne peut jamais porter atteinte à la vie de Christ dans l'âme. Plus le vaisseau était assailli de toutes parts, plus il devenait évident que la puissance de Dieu s'y trouvait. Chez l'apôtre, elle s'élevait au-dessus de tout pouvoir de la mort et triomphait de toutes les difficultés de son sentier épineux. « Car nous qui vivons, dit-il, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair

mortelle. » Cette *mort journalière* donnait plus d'éclat à la splendeur de *la vie de Jésus*. De même qu'avec les cruches de Gédéon, la lumière resplendit après que le vase a été rompu. Mais quelle expérience ! Quel combat ! Quel service ! Ses afflictions nombreuses et pesantes, il les considère comme *légères* et *pour un temps* en comparaison du poids éternel de gloire qu'il aperçoit devant lui. Encourage, Seigneur, et fortifie maintenant les cœurs de tes faibles et tristes enfants qui sont si loin de l'exemple que leur a laissé ton serviteur Paul !

Nous arrivons maintenant au *troisième état*, à l'état du *dépouillement* qui est celui dont s'occupe plus immédiatement notre méditation. Paul aurait *préféré* être dans cet état-là, bien qu'en même temps il vit dans l'homme Christ, glorifié dans le ciel, l'état parfait ou de résurrection qui est le *quatrième*. Le corps alors rendu parfait sera glorifié selon l'image de Christ en gloire. C'était le grand objet toujours présent à l'esprit de l'apôtre : « Car aussi nous qui sommes dans cette tente, nous gémissons, étant chargés ; non pas que nous désirions d'être *dépouillés*, mais nous désirons d'être *revêtus*, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. » (Voyez aussi Phil. III.)

Le *quatrième état* se trouvant à la venue du Seigneur, nous avons plus de lumière et un enseignement plus précis à ce sujet que sur l'état

intermédiaire. Relativement, peu nous est dit de cette *troisième condition* où l'âme est séparée du corps. Un voile est jeté dessus, nous n'en doutons pas, afin que cela ne vienne pas se placer entre nos cœurs et la venue de Jésus. Si toute la bénédiction que goûte maintenant l'âme qui est *avec Jésus*, nous avait été pleinement révélée, nous aurions été peut-être assez égoïstes pour y penser et pour la désirer avec une telle ardeur que le retour du Seigneur aurait perdu sa place et sa puissance dans nos cœurs. Le Saint-Esprit sauvegarde de toutes manières et avec un soin particulier l'espérance de l'Eglise. Mais quoiqu'il révèle assez pour répondre aux besoins de la foi quant aux bien-aimés qui nous ont devancés, toutefois, par amour, une lumière plus entière est refusée. Médite profondément, ô mon âme, sur ce qui *est* révélé et sois-y plus soumise; et puisque tu connais l'amour de Jésus et l'immutabilité de ta vie divine à travers tous les changements, tu trouveras là une *interprétation* facile pour toutes choses.

« Car pour moi vivre, c'est Christ, » dit l'apôtre, « et mourir un gain. » C'est là un contraste. Vivre, c'est Christ; mourir serait un gain même sur cela. Plus loin, il ajoute : « Je suis pressé des deux côtés ayant le désir de déloger et d'être *avec Christ*, car cela est *de beaucoup meilleur*. » « *Avec Christ* » serait son « gain »; ce serait « *de beaucoup meilleur*. » Mais, avant tout, examine

soigneusement *l'état béni* qu'il met en contraste avec le départ pour « être avec Christ. »

« Car pour moi vivre, c'est Christ. » Dans quelle proximité de Christ, dans quelle communion avec Lui doit se trouver le serviteur qui peut dire une pareille chose ! Elle renferme premièrement l'idée d'avoir Christ pour objet, pour motif, pour joie et pour force ; et puis aussi elle révèle un grand amour pour l'Eglise, un intérêt tendre et profond pour tout ce qui concerne le nom et la gloire de Christ et le bien-être de Son peuple. « Car pour moi, vivre c'est Christ, » voilà qui résume en deux mots, avec l'énergie de l'Esprit, tout ce cœur ardent, toute cette brillante lumière, tout ce noble serviteur. Vient ensuite cette question importante : Quel serait le « gain » que la mort apporterait à une telle personne ? Elle serait « AVEC CHRIST » — dans la jouissance de Christ et personnellement dans le ciel. Ceci est, pour l'autre côté, comme un nouveau résumé présenté par l'énergie de l'Esprit de toute la bénédiction céleste « avec Christ. » Mais demandera-t-on peut-être, l'âme ne perdra-t-elle pas beaucoup de ses jouissances *actuelles* lorsqu'elle aura atteint les choses *plus élevées* ? Assurément non ! Elle possédera celles-ci conjointement avec celles-là. C'est là le point qui est d'un intérêt si profond pour l'état de *dépouillement*. Nous ne pourrions jamais rien perdre de ce que nous possédons *maintenant*

dans la communion avec Christ, parce qu'Il est déjà ressuscité et glorifié. Il est notre vie et cette vie n'a pas d'épreuve à subir. Elle laisse seulement, dans la mort, le corps misérable et embarrassant dans lequel elle a gémi étant chargée. Tout ce que nous connaissons maintenant et toutes les choses dans lesquelles nous pénétrons par l'enseignement de l'Esprit subsisteront à toujours. Nous ne perdons que ce qui appartient au *premier Adam*, mais rien absolument de ce qui appartient au *second*. Il y a une immense force dans le contraste que l'apôtre exprime par ces deux mots : *beaucoup meilleur* — BEAUCOUP MEILLEUR ! Cela sera vrai de tout ce qui concerne les relations de l'âme avec son Seigneur, soit quant aux choses *plus élevées*, soit quant aux choses *plus basses*.

Il n'est plus en *notre pouvoir* de communiquer au cher absent ce qui lui aurait donné de la joie tandis qu'il était ici-bas ; mais puisqu'il est présent avec le Seigneur, nous pouvons joyeusement compter sur *Lui* pour communiquer Lui-même à cet être aimé tout ce qui est digne de Son amour et tout ce qui est propre à augmenter le bonheur et à élever l'adoration. Tout est bien ! Oui, réellement bien ! « *Absent du corps, présent avec le Seigneur.* » Dans quelle mesure l'âme séparée du corps peut-elle rendre ce qu'elle éprouve, c'est ce que nous ne pouvons définir ; mais, dans sa radieuse conscience d'elle-

même, elle se souvient et elle aime. Ses pensées sont occupées du passé et du présent, et elles anticipent l'avenir. L'âme, ainsi heureuse, attend patiemment, avec Christ, le matin de la première résurrection; mais Son amour invariable et éternel est le festin béni qu'elle goûte actuellement.

Je voudrais encore faire allusion à un seul passage qui traite de ce sujet. Ce passage a toujours été le favori des pèlerins fatigués. Je veux parler des paroles adressées par le Seigneur au brigand converti : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » La douceur, la consolation et le repos de cœur que cette assurance procure, surpassent toute expression. L'âme est là « avec le Seigneur » et avec les bien-aimés qui nous ont devancés, revêtue de lumière et respirant une atmosphère céleste. Une mère a retrouvé son premier-né qui, depuis longtemps l'avait précédée, mais qu'elle n'avait jamais oublié. Quelle source nouvelle d'adoration pour elle ! « Magnifiez l'Éternel avec moi, et exaltons Son nom tous ensemble, » voilà quel sera leur joyeux cantique. Là aussi, un mari rencontre la femme de sa jeunesse qui de bonne heure lui avait été redemandée, mais dont le cœur a été formé — pour un amour éternel. Il est vrai que les relations humaines y seront inconnues, mais les cœurs avec l'amour qui les remplit demeureront à jamais.

Mais à moins d'anticiper l'état de résurrection



nous laissons, oui, même avec bonheur, nous laissons nos chers et bien-aimés absents « *avec le Seigneur* » dans le florissant jardin des plus riches délices du ciel. Pour le moment, nous cheminons souvent par la foi, entre la sombre vallée et ce brillant Eden d'en haut; mais bientôt, oui bientôt, le Seigneur viendra. Toi, le Seigneur de cet heureux pays, dis-le, quand sera-ce bientôt? Oh! quand poindra le matin sans nuages? « ENCORE UN PEU DE TEMPS. » Voilà la mesure que le Maître détermine Lui-même pour Son absence. Et lorsque cet heureux matin luira, nous aussi nous dirons *adieu* à cette vallée de larmes. Le travail de la foi sera achevé « car nous Le verrons comme Il est. » *L'espérance* aussi sera réalisée alors *dans* la Personne du Seigneur. « Et ils verront Sa face. » Ces choses de toute importance pour la traversée de la vallée ne seront plus nécessaires. La foi, si habituée à prendre son essor, *repliera alors ses ailes* et pour jamais. *Adieu foi précieuse* à laquelle je dois tant! *L'espérance bienheureuse* qui a soutenu mon âme sera perdue dans les gloires de la Jérusalem céleste; mais *l'amour* demeure; oui l'amour, l'éternel amour, subsistera à jamais au milieu des rachetés.

Mais qu'arrivera-t-il, ô mon âme, à ce pauvre corps qui git maintenant dans le tombeau? Ce corps maintenant dans l'humiliation partagera, avant longtemps, la gloire éternelle avec l'âme.

Les Ecritures sont explicites sur ce point. Encore un ou deux passages et puis j'arrête ma méditation.

« Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous? » (1 Cor. vi, 19.) Remarquez que le Saint-Esprit a pris *possession* du corps. Il l'a ainsi *approprié* à Dieu. Le texte eût-il dit : « votre *cœur* est le temple du Saint-Esprit », la question des affections aurait pu être soulevée, mais il s'agit du *corps*, ce qui nous assure clairement que le corps mort ou vivant est sous la garde du Saint-Esprit, — que, désormais Il est lui-même le Gardien du corps du croyant. Ailleurs, il est dit : « Et si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos *corps mortels* par Son Esprit qui habite en vous. » (Rom. viii, 11.) Ici il n'est pas seulement dit « vos corps » mais « vos *corps mortels* » ce qui parle au cœur dans la grâce la plus touchante. Mais quel volume complet nous possédons sur cette vérité en 1 Cor. xv. « Le corps est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité ; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire ; il est semé en faiblesse, il ressuscite en force ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel..... Et comme nous avons porté l'image de Celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. »

Nous faut-il davantage, ô mon âme, pour assurer le repos au cœur le plus aimant ? Que la patience ait son œuvre parfaite, le « peu de temps » sera bientôt écoulé. « La lamentation loge-t-elle le soir chez nous, le chant de triomphe y est le matin. » (Suite.)

## REMARQUES SUR ÉSAÏE.

### TROISIÈME DIVISION.

#### CHAP. XXVIII. — XXXV.

CHAPITRE XXVIII. — Ce chapitre, qui se lie étroitement au 29<sup>me</sup>, nous donne un aperçu clair et détaillé des voies de Dieu envers Son peuple et Son pays, et spécialement à l'égard de Jérusalem, aux derniers jours. Israël doit se flétrir comme une fleur, Jérusalem passer par des douleurs amères, mais être glorieusement délivrée pour toujours. Il me semble qu'on peut voir clairement combien il est impossible d'appliquer ce que le Saint-Esprit annonce ici comme un ensemble de prédictions, à un événement passé quelconque. Nous devons donner une portée plus éloignée et plus précise à ces malheurs dénoncés par le prophète. Si simple que la chose

puisse être, elle est d'une importance extrême. Car même de nombreux chrétiens s'attendent à un progrès graduel (pas seulement un témoignage) de l'Évangile. Ils espèrent que par la bénédiction du Saint-Esprit, répandue sur la prédication de la Parole, les nations y seront peu à peu amenées; que le mal moral, l'incrédulité, toutes les formes de superstitions, tout l'orgueil et toute la mondanité de l'homme, disparaîtront insensiblement à mesure que l'influence du Saint-Esprit s'exerçant sur les cœurs, les remplira de justice, de paix et de joie, et qu'ainsi le monde en général reflétera la volonté et les voies de Dieu. Aux yeux de ces personnes, il paraît étrange d'entendre affirmer qu'il y aura un changement complet de dispensation; que Dieu après nous avoir retirés d'ici-bas pour être avec Christ en haut, doit rendre aux Israélites leur prééminence dans leur propre patrie, non pas les convertir simplement et les introduire dans l'Église chrétienne, mais les amener à se repentir et à recevoir leur Messie, lorsqu'ils jouiront des promesses qui les concernent proprement et qu'ils seront entrés dans la nouvelle alliance faite exprès pour eux, là gloire de Jéhova brillant sur Sion, eux-mêmes étant élevés au-dessus de toutes les nations qui prendront alors une place d'infériorité, consciente et volontaire, vis-à-vis d'Israël et rivaliseront entre elles à qui rendra le plus d'honneur aux élus de l'Éternel.

Tout ceci, avec ses nombreuses et solennelles conséquences, suppose une telle révolution dans les idées des gens, que les chrétiens plus familiarisés avec les Ecritures, peuvent difficilement concevoir quel bouleversement cela opère dans la foi de ceux qui ne sont pas versés dans l'étude de la prophétie, combien c'est contraire aux opinions reçues, et quel coup de mort cela porte à ce qui est considéré comme l'espérance légitime de l'Eglise. Si nous nous adressons à la Parole de Dieu comme à la source unique de toute vérité et à la sûre pierre de touche de tous les préjugés, nous reconnaitrons qu'il n'y a rien de plus clair; car ici est nettement rapportée une vision du terrible coup destiné à Ephraïm, qui est non-seulement le nom d'une tribu particulière, mais la désignation générale des dix tribus réunies sous cette tribu principale. Juda et Ephraïm sont les deux titres par lesquels les prophètes distinguent la plupart du temps les deux maisons d'Israël. Ce qu'Ésaïe déclare ici, c'est le malheur prêt à fondre spécialement sur Ephraïm, c'est-à-dire sur ce que nous appelons les dix tribus. Ce détail nous fournit les moyens de juger du temps et des circonstances de son accomplissement, car à aucune époque, l'histoire est là pour le prouver, des jugements tels que ceux qui sont décrits dans ce chapitre, ne s'appesantirent sur les Juifs. Les autres (c'est-à-dire Israël) furent emmenés en captivité en Assyrie,

et ne furent jamais, comme peuple, rétablis dans le pays. Esaïe écrivait alors que ce terrible coup avait-déjà frappé Israël, et il se transporte aux derniers jours, aux jours même où Christ sera uni, d'abord par la foi, puis par ses délivrances et sa gloire, au résidu de Juda. En consultant l'histoire de Juda dans le passé, nous ne pouvons y découvrir le moindre rapport de Christ avec Juda, rien qui corresponde à ce recours à la Pierre éprouvée, sauf dans ces disciples qui, à une époque plus éloignée, abandonnèrent la synagogue pour l'Eglise. Les dix tribus avaient été transportées auparavant, et les deux tribus furent plus tard emmenées à Babylone, d'où revint seulement un résidu de Juda peu considérable. Par conséquent, la prophétie n'a pas encore été accomplie, et elle doit l'être. Il ne saurait y avoir de règle d'interprétation plus évidente et plus sûre que celle-là. L'Écriture ne peut pas être anéantie : il faut que la parole de Dieu se vérifie tôt ou tard. C'est à la fin de la dispensation actuelle que viendra le moment favorable pour la pleine réalisation de la prophétie. C'est pourquoi la question, dans le cas que nous étudions, est de savoir s'il est arrivé quelque événement qui reproduise trait pour trait les jugements dont le prophète menaçait les dix tribus et Juda, ainsi que Jérusalem — que ces choses n'ont jamais reçu leur réel et complet accomplissement, c'est ce qui sera manifeste à mesure que nous poursuivrons.

« Malheur à la couronne superbe des ivrognes d'Ephraïm, à la fleur fanée qui fait l'éclat de sa parure, sur la cime de la fertile vallée de ceux qui s'enivrent. Voici venir, de par le Seigneur, un homme fort et puissant, comme un orage de grêle, un ouragan destructeur, comme une tempête qui précipite des torrents d'eaux; il la fait tomber en terre avec violence. » Je ne pense pas que cette ivresse doive être prise à la lettre. Elle représente l'état d'excitation, de stupéfaction, le manque de ressources d'Ephraïm, abandonné à lui-même, à ses voluptés, et ayant honte du vrai Dieu. Ce que l'ivresse est pour les hommes avec ses désastreux effets, tels sont dans un sens moral pour Ephraïm son orgueil et sa folie. A quelque époque que cela doive s'accomplir, ce sera réalisé évidemment en Israël comme tel.

« En ce jour, l'Eternel des armées sera une couronne éclatante et une parure magnifique pour le reste de son peuple; un esprit de justice pour celui qui est assis au siège de la justice, et une force pour ceux qui repoussent l'ennemi jusqu'à ses portes. » — Mais la condition de Juda était-elle meilleure? — « Eux aussi, ils chancelent dans le vin, et les boissons fortes leur donnent des vertiges; sacrificateurs et prophètes chancellent dans les boissons fortes; ils sont absorbés par le vin, ils ont des vertiges à cause des boissons fortes; ils chancellent en prophétisant, ils vacillent en rendant la justice. Car tou-

tes les tables sont pleines de vomissements, d'ordures; il n'y a plus de place. » — En vain Dieu était-il allé au-devant de leur faiblesse, et leur avait-il donné la nourriture des enfants; (vers. 9, 10.) il faut qu'il intervienne encore et cela ne saurait tarder : « C'est par des ennemis aux lèvres balbutiantes et au langage barbare, que l'Éternel parlera à ce peuple. » Ce ne sera plus par des conseils comme ceux qu'on donne aux enfants et dont ils n'avaient tenu aucun compte, mais par la voix d'ennemis qui les flagelleront. Ils n'ont pas voulu de ses paroles de repos pour ceux qui étaient fatigués; ils auront pour les conduire une nation qu'ils ne comprendront point. — C'était un jugement en conséquence de leur incrédulité !

Aussi l'Assyrien est-il représenté comme un orage de grêle descendant du nord sur Ephraïm, orage puissant et terrible, fléau débordé, dont le seul bruit donnera l'épouvante. C'est le roi du nord tel qu'il est dépeint en Daniel xi. J'ai déjà attiré l'attention sur la supposition erronée que le personnage qui doit apparaître comme « le roi » dans la Palestine, est le seul danger des Juifs. Nul doute que, tout en régnant sur eux, il ne soit au fond l'un de leurs pires ennemis. Car que peut-il y avoir de plus affligeant ou de plus désastreux que de posséder près de soi quelqu'un auquel on s'est attaché comme à un ami et qui se transforme en adversaire des plus cruels ? Tel



sera le cas lorsque l'Antichrist apparaîtra au milieu des Juifs et régnera accepté par eux comme le Messie. L'Antichrist sera en mal et en fausses prétentions ce que Christ est en fait et en vérité. Bien que Jésus fût Dieu, cependant quand il vint comme Homme parmi les hommes, il n'affirma jamais ses droits comme Dieu, dans sa marche ordinaire ici-bas ; pourtant la gloire de sa personne était manifeste à l'œil de la foi. Il ne fit jamais usage de sa divinité pour éloigner les épreuves, les souffrances, ou le mépris que les hommes lui témoignaient. Il s'attendait à Dieu et se confiait en Lui. Son obéissance en tant qu'homme contribua d'autant plus, à cause de sa dignité divine, à montrer qu'il voulait affronter toute honte, tout opprobre, la mort même de la croix, afin que Dieu le Père fût glorifié. L'Antichrist, au contraire, profitera de tous les moyens que Satan met à sa disposition (et Satan le revêtira d'une puissance telle, que jamais l'homme n'en avait possédé auparavant sur la terre,) et recourra à toute espèce d'influence, de miracles et de prodiges. Il en résultera que les Juifs, qui de tout temps ont regardé aux dons extérieurs et aux prodiges, l'accepteront et l'adoreront comme le Messie, comme Jéhovah leur Dieu, à Jérusalem. C'est là le personnage dont la seconde Epître aux Thessaloniens nous signale la venue. Sur lui spécialement doit fondre le jour du Seigneur, quoique ce jour doive,

dans le cours entier des jugements, aller de la destruction de l'Antichrist jusqu'à la fin des mille ans. Toute cette période ne sera pas seulement consacrée au déploiement de la gloire divine, mais à l'exécution, à certains intervalles, du jugement réservé à ceux qui y mettent obstacle. Ainsi, des autres ennemis du Seigneur, le principal est ce roi du Nord, le fléau Assyrien qui s'abat sur Ephraïm. Il est clair que cet ennemi est en dehors de la Terre Sainte, tandis que l'Antichrist régnera dans le pays, où il sera reçu par les Juifs; ce sera même probablement un Juif, car sans cela il lui serait difficile de se faire passer pour le Messie. Mais l'autre ennemi du dehors, quoiqu'il se présente comme doué d'un esprit pénétrant (Dan. VIII) apparaîtra plutôt comme un antagoniste, comme un roi cruel, et un être qui prospérera puissamment par la fraude.

D'après les chap. xxviii et xxix, il est question de deux attaques contre Jérusalem. L'ennemi marche d'abord sur Ephraïm, après avoir envahi la Terre Sainte par le nord qui est sa direction naturelle. Il abaisse l'orgueil d'Ephraïm, (vers. 3.) et Dieu permet qu'il remporte aussi sur Jérusalem un succès partiel. « Ecoutez donc la parole de l'Eternel, hommes moqueurs, vous qui dominez sur ce peuple de Jérusalem. Vous avez dit : Nous avons fait une alliance avec la mort, nous avons fait un pacte avec le séjour des morts;

quand le fléau débordé passera, il ne nous atteindra point, car nous avons la fausseté pour refuge et le mensonge pour abri. C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur, l'Eternel : Voici, j'ai mis pour fondement en Sion une pierre, une pierre éprouvée, une pierre angulaire de prix, solidement fondée; celui qui la prendra pour appui, n'aura point hâte de fuir. Je ferai de la justice une règle, et de la droiture un niveau; et la grêle emportera le refuge de la fausseté, et les eaux inonderont l'abri du mensonge. Et votre alliance avec la mort sera détruite, et votre pacte avec le séjour des morts ne subsistera point; quand le fléau débordé passera, vous serez pour lui comme ce qu'on foule aux pieds. — Trouvons-nous rien de semblable dans l'histoire du passé? Si, par cas, l'on se reportait à Sennachérib et à son armée, (2 Rois xviii) qu'y a-t-il là de pareil, si ce n'est simplement un type préparatoire? Son pouvoir ne fut-il pas totalement abaissé devant les Juifs? (chap. xix.) N'était-ce pas un pieux descendant de David qui régnait alors à Jérusalem? Ephraïm n'avait-il pas été balayé plusieurs années avant? Il est évident, il est certain, que Sennachérib n'a jamais remporté d'avantages sur Jérusalem, tandis que le pouvoir en question doit être victorieux d'Ephraïm, et réduire ensuite Juda à l'extrémité. Remarquez ici le langage du prophète, « Ecoutez la parole de l'Eternel, hommes *moqueurs*, vous qui domi-

nez sur ce peuple de Jérusalem » (vers. 14.). La vérité est que, lorsque Sennachérib marcha contre Jérusalem, le pieux roi Ezéchias qui la gouvernait, au lieu de faire alliance avec la mort, implora le secours de l'Éternel contre le moqueur roi d'Assyrie. Il s'ensuivit que l'Ange de l'Éternel frappa l'armée assyrienne au point qu'il n'en tomba pas moins de 185,000 hommes. Au moins que l'Assyrien n'attaque une fois encore les Juifs, il n'est pas un événement dans le passé qui ne soit l'opposé de ce que nous avons ici.

Que les rationalistes, si bon leur semble, puisqu'ils nient l'Esprit de Dieu, concluent que le livre est dans l'erreur; les croyants peuvent être assurés que les faits relatés dans ce chapitre ont trait aux jugements des derniers jours. De paresseux lecteurs, des commentateurs inintelligents ou imbus de préjugés peuvent glisser légèrement sur les points importants de la prophétie, se bornant à faire tourner ce qu'ils peuvent à l'édification: mais dès qu'on s'attache étroitement au texte, il faut accepter la vérité des faits à venir, sous peine de tomber dans le rationalisme ou l'incrédulité. Il est parfaitement certain qu'il n'est encore rien arrivé qui réponde à cette prophétie. On ne peut donc en inférer légitimement que deux choses: ou la prophétie reste à accomplir, ou le pseudo-prophète a donné carrière à son imagination ou s'est rendu coupable de mensonge. Le Chrétien croit au contraire que

Dieu n'a rien écrit inutilement, et que toute parole, qui n'a pas été encore accomplie, doit se réaliser de point en point, dans le cours de ces actes merveilleux à l'aide desquels Dieu fera du pays d'Israël le tombeau de l'orgueil et de la puissance de l'homme.

Alors Dieu apparaîtra pour la délivrance éternelle du malheureux Israël; et ce peuple, maintenant si fameux pour son rejet obstiné de Christ, ira porter avec enthousiasme jusqu'aux bouts de la terre, la nouvelle des miséricordes divines. Quel contraste avec ce qui a lieu présentement! Les Israélites seront ramenés dans leur patrie, et ils y seront bénis, quand l'Eternel des armées régnera sur la montagne de Sion. *Maintenant*, Dieu n'a pas de pays qui soit à Ses yeux particulièrement saint. La Terre, sainte dans Ses plans, est pour le moment la possession des Turcs. C'est un pays stérile, bien que les preuves de sa fertilité ne manquent pas au sein de cette aridité même. Comment un si complet changement s'effectuera-t-il? Lorsqu'il sera réalisé, Dieu poussera Israël à construire un temple magnifique. Les sacrificateurs, fils de Tsaddock, feront leur service dans un ordre parfaitement réglé selon Dieu. Le pays sera partagé entre les douze tribus d'une nouvelle manière. Tout ceci, et d'autres choses encore, nous est exposé dans les derniers chapitres du prophète Ezéchiel. Les preuves abondent ailleurs pour quiconque est tant soit

peu familiarisé avec la prophétie. Les traits caractéristiques du temps où nous vivons sont — le rejet d'Israël, l'appel des Gentils, la formation de l'Eglise unie à Christ en haut par le Saint-Esprit ici-bas, l'Eglise dans laquelle il n'y a ni Juifs ni Gentils. Ainsi le caractère de la bénédiction pour l'homme est entièrement altéré. Au lieu d'être extérieurement honorés, les Juifs sont chassés et dispersés, et ont encore à passer par de cruelles tribulations. C'est nous, et non pas eux, qui sommes actuellement le peuple de Dieu, les enfants de Dieu. Nous jouissons de la paix en Christ, mais dans le monde nous avons des afflictions. Dans les jours qui viennent, tout sera changé : Dieu, au lieu de rejeter les Juifs, les établira de nouveau dans leur propre pays, tournera vers Lui leurs cœurs, étouffera toute tendance qui pourrait exister en eux à se confier dans les ordonnances ou dans les idoles qui seront détruites à jamais, au lieu qu'auparavant ils mêlaient l'idolâtrie au culte de Jéhovah, et repoussaient leur Messie. Il est clair qu'il faut qu'un nouvel ordre de choses ait été introduit. Les prophéties peuvent nous conduire à admettre ce changement, mais comment s'effectuera-t-il ? A la suite de jugements contre Israël et surtout ses ennemis, plus terribles que le monde n'en a jamais vus, ce ne sera pas seulement une grande nation qui sera frappée, mais l'orient et l'occident, tous les anciens ennemis des Juifs, repré-

sentés par leurs descendants. Tous les peuples de la terre, en un mot, y figureront. La conséquence sera que Dieu jugera toutes les nations et bénira enfin son ancien peuple, selon les promesses qu'il a faites aux Pères, lesquelles se réaliseront alors pour des enfants. Pour que ce changement s'opère, il faut non-seulement que ces jugements soient exécutés, mais aussi que les saints célestes aient été enlevés en haut auprès du Seigneur; car, aussi longtemps que l'Eglise subsiste ici-bas, il est impossible, moralement parlant, que Dieu accomplisse ces événements d'un caractère absolument opposé. Car il est contraire à toute analogie que Dieu agisse en même temps selon deux principes contraires. Par exemple, comment pourrait-il à la fois rendre et refuser la gloire extérieure aux Juifs? Comment formerait-il l'Eglise et dans le même temps restaurerait-il et reconnaîtrait-il Israël? Si de nos jours un Juif vient à croire et reçoit le baptême du Saint-Esprit, il devient membre du corps de Christ, tandis que nous trouvons dans des prophètes qu'aux derniers jours, un Juif pieux restera Juif. L'Esprit le régénérera sans nul doute; mais il se trouvera dans sa patrie, et au lieu de souffrir, il recevra des bénédictions terrestres. Ce sont donc deux états de choses tout différents. Le Nouveau Testament nous en fournit la clé. Avant de travailler au sein d'Israël, le Seigneur doit ravir l'Eglise au ciel. Aussi dans l'Apoca-

lypse, la grande et première leçon est-elle que, lorsque « les choses qui sont, » ou les sept Eglises, auront pris fin, et que ceux qui sont présentement de vrais croyants auront été glorifiés avec le Seigneur dans le ciel, Dieu entreprendra une œuvre nouvelle parmi les Juifs et les Gentils, qui seront les uns et les autres bénis, mais d'une manière différente. Probablement les Juifs retourneront dans leur pays encore incrédules, et Satan les poussera à proclamer l'un des leurs comme messie; ce messie les amènera peu à peu à l'adorer, lui et une idole. On trouvera peut-être qu'il est aventureux d'affirmer que des hommes civilisés, christianisés, puissent tomber dans une pareille folie et adorer des idoles ou l'Antichrist. Mais l'Écriture est explicite à cet égard; elle dit positivement que ceux qui aujourd'hui se vantent de leurs progrès, de leurs connaissances, de leur religion, tomberont à cette époque dans l'abîme de l'anti-christianisme et de l'idolâtrie. Toute l'Europe occidentale y sera entraînée avec la plupart des Juifs. Dieu aura probablement éloigné tous ceux qui sont vraiment chrétiens. Alors éclatera l'apostasie; quoique au milieu de ce mal effrayant l'Esprit de Dieu agisse, surtout chez quelques Juifs qui, à travers ces scènes, demeureront fidèles à Dieu, dont les uns mourront pour la vérité, dont les autres survivront dans la chair, — résidu que Dieu se réservera pour s'en faire comme un nou-



vel Israel. Il viendra au milieu de cette mé-  
 chanceté, il exécutera ses jugements contre les  
 impies, et préservera le résidu épargné, qui de-  
 viendra l'instrument choisi pour répandre la  
 vérité durant la période millénaire.

Quand le Saint-Esprit dit : « Vous avez dit :  
 Nous avons fait une alliance avec la mort »  
 (vers. 15.) il n'y a pas lieu de supposer que ces  
 paroles doivent être prises pour une confession.  
 Dieu exprime plutôt leur mal réel et leur vrai  
 danger. Ils peuvent se glorifier de leur alliance,  
 mais ils ignorent que c'est avec le sépulchre qu'ils  
 l'ont contractée. Ils sont induits à accepter un  
 faux messie, dont le pouvoir sera manifesté  
 comme étant de Satan, mais ils ne connaissent  
 pas la tromperie. Des hommes n'oseraient pas  
 déclarer ouvertement qu'ils ont conclu un pacte  
 avec le diable, il faut être dans une situation  
 qui n'est pas naturelle pour reconnaître pareille  
 chose ; et la parole de Dieu ne nous impose pas  
 une semblable interprétation. J'imagine que ce  
 passage se rapporte à ceux qui s'allient pour  
 échapper au roi du Nord. Cela ressemble fort à  
 une entente entre la bête et le faux prophète. La  
 puissance que l'Écriture désigne sous le nom de  
 la Bête, c'est l'empereur de l'Occident, le dernier  
 souverain de l'empire romain dans sa réappari-  
 tion. Il y a même de nos jours un homme  
 vivant, dont l'esprit est fixé sur un projet sem-  
 blable. C'est une chose remarquable que, dans

ces dernières années, ce projet soit entré dans le cerveau d'un personnage qui a prouvé qu'une idée fixe le gouverne. Ce n'est pas un fait absolument nouveau que ces efforts tentés de réorganiser l'empire avec Rome pour capitale. Le plan consiste, non à renverser les autres nations européennes, mais à les transformer en royaumes dépendants, ayant chacun son roi, sous l'autorité d'un chef suprême. Que ce soit là la théorie d'un monarque vivant, ce n'est pas plus douteux qu'il ne l'est qu'un autre, a eu cette idée avant lui. J'ajoute qu'il s'est mêlé lui aussi, comme son prédécesseur, des affaires de la Terre Sainte, et que tous deux ont cherché à s'appuyer sur Rome. Des chrétiens avaient expliqué les prophéties dans ce sens longtemps avant la guerre des lieux saints ou l'occupation de Rome. Ils ne déduisaient pas leur manière de voir des événements politiques, mais de l'Écriture. Evidemment il s'élèvera un grand pouvoir que la Bible appelle « la Bête », ou l'empire romain rétabli, avec sa constitution particulière, lequel au lieu de déposer les divers souverains de l'Europe, leur constituera des royaumes distincts, nominalement indépendants, mais en réalité placés sous la suprématie de l'empereur qui, par conséquent, est la partie contractant alliance avec les Juifs apostats, de concert avec leur roi, l'Antichrist; l'empereur occidental étant le chef politique, comme le prophète-roi, le chef spiri-

tuel de la chrétienté alors véritablement l'anti-chrétienté. Ainsi Jérusalem qui a été le berceau de la chrétienté professante en sera le tombeau. Quant au personnage particulier qui dans tout cela jouera le principal rôle, il n'en est rien dit. Il sera révélé en son temps. Le grand point est la manifestation des chefs à Jérusalem et à Rome. Rome sera le centre d'un empire terrestre, avec des rois séparés, mais dépendants dans l'Europe occidentale, ayant chacun leur royaume sous la sujétion à un seul et même chef. C'est là l'un des traits caractéristiques. L'autre consiste en ce que les Juifs seront dans leur propre pays, et qu'ils seront placés sous l'autorité, non de Christ, mais de l'Antichrist.

Une fois les Juifs en Palestine, le reste du grand drame se déroulera; ils ne tarderont pas à avoir le chef qui leur est annoncé. Alors aura lieu la scène dont il est question aux versets 14 et 15 de notre chapitre. « Afin de se mettre à l'abri du grand oppresseur du nord ou du fléau débordé, ils contractent une alliance avec la Bête. » En vain comptent-ils échapper. En ce même temps Dieu s'attachera les cœurs d'un petit nombre de Juifs fidèles, qui reconnaîtront que le Prince méchant ne peut être leur Messie, que le vrai Dieu est un Dieu saint, que son serviteur, le Roi qui leur a été promis, doit être, non un homme de péché, mais un homme de justice. Ils repousseront le faux messie et d'un

cœur repentant s'écrieront : Béni soit celui qui vient au nom de Jéhovah ! Ce sont là les personnes désignées par l'expression « celui qui croit. » (vers. 16.) Les autres comptent, font des préparatifs, et espèrent échapper au fléau débordé. Mais non ; Dieu permettra qu'ils soient foulés aux pieds, (vers. 17—20,) il ne les laissera pas échapper. La première attaque contre Jérusalem réussira. Au chapitre suivant nous voyons un résultat tout différent, alors que le peuple dans la ville a été purifié et que Jéhova intervient. (Comp. Zacharie xiii, xiv.)

Ainsi Jérusalem est le grand champ de bataille des nations et le théâtre principal des jugements de Dieu. Je ne parle pas maintenant du dernier et éternel jugement, du grand trône blanc, car ceci n'a rien à faire avec la terre. Les cieus et la terre auront passé auparavant. Il faut se rappeler qu'il doit y avoir un jugement de la terre habitable, non-seulement un jugement des morts, mais aussi et d'abord des vivants. Tout homme baptisé professe que Christ doit venir pour juger les vivants et les morts. Combien de personnes comprennent ces paroles et y croient ? Tout n'aura pas lieu en même temps. Nous parlons ici du jugement des vivants. La raison pour laquelle Jérusalem devient le théâtre des jugements de Dieu contre les nations est que Jérusalem, Juda et le peuple d'Israël sont le centre choisi de Dieu parmi les nations. Aux derniers jours Il re-

nouera ses relations premières avec Israël, quoique sur un terrain meilleur et éternel.

Quelles paroles solennelles que celles des versets 14—29 pour les hommes moqueurs qui gouvernent à Jérusalem! En vain invoqueront-ils des bénédictions passées ou des privilèges actuels; Jehovah se lèvera « pour faire son œuvre, son œuvre étrange, pour exécuter son travail, son travail inouï. » Il n'aime pas la vengeance; Il se plaît à la miséricorde : mais les moqueurs lui sont odieux, et surtout en Sion. C'est pourquoi Il a résolu de consumer toute la terre. Il est le Dieu qui ne change point; qu'ils ne présument pas de son long support. Ce n'est pas toujours pour l'homme le temps de labourer, ni toujours celui de semer; le temps de battre le grain arrive, et on le bat suivant ses espèces et de différentes manières. Ainsi en sera-t-il des jugements dont Dieu frappera la terre. « Cela aussi vient de l'Eternel des armées qui est admirable en conseils, et magnifique en moyens. »

CHAPITRE XXIX. — Comme les remarques du précédent chapitre s'appliquaient en quelque mesure à celui-ci, nous pourrions être plus bref. Il s'ouvre par le siège de Jérusalem par « l'Assyrien », qui revient si souvent dans les prophéties : « Malheur à Ariel, à Ariel, cité qu'habitait David! Ajoutez année à année; que les fêtes accomplissent leur cycle! Puis, je réduirai Ariel.

à l'extrémité; il y aura des plaintes et des gémissements, et la ville sera pour moi comme un Ariel. » Ariel, *le lion de Dieu*, désigne Jérusalem, que l'orgueilleux étranger menace de la destruction. En dépit des grands noms et de tout ce qui se rattache à elle dans le passé, elle est actuellement plongée dans une profonde détresse. Un délai ne saurait empêcher son humiliation. Des fêtes ou des sacrifices seraient impuissants à conjurer l'orage. L'indignation de Dieu est déchaînée, et ne s'est pas encore arrêtée, jusqu'à ce que la ville soit pour lui comme un Ariel, son lion. « Je t'investirai de toutes parts, je te serrai de près par des postes armés; et j'élèverai contre toi des retranchements. Tu seras abaissée, ta parole viendra de terre, et les sons en seront étouffés par la poussière; ta voix sortira de terre comme celle d'un spectre, et c'est de la poussière que tu murmureras tes discours. » C'est-à-dire que la terreur produira des effets semblables aux sons et au langage affectés par les personnes qui pratiquaient la nécromancie. « Mais la multitude de tes ennemis sera comme une fine poussière; cette multitude de guerriers sera comme la balle qui vole, et cela tout à coup, dans un instant. C'est de l'Éternel des armées que viendra le châtiment, avec des tonnerres, des tremblements de terre et un bruit formidable, avec l'ouragan et la tempête, et avec la flamme d'un feu dévorant. » — (vers. 1—6.)

On voit clairement combien tout cela appuie et confirme ce qui a trait au grand roi du Nord dans les derniers temps. Sennachérib n'en était qu'un type. Les commentateurs, qui ne le comprennent pas, tombent dans une désespérante perplexité. Les uns, l'appliquant à l'ennemi typique, ne peuvent sortir de la difficulté, qu'Ésaïe prédit expressément (et ce fut bien le cas,) que Sennachérib ne devait *pas* entrer dans la ville de Jérusalem, ni décocher de flèche contre elle, ni venir devant ses murs avec un bouclier, ni l'entourer d'une levée. (chap. xxxvii, 33.) Les autres supposent que c'est le siège par les Romains que le prophète a en vue; mais cette opinion est formellement contredite par l'intervention de Jéhova à la dernière extrémité, pour la délivrance de Jérusalem et la ruine complète de ses ennemis. La vérité est qu'il s'agit du siège qui aura lieu à la fin de la dispensation actuelle, lorsque la grande confédération des nations du nord-est sera dissoute après avoir d'abord remporté des succès sur les Juifs. Comparez avec Zacharie xii—xiv, qui rapporte les mêmes événements, ainsi qu'avec les Psaumes lxxxiii, cxi, 2, 6; et Michée iv, 11; v, 4—15. Les versets 7 et 8 viennent à l'appui de cette conclusion: « Comme il en est d'un songe, d'une vision nocturne, ainsi il en sera de la multitude des nations qui combattront Ariel, de tous ceux qui l'attaqueront, elle et sa forteresse, et qui la serreront

de près. Comme celui qui a faim rêve qu'il mange, puis s'éveille, l'estomac vide, et comme celui qui a soif rêve qu'il boit, puis s'éveille, épuisé et languissant; ainsi il en sera de la multitude des nations qui viendront attaquer la montagne de Sion. » L'idée de Calvin qu'il s'agit de troupes ramassées de divers côtés par les Juifs pour défendre leur capitale, et qui menacent de n'être qu'un rebut inutile, cette idée est indigne de la réputation du Réformateur. Ce passage annonce nettement la destruction, aux derniers temps, des ennemis d'Israël conduits par celui que préfigurait l'Assyrien. Ils seront aussi désappointés de ne pas saisir leur proie que l'est un homme affamé ou altéré lorsqu'il voit échapper un festin que son imagination lui faisait entrevoir en rêve.

Le prophète passe ensuite à la description de l'état moral des Juifs eux-mêmes, car pour que Dieu leur fit subir une telle épreuve, il fallait qu'ils fussent dans une condition fâcheuse, quelle que pût être la miséricorde du Seigneur et la joie qu'ils pouvaient éprouver une fois le jugement terminé : « Soyez stupéfaits et étonnés ! fermez les yeux et devenez aveugles ! Ils sont ivres, mais ce n'est pas de vin ; ils chancellent, mais ce n'est pas l'effet des liqueurs fortes. Car l'Éternel a répandu sur vous un esprit d'assoupissement, et il a bandé vos yeux ; il a jeté un voile sur les prophètes et sur vos chefs les voyants. Toute la



révélation est pour vous comme les mots d'un livre cacheté, que l'on donne à un homme qui sait lire, en disant : lis donc cela ! et qui répond : je ne le puis, car il est cacheté ! ou comme un livre que l'on donne à un homme qui ne sait pas lire, en disant : lis donc cela ! et qui répond : je ne sais pas lire. » (vers. 9—12.) Israël était spirituellement aveugle et sourd aux leçons de Dieu. Il lui était infligé un sommeil dans lequel étaient plongés savants et ignorants sans distinction.

Hélas ! ils étaient des formalistes, des hypocrites, aussi attachés aux enseignements des hommes qu'ignorants de la Parole de Dieu. C'est pourquoi, par un châtement divin, leur sagesse doit périr. (vers. 13, 14.) Leurs efforts pour se cacher du Seigneur ou être indépendants de Lui sont inutiles. Dieu, en définitive, demeure Dieu, et l'homme n'est qu'une argile entre les mains du potier. (vers. 15, 16.) Si c'est là une solennelle vérité, c'est aussi une parole consolante et bénie. Car « voici, encore un peu de temps et le Liban se changera en verger, et le verger sera considéré comme la forêt. En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du livre, et, délivrés de l'obscurité et des ténèbres, les yeux des aveugles verront. Les malheureux se réjouiront en l'Éternel, et les pauvres triompheront par le saint d'Israël. Car le violent ne sera plus, le moqueur aura fini, et tous ceux qui veillaient pour l'iniquité seront exterminés, ceux qui condam-

naient les autres en justice, tendaient des pièges à qui défendait sa cause, et violaient par la fraude les droits de l'innocent. » (vers. 17—21.) Bientôt l'état de choses sera complètement changé : non-seulement le fier Assyrien sera abaissé et humilié, et Israël exalté, mais l'insensibilité coupable du peuple fera place à une intelligence et à un zèle spirituels. La douce influence de l'Esprit produira un accroissement de bénédiction et de joie; la violence, la moquerie et l'iniquité seront jugées et disparaîtront. « C'est pourquoi, ainsi parle l'Éternel à la maison de Jacob, lui qui a racheté Abraham : Maintenant Jacob ne rougira plus, maintenant son visage ne pâlera plus. Car, lorsque ses enfants verront au milieu d'eux l'œuvre de mes mains, ils sanctifieront mon nom; ils sanctifieront le saint de Jacob et ils craindront le Dieu d'Israël. Ceux dont l'esprit s'égarait acquerront de l'intelligence, et ceux qui murmuraient recevront instruction. » (vers. 22—24.)

— La personne de Christ est l'objet de la foi; mais celui qui croit a part à la justice de Dieu, révélée comme étant la portion du croyant.

Les circonstances sont des moules qui déterminent la forme que la grâce doit prendre.

Le lien de la vie éternelle ne saurait être brisé, mais celui de la communion peut être rompu par un simple regard.

## LA DOCTRINE DU NOUVEAU TESTAMENT

### SUR LE SAINT-ESPRIT.

#### MEDITATION I.

JEAN III, 5.

Le sujet que je me propose de traiter exigera, selon que ce cours de méditations pourra m'y appeler, le développement, d'après la Parole de Dieu, de bien des opérations de l'Esprit Saint qui ne sont réalisées que sous le Christianisme, qui étaient inconnues dans les temps qui précéderent la mort et la résurrection de notre Seigneur Jésus. Mais je suis heureux de commencer ce soir par ce qui s'étend à toutes les voies de Dieu dans sa miséricorde envers ses saints dans tous les temps. Je veux dire que nous allons entrer dans ce qui n'est pas spécial, sinon sous ce rapport seulement que la connaissance de Dieu lui-même distingue nécessairement les âmes dans un monde perdu où la grâce choisit et sauve — ce qui n'est pas spécial dans le sens d'être donné à connaître et possédé, dans des circonstances particulières et à une époque spéciale dans les voies de Dieu avec l'homme. Au contraire, ce qui nous est présenté maintenant est universel.

pour les enfants de Dieu, existait dès les premiers temps depuis que le péché est entré dans le monde, n'a jamais été remplacé et ne saurait l'être, jusqu'à ce que la dernière trace de péché ait disparu pour toujours. C'est le besoin spécial et essentiel de tout âme d'homme qui est retirée de la condition de l'homme tombé — la portion commune réservée aux hommes, comme nous le savons, « de mourir une fois, et après cela d'être jugés. » Dieu voulait se faire connaître; il voulait se révéler; la chose pouvait n'être que partielle, selon diverses mesures, aussi bien qu'en plusieurs manières, comme l'apôtre nous le dit dans Hébr. i; mais quelle que fut la mesure ou quel que fût le mode de ses révélations, Dieu a toujours agi en souveraine miséricorde envers les âmes, et il a donné de sa propre nature à ceux qui croient sur la terre. C'est là ce que signifie l'expression : Être né de nouveau. Mais il n'y eut jamais un temps où il fut plus nécessaire que maintenant, non-seulement d'affirmer ce qui est spécial, mais de s'attacher à ce qui est universel dans le sens où je parle présentement — de maintenir ce qui ne change jamais; tandis qu'en même temps nous laissons amplement de la place pour tout ce qu'il peut plaire à Dieu, selon sa propre sagesse, d'introduire pour simplifier, éclaircir, jeter de la lumière ou donner de la profondeur, et cela sous toutes les formes possibles. Il y a progrès, je n'ai pas

besoin de le dire, dans la manière dont Dieu se manifeste dans tous les cas, il en est ainsi jusqu'au moment où Christ parut, et où l'œuvre de Christ fut accomplie. Ce n'est pas que je parle de progrès depuis ce moment-là, mais je veux dire que dans le développement de la Parole de Dieu depuis le commencement, il est donné bien manifestement une vue des voies de Dieu qui s'élargit toujours; — jusqu'au moment où Dieu lui-même, et non ses voies seulement, fut pleinement manifesté.

A travers tout le cours de ces économies diverses, nous trouvons la jouissance de cette grande bénédiction : je l'accorde volontiers. Et la raison est manifeste : il y a d'un côté un Dieu de bonté, de l'autre l'homme perdu. « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, » dit le Fils, qui travaillait aussi, en grâce. La conscience peut suggérer l'idée d'un Dieu et de son jugement; mais l'esprit de l'homme ne peut jamais s'élever plus haut que le fait, ou plutôt la conclusion qu'il existe nécessairement un Dieu. Dieu lui-même n'est jamais connu de cette manière. L'esprit humain, comme tel, est incapable de découvrir Dieu; et de fait, ce qui donna l'essor à la raison de l'homme, ce fut sa ruine. Il raisonne au sujet de Dieu parce qu'il a perdu Dieu; et tout ce que le raisonnement peut découvrir dans toutes ses opérations, ce n'est pas ce qui est, mais simplement, en admettant telle et telle chose, ce

qui doit nécessairement être. Mais un Dieu dont l'existence est simplement une nécessité, est une chose terrible pour une conscience chargée de sa culpabilité. Le Dieu qui doit exister pour un tel homme — c'est-à-dire, pour un pécheur, — est nécessairement un juge; et si Dieu est le juge du péché et des pécheurs, quelle doit être la portion du pécheur? Si le juste lui-même est difficilement sauvé, où paraîtra l'impie? Or en face de tout cela, Dieu n'a pas seulement donné une révélation, fait des promesses, donné même des esquisses prophétiques plus distinctes encore de ce qu'il avait l'intention de faire : c'est là ce qu'il a fait depuis le commencement même; mais il y a toujours eu plus que cela. Et il est d'une bien grande importance pour les âmes même maintenant de reconnaître que ce n'est pas seulement une direction de l'âme du croyant vers Dieu par la foi, mais qu'il y a, et qu'il y a toujours eu beaucoup plus. Ce n'est pas trop que de supposer que ceux qui m'écoutent ici n'ont aucunement besoin qu'on leur dise ce qu'est réellement ce lien. Je ne fais pas allusion maintenant au nouveau fait, que Dieu a envoyé d'en haut l'Esprit Saint; mais je dis que tandis qu'il y avait toujours la foi, il y avait toujours plus que la foi. C'est considérer la chose sous un point de vue très-imparfait et même bien pernicieux, que de penser que les âmes ne font que regarder à Dieu. Quelque vrai que cela soit,

ce n'est qu'une partie de la vérité. Outre le regard de la foi, outre l'acte de saisir la Parole de Dieu par l'opération de l'Esprit dans l'âme, il y a une telle chose que la vie spirituelle; et il y a toujours eu une telle chose; car c'est la condition nécessaire pour avoir affaire avec Dieu. Il y a toujours eu, comme il y a encore, une nature nouvelle, positive, donnée au croyant; c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas seulement de la foi, mais d'une nouvelle vie. Sans doute la foi est le seul moyen par lequel cette nouvelle nature est communiquée, comme j'espère le montrer; et la foi est le vrai moyen pour l'âme de s'assurer qu'elle est ainsi née de Dieu. Il peut y avoir d'autres preuves pour les yeux et de cœur d'autrui; mais la foi est ce qui est destiné de Dieu à donner à celui qui la possède la certitude qu'il est né de Dieu.

Or il est évident que cette vérité et cette indispensable nécessité, quoiqu'elles fussent toujours réalisées dans les âmes, étaient bien faiblement comprises avant Christ, et de fait, dans les temps de l'Ancien Testament, elles étaient plutôt impliquées qu'enseignées explicitement. Elles peuvent être présentées en figure; et il peut y en avoir une expression morale; mais il n'y a nulle part la déclaration distincte d'une nouvelle naissance, sinon comme un privilège prêté. La conséquence était que, lorsque Nicodème vint à notre Seigneur Jésus, frappé par ce

qu'il avait vu, mais ayant en même temps le sentiment d'un besoin plus profond dans son âme, bien qu'il ignorât totalement de quoi il avait besoin, il demeura tout interdit et confondu par la forte assertion que lui fit notre Seigneur, que si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut même voir le royaume de Dieu. Les Juifs s'étaient tranquillement reposés sur la conviction que le Messie pourrait et voudrait tout faire pour eux. Or, dans un sens, ils n'avaient pas tort. Lorsqu'il vint, les Samaritains mêmes étaient convaincus que le Messie leur montrerait ou leur ferait connaître toutes choses; et les Juifs savaient qu'il ne s'agissait pas seulement d'enseigner, mais qu'il ferait toutes choses; il introduirait la justice éternelle, il mettrait le sceau à la vision, il oindrait le Saint des saints, il agirait à l'égard du péché, de l'iniquité, de toutes choses. Ils savaient bien imparfaitement comment la chose se ferait. Néanmoins il y avait une conviction vague, générale, et en même temps sûre, dans l'esprit de tout Juif, sauf, nous pouvons dire, la portion incrédule de la nation, que l'avènement du Messie serait ce qui changerait la face du monde, en même temps qu'il serait plus particulièrement, pour Israël, l'introduction de toute la bénédiction promise et attendue. Dès-lors c'était une chose bien étourdissante que d'entendre annoncer une chose si solennelle par Celui qui se trouvait maintenant présent



même au milieu d'eux, par Celui que son précurseur, Jean le baptiseur, avait déclaré être le Messie; par Celui qui avait manifesté par des miracles qu'il était réellement, à tout le moins, un docteur venu de Dieu. Et pourtant c'est Celui-là même qui, dès l'entrée, arrêta Nicodème par la déclaration la plus tranchante d'une nécessité qu'il n'avait jamais saisie auparavant; et la chose était annoncée d'une manière si générale, qu'elle devenait aussi absolue pour un Juif que pour un Gentil. « Si quelqu'un n'est, » etc. Aucune exception n'est supposée; aucune question soulevée au sujet de la famille d'Abraham qui avait été choisie. C'était une chose que Dieu exigeait pour ceux qui étaient près, aussi bien que pour ceux qui étaient loin. « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. »

La conséquence en est que Nicodème adresse à notre Seigneur, comme nous le savons, une question bien dépourvue d'intelligence : Comment se peut faire une telle chose? « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître? » Mais du moins sa question prouve ceci, c'est que « né d'en haut » n'est pas du tout le sens du verset. Si le Seigneur avait conduit Nicodème à juger que tel était le sens, une telle question n'aurait pu être proposée. Non, il voulait dire être « né de nouveau, » né,

pour ainsi dire, dès le commencement même. Il semble que c'est la manière la plus forte possible d'exprimer la chose; dans tous les cas je n'en connais pas de plus forte dans l'Écriture. C'est donc là ce qui conduit notre Seigneur à faire la déclaration sur laquelle je désire m'étendre un peu ce soir. « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Celui qui voit le royaume entre dans le royaume; mais il n'y a point de possibilité de voir ni d'entrer, à moins qu'il n'y ait cette nouvelle naissance. Quels en sont donc la source et le caractère ?

Ici notre Seigneur explique la chose; il le fait d'une manière figurée, comme il le fait habituellement dans ses discours aux Juifs dans cet évangile. Dans le chapitre précédent, lorsqu'il y avait une question au sujet du temple, il adopta cette figure pour marquer son propre corps — lui-même. Dans le chapitre qui suit, il en prend une autre dans la circonstance des besoins de la femme Samaritaine; et « une fontaine d'eau » devient l'image de cette bénédiction infinie sur laquelle nous espérons nous arrêter un peu tout à l'heure; et je pourrais parcourir ainsi cet évangile, et prouver que cette adoption de quelques figures bien connues embarrasse d'abord par le fait même que c'est une figure, mais ne jette aucune obscurité; car ce n'est jamais là le but

des figures dans l'Ecriture, ni dans aucun écrit honnête. Le véritable but est plutôt de renfermer dans une seule parole la vérité qui, sans cela, pourrait demander à être développée dans plusieurs paroles; en sorte qu'une parole devient ce qu'on pourrait appeler une *parole faisant image* pour représenter une vérité, et dès lors elle brille de la lumière même de Dieu. Et je ne doute pas qu'il en soit ainsi dans le cas présent. Or ces images étaient employées dans les prophètes de l'Ancien Testament, et employées aussi en connexion avec cette bénédiction même. C'est donc là ce qui, pour ainsi dire, mettait le Seigneur à même, avec une justice qui en appelait à la propre conscience de Nicodème, de censurer celui qui se trouvait dans la relation de docteur par rapport à Israël (car c'est là le sens); non pas, je pense, de quelque manière spéciale comme le maître, mais il y a l'emploi habituel de l'article pour marquer le contraste avec Israël, comme étant enseigné.

Notre Seigneur rappelle tacitement des passages dans l'Ancien Testament qui auraient dû rendre son allusion et le sens de ses paroles intelligibles pour Nicodème. Prenez, par exemple, Esaïe xlv. Dieu n'y avait-il pas promis de répandre des eaux sur celui qui serait altéré? N'avait-il pas promis de répandre son Esprit sur la postérité de Jacob? N'avait-il pas encore plus clairement déclaré, dans Ezéchiel xxxvi, que lors-

qu'il aurait rassemblé Israël en sa terre, il ôterait leur cœur de pierre, et mettrait en eux un cœur de chair, qu'il répandrait sur eux des eaux vives et mettrait son Esprit au-dedans d'eux — ce qui forme précisément les deux éléments de la déclaration de notre Seigneur? Ainsi donc, dans cet endroit, le Sauveur parle en effet bien clairement comme ayant toujours en vue ces figures de l'Ancien Testament. De fait, ce n'était pas quelque privilège absolument nouveau; ce n'était, au contraire, que l'assertion, selon la dignité et la gloire qui lui étaient propres, d'un besoin universel, d'une manière digne de lui-même; c'est-à-dire que le Seigneur donne en effet toute l'étendue de la vérité à cet égard qui se trouve dans toute l'Écriture; mais alors il ramène tout à un point final, et revêt la chose de cette force qui était propre au Fils de Dieu, s'il prenait la place de docteur sur la terre. S'il enseignait, lui, comment se pourrait-il qu'il enseignât simplement comme un autre? « Jamais homme ne parla comme cet homme. » Ainsi donc, alors même qu'il ne fait que prendre, pour ainsi dire, ce qui existait auparavant (du moins dans la prophétie), ce qui par conséquent aurait dû être connu d'ancienneté, il donne néanmoins à la chose une profondeur caractéristique par la forme en laquelle il la présente à Nicodème. Dès lors il ne s'agit nullement ni du baptême d'enfants, ni de recevoir un nouveau cœur, ou

un nouvel esprit, au-dedans; mais « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit » — vérité incomparablement importante, primitive et pratique. Je ne nie pas qu'il y ait d'autres vérités plus propres à attirer les affections, et à les fixer sur la personne du Sauveur, amenant l'âme dans une plénitude de liberté, de paix, de joie, aussi bien que de puissance ici-bas. Assurément il y en a; mais il n'en est pas une qui ait autant le caractère de fondement, sauf seulement Christ et son œuvre dans laquelle Dieu lui-même fut glorifié, et glorifié aussi d'une telle manière, qu'il pouvait ainsi avec justice bénir un pauvre pécheur et lui donner sa propre nature. Le Seigneur ici, avec la divine perfection qui lui était propre, d'un seul mot, change tout, pour ainsi dire; car tandis que la vérité est empruntée à d'autres, elle reçoit néanmoins une nouvelle beauté, et une telle divine énergie, que nous pouvons bien comprendre combien doit être glorieuse la personne qui profère la vérité d'une telle manière. « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit. » C'est en vérité une nouvelle nature; c'est ce qui n'a aucun fondement dans l'homme, et n'a de source qu'en Dieu; c'est Dieu lui-même qui a son propre royaume; c'est Dieu lui-même qui en est le centre, qui le remplit dans la personne de Christ, de son Fils, et qui seul, par conséquent, peut donner une nouvelle nature. Quelle est en effet la nature qu'il serait conve-

nable de communiquer? Ce doit être, et c'est en effet, la nature divine. « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » C'est ainsi donc que nous arrivons aux conditions.

J'ai appelé l'attention sur la force de l'expression être « né de nouveau » que nous trouvons dans les premières déclarations. Puis nous avons l'expression plus brève du troisième verset développée dans le cinquième. Mais maintenant, si nous considérons la manière dont cette naissance est caractérisée, nous lisons : « né d'eau. » L'eau, dans l'Écriture, est employée habituellement comme la figure de la Parole de Dieu appliquée par l'Esprit. Elle peut être employée aussi pour marquer l'Esprit lui-même dans sa propre puissance; mais toutefois je n'ai pas besoin de signaler l'étroite connexion qui existe entre ces deux pensées. Ici néanmoins, nous avons l'Esprit distinct de l'eau, et cela nous montre immédiatement la raison de la différence. L'eau est mentionnée, parce que Dieu veut appeler l'attention sur le caractère de ce qui est appliqué, sur ce qui agit moralement à l'égard de l'homme. Au premier abord il pourrait ignorer que ce qui lui a donné le sentiment de sa souillure, c'est l'Esprit de Dieu. Il est vrai qu'il doit toujours y avoir dans l'âme, toutes les fois que l'Esprit Saint opère ainsi, la conscience qu'il y a une action exercée — d'une sorte ou

d'une autre. En un mot, il n'y a jamais, et il ne saurait y avoir, l'absence de la conscience de la chose, lorsqu'il y a une opération réelle de la part de Dieu. Mais alors il se pourrait qu'un homme ne comprit nullement que c'est l'Esprit de Dieu; mais voici ce qu'il sait très-bien, c'est que la Parole le juge — qu'elle le déclare coupable, et entièrement hors d'état d'être en la présence de Dieu. Ainsi *l'eau* est l'expression du fait que la Parole agit moralement, avec l'âme, non-seulement purifiant, mais convainquant l'homme d'être souillé. Il s'agit d'abord de la communication d'une nouvelle nature que l'homme n'avait pas auparavant. Et comme nous avons vu le caractère extérieur de cette action divine, de même nous en trouvons le caractère intérieur : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit. »

Arrivé à ce point, il peut être bon de rappeler quelques passages de l'Écriture qui montrent que, sous différents rapports, c'est là le sens indubitable du passage. Prenons ce que dit l'apôtre Paul, dans l'épître à Tite, chap. III, lorsqu'il déclare que Dieu nous a sauvés « par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint. » C'est à dessein que je ne vais pas au-delà de ce point, parce que le verset suivant présente en effet un caractère plus complet de bénédiction que ce que notre Seigneur exprime ici. Jusques-là, il y a une liaison bien

évidente avec notre passage, quand même on supposerait que « le lavage de la régénération » présente une autre application de l'eau, ou une autre figure, toutefois cette « régénération » est évidemment en harmonie avec la vérité que notre Seigneur avait devant lui, et qu'il présentait maintenant avec force à Nicodème. En outre, quand nous lisons dans l'épître de Jacques (1.18) : « Il nous a de sa propre volonté engendrés, » nous voyons le commencement d'une vie que nous ne possédions pas auparavant. Ce n'était pas seulement que Dieu nous eût ainsi éclairés ; ce n'était pas seulement qu'il y eût des pensées, des vues, des vérités, communiquées à l'esprit ; mais il y a une nouvelle sorte de vie ou de nature que l'âme n'eut jamais auparavant. « Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité. » Non-seulement nous avons le fait que nous sommes engendrés de la part de Dieu, mais aussi la Parole de la vérité, le moyen instrumental. Cela se lie évidemment avec l'expression « né d'eau » dans notre verset de Jean III. Et encore, nous trouvons dans la première épître de Pierre, chap. I. 22, 23 : « Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité par l'Esprit » — nés « d'eau et de l'Esprit, » — « pour [que vous ayez] une affection fraternelle sans hypocrisie, aimez-vous l'un l'autre ardemment d'un cœur pur, [vous] qui êtes régénérés non par une semence corruptible, mais [par une se-



commence, incorruptible, par la Parole de Dieu, vivante et permanente. Il n'est pas nécessaire d'entasser des textes sur un point qui, on doit le presumer, sera familier à la plupart de ceux qui sont ici; mais j'ai pensé qu'il serait bon d'en donner justement assez pour montrer comment la chose se retrouve chez tous les écrivains inspirés de la dernière et la plus complète révélation de Dieu. J'ai donc à dessein choisi des passages de différents apôtres. C'est une vérité commune, que ce soient des Juifs ou des Gentils auxquels ils écrivent, que ce soient Paul, ou Pierre, ou Jacques, qui écrivent. C'est la même vérité fondamentale; mais, de fait, elle reçut son expression la plus riche et la plus complète, sa forme la plus définie et en même temps la plus profonde, des lèvres de notre Seigneur Jésus-Christ. Car telle me paraît être la communication divine dans Jean III: 3, 5.

Une autre vérité d'une grande importance est annexée à celle-là. Non-seulement il y a une nouvelle nature, une nature, en tant que communiquée par la Parole de Dieu, par le moyen de l'opération de son Esprit, toujours indispensable, comme nous le voyons, pour l'entrée de l'homme; mais en outre, comme la nature de l'homme ne peut jamais être rendue éthérée, pour ainsi dire, ni améliorée ou modifiée de manière à s'élever jusqu'à une certaine connais-

sance des choses de Dieu, ne peut jamais être changée en une nature divine; par un procédé spirituel quelconque; de même, d'un autre côté, la nouvelle nature ne peut se détériorer, ne peut dégénérer en « la chair », ou en la nature de l'homme tel qu'il est. D'un côté, comme notre Seigneur le dit : « Ce qui est né de la chair est chair; » ainsi de l'autre : « Ce qui est né de l'Esprit est esprit. » La chose participe du caractère de sa source. Nous voyons ici que ce n'est pas seulement l'instrument, mais le grand agent vivant, qui nous est présenté. Je regarde cela comme étant de la plus grande importance. Si le Seigneur avait présenté l'eau ou la Parole d'une manière partielle, cela aurait laissé la porte ouverte pour l'esprit de l'homme — qui est en réalité, après tout, compris dans l'expression « la chair » — et ses prétentions auraient conduit à un genre de rationalisme bien subtil. Mais il n'en est rien; « ce qui est de l'Esprit, est esprit. » La Parole de Dieu est, indubitablement, ce que Dieu emploie; mais pourtant, dans le sens rigoureux, l'homme n'est pas né de la Parole; c'est par la Parole, mais non de la Parole seule; il est né de l'Esprit, si vous considérez la source réelle, active et personnelle.

« Ne t'étonne pas, » donc, dit-il, « de ce que je t'ai dit : Il nous faut être nés de nouveau. » Ici il applique la vérité de la manière la plus directe et la plus distincte, non-seulement quant à

l'homme, ni comme ce qu'il faut à tout homme qui désire entrer dans le royaume de Dieu, mais il dit maintenant : « Il vous faut être nés de nouveau. » C'est là surtout ce qui conduit Nicomède à poser sa nouvelle question. En réponse à la demande : « Comment se peuvent faire ces choses ? » Jésus lui répondit et lui dit : « Tu es docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ? En vérité, en vérité, je te dis, nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevrez pas notre témoignage. » Evidemment c'est là une déclaration de la plus grande valeur, comme montrant la place de notre Seigneur Jésus-Christ dans ce chapitre. Il parle comme celui qui est familier avec Dieu ; comme celui qui, non-seulement agit de la part de Dieu, mais qui prononce avec l'autorité de Dieu ; comme Celui qui est absolument et parfaitement intime avec Dieu. « Nous disons ce que nous connaissons, » dit-il ; et l'expression implique une connaissance intime — une connaissance personnelle et intrinsèque ; non celle qui était donnée, ce qu'un prophète pourrait exprimer comme lui ayant été présentée, s'il en avait reçu la révélation. Jésus s'exprime comme connaissant Dieu et sa gloire et en ayant la conscience. Voilà pourquoi, il semble, il dit dans ce verset : « Nous disons ce que nous connaissons. » Dieu seul, celui qui était Dieu, pouvait à juste titre

parler ainsi et nul autre. C'est donc dans la conscience de cette connaissance divine, que Jésus parle. En même temps aussi il rend son témoignage quant à ce qu'il avait vu. Ce n'était pas seulement celui qui était venu de Dieu, et qui dès lors s'en allait à Dieu; mais c'était aussi celui qui, tandis qu'il était Dieu, parle de scènes de gloire dans lesquelles il avait été. Il était avec Dieu, en même temps qu'il était Dieu; il avait jeté les yeux sur ce qui convenait, si je puis ainsi parler, à la présence de Dieu; il avait la pleine connaissance de tout cela, non-seulement de ce qui convenait à Dieu lui-même, mais aussi de la scène où Dieu habite.

Ainsi donc, d'après cette parfaite connaissance de Dieu et cette parfaite familiarité avec le ciel, il fait cette déclaration: « Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. » Or pour cette raison même, l'homme n'avait aucun goût pour cela; — bien plus, non-seulement l'homme en général, mais les Juifs n'en avaient pas. Leur scène, c'était la terre; et leur idée constante, fondée sur le témoignage de Dieu, comme Juifs, c'était Dieu se révélant *ici-bas*; Dieu bénissant *ici-bas*; Dieu abolissant le mal *ici-bas*; Dieu délivrant son peuple par des jugements *ici-bas*. Mais maintenant il y avait au milieu d'eux celui qui différait essentiellement de tous ceux qui avaient jamais été sur la terre, celui qui était réelle-

ment et exclusivement le Fils de Dieu. Mais ici, pour ainsi dire, il prend, s'il est possible, une place plus intime, que celle d'être simplement celui que le Père reconnaît sur la terre, comme étant pour lui bien-aimé et Fils; car vous pourriez concevoir qu'une telle chose fût possible sans qu'il fût absolument Dieu dans le sens le plus étendu. Mais il y a l'union dans la personne de Christ, non-seulement de la relation qu'il a comme l'objet des délices du Père, mais de la nature même de Dieu lui-même. En conséquence, il n'y avait pas une seule pensée dans la Divinité à part de lui, si toutefois il nous est permis de parler de la pensée comme appartenant à Dieu; car, de fait, c'est une expression inexacte. Dieu ne pense pas — l'homme le fait; mais Dieu connaît. Ainsi Jésus, le Fils de Dieu, avait cette connaissance absolue entièrement à part d'une révélation; il avait cette connaissance absolue de Dieu, de ce qui était en harmonie avec la présence de Dieu, avec la nature et le royaume de Dieu; et conséquemment ici-bas sur la terre il le communiqua aussi. Quelle place à occuper! Quelle communion que celle où nous sommes introduits, bien-aimés frères, au milieu de cette mer de péché et d'iniquité, au milieu du soulèvement des hommes, orgueilleux dans la pauvreté de leurs propres pensées, et prouvant toujours qu'ils sont tombés et éloignés de Dieu! Quelle merveilleuse chose que Celui-là nous soit ainsi

présenté que l'homme veut rejeter et rejette en effet, en niant qu'il soit Dieu.

Pendant que je m'occupe de ce sujet — sujet du plus profond intérêt possible — (savoir, que celui-là seul qui était homme, pouvait faire connaître Dieu à l'homme, j'ajouterai que je suis persuadé qu'il n'est pas dans la nature de la Divinité, pour ainsi dire, simplement, comme telle, de se faire connaître à l'homme; et que le plan béni de Dieu lui-même, qui était son moyen pour nous sauver, est tout aussi nécessaire pour que nous le connaissions, qu'il l'était pour nous sauver. Nous sommes plutôt portés à regarder l'incarnation de la Parole, le Seigneur Jésus-Christ ici-bas, comme moyen de notre délivrance, et le fruit de son œuvre dans l'expiation: nous sommes portés à moins estimer le privilège infini de connaître Dieu; mais, après tout, connaître le seul, vrai Dieu, et celui qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Or c'est pour cette raison même que Dieu n'est jamais appelé la vérité, dans aucune partie de l'Écriture, ni rien de semblable ou d'équivalent. C'est une expression favorite du rationalisme et de l'incrédulité; et voici pourquoi: c'est que l'homme, de lui-même, prétend connaître Dieu, mais de fait ne le connaît jamais; et le rationalisme, par le fait même que c'est la prétention de l'homme de connaître Dieu, de lui-même et en lui-même, ne peut y atteindre; car Dieu n'est connu qu'en Christ, et

pour cette raison même, je ne puis connaître Dieu, précisément parce que je ne suis pas Dieu. A moins d'être participant de la nature divine, je ne puis le connaître. C'est là la raison pour laquelle je viens d'insister sur cette vérité de la nouvelle naissance. Ce n'est pas simplement la foi, bien qu'il y ait sans doute la foi; et la foi est le seul moyen possible pour être introduit dans la possession de cette nature. De plus, ce n'est pas seulement par la Parole, mais par l'application que l'Esprit Saint fait de la Parole; par l'Esprit Saint, sans doute, pour ce qui nous concerne. Néanmoins c'est réellement la participation à une nouvelle nature, en vertu de laquelle nous connaissons Dieu. Or je dis que tant que ce serait simplement l'action de Dieu, s'il y avait uniquement cela, il ne pourrait jamais y avoir une telle participation à sa nature; car un Etre uniquement divin ne saurait ainsi donner de sa propre nature à l'homme, à moins qu'il ne se fût révélé dans l'homme; et ce n'est qu'en vue de Christ, et parce qu'il est toujours présenté comme l'objet, qu'aucune âme ait jamais été rendue participante de la nature divine — qu'aucune âme soit jamais née de Dieu. Je n'ai pas besoin de dire que les saints de l'Ancien Testament étaient ainsi nés de Dieu. Ainsi notre Seigneur Jésus ne parle pas ici en vue de l'avenir, mais, de fait, d'une manière absolue, comme c'est sa nature dans Jean, à moins qu'il n'y ait

des exceptions expressément signalées ; c'est-à-dire qu'il a devant les yeux et l'avenir et le passé ; il regarde à travers tout le cours du temps jusques dans le royaume de Dieu. Et voici le passeport pour y entrer : il faut qu'un homme soit né de Dieu, ou, comme cela est expliqué ici, né d'eau et de l'Esprit.

Or la manière dont cela se fait, c'est, par le bon plaisir de Dieu, d'après son amour souverain, à lui, et sa propre sagesse, de s'introduire lui-même, pour ainsi dire, dans la nature de l'homme — de se révéler dans l'homme, aussi bien qu'à l'homme ; c'est-à-dire qu'il demeure lui-même dans une autre condition, dans laquelle il est parfaitement impossible que l'homme soit introduit, si ce n'est de cette manière benie ; mais maintenant qu'il se révèle dans un homme, moi qui suis un homme, je puis le connaître. Par l'opération de l'Esprit Saint, selon sa propre Parole, je puis être introduit dans une association vitale avec cet Homme béni qui est Dieu. Et c'est ainsi que nous avons la preuve que les plus profondes vérités de Dieu, et celles qui pourraient paraître n'avoir aucune connexion immédiate avec ce dont nous venons de parler, sont des vérités essentielles ; et c'est ainsi aussi que tout se trouve étroitement lié dans la foi des enfants de Dieu ; et tandis qu'ils admirent la merveilleuse manière dont il a plu à Dieu d'envoyer son Fils né d'une femme — pensant



uniquement à la chose comme à une nécessité pour l'abolition du péché, — ils peuvent apprendre qu'elle était nécessaire pour toute connaissance réelle de Dieu et toute communion avec lui. Je ne puis rien connaître de Dieu, ni jouir en rien de Dieu, comme je le connais maintenant et comme je jouis de lui dans le christianisme, à moins qu'il ne trouve bon de se révéler par le moyen de l'homme Jésus-Christ. C'est-à-dire, pour me servir du langage du jour, tant qu'il est simplement celui qui est *absolu*, je ne le puis. Daignera-t-il devenir *relatif* quant à moi? Descendra-t-il dans la condition dans laquelle je suis? Car c'est là tout simplement le sens de ce qu'on entend par un langage si extraordinaire.

Il semble que c'est précisément là le besoin que notre Seigneur a ici en vue. Il affirme de la manière la plus forte ce qui lui appartient comme Dieu : « Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. » Mais alors il était descendu ici-bas pour parler à l'homme, et en conséquence la chose devint une question de témoignage. Il rend témoignage à la vérité que c'est le seul moyen par lequel l'homme puisse être introduit dans la félicité dont nous jouissons maintenant. Il faut que l'homme soit né d'eau et de l'Esprit. Mais quelle réception ce témoignage trouva-t-il de la part de l'homme? L'homme voyait les choses qui lui étaient propres, autour de lui, là

où il était né et avait été élevé. Il ne se souciait pas des choses de Dieu ; bien plus, il était ennemi de Dieu. Eloigné de Dieu, il n'aimait pas entendre parler des choses de Dieu, ni de la sphère dans laquelle ces choses-là seules apparaîtraient. Telle est la tendance de l'homme tel qu'il est par nature : « Vous ne recevez pas notre témoignage. » Et il est remarquable que ces mots se trouvent immédiatement après ce que nous lisons, dans le chapitre avant le nôtre, et qui semble une bien prompte réception des choses ; il y est dit, comme nous le savons tous, qu'ils crurent, contemplant les miracles qu'il faisait ; mais il n'y avait aucune réception de son témoignage. Il y avait une réception des faits — c'est-à-dire, qu'ils reçurent ce qu'ils pouvaient voir, et ce dont ils pouvaient juger. Or l'homme a toujours une meilleure opinion de lui-même à cause de cela, parce que le simple acte de recevoir les choses d'après des preuves place l'homme dans la position de juge : il conçoit, il tire des conséquences, il conclut, et il est un homme d'autant plus important parce qu'il le fait. C'est quelque chose qui s'accorde avec l'orgueil de l'homme, qui s'érige en juge, même quand il est question d'un miracle opéré par la puissance de Dieu ; tandis qu'ici c'est le témoignage de Dieu.

Qui est-ce qui n'éprouve pas tous les jours la chose même dont nous parlons ? Tant que les années demeurent sans être exercées, elles ne

s'inquiètent pas de ce qu'elles entendent ; quand les hommes sont sérieux, ils doutent, ou tout au moins ils examinent et ils pèsent. Le double fait soit d'une résistance opiniâtre, soit de ce que vous pouvez appeler la réception *indifférente* d'un témoignage, prouve également qu'il n'y a aucune œuvre réelle dans la conscience. La raison en est simple. Si la chose pénètre le cœur comme étant ce en quoi il trouve un profond intérêt, il s'y trouverait aussitôt de l'activité. Il pourrait même sembler qu'elle est trop bonne ; mais, malgré tout cela, le cœur serait profondément touché, et l'anxiété elle-même conduirait une personne à un plus ample examen. En même temps il y aurait le désir qu'elle fût vraie, toutes les fois que Dieu est le bien venu pour l'âme ; et c'est là la forme que prend l'évangile : quand une personne est tout entièrement morte dans ses offenses et dans ses péchés, le témoignage de Dieu ne produit aucun effet. Il est tout aussi aisé d'une part, de le mépriser, que, de l'autre, d'en faire profession. L'effet de l'indifférence, c'est que vous trouvez soit la profession facile, soit l'opposition ouverte à la vérité. En un mot, les hommes passent soit à la forme d'une simple profession de foi d'une part, soit, de l'autre, à celle de l'incrédulité ouverte ; elles sont précisément, au fond, deux formes de la même chose dans l'esprit humain, en apparence totalement différentes, mais en réalité également de l'incrédulité.

lité. Tandis que, toutes les fois qu'une âme réalise l'importance de la vérité, la vérité, lorsqu'elle a été crue, touche nécessairement le cœur; — et c'est là nécessairement le cas, pour la simple raison qu'en présence de ce dont Jésus nous rend témoignage, il est tout entièrement impossible d'avoir ce qu'on peut appeler cette foi accommodante. Il est impossible, si, étant justement condamné, et sentant que l'enfer serait nécessairement et devrait être ma portion, je crois que la grâce de Dieu en Christ m'en a délivré, en sorte que j'attends le moment avec assurance, où j'irai au ciel pour être avec Jésus; — il est impossible, dis-je, que celui qui croit tout cela envisage froidement les choses. C'est pourquoi, lorsque vous trouvez cette espèce de foi traditionnelle, inerte et sans portée, qui reçoit les choses avec une extrême rapidité, et sans qu'il y ait aucune action réelle sur la conscience et sur le cœur, il est tout à fait évident qu'il n'y a aucune œuvre vitale de Dieu : c'est tout simplement une conviction humaine ou un sentiment humain dans l'esprit, et conséquemment une chose de nulle valeur. Notre Seigneur pose le cas selon sa propre connaissance divine du témoignage, et nous fait connaître la résistance ou l'indifférence qu'il rencontre de la part de l'homme. Mais en même temps il fait entrevoir des choses plus élevées : « Si je vous ai parlé des choses terrestres, et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous, si je vous

parle des choses célestes? » Ceci nous conduit à un point important qui modifie ce qui avait été posé. S'il y en a ici qui trouvent que cela est en dehors de leurs pensées ordinaires, j'espère qu'ils pèseront les paroles de notre Seigneur, car c'est sur sa vérité que je désire insister, et non sur des spéculations humaines.

Notre Seigneur Jésus avait parlé, de la manière la plus forte, de la nécessité absolue de la nouvelle naissance pour tout homme, quel qu'il fût, afin d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous devons en faire l'application et pour le passé et pour l'avenir à travers tout le cours des voies de Dieu. *Maintenant*, il y a un nouveau langage. Du moment qu'il se présente comme introduisant dans sa plénitude le témoignage divin que l'homme ne reçoit pas, il parle de la bénédiction dans un style beaucoup plus riche et plus précis. Tous ceux qui doivent se trouver dans le royaume de Dieu, soit dans les choses terrestres, soit dans les célestes, soit ici-bas, soit en haut, quand ce royaume sera établi et manifesté dans ses deux parties, il faut que tous ceux qui sont dedans soient nés de nouveau. Mais tandis qu'une âme qui reçoit l'évangile maintenant est née de Dieu, c'est bien loin d'exprimer la pleine vérité, que d'en parler simplement comme d'une nouvelle naissance. Ce n'est pas ainsi que Christ présente l'affaire, dans le discours même où il insiste le plus sur la nécessité d'être né de l'Es-

prit. « Si je vous ai parlé des choses terrestres, » — à l'égard desquelles c'était une condition essentielle d'être né de Dieu, — « et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous, si je vous parle des choses célestes? » En connexion avec ces dernières, il dit : « Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel : le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » Ainsi il confirme ce qui a été dit auparavant — savoir, qu'il se présente comme étant bien véritablement homme, le Christ rejeté, le Fils de l'homme, mais aussi certainement Dieu. Le ciel était le lieu auquel il appartenait, ou plutôt qui lui appartenait. C'était là un royaume entièrement nouveau, et l'entourage en est tout aussi nouveau. Comme né de femme, né sous la loi, il fut lui-même vu et connu sur la terre et dans les limites du temps, et malgré toute sa grâce, toute sa puissance et toute sa gloire, l'homme ne voulut point de lui; mais celui qui était maintenant manifesté en chair ici-bas, était réellement le Fils unique, qui est au sein du Père, et revendique, même comme celui qui est rejeté, le titre de Fils de l'homme qui est dans le ciel. Remarquez le langage avec soin. Ce n'est pas seulement qu'il avait été dans le ciel, car cela est entièrement au-dessous de la vérité; il *est* là; peu importe quand, peu importe comment, — il est toujours le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Le fait qu'il était l'homme qui était dans

L'humiliation ne fit que fournir l'occasion d'une nouvelle gloire pour Dieu et pour l'homme, en même temps que c'était le point de départ d'une nouvelle et plus pleine connaissance de Dieu de la part de l'homme. Il y avait là celui qui, étant lui-même l'Infini, entra dans ce qui était limité, afin que les hommes, comme tels, pussent entrer dans la connaissance de Dieu, et voir le Père en lui. Il faut qu'ils aient affaire à la Parole; il faut qu'ils écoutent celui qui est Homme, de même qu'il est Dieu. C'était la grâce, mais c'était la vérité; c'était la seule manière dont la vérité pouvait être révélée. Avant cela il n'y avait qu'une manifestation partielle; mais la chose merveilleuse, c'est que la pleine manifestation de la vérité se trouve dans l'homme — dans celui qui est divin, mais qui n'en est pas moins Homme. Rien donc ne peut être plus éloigné de la réalité que la pensée, que, parce que Christ est venu en chair, apparaissant dans une sphère limitée, la vérité ne peut être connue. De fait, jusqu'au moment où la Parole fut faite chair, la vérité ne pouvait pas être pleinement révélée. C'est précisément dans la combinaison d'éléments en apparence incompatibles, unis dans la personne de Jésus, que vous trouvez la vérité. « Car la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ. » C'est lui seul qui met Dieu à même de montrer sa justice en sauvant des âmes en grâce; — qui en même

temps s'est abaissé lui-même et a glorifié Dieu au plus haut degré. C'est cet Homme béni qui est le modèle de toute débonnairété; c'est lui, néanmoins, qui efface toute la gloire de l'homme en un seul mot comme celui-ci : « Personne, » dit-il, « n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel. » Et ce n'était pas seulement qu'il fût descendu. D'autres pouvaient y être ravis, comme nous le savons, par un acte de puissance; mais il pouvait prendre la place comme la portion même qui lui était propre; et y entrer aussi simplement que possible quand l'heure serait venue. Il y a plus que cela; comme nous l'avons vu, il est dans le ciel. Ce n'était pas seulement une question d'y aller; il était « le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » C'est donc là ce qui lui appartient comme étant une personne divine, et ne pourrait être dit de nul autre; et plus encore, cela appartient à *cette* personne divine seule, et à nulle autre. Comme homme, je ne puis m'élever au-dessus des choses de l'homme : telles sont les limites de l'esprit humain; il ne peut par soi-même atteindre à Dieu, ni aux choses de Dieu, qui seul peut se révéler lui-même — qui seul se révèle en effet lui-même en la Parole — le Fils — et cela, d'une manière efficace, uniquement par l'Esprit Saint. C'est là la raison pour laquelle il est dit de l'Esprit de Dieu qu'il est la vérité, comme cela est dit de Christ; de Christ, comme envisagé objectivement, de l'Esprit, comme étant une puissance intérieure.



Le Seigneur Jésus, donc, ayant introduit de cette manière sa propre personne divine, révèle ensuite la nécessité qu'une œuvre soit accomplie, afin de donner à Dieu le juste droit de conférer la bénédiction de sa propre nature à l'homme pécheur. En conséquence il la révèle ainsi : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais — quoi ? naisse de nouveau ? Non — « qu'il ait la vie éternelle. » Il y a évidemment ici une différence, et une différence du caractère le plus important et le plus significatif. Il n'est besoin d'aucune force de langage pour la présenter ; et même il n'est guère possible de l'exagérer. D'un autre côté, je ne nie pas du tout que si, dans les temps de l'Ancien Testament, quelqu'un était né de Dieu ou de nouveau, il eût la vie divine, ni que cette vie fût éternelle. Vous comprendrez donc qu'on ne met nullement en question ici le fait que tous les saints, du commencement à la fin, ont la vie éternelle. Nous sommes pourtant tenus de croire que le Seigneur est sage, et qu'il avait une raison toute suffisante pour introduire à cette place une différence aussi marquée. Car maintenant, pour la première fois, après avoir déjà déclaré l'universalité de la nécessité d'être né de nouveau, lorsqu'il en vient à exprimer l'application de cette vérité au croyant, fondée sur la rédemption, fondée, remarquez-le bien,

sur sa propre mort, comme le Fils de l'homme éleve sur la croix, il ne veut pas décrire la chose simplement comme une nouvelle naissance, mais il lui assigne un autre mode et une autre qualité dans l'expression qu'il en donne. Sans doute, il est, lui, le Fils, celui qui vivifie tous les saints; et par conséquent pour moi ce n'est nullement une question, si les saints de l'Ancien Testament n'ont pas été aussi réellement vivifiés que nous-mêmes : assurément il fallait qu'ils le fussent, et ils l'ont été. Je tiens ceci, qu'il n'y eut jamais qu'un seul Sauveur, et que, par conséquent, la nouvelle naissance, dont tous ont besoin pour le royaume de Dieu, est toujours la communication, par l'Esprit, de la vie qui est dans le Fils de Dieu.

Néanmoins je maintiens avec une égale certitude, et sur l'autorité positive de la parole de mon Sauveur lui-même, qu'il refuse, lui, quand il lui plaît de décrire notre place, qu'il refuse, si je puis le dire, de la confondre simplement avec ce qui appartenait à tous dans tous les temps. Ainsi, même pour cette vérité universelle et commune, dans son application à nous depuis la rédemption, il emploie une expression particulière. De quelle façon merveilleuse donc l'Esprit de Dieu a montré, de cette simple manière, l'honneur qu'il met sur Christ et sur la rédemption, quand il présente ce fait glorieux, cette œuvre digne de Dieu — la plus grande,

pour ainsi dire, en laquelle Dieu se soit jamais montré, même en parlant de ce qui est universel (dans le sens que cela s'applique à tous ses enfants dans tous les âges et dans toutes les économies)! Néanmoins le Sauveur le présente maintenant avec ce nouveau titre et cette qualité beaucoup plus élevée. Si nous sondons l'Ancien Testament nous pouvons trouver qu'il y est parlé de la vie éternelle, ou de ce qui lui est équivalent; car nous ne tenons pas à des termes techniques, mais nous parlons des choses sous un point de vue pratique — nous parlons d'une réalité que notre Seigneur exprime, et qu'il a préservée dans le récit inspiré comme une chose à laquelle il est de la plus haute importance que nous prêtions tous attention. Je dis donc que le Seigneur ne varie pas ses phrases inutilement, mais que, s'il donne une autre forme, il veut que nous tenions compte de la différence. Avons-nous la douceur de la sagesse, si nous ne le faisons pas?

Voici, il me semble, le résumé de ce que nous lisons dans l'Ancien Testament: Par exemple il est parlé de « la vie éternelle » dans Daniel xii, et nous trouvons « la vie, à jamais, » à la fin du Ps. cxxxiii; mais nous pouvons remarquer ceci, dans ces deux expressions, « la vie, à jamais, » et « la vie éternelle, » qu'elles sont liées avec l'espérance de la présence et du règne du Messie, quand il introduit le royaume de Dieu comme

l'objet d'une manifestation visible. Mais la merveilleuse vérité qui apparaît dans Jean, c'est que la gloire de la personne du Fils, étant maintenant manifestée, nous introduit dans la bénédiction d'une manière entièrement indépendante de toute cette manifestation future. Nous n'attendons rien de plus : la raison en est, parce que nous l'avons, lui. En conséquence, quoique le royaume puisse n'être pas encore venu dans ce sens-là, quoiqu'il n'y ait pas encore l'établissement de la bénédiction publique, quoique, de fait, les Juifs, au lieu d'être bénis, soient encore soumis à la malédiction sous laquelle ils se sont eux-mêmes placés : « Que son sang soit sur nous, et sur nos enfants, » et que la colère soit venue sur eux au dernier terme (c'est-à-dire, pour le moment, la suspension complète des promesses, pour ce qui les concerne, et la remise du royaume,) malgré tout cela, nous sommes introduits même maintenant dans une scène illimitée de bénédictions riches et divines, et voici la raison, c'est que nous avons Christ, et que nous l'avons ainsi et maintenant.

Ce qui rend la chose si touchante aussi bien qu'instructive, git en ceci, c'est que nous avons maintenant la consolation et la joie d'une association personnelle avec lui-même. Si nous étions seulement « nés de nouveau, » ce serait assurément une grande miséricorde ; mais cela ne confère rien de cette nature-là. Sans doute,

je trouve ce titre indispensable pour le royaume de Dieu, venant de Christ et par le moyen de Christ; mais cela ne m'associe pas en termes formels avec Christ. Personne ne pourrait dire de Christ qu'il fût né de nouveau : l'homme qui le ferait, serait un blasphémateur, et nierait nécessairement la personne de Christ. Ainsi donc, quand nous parlons d'être « né de nouveau », ou que nous en entendons parler, s'il n'y avait que cette seule expression, cela nous empêcherait plutôt de réaliser que nous sommes identifiés avec Christ; car cela nous rappellerait la différence essentielle qu'il y a entre ce que l'homme acquiert par grâce, et ce qui était en Christ. Mais du moment qu'il parle de la vie éternelle, j'ai part immédiatement à cette bénédiction. Ma portion en lui c'est la vie éternelle; car il est cette vie éternelle qui était auprès du Père; de sorte qu'au lieu de distinction dans la manière dont le Seigneur parle de ma participation à la nouvelle nature, cet état béni est maintenant présenté d'une manière qui est vraie de Christ lui-même. Il n'est pas seulement question d'être introduit dans une position commune, pour ainsi dire, du corps et de la Tête; ce n'est pas là l'objet ici (car il y a toujours une chose plus profonde que cela dans Jean, qui, je crois strictement, ne traite pas de notre place dans le corps) : l'objet que Jean a en vue, c'est la communauté de vie et de nature, plutôt que l'union du corps.

Quoiqu'il en soit, c'est là précisément ce que nous trouvons ici ; c'est-à-dire que nous savons maintenant que Christ parle de sa propre manifestation ici-bas, du témoignage divin qu'il rend lui-même, et cela non comme une simple déclaration authentique selon Dieu, mais comme un témoignage personnel et divin ; car telle est la portée du verset 11 : — « Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. » Ainsi nous voyons que la plénitude de la bénédiction est devenue nôtre. Il ne se contente pas de dire : « Il vous faut être nés de nouveau. » Cela fut toujours vrai, et c'est nécessairement vrai ; mais maintenant, bien qu'il s'agisse substantiellement de la même bénédiction, qui peut nier que le caractère dont il la revêt, et sous lequel il la présente à mon âme, porte son propre témoignage à cette vérité, que je reçois par grâce ce qu'il a et ce qu'il est ? Lui, le Fils, il est *la* vie éternelle aussi bien que vrai Dieu. Mais à quoi servait-il, pour ce qui nous concernait, que Dieu soit ainsi manifesté en lui ici-bas ? Il demeurerait seul ; et l'homme aussi, demeurant hors de lui, était mort aussi bien que dans d'impénétrables ténèbres. Lui, le Sauveur, est mort et ressuscité ; et je le reçois, et je sais que « celui qui a le Fils a la vie, » et que cette vie est la vie éternelle.

Mais si j'envisage simplement la croix du Seigneur Jésus-Christ comme la base nécessaire

de la justice divine, en même temps qu'elle était aussi la plus pleine manifestation de compassion envers moi, pécheur coupable et ruiné; cela ne suffirait jamais en soi pour établir mon âme en parfaite paix devant Dieu, encore moins cela me donnerait-il une connaissance adéquate de lui. C'est pourquoi il se présente une autre expression, répétant, il pourrait sembler, le même résultat que dans les versets 13 et 14, mais en réalité découlant d'une source plus élevée encore; « car Dieu, » dit le Fils, « a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Il n'y avait pas eu un mot auparavant au sujet de *l'amour* de Dieu, dans ce discours, pas plus qu'au sujet du *monde*; c'était purement l'intervention du Fils de l'homme, et cela, sans doute, en vue de ce qui était absolument nécessaire. Tout comme *il faut* qu'un homme soit né de nouveau pour entrer dans le royaume, ainsi *il faut* que *le Fils de l'homme* soit élevé sur la croix, s'il devait y avoir une œuvre efficace en justice pour le pécheur. Mais maintenant il y a beaucoup plus; car cela ne pouvait jamais satisfaire l'amour de Dieu — qui n'est que bien imparfaitement connu, s'il n'y a pas plus qu'un: « il faut. » Il n'en est pas ainsi. Que je voie ce qu'il est, lui; que je connaisse ce qu'il sent; que j'aie le témoignage de sa propre grâce en Christ! Est-ce une faveur arrachée à Dieu?

Qu'ainsi n'advienne ! N'aime-t-il point ? N'est-il pas amour ? Laissez-moi écouter encore ce que Jésus nous dit, lui qui savait tout, comme nul autre que lui ne pouvait savoir ou déclarer ! Oui ; lui, le Fils, connaissait Dieu parfaitement, et voulait le faire connaître tel qu'il est, et comme il sent, même au sujet du monde. Ainsi donc, il ajoute, couronnant cette révélation bénie, en lui-même, de la grâce et de la vérité de Dieu, montrées dans son œuvre, comme aussi dans sa personne même, — la couronnant, dis-je, d'une déclaration vraiment divine : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Quelle chose bénie, mes frères, d'avoir cette vie éternelle, et de savoir que nous l'avons ; de l'avoir, aussi, non-seulement comme ce qui devait arriver jusqu'à nous, comme les dépouilles péniblement conquises dans la rédemption, mais aussi comme le fruit gratuit, complet et spontané, pour ainsi dire, de son amour, qui nous est donné en celui qui était lui-même l'objet le plus intime de l'amour du Père ! Ainsi envers ceux à l'égard desquels c'est ce dont ils sont le plus indignes, Dieu veut manifester ce qu'il est, dans le don le plus précieux qu'il pouvait lui-même donner ; non-seulement parce que je ne pourrais, *moi*, être béni d'une autre manière, mais parce qu'il veut, *lui*, selon son propre cœur, me bénir pleinement. Il m'a



donné cette vie en son Fils, dont il n'est jamais parlé comme étant en aucun autre, une vie que je vois en lui comme étant absolument parfaite, et parce que je la possède en lui, je suis capable de communion avec lui-même ici-bas.

Assurément, quelque bénédiction qu'il y ait d'avoir ce qui fait face à nos péchés et à notre misère, c'est incomparablement plus d'avoir le côté positif de la bénédiction, d'avoir ce en quoi Dieu lui-même pouvait trouver et trouva en effet ses délices dans Jésus, comme il le contemplait marchant en toute dépendance et obéissance, dans la lumière et dans l'amour, — chose d'autant plus merveilleuse, parce que c'était dans l'homme sur la terre. C'est cette vie qui partage ses pensées et ses sentiments, qui entre dans toutes ses joies, qui prend part à toute la douleur avec laquelle il contemple l'homme rebelle et un monde ruiné, et maintenant, hélas ! nous devons ajouter, une chrétienté coupable. En lui « était la vie. » Quelle chose bénie pour nous d'avoir en lui cette vie même déjà mise à l'épreuve, en dépit de tous et au milieu de tous, comme s'élevant à tout ce qui est en Dieu ; et pourtant exercée dans toutes les circonstances qui peuvent se rencontrer pour le cœur de l'homme ! Et c'est là, mes frères, en tant que nous possédons la vie éternelle en Christ, ce à quoi nous participons dans la grâce de notre Dieu ; car ce que nous vivons maintenant en la chair, nous le vivons

dans la foi du Fils de Dieu, fondée sur la rédemption qu'il a accomplie dans l'amour. Quant à moi, comme chrétien, ce n'est pas le vieux moi, mais Christ qui vit en moi : telles en sont la source et le caractère. C'est Christ aussi qui en est l'objet; mais en même temps, avec l'objet, il y a la vie, et cette vie est en lui-même, dans le Fils de Dieu, même la vie éternelle.

Que le Seigneur veuille bénir sa propre Parole, donnant à nos âmes de retenir fermement toutes les vérités que nous avons connues, mais d'apprendre aussi que Dieu est toujours actif dans son amour, et voudrait nous donner une plus grande liberté et une plus grande plénitude par la réalisation d'un sentiment croissant de notre association avec Christ. C'est là assurément qu'a été le secret; si en vérité nous avons déjà fait quelques progrès réels, cela a été toujours dans cette direction. Telles sont nos plus précieuses bénédictions; et nous aurons, j'en suis persuadé, la preuve qu'il en est ainsi pendant toute l'éternité. Puissions-nous, en attendant, « être fortifiés en puissance par son Esprit dans l'homme intérieur; » de sorte que le Christ habite dans nos cœurs par la foi, et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour, afin que nous soyons capables de comprendre la gloire qui est devant nous, et de connaître son amour, lequel surpasse toute connaissance, et être ainsi remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu!

## LE RENVOI D'AGAR.

GEN. XVI, XXI.

Quand Agar fut chassée de la maison d'Abraham par Sara, l'ange de l'Éternel vint à sa rencontre, et lui dit de retourner vers sa maîtresse et de s'humilier sous elle. C'était en effet bien mal à elle d'avoir agi dans la maison de sa maîtresse comme si elle y avait été le personnage principal. Elle était mère, il est vrai, et Sara était encore sans enfant : toutefois, elle n'était qu'une servante; et en agissant dans un tout autre caractère, elle avait entièrement méconnu sa place. C'est pourquoi l'ange la reprit, lui ordonna de retourner, et lui enjoignit, pendant qu'elle demeurait dans la maison d'Abraham, d'être soumise à Sara (Gen. xvi).

C'est là un mystère. Deux éléments se trouvaient ensemble durant l'âge de la Loi — celui de la loi, et celui de la grâce. Il y avait les demandes de la justice qui s'adressaient à l'homme, et il y avait « les ombres des biens à venir, » les témoignages de la grâce, qui révélaient Dieu en Christ. Le Juif qui faisait de la loi la chose principale, méconnaissait la pensée de Dieu; le Juif qui en usait en sous-ordre et qui nourrissait son âme des signes et des témoignages de la grâce, était, dans cette mesure, un Juif selon le cœur de Dieu.

Ce Juif à l'âme droite se voit, par exemple, en Néhémie (voir Néh. viii). La loi fut lue le premier jour du septième mois, ce jour, de l'année juive, qui rendait témoignage (comme Lévi. xxiii, 24, nous l'enseigne) de la grâce ou du rétablissement. En cette circonstance, les deux éléments furent donc mis en collision. A l'ouïe de la loi, la congrégation fondit en larmes. Mais Néhémie leur dit de ne pas pleurer, mais au contraire de se réjouir; et il leur dit de faire cela sur l'autorité de ce jour, le premier jour du septième mois. Et ils firent

ainsi, donnant aux témoignages de la grâce la place principale, et usant de la loi d'une manière subordonnée.

C'était-là agir selon Dieu.

Au temps convenable le Seigneur vient; et, dans le cours de son ministère, Il décide la question, ou plutôt confirme la décision déjà arrêtée entre ces deux éléments contraires (voir Matth. xii, 5, 6). Le sabbat représente les droits et les exigences de la Loi, les sacrificeurs dans le temple témoignent des voies et des provisions de la grâce. Le Seigneur déclare comment le sabbat doit céder au temple, toutes les fois que leurs droits se contrariaient. Et c'était absolument comme s'Il eût été l'ange de Gen. xvi qui avait dit à Agar d'être soumise à Sara pendant qu'elle demeurait dans la maison d'Abraham.

En Rom. ii, l'Apôtre, je le crois, enseigne la même chose; car il reproche au Juif de se glorifier en la loi, ne connaissant pas la « bonté », c'est-à-dire la grâce de Dieu, qui le poussait à la repentance. Dans la pensée de l'apôtre (de l'Esprit sûrement), le Juif qui alors repoussait Christ et l'Évangile, faisait de la Loi la chose *principale*, au lieu d'en user comme servante de la grâce. Il se reposait dans la Loi, ignorant des richesses de « la bonté, de la patience et de la longue attente divines. »

Mais nous devons aller plus avant dans l'histoire et le mystère d'Agar. Dans la suite du temps, une des deux parties en lutte dans la maison d'Abraham dut la quitter tout de bon, comme nous avons coutume de dire. Agar est renvoyée une seconde fois, et il n'y a plus d'ange ou de voix d'ange lui ordonnant de retourner. Sara était désormais devenue mère; et son fils, le fils de la femme libre, doit occuper et remplir la maison tout seul (chap. xxi).

Cela aussi est un mystère.

Dans cet âge-ci — en ces jours de Jésus ressuscité et glorifié, où l'Esprit a été donné aux élus en raison de l'autorité de Jésus monté en haut et du fait que tous

leurs péchés sont pardonnés — la Loi ne doit pas apparaître. Elle a été clouée à la croix. Nous sommes morts dans ce en quoi nous étions tenus. L'obligation (qui consistait) en ordonnances a été effacée. La lumière et la gloire de l'œuvre de Christ doivent remplir la maison de Dieu d'un unique, simple, brillant et joyeux élément. Agar a quitté la maison d'Abraham, et l'a quittée pour toujours.

Et de même que le Seigneur, en Matth. xii, était comme l'ange disant à Agar, que, pendant qu'elle demeurait dans la maison d'Abraham, elle devait être soumise à sa maîtresse, de même l'Apôtre, dans l'épître aux Galates, est comme Sara insistant pour que Agar quittât la maison pour toujours. Car, maintenant, en cet âge d'un Christ glorifié et d'un Esprit donné, ce n'est plus une maîtresse et une servante demeurant ensemble sous un même toit, mais c'est une mère et son enfant, la femme libre et l'héritier. L'Écriture a parlé en Sara, comme Gal. iv nous le dit. C'est le Saint-Esprit qui a donné l'expression. Et que nous regardions au zèle de Sara en Gen. xxi, ou à la véhémence de Paul dans les Galates, nous apprenons le précieux secret du sein de Dieu, qu'Il veut avoir ses élus dans l'adoption et la liberté des *enfants*. La relation, aussi bien que la rédemption, appartient à la grâce dans laquelle nous sommes.

### FRAGMENT.

Celui qui accomplit son service sans être assis aux pieds de Jésus, fait ce qu'il croit *juste*, mais qui ne saurait être ce que Christ aime *le mieux*. Commencer par s'asseoir à ses pieds, c'est montrer que l'on *sait* ce qu'Il aime le mieux; un tel service est en harmonie avec sa volonté, et n'a pas simplement pour règle la conscience de celui qui s'en acquitte.

## POÉSIE.

---

### POUR TOUJOURS AVEC LE SEIGNEUR !

---

Bientôt du haut des cieux Jésus viendra lui-même  
Prononcer du réveil la parole suprême.  
A sa voix, des milliers répondront : *O bonheur !*  
*Pour toujours avec le Seigneur !*

Pendant que vers Sion nous déploions nos ailes,  
Oubliant de la mort les étreintes cruelles,  
Triomphants et joyeux, nous redirons en chœur :  
*Pour toujours avec le Seigneur !*

Quand, dans les lieux bénis préparés par sa grâce,  
A la droite de Dieu nous irons prendre place,  
Nos lèvres pousseront encor ce cri vainqueur :  
*Pour toujours avec le Seigneur !*

Au sein de cette sûre et tranquille retraite,  
Ensemble nous vivrons dans une paix parfaite,  
Heureux de nous trouver, loin d'un monde pécheur,  
*Pour toujours avec le Seigneur !*

J. B.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

---

# TABLE

## DU HUITIEME VOLUME

|  | Pages.        |
|--|---------------|
| Le Fils de Dieu, ne V.....                       | 3             |
| Notes sur l'Épître aux Ephésiens, chap. Ier..... | 32            |
| — — — chap. II.....                              | 206           |
| — — — chap. II (suite).....                      | 301           |
| — — — chap. II (suite et fin).....               | 439           |
| Quelques mots sur la Trinité.....                | 152           |
| La Justice Divine.....                           | 157           |
| Réflexions pratiques sur les Psaumes.....        | 232           |
| Les Voies de Dieu: I.....                        | 249           |
| — — — II.....                                    | 421           |
| Remarques sur Esaié, chap. XVIII-XXII.....       | 267           |
| — — — chap. XXIII-XXVII.....                     | 363           |
| — — — chap. XXVIII-XXIX.....                     | 508           |
| Fragment : Jean XI.....                          | 299           |
| Méditations sur le Psaume XXIII.....             | 336           |
| — — — (suite).....                               | 466           |
| Extrait d'une Lettre.....                        | 413           |
| La Tentation.....                                | 416           |
| La Doctrine du N.-T. sur le Saint-Esprit. I..... | 532           |
| Le renvoi d'Agar. Gen. XVI, XXI.....             | 572           |
| Fragments..... 51, 205, 418, 465, 531,           | 574           |
| Poésies.....                                     | 156, 419, 575 |

